



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

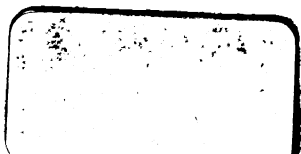
About Google Book Search

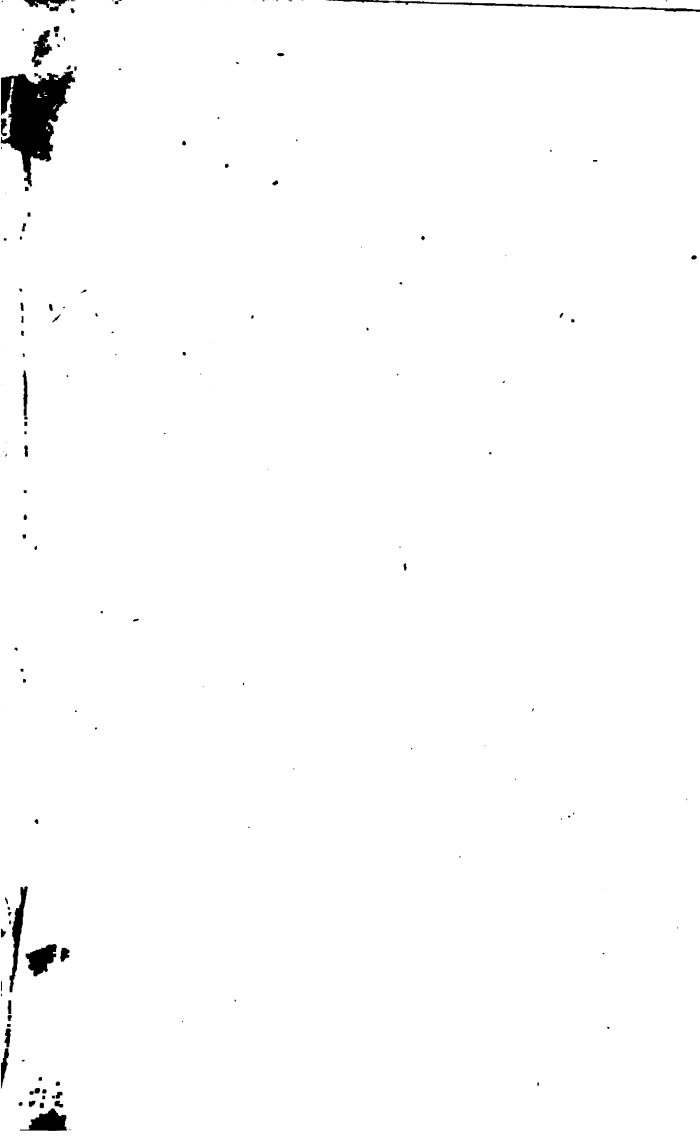
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



①

Per. 3977 f. $\frac{31}{28}$







BIBLIOTHEQUE RAISONNEE DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE.

Pour les Mois de
JANVIER, FEVRIER, & MARS,
1742.

TOME VINGT-HUIT.

Premiere Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN
M D C C X L I I .

RECEIVED

1911

RECEIVED

1911

RECEIVED

1911

RECEIVED

1911

RECEIVED

1911

RECEIVED

1911

RECEIVED

1911

RECEIVED

1911

RECEIVED

1911

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Janvier, Février,
& Mars, 1742.

ARTICLE I.

*Examen des Fondemens & de la CONNEXION
de la RELIGION NATURELLE & de la
REVELE'E, traduit de l'Anglois de Mr. ASH-
LY SYKES. Tome I. pagg. 295. Tome II.
pagg. 326. A Amsterdam, aux dépens de la
Compagnie.*

L'Ouvrage, dont on vient de lire le titre, a
été fort bien reçu en Angleterre; les Nou-
velles Littéraires de ce País l'annoncèrent avec
Eloge; & les Journaux confirmèrent les idées
avantageuses que l'on en avoit conçues. L'on n'a
peut-être jamais fait voir avec plus de netteté
Tom. XXVIII. Part. I. A 2

4 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

& de force, écrivoit-on de Londres (a), *la suffisance de la Religion Naturelle pour conduire les hommes au salut, & en même tems les avantages de la Révélation, qui leur fournit des motifs & des raisons pour les porter à la Vertu, plus efficaces que ceux que la Raison peut suggérer.* L'Extrait, qu'en ont donné Mrs. les Journalistes de la *Nouv. Bibliothèque* (b); bien loin de détruire ces idées avantageuses, ne fit que les confirmer. Il n'y a donc rien de surprenant, que l'on ait entrepris de faire paroître en notre Langue un Ouvrage, qui avoit été si bien reçu en Anglois. Il est vrai qu'il n'étoit pas facile de conserver dans une Traduction toute la force de l'Original. Un Auteur perd toujours beaucoup à se laisser traduire. Cette Maxime vraie de tous les Livres, l'est encore plus de celui-ci. Il y a dans l'Ouvrage de Mr. Sykes quantité de Raisonnemens Métaphysiques, qu'il n'étoit pas aisé de rendre en François. C'est, sans doute, à cela qu'il faut attribuer l'embaras, & l'obscurité de quelques endroits de cette Traduction. Il semble que l'Anonyme ait préféré à donner un peu de peine à ses Lecteurs plutôt que de ne pas représenter fidèlement son Original. Ceux qui auront lu l'Ouvrage Anglois lui tiendront compte de son exactitude, tandis que les autres auroient été charmés qu'il se fût attaché moins scrupuleusement à l'Original. Quoi qu'il en soit, l'on ne peut que lui avoir obligation des

(a) Voyez *Bibl. Raisonnée*, Tom. XXIV. Part. II. pag. 480.

(b) Avril 1741. pag. 484.

Janvier, Fevrier & Mars, 1742. §

des soins qu'il s'est donnés, pour mettre les Lecteurs François en état de juger par eux-mêmes du Livre de Mr. Sykes.

Notre dessein étant moins de faire connoître l'Ouvrage en lui même, que la Traduction, nous n'entrerons pas dans un détail, que l'on peut trouver ailleurs. Le but général de l'Auteur est de faire connoître le principe & les Fondemens de la Religion; & de s'en servir pour répondre aux difficultés des Libertins. Voici comment il s'explique lui-même (a). „ Comme j'ai dessein de faire voir que la Religion Naturelle & la Religion Révélée sont capables de la plus grande évidence; je rechercherai d'abord, si l'Homme a quelques Règles pour diriger ses Actions, & quelles sont ces Règles? Ensuite, j'examinerai, si l'Homme est un Agent libre, ou non? Enfin, s'il y a un Créateur & un Gouverneur du Monde? Il est nécessaire d'établir ces principes; parce que s'il n'y a aucune Règle fixe de nos Actions, il ne sauroit y avoir de Religion, ou elle ne seroit que précaire & incertaine. D'ailleurs, si l'Homme n'est pas un Agent Libre, il n'est pas comptable de sa négligence à observer les Loix qui servent de Règle à ses Actions. Enfin, s'il n'y a pas un Etre tel que Dieu, il n'y a point de Religion, l'idée de la Religion supposant nécessairement celle de Dieu. Après avoir établi ces principes, continue l'Auteur, j'irai plus avant, & j'examinerai ce que c'est que la Religion;

A 3

„ religion;

6 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

„ *ligion* ; l'évidence & l'utilité de la Révolu-
 „ *tion*, & diverses autres choses qui viennent à
 „ mon but.

Après avoir prouvé que l'Homme a une Rè-
 „ *gle de ses Actions*, Mr. Sykes recherche, quelle
 est cette Règle. Il croit qu'elle n'est autre chose
 que la *Vérité* ; de sorte que toute Action con-
 forme à la *Vérité* est une bonne Action. Mais
 par le terme de *Vérité*, l'Auteur n'entend autre
 chose, que les Relations que les Agens soutien-
 „ nent les uns avec les autres. „ Tous les Hom-
 „ mes, dit-il (a), ont de certaines Relations
 „ les uns avec les autres, qui exigent qu'ils tien-
 „ nent une certaine conduite. Celui qui tient
 „ exactement cette conduite est appelé un *Hom-*
 „ *me de bien*. Un Père, par exemple, qui ai-
 „ me & qui obéit tendrement son Enfant ; qui
 „ prend soin de son Education ; qui lui fournit
 „ les choses dont il a besoin, &c. un tel homme,
 „ dis-je, est un *bon Père*. Un *bon sujet*, en-
 „ core, est celui qui observe les Loix de son
 „ Pais, & qui y conforme ses Actions. Il en
 „ faut dire autant de toutes les Relations de la
 „ vie, de celles de Roi, de Sujet, de Maître,
 „ de Domestique, de Mari, de Femme, de
 „ Voisins, &c. si une personne a dessein d'agir,
 „ & agit en effet, conformément à ces Réla-
 „ tions, elle passera toujours pour *Homme de*
 „ *bien*. Pour être *Homme de bien*, il faut donc
 „ être déterminé à agir d'une manière qui ré-
 „ ponde aux circonstances dans lesquelles on
 „ se

à se trouver, & à se conduire selon cette résolution.
 Mais il faut prendre garde que quand je parle
 de Relations, de Circonstances, j'entends
 par-là les véritables Circonstances, & les vé-
 ritables Relations. Si l'on veut connoître ces
 Relations & ces Circonstances, il faut envi-
 sager chacune des choses qui les font & les
 distingue de toute autre, telles qu'elles sont
 effectivement: Car les choses sont ce qu'elles
 sont indépendamment de nous, & il en est de
 même de leurs diverses Relations. Mais nous
 reste donc qu'à les connoître, & à agir con-
 formément à ce qu'elles sont.

La Vérité est non seulement la Règle des Ac-
 tions Morales, mais encore des Actions Physi-
 ques. L'on n'en néglige jamais l'observation,
 que cette négligence ne soit suivie de quelques
 inconvéniens, plus ou moins grande. Ce n'est
 pas les Hommes seuls, qui sont astreints à en
 faire la Règle de leur conduite; mais encore
 les Intelligences créées, & Dieu lui-même.

L'Homme a la Liberté de suivre cette Règle.
 Pour le prouver Mr. Spinoza fait diverses Réflexions
 très judicieuses: „ Nous sommes faits de
 „ telle manière, dit-il (a), que nous pouvons
 „ nous former à certaines Habitudes, ou les per-
 „ dre; changer par la coutume notre état &
 „ notre constitution; & nous faire, dans un
 „ temps, fort différens de ce que nous étions
 „ dans un autre. Or, les choses, nous n'êtes-
 „ sairement, ne sauroient acquiescer, ni perdre,

„ des *habitudes*. Jetez sans cesse une pierre
 „ en haut.... elle montera toujours avec le mê-
 „ me degré de vitesse qu'on lui aura imprimé,
 „ & descendra toujours avec la même vélocité;
 „ comme la première fois.... Mais il n'en est
 „ pas ainsi des Hommes. Ils peuvent acquérir
 „ des habitudes & les fortifier; ils peuvent en
 „ diminuer la force ou la détruire totalement...
 „ Ce pouvoir se remarque dans toutes les Ac-
 „ tions *Morales*, & dans toutes les occasions où
 „ les Hommes se proposent une certaine *Fin*,
 „ à laquelle ils tendent par les moyens qu'ils
 „ jugent les plus propres pour y arriver. *Desssein*
 „ & *choix* sont en contradiction avec *Nécessité*;
 „ & l'idée de *Causes simples* emporte celle
 „ du *pouvoir d'agir*. Voilà un échantillon des
 „ preuves qu'il emploie.

Mr. Sykes ne s'étend pas beaucoup à prou-
 ver l'existence d'un Dieu Créateur & Gouver-
 neur de l'Univers. Il renvoie sur ce sujet aux
 Ouvrages de Mr. *Clarke* & *Wollaston*. Après
 avoir posé certains principes généraux, il s'atta-
 che uniquement à réfuter le *Spinosisme* dont Mr.
Toland a publiquement fait profession. Quel-
 que solide que soit cette réfutation, nous n'en-
 trerons dans aucun détail sur ce sujet. Voici
 seulement la conclusion qu'il tire de ses Raisonnemens (a). „ Il est donc constant que Dieu
 „ est un Agent réel, infini, éternel, puissant,
 „ bon, sage, le Gouverneur de l'Univers. Il
 „ n'est point une partie de cet Univers, ni l'U-
 „ nivers

„ nivers dans son Tout ; mais il en est le Direc-
 „ teur & le Modérateur. Il n'est pas l'Ame de
 „ l'Univers, jointe & unie à ce Tout ; mais il
 „ en est aussi différent que le Pilote l'est du Vais-
 „ seau, ou le Gouverneur du Pais qui est sous
 „ sa dépendance. Si Dieu étoit l'*Ame de l'U-*
 „ *nivers*, unie à ce Tout, comme notre Ame
 „ l'est à notre Corps, il devrait être affecté par
 „ l'Univers, comme nos Ames le sont pas nos
 „ Corps. Il feroit une partie de l'Univers &
 „ non pas le *Gouverneur*. Il n'en feroit pas plus
 „ la *Cause*, ni l'Auteur, que nos Ames sont les
 „ *Causes* de nos Corps. Son Empire absolu &
 „ Universel sur toutes choses, qui n'est affecté
 „ par quoi que ce soit, le rend ce qu'il est, sa-
 „ voir le Dieu ou le Père de Tout, lequel est
 „ au-dessus de toute pensée, & de toute expres-
 „ sion.

Ce trois principes, la *Vérité* est la Règle des
Actions, l'Homme a la *Liberté* de suivre cette
 Règle, & il y a un *Dieu Créateur & Gouverneur*
 de l'Univers, servent de Fondement & de Baze
 à toute Religion. Un Action, faite par le prin-
 cipe qu'elle est conforme à la *Vérité*, est une
Action juste ; mais on ne peut pas dire qu'elle
 soit *Religieuse*. Pour être telle, elle doit être
 faite par le principe qu'il y a un *Dieu Créateur*
 & *Gouverneur* de l'Univers. Mr. Sykes expli-
 que sa pensée par cette comparaison (a). „ Un
 „ Homme, dit-il, qui doit cent Livres à un
 „ autre, & qui le paye uniquement, parce qu'il

A 5

„ ap.

„ appréhende que son Créancier ne le mette en
 „ prison, peut être *moralement méchant*, quoi-
 „ que, à en juger par les loix humaines, il passe
 „ pour *un homme juste*, & il n'y a aucun doute
 „ qu'il ne le soit extérieurement & par politi-
 „ que. Je suppose encore que ce même Débi-
 „ teur payât sa Dette par ce principe; qu'il est
 „ juste que chacun ait le *ſeu*; que, quoiqu'il
 „ ſoit *Poſſeſſeur* de ces cent Livres, & qu'il en
 „ retire le *profit*, il n'en eſt cependant pas le
 „ *propriétaire*; qu'elles appartiennent véritable-
 „ ment & réellement au Créancier, dont le
 „ droit ſur cette ſomme n'a jamais été aliéné.
 „ Si cet Homme payoit ſa Dette par ce princi-
 „ pe, il ſeroit *moralement juſte*. Imaginez-vous
 „ que ce principe ſoit encore changé; & qu'à
 „ toutes les précédentes conſidérations Morales,
 „ le Débiteur ajoute celle-ci: Que Dieu eſt le
 „ Gouverneur de toutes choſes, qu'il favoriſe
 „ ou punit ſelon qu'on ſe conforme ou qu'on
 „ s'éloigne de la règle des Actions. S'il paye
 „ la ſuſdite Dette par ce principe, je dis qu'il
 „ eſt *Religieuſement juſte*, ou qu'il agit par un
 „ principe de Religion.

Cette idée de la Religion étant une fois éta-
 blie, il eſt clair qu'elle eſt infiniment utile, non
 ſeulement au peuple; mais encore aux perſonnes
 les plus éclairées & les plus habiles: Qu'on pren-
 ne, dit Mr. Sykes (a), „ quelque vertu Morale,
 „ comme la Prudence, la Juſſice, la Tempéran-
 „ ce, la Formos; qu'on en faiſe voir la néceſſité
 „ par

„ par les Argumens les plus forts que la Raison
 „ puisse fournir; qu'on appuie fortement sur la
 „ convenance de ces Vertus, sur ce qu'il y a en
 „ elles d'honnête & de conforme à la Raison;
 „ & qu'on donne à ces Considérations toute la
 „ force qu'elles peuvent avoir: On peut cepen-
 „ dant encore ajouter à tout cela de nouvelles
 „ preuves, pour établir la nécessité de ces Ver-
 „ tus, tirées de ce qu'elles sont conformes à la
 „ nature de Dieu, & à sa volonté; & de ce
 „ qu'elles sont de nature à nous procurer la fa-
 „ veur si nous les pratiquons, & la disgrâce, si
 „ nous faisons le contraire. Je conclus donc,
 „ continue Mr. Sykes (a), que la Religion est
 „ bonne & utile; & qu'elle est un principe
 „ d'Actions justes, que tous les hommes peu-
 „ vent comprendre dans tous les tems. Elle
 „ tend à rendre les hommes meilleurs dans tous
 „ les états & toutes les circonstances de la Vie,
 „ en ce qu'elle leur fournit un nouvel ordre de
 „ motifs, pour vivre selon les règles de la Ver-
 „ tu, & pour faire tout ce qui est honnête.

Si la simple idée de l'Existence d'un Dieu
 Gouverneur du Monde est un motif si puissant
 à la Vertu, ne peut-on pas concevoir très aisé-
 ment que ce même Dieu peut révéler aux Hom-
 mes diverses choses, qui ajouteront de nouvel-
 les forces à ce premier motif? „ Si cette Révé-
 „ lation, dit notre Auteur (b), nous assurait de
 „ certaines choses, que nous concevons seule-
 „ ment comme possibles, ou simplement probables;

(a) Pag. 126.

(b) Pag. 129.

„ si elle nous offroit des motifs, pour nous por-
 „ ter à faire notre devoir ; si elle nous décou-
 „ vroit de nouveaux Dogmes, qui tendent à a-
 „ vancer la Cause de la Vertu ; à tous ces égards,
 „ il faut convenir qu'elle seroit d'un grand avan-
 „ tage au Monde”. Or, nous avons une telle
 Révélation, dont on ne sauroit méconnoître
 l'utilité. Il est seulement question de prouver
 qu'elle vient réellement de Dieu. C'est ce que
 Mr. Sykes fait avec beaucoup d'étendue. Il s'at-
 tache principalement à la preuve tirée des Pro-
 phéties, qu'il regarde comme la plus forte pour
 nous qui vivons dans les derniers tems. Il en
 examine un grand nombre, & fait voir l'exacti-
 tude avec laquelle elles se sont accomplies, &
 l'impossibilité à la pénétration humaine de pré-
 voir de pareils évènements. Il ajoute que cette
 preuve bien loin de perdre de sa force, comme
 font celles qui dépendent de certains faits, en
 acquiert tous les jours davantage. Plus l'évène-
 ment est éloigné du tems où il a été prédit, plus
 la preuve que l'on en tire a de force. Elle a
 encore un avantage particulier ; c'est que com-
 me ces Prophéties ne sont pas toutes accomplies ;
 qu'il s'en accomplit tous les jours, & qu'il en se-
 ra de même jusques à la fin du Monde ; cette
 preuve sera de tous les siècles, & sera aussi pro-
 pre à convaincre ceux qui seront les plus
 éloignés du tems où la Révélation a été faite,
 qu'à nous convaincre nous-mêmes.

Comme Dieu ne fait rien inutilement, & qu'il
 a donné une Révélation aux Hommes, l'on de-
 mande quelle est l'utilité de cette Révélation,
 &

& si les seules lumières de la Raison ne suffisoient pas à l'Homme ? Mr. Sykes croit que la Raison étoit suffisante ; mais il n'en est pas moins persuadé que la Révélation est infiniment utile. Voici comment il s'exprime lui-même (a).

„ Quand on dit que la Raison est une Règle
„ suffisante, il ne faut pas en conclurre, com-
„ me quelques-uns l'ont imaginé, que les hom-
„ mes puissent abandonner & négliger la Révé-
„ lation Evangélique. Tout ce que l'on veut
„ établir par-là, c'est que Dieu a donné aux
„ Hommes des Facultés suffisantes, qui les ren-
„ dent capables de découvrir leurs devoirs, tant
„ envers Dieu qu'envers le prochain & envers
„ eux-mêmes : Qu'il n'y a aucune source de
„ nos Devoirs, que les hommes ne puissent dé-
„ couvrir sans le secours de la Révélation : Que
„ s'ils pratiquent régulièrement tout ce que la
„ Raison leur dicte ; ils ne peuvent qu'espérer la
„ faveur de Dieu, à laquelle ils auront certai-
„ nement part : Qu'ils peuvent découvrir le
„ moyen d'apaiser la colère de Dieu, quand ils
„ ont transgressé leur devoir.

-La Révélation ne nous découvre aucun nou-
veau devoir, si ce n'est dans les cas où elle nous
fait appercevoir de nouvelles Relations : Elle
n'est point nécessaire non plus pour établir la
Religion. Quelle sera donc sa vraie utilité ?

„ Je réponds, dit Mr. Sykes (b), que ces avan-
„ tages consistent en ce qu'elle renferme des
„ motifs & des raisons, pour nous porter à faire

„ ce

ce qui est juste, en plus grand nombre, & différens de ceux que la Raison naturelle pourroit nous suggérer sans le secours de la Révélation. La Raison nous découvrira les différentes relations des choses, & l'obligation, où sont les hommes, en tant qu'Agens raisonnables, de faire tout ce que la Raison suggère. Quand la Raison fait entrer l'idée de Dieu dans ses vues; qu'elle l'applique à ce qui fait le sujet des devoirs de la Morale; & qu'elle prend pour motif à agir, le plaisir ou le mécontentement que la Divinité témoigne ressentir de nos Actions; c'est alors que la Religion commence. Lorsque l'on fait usage des motifs, que la Révélation nous fournit; la Révélation alors prend la place. Si donc la Révélation fournit plus de connoissances & plus de motifs à la pratique de la Vertu, que l'on n'en pourroit avoir sans elle; dans ce cas elle est d'une utilité singulière, & d'un grand avantage pour le Genre humain.

Pour prouver que la Révélation renferme plus de motifs à la Vertu que la Religion Naturelle, Mr. Sykes examine quelques-uns des Dogmes de la Révélation, pour en faire voir l'utilité dans la pratique. La Doctrine de la Trinité, dit-il, par exemple (a), quand on la considère telle qu'elle se trouve établie dans le N. T., n'est point une Notion absolument mystérieuse; mais un Dogme qui enseigne... à reconnaître qu'il y a un seul Dieu & Père de tous, qui

,, 2

(a) *Ibid* pag. 21.

„ a fait & qui gouverne toutes choses; lequel a
 „ envoyé son *Fils* au Monde pour y ériger un
 „ Royaume de Justice; & qui, pour confirmer
 „ la Vérité de ce que son *Fils* disoit & faisoit
 „ ici bas, a envoyé une *troisième Personne*, nom-
 „ mée le *St. Esprit*, afin de donner aux Apôtres
 „ le pouvoir d'opérer des signes & des merveil-
 „ les, & celui d'enseigner aux hommes une
 „ Doctrine, qui les conduiroit au Salut. C'est
 „ de cette manière, continue-t-il (a), qu'il faut
 „ examiner chaque point de la Révélation. Tou-
 „ te Doctrine, qui nous est manifestée. . . est
 „ toujours, ou une *Raison*, ou un *Motif*, ou un
 „ *Mémorial* de nos Devoirs. *La Verité* est sa-
 „ jours la fin de la Révélation. Quoiqu'il arri-
 „ ve quelquefois qu'on ne la découvre pas d'u-
 „ ne première vue, cependant si nous remon-
 „ tons un peu plus haut nous ne manquerons
 „ jamais d'arriver à cette fin.

Après ces Remarques notre Auteur répond
 aux difficultés, que les Incrédules font contre
 la Révélation. Il en examine plusieurs, & les Ré-
 penses nous paroissent très solides. Celle sur la-
 quelle il s'étend le plus est une Objection, qui
 a été poussée avec force dans un Ouvrage, qui
 a paru en Angleterre, sous le titre de *Christia-
 nisme aussi ancien que le Monde*. L'Auteur de
 ce Livre a prétendu que la Loi Mosaique exi-
 geoit des *Vœux Humains*; & que l'ordre de
 détruire les sept Nations *Canaanéennes* étoit in-
 compatible avec l'idée que nous avons de Dieu.

Sur

Sur la première Partie de l'Objection, Mr. *Sykes* fait voir qu'elle est mal fondée, & que jamais la Foi de Moïse n'a exigé de semblables Victimes. Pour ce qui est de la seconde, il fait diverses Réflexions pour rapprocher cet ordre des idées que nous avons de Dieu. Il ne croit point qu'il portât de détruire tous les particuliers, mais seulement la Nation, afin qu'elle ne formât plus un Corps, qui se gouvernoit par ses Loix, & qui eût sa Religion. L'on pouvoit, sans violer cet ordre, pardonner aux particuliers, pourvu qu'ils se soumissent aux Loix & au Gouvernement des Hébreux. Aussi remarque-t-il que *Josué*, les *Juges*, *David*, *Salomon*, en ont agi ainsi, & ont pris la Foi dans ce sens.

Personne ne doute que ceux qui jouissent de la Révélation ne puissent être agréables à Dieu, s'ils en font un bon usage. „ Mais comme la
 „ Révélation, dit notre Auteur (a), n'est connue que d'une petite partie du Genre humain;
 „ & qu'il y a même eu un tems, où il n'y avoit qu'une seule Nation, qui pût se glorifier
 „ que les Oracles de Dieu lui avoient été confiés :
 „ Quel étoit dans ce tems-là l'état de tout le
 „ reste du Genre humain? Etoient-ils capables
 „ de découvrir leurs devoirs? Quelles Lumières
 „ avoient-ils pour cela? Ou bien étoient-ils hors
 „ d'état de les connoître, faute de Lumières
 „ suffisantes pour se diriger? Comme c'est là,
 „ continue-t-il, une question de Fait, il sera nécessaire d'examiner qu'elles connoissances les
 „ Payens

(a) *Ibid.* pag. 142, 143.

„ *Payens* avoient de *Dieu* & de ses *Attributs* ;
„ ce qu'ils établissoient touchant les *relations*
„ qu'on soutient dans la *Société*, & les *Devoirs*
„ qui en naissent ; & quelles opinions ils avoient
„ sur l'*état avenir*, & sur les *Récompenses* & les
„ *Peines* qui y seront distribuées. S'il paroît
„ qu'ils avoient de justes idées de leurs *Devoirs* ;
„ & que les vrais principes qu'ils établissoient
„ fussent suffisans , pour les porter au bien , il
„ s'ensuivra , que les lumières de la *Raison* ne
„ sont point *incertaines*, *foibles*, *insuffisantes* &
„ pleines de *Contradictions* , comme quelques
„ personnes le prétendent ; & qu'on ne doit pas
„ les regarder comme quelque chose de *Charnel*
„ & d'*Obscur*.

Pour remplir ce plan, Mr. *Sykes* nous donne ici un *Système de Morale*, accompagné des principes qui lui servent de fondemens, tiré des *Ecrits des Payens*. L'on comprendra aisément qu'il s'attache à faire voir, que ces anciens *Moralistes* ont connu ces *Devoirs* de la *Morale* qu'on regarde ordinairement comme particuliers à l'*Evangile*.

Plusieurs *Chrétiens*, tant *Anciens* que *Modernes*, s'appercevant de la conformité des *Idees* des plus sages *Auteurs* du *Paganisme* avec la *Révélation*, ont cru que ces *Philosophes* les avoient tirées des *Ecrits* de l'*Ancien Testament*. C'est par l'examen de cette question que Mr. *Sykes* termine son *Ouvrage*. Il fait voir que cette accusation est très mal-fondée ; & que les *Philosophes Payens* ont tiré ce qu'ils ont écrit sur la *Morale* de leur propre fond par la voye du

Raisonnement. D'où il conclut que les Lumières Naturelles sont suffisantes pour nous faire connoître tous nos Devoirs, & nous rendre agréables à Dieu si nous les observons.

ARTICLE II.

HISTOIRE des Religieux de la Compagnie de JESUS. *Contenant ce qui s'est passé dans cet Ordre depuis son établissement jusqu'à présent, pour servir de supplément à l'Histoire Ecclésiastique des XVI, XVII, & XVIII Siècles.* Nouvelle Edition, en deux Tomes in 8. Le premier contient un *Discours Préliminaire* de 159 pag. sans compter l'Avertissement & la Table des Sommaires du Discours, & le reste de ce Tome contient 263 pag. sans compter la Table des Sommaires & celle des Matières. Le second Tome contient 339 pag. sans compter la Table des Sommaires & celle des Matières. A *Utrecht*, aux dépens de la Compagnie, 1741.

Cette Histoire, dont la première Edition a été faite à Paris l'année dernière, en quatre Tomes, vient d'être réimprimée à *Utrecht* en deux Tomes partagés en huit Livres. On nous en promet la suite, qu'on nous dit avoir été interrompue, ou suspendue à Paris, sans qu'on en allègue aucune cause. Mais il est aisé à tout le monde de la deviner. On doit même être surpris

pris qu'elle y ait été commencée & continuée jusqu'au point où nous l'avons.

L'Avertissement annonce qu'elle a été mise au jour pour des fins très édifiantes. Je doute qu'il y ait de l'injustice à n'en rien croire. Fasse le Ciel pour le repos de la Société, que les hommes aient plus de charité & moins de penchant à mettre au jour leurs mutuelles turpitudes !

L'Auteur n'a pas jugé à propos de se faire connaître. Il y a beaucoup d'apparence, que plusieurs Ecrivains s'en sont mêlés. Je regarde cet Ouvrage comme un tissu de compilations faites par plusieurs Auteurs. On pourroit ne pas se tromper, en croiant qu'il est la production de certaines Plumes errantes loin de leur Patrie. Peut-être même quelques Jésuites y ont-ils eu part, dans leur exil forcé ou volontaire.

Le Discours Préliminaire est trop long, s'il ne s'agit que d'exposer les motifs de l'Auteur ou des Auteurs; & il est beaucoup trop court pour une narration exacte de la conduite des Jésuites dans toutes les parties du Monde. Je trouve quelque chose de singulier dans le caractère que se donne l'Auteur prétendu. N'est-il pas extraordinaire qu'un Ecolier ne s'applique à l'étude, sous la discipline des Jésuites mêmes, que *(a) pour se mettre promptement en état d'étudier en personnages, qu'il avoit ouï dire jouer un grand rôle dans le Monde, afin de les faire connaître un jour à toute la Terre ?*

Ce ne furent pas-là les bornes de son zèle. Il

B 2

ne

ne s'en assigna point de moins étendues que toute la Terre. Aussi dit-il l'avoir parcourue après avoir sacrifié les inclinations également innocentes & naturelles à l'envie étonnante qu'il avoit de faire l'Histoire de Loyola & de ses Disciples. Ce caractère ne paroît point quadrer avec celui de Philosophe qu'il se donne. La Philosophie tend à la félicité. Celui qui s'en pique ne la fait consister que dans le repos. Cette heureuse situation ne se trouve guère en voyageant, & moins encore, quand on n'a d'autre fin que celle d'éplucher les actions des autres. Il est vrai que l'Auteur, qui selon les apparences, avoit la passion de voyager, a bien pu placer sa félicité dans son zèle. Mais je doute que jamais Philosophe ait eu un point de vue pareil.

Satisfait de ce qu'il avoit appris dans tous les Etats de l'Europe, sur les Héros dont il se proposoit de faire l'Apothéose, il part de Lisbonne, pour aller chercher de nouvelles Anecdotes Loyolistes dans le nouveau Monde. Le hasard le conduit sur un Vaisseau destiné à y transporter trente Jésuites. Il se loue de leur politesse à son égard; mais il est scandalisé que celle dont ils usèrent en faveur de quelques Dames Créoles (a), qui repassoient aux Indes, passât les bornes de la civilité.

Quoiqu'il en soit, il arrive à Goa, d'où il va au Pérou, au Mexique, à la Nouvelle Espagne, au Brésil, au Canada. Il y parcourt toutes les habitations des Jésuites; & il est très surpris d'y

voir

(a) Femmes nées aux Indes de parens Européens.

voir tout le contraire de ce qu'il avoit lu dans leurs Livres. S'il eût été Philosophe Chrétien, il n'auroit pas été surpris de ce contraste. Il auroit su qu'il faut suivre les bons Livres, sans s'embarasser de la conduite de ceux qui les ont écrits. Faites ce qu'ils vous disent, dit l'Evangile, & ne faites pas ce qu'ils font.

Il traverse ensuite le Mogolistan, le Siamois, les Royaumes de Congo & d'Angola, le reste de l'Afrique & des Indes Orientales. S'il y fut témoin de beaucoup de scandales, il paroît qu'il n'y vit pas moins de minucies qui ne méritent point d'écho. Point de Lecteur qui n'en sache plus que n'en écrit l'Auteur. *In omnem terram exivit sonus eorum.* Toute la Terre est labourée de leurs traces; l'air rétentit de leurs dits & de leurs faits. Il faudroit être aveugle & sourd, pour les ignorer. Il a raison d'appuyer sur les témoignages du Sr. Du Quêne, & de quelques autres personnes séculières d'une probité reconnue, on y souscrira toujours plus volontiers qu'aux oracles émanés de la Pourpre & du Froc.

Mais à quoi bon tant de protestations de zèle, de candeur, de sincérité? L'Historien le plus fidèle, content de citer les garans des faits qu'il allègue, écrit son Histoire, sans s'efforcer à prévenir le Lecteur par des protestations de vérité, en face du Ciel & de la Terre, des Hommes & de Dieu même. C'étoit bien assez, qu'il indiquât les sources où il a puisé. Il devoit se contenter d'écrire, dans ces Préliminaires, ce qu'il y a de propre à fixer l'esprit & la crédulité du Lecteur, & de bâtir son Ouvrage sur

de pareils fondemens , comme il l'avance lui-même.

„ Les *de Thou*, dit-il (a), les *Cambden*, les
 „ *Mézérai*, les *Rapin*, les *Ciaconius*, les *Cabré-*
 „ *ra*, les *de la Houffaye*, les *Raynaldi*, les *Fra-*
 „ *Paolo*, les *de l'Etoile*, les *Nani*, les *Vargas*,
 „ les *Palavicin*, les *Castelnau*, les *Serri*, les
 „ *Dupin*, les *Conestagio*, les *Brantôme*, les *de*
 „ *Vetra*, les *Buchanam*, les *Sponde*, les *Héréra*,
 „ les *Pasquier*, les *Neugéfavor*, les *de la Casas*,
 „ les *Leti*, & une infinité d'autres Historiens
 „ de cette trempe ; les *Bulles*, les *Edits*, les
 „ *Bils*, les *Proclamations*, les *Statuts*, les *Sé-*
 „ *natus Consultes*, les *Arrêts*, les *Sentences*,
 „ les *Décrets*, les *Mémoires*, les *Ordonnances*,
 „ les *Monitoires*, les *Plaidoiers*, les *Contracts*,
 „ les *Procès verbaux*, & autres *Pièces Juridi-*
 „ *ques* & *Authentiques* tirées des *Archives* mê-
 „ mes : parmi les *Voyageurs*, les *Monconis*, les
 „ *Tavernier*, les *Kempfer*, les *Gage*, les *Theven-*
 „ *not*, les *Soli*, les *Bernier*, les *Gemelli*, les *Pi-*
 „ *card*, les *Oléarius*, les *Struis*, les *Chevreau*,
 „ les *Zanata*, les *Gentil*, les *Forbin*, les *Du*
 „ *Quêne*, & une infinité d'autres dont les noms
 „ ne me sont pas présens. Voilà, ajoute-t-il, les
 „ garans des faits que j'avance, garans d'autant
 „ moins récusables, que j'ai vu de mes propres
 „ yeux ; sinon les faits qu'ils racontent, du
 „ moins d'autres qui les surpassent encore, &
 „ qui par conséquent donnent à leurs *Rélations*
 „ une *Authenticité*, à laquelle aucun homme
 „ rai-

(a) Pag. 131 du Discours Préliminaire.

„raisonnable ne peut se refuser”. Cette nuée de témoins capable d’obscurir les faits les plus brillans, ne suffit-elle pas pour dénigrer *intus & incute*, des gens que la couleur noire a fait nommer les Corbeaux Quadrupèdes de la Société Religieuse?

Il finit ce long discours par les vœux qu’il fait pour la docilité des Jésuites, afin qu’ils puissent mettre à profit les réflexions qu’il fait sur leurs desordres. Mais qui ôsera espérer, que ces bons Pères se foudrent des leçons si dures & si aigres sous leurs bonnets? ils ne sont pas disposés à renoncer si légèrement à des Maximes auxquelles ils tiennent si fort, & par tant d’endroits séduisans. L’Ambition ne voit & n’écoute rien que son objet & ses attraits. Elle est uniquement occupée des moyens propres à en acquérir la possession. Si tant est qu’ils soient si perversis qu’on le dit, & que le Ciel veuille opérer leur conversion, je pense qu’il parlera par d’autres organes, & qu’il agira par d’autres instrumens, que ceux que l’*Auteur met en œuvre*.

Ces Préliminaires sont suivis des quatre Livres que contient le premier Tome. Le premier de ces Livres commence par un exposé de l’état de l’Eglise dans les trois premiers Siècles de l’Ere Chrétienne, sous l’Empereur *Constantin* & ses successeurs, & dans le quinzième siècle. Il n’en vient à la naissance d’*Ignace* qu’après avoir rapporté les changemens, que produisirent en Allemagne & en Suisse les opinions de *Luther* & de *Zuingle*. Il renferme toutes ces choses dans les cinq premiers Paragraphes. Les

soixante dix-sept qui suivent, sont remplis par la Vie de St. Ignace, dont le détail est ennuyeux. Ce n'est qu'une compilation de faits rapportés par plus de trente Historiens, dans l'histoire qu'ils ont faite de la vie de cet homme extraordinaire, que l'adversité, & les persécutions fondées ou sans fondement, n'ont pas été capables d'abattre ni d'ébranler, dans le plus hardi de tous les desseins, l'établissement d'une Société, qui a, pour ainsi dire, changé la face de l'Europe & en quelque façon du monde entier.

Le Paragraphe XXVI. est digne d'être remarqué. On y lit que le Démon voyant la peine & les dégouts qu'Ignace trouvoit dans l'étude des Humanités, avec un nombre d'Enfans qui fréquentoient le même Collège, il lui offrit ses services, en lui proposant de l'éclairer, & de lui découvrir les sens les plus cachés de l'Ecriture. C'est Ribadénéira, un des Auteurs de sa Vie, qui (a) rapporte ce fait sans nul équivoque. La Réflexion, que fait notre Auteur sur cette Anecdote, est très judicieuse. „ Il paroît, dit-il, „ (b) ou qu'Ignace avoit perdu toutes les con- „ noissances sublimes, dont il étoit doué selon „ tous les Jésuites, qui ont écrit son Histoire; „ & que le Ciel l'avoit privé des talens précieux „ & rares, qu'il lui avoit départis dans la Ca- „ verne de Manrèze; ou que ses Historiens ont „ eux-mêmes oublié ces grandes faveurs, dont „ il avoit été comblé”. Le Diable, donner la claire intelligence de la Parole de Dieu; le Père du

(a) Chap. XIII & XIV. (b) Lib. I. pag. 17.

du Mensonge, devenir le guide de la Verité, ce sont certainement des propositions difficiles à digérer. Mais quelque merveilles & impossibles qu'elles soient, c'est assez que des Jésuites les aient écrites, que des Jésuites les publient & les soutiennent, pour que les Esprits foibles les adoptent. La Société les garantit, nulle vérité si constante; point de Tradition plus sacrée.

Le reste de ce premier Livre n'est rempli que des disgraces, qu'Ignace essuia, en poursuivant avec chaleur l'établissement & l'approbation de sa Compagnie. On le voit moqué, bâtonné, chassé de plusieurs Villes; il est mis à l'Inquisition à Alcalá, en prison à Salamanque. On excite contre lui à Rome les plus violentes tempêtes, il est accusé de ces sortes de crimes, que la nature abhorre. Mais si son zèle inconsidéré lui attiroit tant de persécutions, son habileté, son esprit maniable, liant & politique, les enverroient sans beaucoup de peine, & les dissipent toujours à son avantage. Semblable à l'Astre du jour, il sortoit plus brillant du sein de la nue, où il sembloit ne s'être caché, que pour former des Foudres & des Carreaux contre ses adversaires. Ce grand talent paroît s'être perpétué dans ses Enfants. Dignes d'un Père si habile, rien ne les étonne, rien ne les ébranle. La Société est comme la tête de l'Hydre de la Fable. Les Serpens qu'on en coupe sont bien vite remplacés par de nouveaux, qui ont des queues & des aiguillons plus aigus.

Les Réflexions que fait notre Auteur dans le dernier Paragraphe du premier Livre, me sem-

blent assez judicieuses. „ Il paroît, dit-il (a),
 „ par le plan de la Société, contenu dans la Bul-
 „ le qui l'approuve, que ce fut moins en vue
 „ de ses Intérêts, qu'à la sollicitation des Pro-
 „ tecteurs d'Ignace, que le Pape lui accorda
 „ l'approbation de son Ordre. En effet l'obéis-
 „ sance aveugle, qu'ils y jurent au Souverain
 „ Pontife & à ses Successeurs, n'est qu'un a-
 „ pas, qu'il lui avoit présenté pour l'éblouir.
 „ La raison qu'on peut en apporter, est que
 „ trente lignes plus bas, ils en promettent une
 „ pareille à leur Général. Or, selon la maxime
 „ de l'Evangile, & le bon sens, il n'est pas
 „ possible d'obéir à deux Maîtres, à la fois,
 „ sans s'exposer à mépriser l'un ou l'autre. Il
 „ s'ensuit donc de cette observation, que les
 „ Jésuites, en se dévouant ainsi à deux Maîtres,
 „ se réservoient, par une adroite & fine Politi-
 „ que, la liberté d'obéir à celui des deux qu'il
 „ leur plairoit, suivant les conjonctures: ce
 „ que ces Pères ont bien su faire, quand leurs
 „ Intérêts l'ont ainsi demandé. Mais ce que
 „ l'on doit trouver de plus bizarre & de plus
 „ frappant, c'est qu'un Corps qui se donne
 „ spécialement Jésus-Christ pour Chef, renonce
 „ dès sa première Institution à la célébration des
 „ divins offices, & même à la récitation com-
 „ mune du Bréviaire, pour ceux qui sont dans
 „ les Ordres Sacrés".

Ce n'est pas ce que je trouve là de plus frap-
 pant. Mais je suis étonné que les Souverains,

natu-

naturellement jaloux de leur Autorité, aient reçu dans leurs Etats une Société, qui par ses vœux solennels, ne pouvoit que s'y soustraire, & la combattre, pour établir sur ses ruines une domination étrangère. Si la Société avoit oublié la Maxime Evangélique & sensée, que je viens de citer, les Puissances ne devoient jamais la perdre de vue. Elles ne devoient donner d'autre réponse aux Réquêtes des Jésuites, que cet Oracle de Jésus-Christ, personne ne peut servir deux Maîtres. Je suis également surpris que nos Ancêtres, après avoir mûrement médité les suites auxquelles l'admission des Jésuites exposoit la République, & malgré la vigoureuse & judicieuse résistance qu'ils ont faite, ils aient molli & se soient relâchés par pure complaisance. Si les Enfans éprouvent ce qu'ont craint leurs Pères, ils ne les accusent pas mal à propos de les y avoir exposés.

Le second Livre, après avoir fait un détail du plan d'Ignace, de ses Constitutions & des différentes Hyérarchies de ses Disciples, insinue qu'un zèle ambitieux commença à les dévorer dès le Berceau. L'Auteur conduit *François Xavier* aux Indes Orientales, où il choisit Goa pour le Théâtre de son zèle & de sa gloire, & d'où il pénètre jusqu'à la côte de la Pêcherie, pour y élever des Monumens au vrai Dieu, sur les débris des Temples des Idoles. Il laisse là ce nouvel Apôtre des Indes, pour nous rappeler qu'un nombre d'Ignatiens fut envoyé en Allemagne, pour combattre la Doctrine de *Luther*, qui s'attiroit une prodigieuse quantité de Sectateurs.

Mais

Mais un de ces Athlètes faisant trop-tôt éclore l'esprit de la Société, faillit à ruiner leurs espérances. Le Père Le Jai proposant la Réforme du Clergé, de l'Evêque & des Magistrats mêmes, fut forcé de se taire, sur peine d'être jetté dans le Danube. Mais ce petit déboire sembla leur procurer la consolation qu'ils eurent de plaire aux filles de l'Empereur, qui leur permit de s'établir en plusieurs lieux de ses Domaines.

On voit bien que ces Pères ont eu d'abord la fine politique de gagner le Beau-sexe, sachant bien qu'il est ordinairement le premier mobile des Hommes, & les canaux par ou découlent les faveurs des Grands. Ils n'ont jamais perdu de vue une Maxime si sûre; & ils la nourrissent & fomentent par l'adresse qu'ils ont de concilier la Galanterie, avec les plus austères Vertus. On peut donc bien se sauver, selon eux, en aimant galamment les Créatures, & néanmoins sans être obligé d'aimer Dieu.

L'Auteur rapporte ici (a) les motifs qui engagèrent Ignace à détruire la communauté des Femmes de son Institut, qu'il avoit d'abord approuvée avec un plaisir sensible. Mais je doute qu'il en ait découvert le principal motif. Je croi que des réflexions pénétrantes avoient fait connoître à Ignace l'utilité peu favorable à l'agrandissement de la Société, qu'elle pouvoit retirer des Femmes cloitrées & inconnues au Monde. S'il fit défendre par le Pape à ses Enfans de diriger de pareilles pénitentes, il se garda bien de

(a) Pag. 93.

de leur faire interdire le soin des Consciences des Femmes du monde. Ce moyen lui paroissoit trop sûr pour élever son Ordre au souverain degré du crédit & des richesses. Les Dames sont trop généreuses, pour ne pas tout ôser & tout entreprendre, pour la plus grande gloire de Dieu. Elles adoptent volontiers cette Dévotion des Pères, sachant bien qu'en récompense de leur zèle, le chemin du Ciel tout raboteux qu'il soit pour les autres, leur sera rendu doux & uni.

Nous lisons ensuite l'établissement de la Société en Allemagne, en Espagne, en Italie, à Venise, à Gandie, en Sicile, & ailleurs. Il n'y eut qu'en France, où malgré des tentatives plusieurs fois réitérées, elle ne trouva point de place. Qui le croiroit, que cette Nation si éclairée trouve aujourd'hui compatible avec les Libertés, la Doctrine, les Privilèges de son Eglise l'Institut d'Ignace, qu'elle en regarda autrefois comme la peste & l'antagoniste!

Cependant nous apprenons dans le Livre III, que le tems n'étoit pas encore venu, qu'ils prissent racine dans ce Royaume florissant. Envain ils obtinrent des Lettres Patentes du Roi *Henri II*, le Parlement dépositaire des privilèges de l'Etat, refusa constamment de les enrégistrer. Le Clergé & le Peuple lui applaudirent, & les Jésuites furent obligés d'attendre que la Providence, ou leur persévérance, ou l'aveuglement des François, en eussent autrement décidé. Ils ne trouvèrent guère moins d'obstacles en Espagne. Ils sont chassés de Sarragosse, après y avoir été excommuniés.

La Flandre ne fut pas plus dévouée à leurs désirs. Ils ont néanmoins si bien fait qu'ils ont surmonté tant d'obstacles capables de rebuter les plus constans. Ils sont richement établis partout où ils avoient été rejettés. Ils s'y maintiennent par une Politique, que presque personne ne connoit. Peu leur importe d'être aimés, pourvu qu'on les craigne ; il est toujours vrai que s'ils ne possèdent point les cœurs, les apparences sont en leur faveur. Ce fondement de leur prospérité, leur paroît inébranlable, malgré le jugement Prophétique que la Sorbonne en rendit (a) dans un Décret Authentique, la surprenante Prophétie de Ste. *Hildegarde*, qui vivoit plus de cent ans avant leur Institution ; celles de *Trévisani* Patriarche de Venise, d'*Etienne Pasquier*, de *George Brown* Archevêque de Dublin, & de plusieurs autres grands-Hommes dignes de respect, que l'Auteur rapporte tout au long. Ils ne sont pas plus déconcertés par le prodige de mauvais augure, qui arriva à la naissance de la Société, & qui est attesté par les Historiens. Il annonçoit ce qu'on devoit attendre de cette Compagnie. Voici comment il est (b) raconté.

„ Peu de mois après l'Institution de ce nouvel Ordre, il s'éleva tout à coup dans plusieurs endroits de l'Europe, une quantité prodigieuse de Sauterelles extraordinaires. Elles étoient petites d'abord, & n'avoient point d'Antennes ; mais peu à peu il leur en vint quatre ;
 „ & et

(a) L'an 1554. (b) Pag. 168. Après *Surlas*, dans son *Commentaire Hist.* sous l'an 1541.

” & elles devinrent de la grosseur & de la longueur du doigt. Elles étoient en si grand nombre, qu’elles formoient quelquefois des nuages de la longueur d’un mille, & ces nuages étoient si épais que la lumière du Soleil en étoit obscurcie. Ces Insectes firent partout un grand dégât, dévorant tout ce qui étoit sur la terre, jusqu’à la racine. Ils voloient par-dessus les Arbres, les Maisons, les Edifices les plus élevés, d’où ils s’élançoient avec force sur les Blés, & sur tout ce que la Terre produit pour la nourriture des Hommes. Enfin depuis la Plaie des Sauterelles, dont Dieu punit Pharaon & les Egyptiens, on n’en avoit point vu de pareilles. Elles consumèrent ainsi, sans qu’on y pût remédier, toute la Recolte; & ce ne fut que sur la fin de l’Autonne qu’elles moururent, laissant après elles une quantité prodigieuse de petits œufs noirs, qui produisirent l’année suivante, un nombre infini de vers, qui servirent de nourriture aux pourceaux”.

Les Jésuites connoissent trop bien la Nature, pour traiter de prodige un Phénomène si naturel. Mais c’est assez, que le hazard l’ait produit au commencement de l’Institut des Jésuites, pour que les Esprits foibles leur en aient fait après coup une application ingénieuse. Telle est l’ignorance, ou la misantropie des hommes, d’attribuer certains effets prodigieux à des causes supérieures, malgré les naturelles qui se présentent aux Esprits droits & sensés. Le merveilleux
leux

leux leur plait ; il n'en faut pas chercher d'autre raison.

Le reste des Paragraphes contient une suite des intrigues d'Ignace & de ses Disciples. On voit qu'ils ne négligent aucun des moyens, qui pouvoient les conduire à leur fin. Delà les Confrairies des Flagellans inventées par les Jésuites en Allemagne, en Portugal, aux Indes & ailleurs ; Delà encore les Sodalités, qui leur donnoient la connoissance de tout ce qui se passoit dans les Familles, & les Congrès d'Hommes, de Femmes & de jeunes gens ou Écoliers qui subsistent encore.

Je ne sai si l'Auteur accuse juste, disant que les Lettres des Jésuites Missionnaires, que nous avons sous le titre de Lettres Indiennes & Edifiantes, dont l'impression se continue encore en France, n'ont d'autre origine, que le dessein de détruire les bruits diffamans, qui couroient sur leur compte en Espagne, & sur-tout à Sarragosse. Mais il est vrai que nous n'en voions point, ou que nous en voyons peu de ce tems-là, c'est-à-dire, de l'an 1556 ou 1557, cependant elles ne font pas à mépriser. Elles ne pourroient même qu'être agréables au Public, si après les avoir épurées des travaux, des Miracles, des Conversions étonnantes que prétend avoir fait la Société, on en faisoit un Extrait, qui contînt tout ce qu'il y a de Géographique, de Mythologique, d'Histoire Naturelle, de Physique, & de ce qui concerne le culte, les mœurs, les loix, & les usages des peuples dont il y est fait mention. Ce seroit un Ouvrage intéressant ; aussi nous

fait - on espérer qu'il sera bientôt mis au jour.

Le Quatrième Livre nous entretient de la Politique & de l'Esprit d'*Ignate*, que le Père *Laynez* ne fit pas moins valoir que cet admirable fondateur, dont il remplit la place après sa mort. On le vit à la tête des mêmes cabales, des mêmes intrigues, & marcher exactement sur les traces de son prédécesseur. La Politique des Pères, qui faisoient du Pape l'Idole de la Société, ne fit que s'acroître. Ils ne cherchoient qu'à procurer la Souveraine Puissance au Pontife, dans le dessein où ils étoient d'en être eux seuls les dépositaires.

Tout ce que l'Auteur rapporte du Tribunal de l'Inquisition, est déjà si rebattu dans tant d'Ouvrages, qu'il pouvoit se dispenser d'en remplir dix-sept Paragraphes. Il finit ce Livre par une relation des Impudicités des Jésuites à Montepulciano, & à la Valteline, d'où ils furent chassés; & par une histoire qu'il fait du Père *Gombar*, dont le Père *Girard* est à peu près le second Tome. La réflexion qu'il fait là-dessus est assez juste. „ Le Père *Laynez* fut, dit-il, plus prudent, que le Général des Jésuites de nos jours, „ dans une affaire toute semblable arrivée depuis „ peu dans cet Ordre, à Toulon ville de France”. Il est vrai que le Général d'aujourd'hui auroit dû chasser de l'Ordre le Père *Girard*, comme *Laynez* en avoit expulsé le Père *Gombar*. Cependant également criminels ils sont différemment traités de la Société. *Girard* est regardé comme un Saint, & *Gombar* comme un

soclérat. Pourquoi avoir plus d'une Mesure?

L'Avertissement qui est à la tête du Tome II. fait mention d'une Préface de l'Auteur, que je n'ai point entre les mains. Mais le fait qu'il dit être dans cette prétendue Préface, est à la pag. 9 du Discours Préliminaire. Au reste l'Editeur ou le Libraire cite le témoignage des Jésuites mêmes, pour prouver que l'Auteur étoit du nombre des Trente, avec qui il passa à Goa. Il faisoit donc le trente & unième. Si cependant on eût été circonspect, on auroit observé que l'Auteur (*) dans son Discours Préliminaire, dit avoir résisté aux Séductions des Jésuites, qui ne tendoient qu'à l'engager dans leur Compagnie.

Ce II. Tome, qui aussi bien que le premier en contient deux de l'Edition de Paris, est partagé en quatre Livres. On lit dans le premier la Politique & les Intrigues que les Jésuites mirent en œuvre pour éviter d'être chassés de Venise. Ils n'en usèrent pas moins dans les nouvelles tentatives qu'ils firent pour être reçus en France. Mais tout s'y opposa; ils ne purent réussir. Sur quoi l'Auteur, tâchant de pénétrer le motif des François, dit qu'apparemment ils voulurent s'épargner la peine de les chasser un jour, cependant on lit ensuite à quelles conditions ils y furent reçus. Ils promirent de s'y tenir. Mais leur Restriction mentale les en a sans doute dégagés.

L'Au-

(*) Pag. 4.

L'Auteur continue à détailler leurs nouvelles intrigues pour se concilier la bienveillance de Pie IV. Il rapporte même la plaisante Harangue qu'ils firent à ce Pontife, qui leur accorda enfin plusieurs faveurs. On trouve ensuite les guerres civiles, qu'ils allumèrent dans la Savoie, qui fut réduite à un état déplorable. Leur Ambition n'éclata pas moins aux Indes. Après s'être emparés de la côte de la Pêcherie, c'est-à-dire de la côte, où se pêchent les Perles, ils tâchèrent d'envahir le Royaume de Jafanapatan, dont les richesses étoient immenses. Les Portugais très inconsiderés, se laissèrent engager dans ce projet qui échoua : les Pères en furent dédommagés par l'établissement qu'ils firent dans le Royaume d'Angola, ce qui les consola des efforts inutiles qu'ils faisoient pour être reçus chez les Caffres & au Monomotapa.

Il ne réussirent pas mieux en Irlande & en Egypte, malgré les impostures qu'ils mirent en usage. Mais ils eurent raison d'être satisfaits de leurs conquêtes aux Iles Moluques, dans celle des Célèbes & au Japon. Celles qu'ils firent au Brésil ne furent pas moins favorables à leur ambition. Ils en arboroient par-tout le brillant étendard, dans le tems même qu'ils attestoient n'avoir d'autre dessein que d'y planter la Croix pauvre de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'ils ont agi par-tout où ils ont pris racine ; aussi regardent-ils, & les insensés avec eux, les grandes richesses qu'ils possèdent comme une des récompenses que le Ciel doit à leurs travaux Apostoliques.

L'Histoire de la Chine qui suit dans le second Livre n'est pas à sa place ; & si l'Auteur écrivant l'histoire des Jésuites s'étoit avisé de faire celle de tous les païs, où ils ont fait du bien & du mal, où ils ont édifié & détruit, il auroit rempli plus de mille Volumes. Il n'en faudroit pas moins pour rapporter exactement toutes les Anecdotes de cette Société. S'ils s'attache à en donner au public un pareil détail, nous devons nous attendre à voir éclore de sa plume une Bibliothèque entière.

La grande affaire qu'eurent ces Pères avec l'Université de Paris, est rapportée fort au long avec toutes les circonstances qui en dépendent. On ne trouve ensuite que des procès & des plaintes contre eux ; la France, l'Allemagne, le Portugal, toute l'Europe enfin crioit *Tolle*. Mais ils étoient inébranlables. Les flots violens de cet Océan agité alloient se briser contre ces Rochers escarpés & sourcilleux.

Le troisième Livre, après avoir décrit l'état des Jésuites en Flandre dans un assez court Paragraphe, en présente dix-sept qui ne traitent que des troubles de ce païs sous le Règne de *Philippe II*, l'Auteur vole tout d'un coup des Pays-Bas au Brésil, à la Floride & en d'autres Contrées des Indes, d'où il revient en Flandre pour avoir l'occasion de parler de la création du Pape *Pie V.* des troubles de l'Université de Louvain, & des Affaires de Baius. Il dit ensuite quelque chose du peu de soumission que les Pères marquèrent au nouveau Pontife, qui, cédant enfin à leur Politique rusée, se réconcilia avec eux.

Il est sûr que les Papes n'ont pas de meilleur parti

parti à prendre, que de ménager ce formidable corps. Ce n'est que par leurs moïens intrigans qu'ils peuvent maintenir l'Autorité presque absolue qu'ils ont usurpée dans les Etats Catholiques. On voit clairement que si elle n'avoit un si puissant boulevard en France, elle y auroit été entièrement ruinée. Combien d'échecs les Souverains Pontifes n'ont-ils pas eus dans ce florissant Royaume, que les Jésuites ont trouvé le moien de parer ? Ce qui s'y est passé de nos jours dans les disputes de Religion, en est une preuve parlante. La Constitution de *Clement XI.* toute étonnante qu'elle est, n'y a été reçue que par leurs intrigues. Mais aussi les Papes doivent se résoudre à partager leur Despotisme avec eux. Si les Jésuites mettent tout en œuvre pour les faire obéir en Europe, ce n'est que pour se rendre eux-mêmes indépendans & despotiques aux Indes, à la Chine & ailleurs. Ils y établissent impunément leurs Maximes. On en murmure, on s'en plaint aux Souverains Pontifes, on donne des preuves de la justice de ces plaintes; on ne fait que battre l'eau, dont ils se lavent, quand il leur plaît. Ils détruisent plus de faits en un jour, que toutes les Puissances, les Universités, les Missionnaires, & une infinité d'honnêtes gens n'en sauroient prouver en dix ans.

Aussi l'Auteur de cette Histoire fait bien voir dans le dernier Livre, ainsi que dans les précédens, que la Société est un corps amphibie, qui a des membres à toutes mains. Elle gouverne les Têtes couronnées, les Grands de leurs Cours, les principaux Ministres de l'Eglise Romaine,

les Monastères des deux Séxes, les Magistrats des Villes, en un mot elle est le Soleil du Monde Civil & Politique. Ses influences sont le principe & le mobile de tout ce qui s'y passe.

Le Public avoit déjà vu dans l'Histoire d'*Inigo de Guipuscoa*, tout ce que celle-ci renferme. L'Auteur, qui a fait cette compilation, auroit dû ce me semble lui donner un autre titre. Celui de voyage lui conviendrait bien mieux. Il n'est en effet qu'un voyageur qui courant le monde, fait la description des Pais qu'il a parcourus. Il y fait l'histoire d'une quantité de particuliers dont les Anecdotes ne regardent nullement la Société. Sous le titre que je propose, il pouvoit également rapporter celles qui regardent cette Compagnie. On peut donc nommer cet Ouvrage: *L'Histoire Universelle, où les Jésuites ont la plus petite part.*

Quoiqu'il en soit, elle pourroit être mieux écrite. Le Stile en est froid & pèsant, il n'est ni juste ni châtié. L'Editeur n'a pas raison de dire dans l'Avertissement du second Tome, que la légèreté du Stile & l'air aisé de la narration l'ont rendu agréable au Public. S'il l'a bien reçu, ce ne peut-être qu'à la faveur des faits hardis & scandaleux qu'on y raconte contre une Société qui n'est point aimée. La Médisance & la Critique ont été & seront toujours du goût de l'Esprit humain.

ARTICLE III.

IN PAULI APOSTOLI ad Romanos Epistolæ Capitula XI. Prælectiones Criticæ, Theologicæ & Concionatoricæ. Opus posthumum JOH. ALPHONSI TURRETTINI, olim in Academia Genevensi S. Theologiæ, nec non Historiæ Ecclesiasticæ Professoris. Lausannæ & Genève, sumptibus M. Mich. Bonsquet & Sociorum. 4. 1741. pag. 376.

VOici un Ouvrage déjà connu de quelques personnes, par des copies MSS. qui en faisoient désirer l'Impression. Le Libraire, qui le publie aujourd'hui, a eu entre les mains deux ou trois de ces copies, les plus fidèles, & une entr'autres qui avoit été retouchée sous les yeux mêmes de l'Autheur. D'ailleurs nous pouvons assurer que cette Edition a été dirigée, par une personne très capable de remplir à tous égards, le désir des Lecteurs les plus scrupuleux. Il ne faut, pour en juger, que faire attention à la manière dont est tourné l'avertissement, & que lire l'Ouvrage même. Tout y est exact & de bonne main, en sorte, qu'excepté un degré d'élégance que l'Autheur auroit pu y ajouter, s'il avoit eu le tems de le mieux finir, il n'y reste rien à désirer pour le fond des choses. On trouvera même que le Stile en est assez correct pour un Ouvrage de cette nature. Car ce ne sont pro-

G 4

prément

prement que des leçons de Théologie que Monsieur *Turretin* faisoit familièrement, & dans lesquelles il ne se piquoit pas de mettre la même brièveté & la même délicatesse de langage que dans ses autres Ecrits. Il ne cherchoit que la clarté, & il ne se faisoit point de peine de répéter & d'étendre certains Sujets, pour les faire mieux comprendre. Ce fut dans les dernières années de sa Vie, où ses infirmités étoient augmentées, qu'il entreprit ce travail. D'un côté il regardoit l'Épître aux Romains comme contenant un Système fondamental de Théologie Chrétienne ; & de l'autre il croyoit que c'est pourtant un des Livres de l'Écriture Ste. qui ont le plus de difficultés, & qui ont été le moins bien entendus communément. Il crut donc ne pouvoir mieux faire, en faveur des Etudiants, que de leur en développer le sens Littéral & Critique, & en même tems d'en approfondir les matières, & même d'indiquer les usages moraux qu'on en peut tirer ; afin que ceux qui veulent se former au Saint Ministère y puissent aisément trouver des ouvertures & des matériaux pour la Prédication. C'est ce qui distingue cet Ouvrage de plusieurs autres, qui ont été faits uniquement dans la vue de commenter l'Épître aux Romains. Monsieur *Turretin* n'a pas manqué de se servir de ce qui a été écrit de meilleur là-dessus, particulièrement des Ouvrages de Monsieur *Jurieu*, & de Monsieur *Locke*. Mais il ne s'est pas toujours arrêté à ce que d'autres avoient dit. Outre quelques Remarques Critiques qui sont nouvelles, il y a joint, comme on vient de le dire, une explication assez

ample de plusieurs points de Théologie, & il s'est appliqué sur-tout à saisir & à développer l'enchainure & la liaison de toutes les parties de l'Épître, mieux peut-être, que personne ne l'ait fait avant lui. Il avoit déjà travaillé dans le même gout sur les deux Epîtres aux Thessaloniens. Cet Ouvrage Posthume, bien qu'imprimé avec moins d'exactitude & de précaution que celui-ci (a), ne laisse pas de fournir aussi aux Etudiens en Théologie, les meilleurs matériaux qu'ils puissent avoir pour entendre sainement la Doctrine Evangélique, & pour la bien proposer au Peuple.

Il faut dire aussi, à l'honneur du Libraire, qu'il a bien secondé les soins de l'habile Editeur, par la manière correcte dont ce Livre est imprimé, & par la forme qu'il y a donnée, pour rendre ce Volume digne d'être mis à la suite de la belle Edition des autres Oeuvres de Monsieur Turretin, faite à Genève en 3 Vol. in 4. chez Barrillot & Fils, en 1737.

Avant que d'entrer dans l'explication de l'Épître aux Romains, Monsieur Turretin commence par des Préliminaires, qui roulent sur ces 8 Articles,

1. Il examine en quel tems & en quel lieu cette Epître a été écrite. 2. Il parle de ceux à qui elle a été écrite. 3. Il recherche les causes des difficultés qui se trouvent dans les Epîtres de St. Paul, & en particulier dans l'Épître aux Ro-

(a) L'Impression s'en est faite à Bâle, en 2 Vol. in 8, l'an 1739.

Romains. 4. Il traite des moyens de surmonter ces difficultés & de saisir le véritable sens de l'Épître. 5. Du but de cette Épître & des principales Controverses qui l'ont occasionnée. 6. De la Méthode & des principales parties de l'Épître aux Romains, dont il donne, en 7. lieu, une Analyse plus étendue, afin qu'on puisse envisager d'un coup d'œil tout ce qui y est traité, & pour mettre devant les yeux du Lecteur la suite des raisonnemens de l'Apôtre. 8. Enfin il indique les principaux usages & les principales vérités qu'on peut recueillir de cette Épître.

Cette Introduction Préliminaire est très belle & assez étendue. Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée du travail de Monsieur *Turretin*, que d'en transcrire une partie, savoir ce qu'il dit sur les causes de la difficulté qu'on trouve à bien expliquer l'Épître aux Romains, & sur les moyens de lever ces difficultés, ce qu'on peut appeller *fontes solutionum*; après quoi nous joindrons l'Analyse, ou le plan qu'il donne lui-même de toute cette Épître.

Entre les causes qui rendent difficile l'Intelligence de l'Épître aux Romains, il y en a qui sont communes à toutes les Épîtres de cet Apôtre, & il y en a qui sont particulières à celle-ci.

On a vu, dans l'Extrait donné ci-dessus, Tom. XXVI. Part. I. du Commentaire sur l'Épître aux Thessaloniens, ce que Mr. *Turretin*, pense des Sources des difficultés, qui se trouvent en général dans les Épîtres de St. Paul. Voici ce qu'il dit des Causes particulières qui jettent quelque obscurité dans l'Épître aux Romains. La

pré-

première, qui à la vérité ne vient pas de l'Épître même, c'est que nous ne sommes pas toujours bien au fait de l'état des questions que l'Apôtre traite. Plusieurs Théologiens & plusieurs Interprètes se sont imaginés que les mêmes questions, qui se sont élevées dans les derniers Siècles, l'étoient déjà autrefois, & que c'est là précisément ce que St. Paul a en vue; au-lieu qu'il s'agit réellement de questions fort différentes.

2. Une partie de l'obscurité vient aussi de la nature des preuves que St. Paul emploie, des objections qu'il se propose, & de la manière dont il résout ces objections. Car souvent ces choses sont tellement confondues, qu'il n'est pas facile de les démêler. Ici, plus qu'ailleurs, l'Apôtre indique les choses plutôt qu'il ne les développe: souvent il emploie des preuves qu'il ne fait que toucher: il répond à des objections qu'il ne propose point: il fait allusion à des opinions, à des faits & à des coutumes bien connues de ceux à qui il écrivoit, mais qui ne le sont presque point aujourd'hui.

3. Une troisième source d'obscurité, ce sont quelques termes & quelques expressions, qui reviennent souvent, lesquelles ont plus d'un Sens, même dans cette Épître, & qui, suivant qu'elles sont bien ou mal entendues, éclaircissent ou obscurcissent étrangement la matière. Tels sont les termes de *justifier*, *justice de Dieu*, la *Foi*, les *Oeuvres*, la *Loi*, la *Loi de l'Esprit*, & quelques autres.

4. Une autre chose qui ne contribue pas peu à obscurcir certains endroits, c'est encore le différent

fèrent usage que St. Paul fait dans ses Ecrits des pronoms *moi*, *nous*, *vous*. Tantôt par celui de *moi* ou de *nous*, il se désigne lui-même personnellement. Tantôt-il se désigne lui & les autres Apôtres. Quelquefois ce sont tous les Chrétiens pris d'entre les Juifs, quelquefois les Chrétiens d'entre les Gentils: quelquefois même, il parle en première personne, transportant en quelque façon, sur lui-même des choses qui ne lui conviennent pourtant pas, comme dans le Chapitre VII de cette Epître.

5. Quelquefois on prend pour des preuves directes, ce qui n'est proprement que des éclaircissmens ou des illustrations. Cette Epître nous en fournit plusieurs exemples, de même que l'Epître aux Galates & celle aux Hébreux.

6. Enfin, ce qui n'y jette pas peu d'obscurité, c'est le différent usage qu'il fait des particules ou des prépositions *καί*, *αὐτός*, *ἐν*, *ἐκ*, *ἐν*, *ἐκ*, dont le sens varie beaucoup dans la Langue Grèque même, mais beaucoup plus encore lorsqu'elles sont employées dans le sens des particules Hébraïques *ו*, *ל*, *ב*, &c. C'est dequoi il y a plusieurs exemples dans les Epîtres de St. Paul & sur-tout dans celle-ci. Ainsi l'on se tromperoit fort, si l'on pensoit que les particules causales, *γὰρ*, *ὅτι*, *διότι*, marquent toujours la cause de ce qui précède. Car souvent elles sont purement explétives.

Par ce qu'on vient de dire de ces difficultés, on peut juger aussi comment il faut s'y prendre pour les surmonter. Comme la première vient de ce qu'on n'a pas bien compris le but de l'Apôtre,

pôtre, ni l'état de la question, il faut tâcher d'abord de saisir ce but, & l'on en viendra à bout si l'on fait attention à ce qui se passoit dans le tems & dans les lieux où St. Paul écrivoit, aux personnes avec qui il avoit à faire & aux questions qu'il agitoit avec eux.

De même pour la 2. difficulté, il faut tâcher de bien démêler chaque raisonnement de l'Auteur, les objections qu'il combat, & ses réponses. Et rien ne nous aidera plus à en venir à bout qu'une Lecture réitérée & faite tout de suite, sans avoir égard comme on l'a déjà dit à la distinction des Chapitres & des Versets. Cette manière de lire & de relire l'Épître aux Romains, sert plus qu'un grand nombre de Commentaires.

3. Par rapport aux expressions qui sont prises en différens sens, on doit s'attacher à les bien entendre. Par exemple, ce terme la *justice de Dieu* marque ordinairement une des vertus de Dieu; mais ici il signifie le plus souvent le moyen de justification que Dieu a établi sous l'Évangile. C'est en ce sens qu'il est dit Chap. I. *que la justice de Dieu se révèle de foi en foi*. De même, au Chapitre X. il est dit des Juifs incrédules, *que cherchant à établir leur propre Justice, ils ne se sont point soumis à la Justice de Dieu*. Et dans la suite l'Apôtre distingue la *Justice qui vient de la Loi* & la *Justice qui vient de la Foi*, comme étant deux différens moyens de justification.

Le mot de *justifier* signifie dans son sens primitif *rendre juste*; mais on y a ajouté dans la suite plu

plusieurs autres Significations, comme il est arrivé dans la conjugaison *Hipbil* des Hébreux. Ce terme signifie ordinairement dans cette Epître, *absoudre, tenir pour juste, recevoir en Grace*, comme cela paroît par les Synonymes, par les opposés, & par toute la suite des raisonnemens.

Le terme de *Loi* signifie quelquefois la *Loi morale* donnée aux Juifs, particulièrement le Décalogue; & c'est en ce sens qu'il est dit Chap. II. que *la Loi est sainte, juste & bonne*. Mais il signifie aussi le plus souvent dans cette Epître, toute l'Oeconomie Mosaique & les Cérémonies des Juifs.

4. Enfin un autre moyen de lever les difficultés, c'est de comparer les divers endroits du même Auteur, où il traite la même matière. Par exemple, le terme de *nouvelle Créature*, est expliqué ailleurs par celui-ci, *la Foi opérante par la charité*; & dans un autre endroit par cet autre encore plus simple, *l'Observation des commandemens de Dieu*. C'est ainsi que l'Epître aux Romains & celle aux Galates, étant mises en parallèle, se prêtent du jour l'une à l'autre, parce qu'elles roulent à peu près sur les mêmes Sujets.

Le but principal de cette Epître est de montrer l'excellence de l'Evangile au dessus de la Loi Mosaique, dont les Juifs & même ceux d'entre eux, qui avoient embrassé la Religion Chrétienne, faisoient trop de cas. L'Apôtre montre que l'Evangile est le vrai moyen de plaire à Dieu, d'être justifié & de parvenir au bonheur; ce que l'on ne pouvoit espérer par le moyen de la Loi. Il ajoute, qu'au-lieu que la Loi n'avoit été donnée

née

née qu'à une seule Nation, l'Evangile étendoit ses bienfaits à tous les Peuples, c'est-à-dire, à tous ceux qui l'embrassoient avec une Foi vive & efficace. Tel est en général le but de cette Epître, mais pour le mieux comprendre, il est à propos de distinguer d'une manière un peu plus exacte les controverses qui s'agitoient alors, aussi-bien que les erreurs des Juifs ou des Chrétiens Judaïsans.

La première & principale de ces Controverses étoit celle-ci : *Quel est le vrai moyen de plaire à Dieu & d'obtenir le Salut ? Est-ce l'observation de la Loi Mosaique, ou la Foi à l'Evangile ?* Les Juifs soutenoient le premier sentiment : Ils se glorifioient uniquement en leur Loi, & mettoient en elle toute leur confiance. St. Paul montre que les Juifs ne pouvoient trouver dans la Loi un appui suffisant, puisqu'ils l'avoient tous violée, & qu'aucun mortel ne l'accomplit parfaitement ; qu'ainsi il n'y a pas d'autre moyen d'être justifié auprès de Dieu, & d'obtenir le salut, que la voye qui nous est ouverte dans l'Evangile.

A cette première question qui embrasse toutes les autres, il y en avoit une naturellement jointe, savoir s'il étoit nécessaire d'observer les cérémonies de la Loi & en particulier la Circoncision. Non seulement les Juifs portoient trop loin la nécessité de ces cérémonies, jusqu'à espérer d'effacer leurs péchés par ce moyen, mais encore plusieurs d'entre les Chrétiens, qui avoient été auparavant Juifs, conservoient un grand attachement pour ces pratiques extérieures, dont
ils

ils vouloient même imposer le joug aux Chrétiens convertis d'entre les Payens ; prétendant que personne ne pouvoit plaire à Dieu sans de telles observances. St. Paul combat à dessein cette opinion dans son Epître aux Galates, & en plusieurs endroits de l'Epître aux Romains, & elle fut condamnée expressément par le Concile de Jérusalem, Act. XV. Cette même question sur la nécessité des cérémonies divisoit les Juifs mêmes entr'eux. Il y en avoit qui peu éloignés du sentiment des Apôtres, ne croyoient pas que ces cérémonies fussent d'une nécessité si absolue que l'on ne pût les négliger en de certains cas, sans préjudice de la piété & du salut. Joseph en rapporte un exemple Antiq. Jud. Liv. XX. Chap. 2.

Les Juifs, pour rendre odieuse la Doctrine de l'Evangile, disoient que la Grâce que l'Evangile offre aux hommes, les porte à la Licence. L'Apôtre détruit cette accusation, en montrant dans plusieurs Chapitres, que bien loin que l'Evangile favorise la pèche, il n'y a aucune Discipline, aucune Religion qui porte si efficacement les hommes à la Sainteté.

Les Juifs se glorifioient tellement des Privilèges de leur Nation, qu'ils ne pouvoient souffrir ce que disoient les Apôtres, que Dieu appelloit les Payens à son Alliance, & que tous ceux qui recevraient l'Evangile auroient part à ses bienfaits, tandis que des descendans d'Abraham, des disciples de Moïse, qui avoient été honorés si longtems de l'Alliance de Dieu, étoient déchus de sa grace, pour avoir rejeté l'Evangile. C'est
encore

encore là une des grandes questions que St. Paul a en vue dans cette Epître.

Enfin, comme entre les Chrétiens de Rome à qui St. Paul écrivoit, il y en avoit qui étoient sortis du Judaïsme, & d'autres qui avoient été Gentils, il arriva que les premiers conservèrent toujours de l'attachement pour quelques cérémonies, comme pour la distinction des viandes & des jours de fête, tandis que les autres regardoient ces pratiques avec aversion; ce qui fit naître entre eux des contestations assez vives. C'est là-dessus que l'Apôtre les exhorte dans les Chapitres XIV & XV, à l'union & à la tolérance mutuelle.

Pour VI Article de ses Préliminaires, Monsieur *Turretin* expose le plan & les principales parties de cette Epître.

On y trouve d'abord une espèce d'Exorde, qui est renfermé dans les quinze premiers versets.

Dans les versets 16 & 17 l'Apôtre propose le sujet qu'il doit traiter, c'est que *l'Evangile est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient, premièrement des Juifs & ensuite des Grecs.*

Il prouve ensuite que ni les Gentils, par la Loi naturelle, ni les Juifs, par la Loi de Moïse, n'ont pu être justifiés, c'est-à-dire être reconciliés avec Dieu & obtenir sa faveur. C'est ce qu'il prouve à l'égard des Gentils dans le Chapitre I, & à l'égard des Juifs dans le Ch. II & dans le III, jusques au 20 verset.

Depuis le verset 21 jusqu'à la fin du III Chapitre, il découvre quel est le vrai moien d'é-

tre justifié. C'est la grace que Dieu a manifestée dans l'Evangile laquelle il faut nous appliquer par la foi.

Le Chapitre IV est employé à confirmer ce qu'il venoit de dire sur le vrai moien d'être justifié, & cela par l'exemple d'Abraham & par le témoignage de David.

Il expose dans le Chapitre V les heureux effets de la Justification, & il fait un parallèle entre Adam & Jésus-Christ.

Dans les Chapitres VI, VII, & VIII, il répond à l'objection la plus forte qu'on faisoit contre l'Evangile, c'est que la grace qui y est offerte, porte les hommes à la licence. Il montre, au contraire, quelle est l'efficace de l'Evangile pour purifier l'homme & pour mettre en lui un principe de Sainteté.

Dans les Chapitres IX, X, & XI, il parle de la réjection des Juifs incrédules & de la vocation des Gentils.

Les Chapitres XII, XIII, & XIV contiennent d'excellens préceptes de Morale.

Et le Chapitre XVI n'est qu'une conclusion qui renferme des salutations & des vœux.

Après cette courte indication des principales parties de l'Épître, Monsieur *Turretin* en donne une analyse plus étendue.

On trouve d'abord dans les premiers versets (a) l'inscription de l'Épître. St. Paul se fait connoître (b) pour Apôtre de Jésus-Christ, choisi & destiné à prêcher l'Evangile. Il salue, à sa manière

Janvier, Février & Mars, 1742. 51

re ordinaire, les fidèles de Rome à qui il écrit; il leur souhaite la grace & la paix, de la part de Dieu notre Père & de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il tâche ensuite (a) de se les concilier, en leur témoignant lui-même une grande affection: il loue leur foi, il en rend grâces à Dieu, & il fait sans cesse mention d'eux dans ses prières. Il dit qu'il a souvent formé le dessein de les aller voir, qu'il ne l'a pas pu exécuter encore, mais qu'il est toujours dans la même intention, & qu'étant appelé à annoncer l'Evangile à toutes les Nations, aux Grecs comme aux Barbares, il est prêt autant qu'il dépend de lui de l'annoncer aussi à ceux qui sont à Rome; *car, ajoute-t-il, je n'ai point de honte de l'Evangile de Jésus-Christ*: ce qui lui fournit une heureuse transition pour proposer le sujet de toute son Epître; *car, dit-il, (b), cet Evangile est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient, premièrement des Juifs, & ensuite des Grecs.*

La puissance de Dieu, c'est-à-dire le moien le plus puissant, la Doctrine la plus efficace, que Dieu a révélée aux hommes & par le moien de laquelle toutes les Nations, tant les Juifs que les Gentils, peuvent être reconciliés avec Dieu & obtenir le salut, pourvu qu'ils croient à l'Evangile & qu'ils lui obéissent. C'est la Thèse que l'Apôtre pose & développe dans toute cette Epître. Pour cet effet il prouve que toutes les Nations, tant les Gentils que les Juifs, étoient dans

D 2

un

(a) vs. 8-10. (b) vs. 16-17.

un état très dépravé, qu'ils étoient par conséquent sujets à la colère de Dieu, & qu'ils ne pouvoient sortir de cet état malheureux que par le moien de l'Evangile.

Et d'abord, pour ce qui est des Gentils, il dit que (a) Dieu s'étoit suffisamment manifesté à eux dans ses ouvrages; mais qu'encore qu'il leur eût donné des moiens suffisans de le connoître, ils ne l'avoient point glorifié comme Dieu, & nelui avoient point rendu grâces: Et ce n'étoit pas seulement le Vulgaire qui étoit tombé dans cet égarement; mais ceux mêmes d'entr'eux qui se disoient Sages, n'avoient fait que supprimer injustement la vérité. C'est pourquoi Dieu les avoit livrés à eux-mêmes, & à leur propre folie; c'est-à-dire qu'il ne leur avoit point accordé de plus amples secours ni de révélation ultérieure: de sorte qu'ils étoient tombés dans la plus honteuse Idolâtrie, dans des excès abominables & dans toute sorte de crimes. Et, ce qui les rendoit d'autant plus coupables, c'est premièrement qu'ils péchoient contre leur conscience, *quoiqu'ils connussent le droit de Dieu, & que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort*; & en second lieu, c'est que non-seulement ils péchoient eux-mêmes [je parle des prétendus Sages du Paganisme], mais ils approuvoient encore & autorisoient les gens les plus vicieux.

Non-seulement ceux qui approuvent ces choses (b), mais aussi ceux qui les condamnent & ne laissent pas de les commettre, se rendent ex-
trême-

(a) vs. 18--31.

(b) Chap. II. vs. 1--16.

trêmement coupables, & n'échapperont pas au jugement de Dieu, qui *rendra à chacun selon ses œuvres*, sans avoir égard aux qualités extérieures des personnes, & sans faire aucune distinction de peuple à peuple : *l'affliction & l'angoisse tomberont sur tout homme qui fait le mal, sur le Juif premièrement, puis aussi sur le Grec ; mais la gloire, l'honneur & la paix seront pour tout homme qui fait le bien, premièrement pour le Juif, puis aussi pour le Grec.* Chacun sera jugé suivant les lumières qui lui auront été accordées, & suivant la Loi qu'il aura connue ; car Dieu n'a laissé aucune Nation sans quelque Loi : Les Juifs seront jugés par la Loi de Moïse, & les Gentils par la Loi naturelle qui est écrite dans le cœur de tous les hommes.

Les Juifs se glorifioient (a) des connoissances qu'ils avoient, du nom de Juifs qu'ils portoient & de la Loi qu'ils avoient reçue ; ils se glorifioient en Dieu, c'est-à-dire, de ce que Dieu s'étoit déclaré leur Dieu. Mais l'Apôtre fait voir que tous ces avantages sont inutiles à ceux qui violent la Loi, & que, pendant qu'ils se glorifioient d'avoir la Loi, ils deshonoreroient Dieu en violant la Loi. Il montre que ni le nom de Juif, ni la circoncision de la chair ne servent de rien sans l'observation de la Loi, & que ceux-là sont agréables à Dieu, circoncis ou non, Juifs ou Gentils, qui ont le cœur pur & qui font la volonté de Dieu.

Com-

(a) vs. 17-20.

Comme on auroit pu objecter à St. Paul (a) que cette égalité qu'il a dit que Dieu dans son Jugement mettra entre les Peuples, détruit les Privilèges des Juifs & l'effet de la circoncision; il remarque qu'on ne peut pas tirer cette conséquence de ce qu'il vient de dire; que les Privilèges des Juifs sont grands en toute manière, surtout en ce que *les oracles de Dieu*, c'est-à-dire, les Ecrits de Moïse & des Prophètes leur ont été confiés; mais que les fautes des hommes qui abusent des bienfaits de Dieu ne détruisent pas ces bienfaits en eux-mêmes, & que, de quelque manière que les hommes en usent, les perfections de Dieu ne laissent pas de paroître avec éclat; ce qu'il confirme par deux passages de l'Anc. Testam.

Mais cela même sembloit donner lieu à une nouvelle objection (b). *Puisque les péchés des hommes servent à faire éclater la Justice divine, Dieu est-il équitable quand il punit? Et ne semble-t-il pas qu'on peut faire du mal afin qu'il en arrive du bien?* L'Apôtre ne daigne pas répondre directement à une objection si blasphématoire. Il se contente d'insinuer que si elle étoit bien fondée, elle confondroit toutes les idées de Justice, & que Dieu ne pourroit être le Juge du monde; *loin de nous cette pensée, s'écrie-t-il, la condamnation de ces gens-là est juste, &c.*

Après cette digression, qui est contenue dans les huit premiers versets du Chapitre III, l'Apôtre revient (c) à ce qu'il a dit dans le Chapitre précédent, que les Juifs, malgré leurs prérogati-

ves,

(a) Chap. III. vs. 1-4. (b) vs. 5-8. (c) vs. 9-12.

ves, n'auroient pas un meilleur sort au jour du Jugement que tous les autres hommes ; parce qu'ils étoient tous également pécheurs, & par conséquent tous également sujets à la colère de Dieu : ce qu'il confirme de nouveau à l'égard des Juifs par quelques endroits des Psaumes.

Aiant ainsi prouvé (a) que le monde entier, tant les Juifs que les Gentils, étoient plongés dans le péché, & par conséquent sujets à la condamnation ; l'Apôtre en conclut que *nulle chair*, c'est-à-dire, nul homme *n'est justifié devant Dieu*, ou ne peut être déclaré juste dans le jugement de Dieu, *par les œuvres de la Loi*, c'est-à-dire par sa propre Justice, par sa propre Sainteté, par une observation exacte & parfaite, soit de la Loi naturelle, soit de la Loi de Moïse.

Si donc nous voulons être *justifiés* auprès de Dieu (b), c'est-à-dire, être absous & rentrer en grace auprès de lui, il faut avoir recours à un autre moien de justification : Et c'est ce moien que l'Apôtre décrit depuis le verset 21 jusqu'à la fin du Chapitre: *Maintenant*, dit-il, *sans la Loi*, qui, comme on l'a montré, n'étoit pas suffisante pour justifier les hommes, *la Justice de Dieu a été manifestée*, c'est-à-dire, le vrai moien par lequel on peut être justifié ; moien auquel véritablement la Loi & les Prophètes rendoient déjà témoignage, mais qui est proprement & pleinement mis au jour sous l'Évangile.

Quelle est donc cette Justice ? C'est *la Justice de Dieu par la Foi en Jésus-Christ* (c), c'est-à-dire,

D 4

(a) vs. 20.

(b) vs. 21.

(c) vs. 22.

dire, la Justification que Dieu donne par la foi en Jésus-Christ, *laquelle s'étend à tous, & qui est pour tous ceux qui croient; car il n'y a point de distinction (a)*. La source, la première cause de cette justification, c'est *la grace de Dieu*: Le moien par lequel elle nous est acquise, c'est *la rédemption qui a été faite par Jésus-Christ, ou la propitiation des péchés qui a été faite par son sang*: L'effet de cette justification, c'est *la rémission ou le pardon des péchés qu'on avoit commis auparavant*: Et la condition requise pour l'obtenir, c'est le recours à la clémence de Dieu par Jésus-Christ, ou, ce qui est la même chose, de croire à l'Evangile.

L'Apôtre tire delà trois conséquences (b); la première, c'est que cette voie de justification ôte aux hommes tout sujet de se glorifier: La seconde, c'est que Dieu ne se montre pas seulement le Dieu des Juifs, mais aussi le Dieu de toutes les Nations: Et la troisième, c'est que la Loi n'est point anéantie par l'Evangile, & qu'au contraire elle est ramenée à son véritable esprit: C'est ce qu'il prouve dans le Chapitre suivant par l'exemple de ce qui est arrivé à Abraham.

Car Abraham (c), ce grand Patriarche des Juifs, n'a pas été justifié d'une manière différente de celle qui est manifestée sous l'Evangile. L'Ecriture dit qu'*Abraham crut à Dieu & que sa foi lui fut imputée à justice*. Ce ne fut donc pas par les œuvres, mais par la foi, qu'il fut justifié: Car à l'égard de celui qui *fait les œuvres*, c'est-à-dire
qui

(a) vs. 23--26, (b) vs. 27--31, (c) Chap. IV, vs. 1--2.

qui mérite d'être justifié par les œuvres, il n'est pas nécessaire que *quelque chose lui soit imputé à justice*. L'Apôtre confirme la même chose par le témoignage de David, Ps. XXXII, où il appelle *beureux*, non celui qui aura accompli parfaitement la Loi, mais *celui dont les iniquités ont été pardonnées & à qui Dieu n'impute point ses péchés*.

L'Apôtre remarque ensuite (a), que dans le tems que la foi d'Abraham lui fut imputée à justice, il n'étoit pas encore circoncis. D'où il conclut que ni la circoncision, ni les cérémonies de la Loi ne contribuent en rien à la justification, & que tous les hommes, tant circoncis qu'incirconcis, peuvent également être justifiés, pourvu qu'ils suivent les traces d'Abraham, lequel est le Père de tous ceux qui croient, & qu'à son exemple ils aient une grande confiance dans les promesses de Dieu. St. Paul ajoute (b) que les promesses que Dieu fit à Abraham & à sa postérité, n'ont point été faites par la Loi, ni attachées à la Loi; mais qu'elles viennent uniquement du bon-plaisir & de la grâce de Dieu. D'où il conclut encore que ce n'est pas la seule postérité d'Abraham *qui est sous la Loi*, c'est-à-dire, que ce ne sont pas les seuls Juifs qui doivent avoir part à ces promesses de Dieu; mais aussi tous ceux qui imitent la foi d'Abraham, lequel Dieu a établi pour être le Père de plusieurs Nations, c'est-à-dire, de tous ceux qui croient, de quelque Nation qu'ils puissent être,

D 5

En

(a) vs. 9-12, (b) vs. 13-17.

Enfin l'Apôtre relève (a) la grandeur de la foi d'Abraham, lequel, nonobstant les plus grandes difficultés & contre toute apparence, ne laissa pas de croire ce que Dieu lui promettoit, qu'il auroit une nombreuse postérité: C'est pourquoi cette foi lui fut imputée à justice. Et nous pouvons espérer la même chose pour nous-mêmes, si à l'exemple d'Abraham nous croions en Dieu, qui a ressuscité des morts notre Seigneur Jésus-Christ, & qui l'a établi pour être l'Autheur de notre Salut éternel.

Dans le Chapitre V, (b) l'Apôtre parle des heureuses suites de cette justification qu'il vient de dépeindre. Ces heureuses suites sont la paix avec Dieu, l'accès à sa grace, l'espérance de sa gloire, la patience & même la joie dans les afflictions. C'est ce qui est confirmé, ajoute St. Paul, par les preuves que Dieu nous a données de son amour dans la mort de Jésus-Christ, & par les dons du St. Esprit. Ces avantages découlent d'un seul chef qui est Jésus-Christ, & s'étendent à tout le Genre humain, non-seulement aux Juifs, mais aussi aux Gentils: Ce que l'Apôtre éclaircit par l'exemple de ce qui est arrivé, lorsque la mort est venue par un seul homme sur tout le Genre humain. Là il fait un parallèle entre Adam & Jésus-Christ, en montrant néanmoins que les bienfaits que Jésus-Christ nous a acquis surpassent de beaucoup les maux qui étoient venus par Adam sur la race humaine.

Sur la fin du Chapitre (c) il parle de la Loi qui

(a) vs. 18-25. (b) Chap. V. vs. 12-19. (c) vs. 20, 21.

qui n'a pu remédier à la condamnation & à la mort qu'Adam a apportée dans le monde, mais qui, au contraire [par accident & par la faute des hommes], a en quelque sorte augmenté le péché & par conséquent la condamnation. Mais cela même, par un effet de la Sagesse divine, a donné occasion à la grace de Dieu, de paroître avec plus d'éclat.

St. Paul avoit dit sur la fin du Chapitre V, que *là où le péché a abondé, la grace a abondé par dessus*; d'où quelque adversaire auroit pu imputer aux Chrétiens de dire que l'on peut donc pécher afin de donner lieu à la grace de Dieu. Il réfute au long cette odieuse conséquence, dans ce Chapitre & dans les deux suivans, en faisant voir combien au contraire l'Evangile a d'efficace pour retirer les hommes du péché & pour les sanctifier. Il emploie là-dessus deux comparaisons (a); l'une tirée de la mort & de la vie. Il dit que les Chrétiens, en s'attachant à Jésus-Christ, ont tellement renoncé au péché qu'ils doivent être regardés comme morts à cet égard: Ce qu'il explique par une élégante allusion, 1. à la cérémonie du batême, qui se pratiquoit alors en plongeant dans l'eau ceux que l'on batisoit, & en les retirant hors de l'eau un moment après; 2. par une autre allusion à la mort & à la resurrection de Jésus-Christ, qui étoient, en quelque sorte, représentées par cette cérémonie. Lorsque les Chrétiens étoient plongés dans l'eau du batême, c'étoit-là une espèce de Sépulture & une Commu-
nion

(a) Chap. VI. vs. 1-14.

nion avec Jésus Christ mort & inhumé : Et lorsqu'ils sortoient de l'eau, cela représentoit le commencement d'une nouvelle vie & une communion avec Jésus ressuscité. Par-là les Chrétiens témoignaient qu'ils étoient morts au péché, & qu'ils s'engageoient à vivre d'une manière toute nouvelle.

L'Apôtre emploie (a) une seconde comparaison, qui est celle de l'esclavage & de la liberté. Il dit que les Chrétiens étoient autrefois esclaves du péché; mais qu'à présent, ayant secoué le joug du péché, ils sont devenus esclaves de Dieu & de la justice. Et, pour les porter avec force à ne plus servir leur ancien maître, mais à servir uniquement le nouveau, il dit que tout le salaire que l'on tire du premier, c'est la mort; mais que la gratification de Dieu pour ceux qui le servent, c'est la vie éternelle.

Dans le Chapitre VII l'Apôtre dit que par cela même que les Chrétiens ne sont plus sous la Loi, mais sous la grace ou sous l'Evangile, ils n'en sont que plus fortement engagés à renoncer au péché. Il remarque d'abord que comme après la mort d'un mari, sa femme est libre & peut se lier à un autre; de même les Chrétiens, sortis d'entre les Juifs étoient morts par rapport à la Loi, ou, ce qui est la même chose, la Loi étoit morte par rapport à eux; mais que délivrés de la Loi, comme de la puissance d'un premier mari, ils sont liés à un autre, qui est Jésus-Christ, lequel est un mari qui n'est point sujet à la mort,

com-

(a) vs. 15-23.

comme avoit été la Loi, mais qui est ressuscité des morts pour vivre éternellement, & qui a beaucoup plus de vertu pour former des enfans à Dieu, c'est-à-dire, pour justifier & sanctifier les hommes. Ici l'Apôtre montre assez au long & d'une manière vive, combien la Loi avoit peu d'efficace pour sanctifier les hommes. Elle faisoit connoître le péché, mais sans donner des forces suffisantes pour le surmonter. Il arrivoit même que la cupidité n'en étoit que plus irritée, suivant ce commun proverbe, *nitimur in vetitum*. L'Apôtre a pourtant soin d'avertir, en plus d'un endroit, que ces mauvais effets ne doivent pas être attribués à la Loi, comme si elle manquoit en elle-même de pureté & de sainteté. Et même, par une élégante figure, il tourne le discours sur lui-même, & il fait en sa personne la peinture de deux sortes de Loix & de deux hommes; 1. De la Loi de Dieu, qui ne recommande rien que de juste & de droit, & de la Loi qui est dans nos membres, ou de la convoitise charnelle qui nous porte au mal; 2. de l'homme intérieur qui prend plaisir dans la Loi de Dieu, & de l'homme extérieur qui est rendu esclave du péché par l'assujettissement à la convoitise. Il conclut en assurant que par Jésus-Christ & par la grace de Dieu, qui a été manifestée sous l'Evangile, nous sommes délivrés de cette tyrannie, & de la mort qui en est la suite naturelle.

Dans le Chapitre VIII (a) l'Autheur recueille de tout ce qu'il a dit, d'un côté, quel est le bon-

(a) Chap. VIII. vs. 1-17.

bonheur des Chrétiens , & de l'autre quels sont leurs devoirs: *Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, lesquels ne marchent point selon la chair, mais selon l'esprit.* Il ajoute que ce que la Loi n'avoit pu faire, à cause de la corruption des hommes, savoir d'abolir le péché, Jésus-Christ le fait par la vertu vivifiante de son esprit. Il parle ensuite de deux principes diamétralement oppposés, *la chair*, qui est le principe du péché & de la mort, & *l'esprit* qui est le principe de la sainteté & de la vie. Ceux qui sont conduits par ce dernier principe sont les véritables enfans & les héritiers de Dieu.

Il y a pourtant une chose à objecter (a) contre ce bonheur des fidèles, que l'Apôtre vient d'exalter ; ce sont les afflictions & les persécutions auxquelles l'Eglise étoit alors exposée, comme elle peut l'être en d'autres tems. Il est naturel de demander comment les Chrétiens sont les enfans de Dieu, puisqu'il semble que Dieu les abandonne à la haine du monde. Mais St. Paul renverse entièrement, cette objection par l'idée qu'il donne des souffrances du Chrétien, & de leurs suites glorieuses ; c'est que si nous souffrons, à l'exemple de Jésus-Christ, nous serons aussi glorifiés avec lui ; & que la gloire qui doit être révélée en nous surpasse infiniment tout ce que nous avons à souffrir sur la terre.

A cette occasion il représente toutes les créatures comme sujettes à la vanité, & comme soupirant après le souverain bien qui est le partage des enfans
de

(a) vs. 17, 18.

de Dieu. Il parle aussi des autres consolations des fidèles; de l'espérance qui les rend en quelque sorte dès à présent participans du salut; de l'esprit de Dieu qui les soulage dans leurs foiblesses, & qui les aide à prier comme il faut; Il dit que toutes choses contribuent à leur bien, & que le dessein de Dieu pour les rendre heureux aura très certainement son effet. Plein de ces consolantes pensées l'Apôtre s'écrie qu'il n'a rien à craindre, & qu'il ne doute point qu'il ne demeure victorieux des plus puissans ennemis, de toutes les afflictions, de tous les maux, & de la mort même, quand il y sera exposé: langage plein de foi, qui doit être également dans la bouche de chaque fidèle.

Dans les Chapitres IX, X, & XI, St. Paul traite de la rejection des Juifs & de la vocation des Gentils.

Comme ce sujet ne pouvoit que déplaire aux Juifs, il tâche (a) de les adoucir & de se les concilier par des protestations de sa grande affection & de son zèle, jusqu'à ne pas refuser d'être fait anathème pour eux. Il reconnoit même avec plaisir les grandes prérogatives qui leur ont été accordées. Après quoi (b) venant à son but, il se propose cette difficulté, que, selon la Doctrine, l'Alliance que Dieu avoit faite avec Abraham, & avec sa postérité étoit donc annulée. Il fait plus d'une réponse à cette objection. D'abord il la combat par des exemples. Il remarque que les promesses n'ont pas été faites à tous
les

(a) Chap. IX. vs. 1-5. (b) vs. 6-13.

les descendans d'Abraham, mais à Isaac seul & à sa postérité ; & que même, entre les enfans d'Isaac, Jacob le plus jeune fut préféré à Esau, avant qu'ils fussent nés, & qu'ils eussent fait l'un & l'autre ni bien ni mal. Que si quelqu'un blâmoit (a) ces Décrets de Dieu & les accusoit d'injustice, l'Apôtre réplique que Dieu est le maître de ses dons; que la Créature n'a pas le droit de se plaindre de son Créateur, ni de lui demander pourquoi il l'a faite de cette façon plutôt que d'une autre ; comme un vase de terre n'auroit pas le droit de se plaindre de la forme que le Potier lui a donnée; ce qu'il confirme par ces paroles que Dieu dit à Moïse, *je ferai miséricorde à celui à qui je ferai miséricorde*, & par l'exemple de Pharaon. Il ajoute (b) que Dieu a supporté avec beaucoup de patience des vases de colère, & que personne n'a lieu de se plaindre de ce qu'il a déployé les richesses de sa bonté sur des vases de miséricorde, soit d'entre les Juifs, soit d'entre les Gentils (c); sur-tout puisque les Prophètes avoient prédit, plus d'une fois, que Dieu appelleroit les Nations à son alliance, & qu'il n'y auroit qu'un petit nombre de Juifs qui auroient part au Salut: ce que St. Paul prouve par quelques passages des Prophètes Osée & Isaïe.

Sur la fin du Chapitre (d), il découvre quelle est la véritable cause de la rejection des Juifs, & de l'admission des Gentils dans l'Alliance de Dieu; c'est que les premiers, par un attachement mal entendu à leur Loi, avoient rejeté le vrai moien

(a) vs. 14-22.

(b) vs. 22-24.

(c) vs. 25-29.

(d) vs. 30-33.

moyen d'être justifié qui est offert dans l'Evangile; au-lieu que les derniers l'avoient embrassé par la foi.

Il continue dans le Chapitre X (a) à indiquer la véritable cause du malheur des Juifs. Pleins d'une fausse confiance en leur propre justice, ils ont rejeté Jésus-Christ qui est la fin de la Loi, & le véritable Auteur de la Justice, c'est-à-dire, de la Justification; & ils se sont ainsi privés eux-mêmes du Salut qui est offert dans l'Evangile. Il dit que (b) ceux qui veulent être ainsi justifiés par leur propre justice, selon la Loi, doivent accomplir parfaitement toute la Loi, ce qu'aucun homme n'a jamais fait; au-lieu que la voie de justification ouverte dans l'Evangile est accommodée à la foiblesse du pécheur, & ne demande que la foi du cœur & la confession de la bouche. C'est ce que l'Apôtre exprime dans les termes mêmes de Moïse, en les accommodant à son sujet. Il ajoute (c) plusieurs autres prédictions des Prophètes touchant la vocation des Gentils & la rejection des Juifs.

Il fait observer, au commencement du Chapitre XI (d), que Dieu n'a pas rejeté tout son peuple, mais seulement ceux qui demeurent incrédules. Il allègue là-dessus son propre exemple. Il dit que du tems d'Elie, Dieu s'étoit réservé sept mille hommes dans Israël qui n'avoient point fléchi le genou devant Baal; & qu'il y en aura de même quelques-uns qui croiront à l'Evangile, par la grace de Dieu; que si les autres sont

Tom. XXVIII. Part. I. E re-

(a) Chap. X. vs. 1-4. (b) vs. 5-10.

(c) vs. 11-21. (d) Chap. XI. vs. 1-10.

rejettés, ils doivent se l'imputer à eux-mêmes; qu'en cela ils ne font que porter la peine de leur propre rébellion qui avoit été prédite par les Prophètes (a). Il remarque que la chute des Juifs a donné occasion au salut des Gentils. D'où il prend occasion d'avertir les Gentils, à leur tour, de craindre un pareil sort s'ils venoient à tomber dans l'incrédulité; que si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, c'est-à-dire, son peuple qui descendoit des Patriarches, il épargneroit encore moins les branches sauvages entées sur l'Olivier franc, c'est-à-dire, les Gentils qui avoient été reçus dans l'alliance à la place des Juifs, s'ils venoient à tomber dans l'incrédulité, & s'ils ne porteroient pas des fruits dignes de l'Evangile. Enfin l'Apôtre révèle (b) un grand mystère, c'est que la Nation Juive n'étoit pas rejetée pour toujours, mais qu'après que la plénitude des Gentils sera entrée dans l'Eglise, tout Israël sera sauvé (c): Qu'ainsi la miséricorde de Dieu aura été manifestée à tous les peuples de la Terre, tant aux Gentils, qu'aux Juifs rebelles (d). En quoi il trouve qu'il y a lieu d'admirer la profondeur des richesses de la sagesse & de la science de Dieu, dont les voies sont impénétrables.

Les Chapitres suivans contiennent d'excellens préceptes de Morale, convenables à l'état de ceux à qui l'Apôtre écrivoit.

Premièrement (e) il les conjure, par la miséricorde de Dieu, de s'offrir eux-mêmes à Dieu comme des victimes vivantes, en s'attachant à la

Sain-

(a) vs. 11-24.

(b) vs. 25-29.

(c) vs. 30-32.

(d) vs. 33-36.

(e) Chap. XII. vs. 1, 2.

Sainteté, ce qui est le seul culte raisonnable & agréable à Dieu, qu'il faut substituer aux sacrifices de la Loi. Il les exhorte à ne se point conformer aux mœurs corrompues du présent siècle, mais à le transformer plutôt, par un heureux changement en des hommes nouveaux, suivant les nouveaux principes que Dieu avoit mis en eux par l'Evangile: & il ajoute qu'alors ils éprouveront, par leur propre expérience, combien les commandemens de Dieu sont agréables & utiles.

Venant ensuite (a) à des conseils particuliers, il exhorte les Chrétiens, & ceux en particulier qui avoient des charges dans l'Eglise, à la modestie, à la diligence, & à remplir fidèlement leurs emplois. Il ajoute (b) divers préceptes, principalement touchant l'amour du prochain & les devoirs qui en découlent. Il veut (c) que la charité des Chrétiens s'étende jusqu'à leurs ennemis, qu'ils s'abstiennent de la vengeance, & qu'ils rendent au contraire le bien pour le mal: ce qu'il appuie par un beau passage tiré des Proverbes.

Dans le Chapitre XIII il recommande (d) l'obéissance qui est due aux Princes & aux Magistrats, soit parce que leur Autorité vient de Dieu, soit parce qu'elle a été établie pour le bien de la Société. Il revient (e) au grand précepte de l'amour du prochain, dans lequel il dit que toute la seconde Table du Décalogue se trouve renfermée, il fortifie (f) toutes ces ex-

E 2

hor-

(a) vs. 3-8. (b) vs. 9-16. (c) vs. 17-21.
(d) Chap. XIII. vs. 1-7. (e) vs. 8-10.
(f) vs. 11-14.

hortations par cette considération particulière ; que le jour du salut étoit approché ; qu'il n'étoit plus convenable de demeurer plongés dans le sommeil des vices, ni de se laisser aller à l'ivrognerie, à la luxure, & aux impudicités, aux querelles & à l'envie ; que c'étoient là des œuvres de ténèbres, auxquelles il falloit renoncer dès que le jour du salut paroïssoit, afin de s'appliquer à des œuvres véritablement dignes du nom Chrétien, & par lesquelles on revêtiroit en quelque sorte le Seigneur Jésus-Christ & l'on se formeroit à son image.

Dans les Chapitres XIV & XV, l'Apôtre enseigne comment les Chrétiens doivent agir entr'eux par rapport à une diversité de sentimens qui ne touche pas l'essence de la foi. Les Juifs & les Chrétiens judaïsans mettoient une distinction entre les viandes, & observoient les jours de fêtes : d'un autre côté, les Chrétiens d'entre les Gentils & ceux d'entre les Juifs, qui étoient mieux instruits, n'observoient pas ces distinctions. L'Apôtre reconnoît que les derniers étoient les mieux fondés, il les appelle *les forts dans la foi* ; mais il les exhorte les uns & les autres à la charité & à se supporter mutuellement. Il exhorte sur-tout ceux qui sont *forts* à ne point mépriser les *faibles*, & à ne point leur donner de scandale en se servant indiscretement de leur liberté. Il dit que pour ceux qui pensent autrement que nous, dans ces sortes de matière, on doit les laisser au jugement de Dieu, qui seul est leur maître & le nôtre ; Que le principal est d'agir suivant sa conscience & de rapporter toutes ses actions à la gloire de Dieu ;
Qu'en

Qu'en agissant ainsi on est agréable à Dieu, soit que l'on fasse une distinction entre les vaines & entre les jours, soit que l'on n'en fasse point; Que le Royaume de Dieu, c'est-à-dire, l'essence de la Religion Chrétienne, ne consiste ni dans le manger ni dans le boire; Qu'à la vérité il n'y a plus de distinction de viandes sous l'Evangile, & qu'il n'y a rien d'impur, sinon pour celui que le croit; mais qu'ayant tous à comparoître devant le Tribunal de Christ & à rendre compte pour nous-mêmes, nous devons moins penser à condamner nos frères, qu'à veiller sur notre propre conduite pour ne rien faire qui puisse déplaire à Dieu, & pour ne pas nous rendre coupables en devenant une occasion de chute à nos frères; Qu'il devoit suffire aux gens les plus éclairés d'avoir en eux-mêmes la connoissance de la vérité, mais qu'ils ne devoient pas, par un usage imprudent de leur liberté, porter leurs frères à faire ce que ceux-ci croient être un mal, puisque tout ce qui se fait contre la conscience est un péché.

Il ajoute (a) que nous ne devons par rechercher notre propre satisfaction, mais l'édification & l'utilité du prochain. Et il propose là-dessus l'exemple de Jésus-Christ, qui a souffert pour le bien des hommes. Enfin il prie Dieu de donner aux Chrétiens de Rome des sentimens de paix & de charité (b). Et pour les leur inspirer, il leur fait considérer que Jésus-Christ est venu réunir dans son Eglise, tant les Juifs que les Gentils,

E 3

tils,

(a) Chap. XV. vs. 1-4. (b) vs. 5-13.

tils, suivant les promesses de Dieu & les Oracles de l'Ancien Testament.

L'Epilogue ou la conclusion de l'Epître (a) commence au verset 14 du Chapitre XV. St. Paul y parle de son Ministère auprès des Gentils, & des grands succès que sa Prédication avoit eus parmi eux, aussi-bien qu'en d'autres lieux du monde. Il dit aux Romains qu'il est dans le dessein de passer chez eux en allant en Espagne, après qu'il aura fait un voyage à Jérusalem, où il est chargé de porter quelques aumônes. Il se recommande à leurs prières, & il fait lui-même des vœux pour eux.

Dans le XVI & dernier Chapitre il recommande aux Romains Phœbé Diaconesse de Cenchrées, par laquelle il leur envoie cette Lettre. Il salue plusieurs Chrétiens illustres, qui étoient alors à Rome. Il exhorte fortement les Romains à prendre garde à ceux qui causoient des divisions & des scandales parmi eux. Il leur recommande de joindre la prudence à la simplicité, & il leur promet qu'ils remporteront bientôt la victoire sur Satan. Après cela viennent les salutations de quelques compagnons de St. Paul. L'Apôtre finit par des vœux & par des louanges de Dieu relatives au sujet de cette Epître.

Après cette analyse de l'Epître aux Romains, Monsieur *Turretin* termine ses Préliminaires, en indiquant les principaux usages & les principales vérités que l'on peut recueillir de l'Epître aux Romains.

¶

Il n'y a point de Livre , dit-il, dans l'Ecriture Ste. où l'on trouve un Systême plus complet de la Religion Chrétienne, que dans celui-ci.

I. On y voit d'abord un bel abrégé de Théologie naturelle dans ces paroles du Chap. I. *Ce que l'on peut connoître de Dieu a été manifesté aux Gentils. Ses perfections invisibles, sa puissance éternelle & sa Divinité se voient à l'œil, quand on considère ses ouvrages.* Et dans le Chapitre II, où l'Apôtre parle de cette Loi naturelle qui est écrite dans le cœur de tous les hommes, & de ces sentimens intérieurs de la conscience qui nous approuve ou qui nous condamne.

II. Il fait une vive description de l'abus que les Païens ont fait de ces lumières naturelles, des excès honteux & des crimes dans lesquels ils sont tombés, & dont les plus sages d'entr'eux n'étoient pas exemts.

III. On trouve encore dans cette Epître un éloge de l'ancienne Révélation & des beaux privilèges accordés aux Israélites. Ces privilèges étoient très grands en eux-mêmes : la Loi étoit très bonne & très sainte, comme l'Apôtre le reconnoit.

IV. Cependant cette ancienne économie étoit encore imparfaite : elle n'a été qu'une préparation à quelque chose de plus parfait, qui est l'Evangile. L'Apôtre montre donc le peu d'efficacité de la Loi, non seulement dans sa partie cérémonielle, mais aussi dans sa partie morale. Elle étoit devenue, par la corruption des hommes, insuffisante, soit pour les justifier, soit pour les sanctifier.

V. Mais la Loi même & les Prophètes renfermoient des promesses de grace, & , pour ainsi dire, un Evangile anticipé; par où les Patriarches & les autres fidèles de l'Ancien Testament ont été faits participans des graces de Dieu. Mais ce qui n'étoit alors connu que d'une manière obscure & imparfaite: c'est,

VI. Ce qui a été pleinement manifesté par l'Evangile, dans lequel le vrai moien d'être justifié, c'est-à-dire, d'obtenir la grace de Dieu, est pleinement découvert, & n'est pas seulement offert aux Juifs, mais aussi à toutes les Nations.

Outre ces points généraux sur lesquels roule l'Epître aux Romains, il y a peu de points particuliers de la Doctrine Evangélique qui ne soit proposé & expliqué ici.

Dès le commencement il y est parlé de la dignité de notre Seigneur Jésus-Christ. *Il est le Fils de David selon la chair, & , selon l'esprit de Sainteté, il a été déclaré Fils de Dieu d'une manière puissante par sa Résurrection.*

Il y est parlé, en plus d'un endroit, du Sacrifice que Jésus-Christ a offert pour nous; par exemple, dans le Chapitre troisième, où il est dit, que Dieu *a établi Jésus Christ pour être une victime propitiatoire par son sang*, c'est-à-dire, par sa mort. Et dans le Chapitre cinquième où il est dit, que Dieu *a fait éclater l'amour qu'il nous porte, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous; que nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils.*

On y trouve l'énumération des bienfaits que Jésus-Christ nous a aquis, savoir la justification
ou

ou la rémission des péchés, la paix avec Dieu, l'accès à son trône de grace & l'espérance de sa gloire. C'est ce qu'on voit sur-tout au commencement du Chapitre VI, dans tout le Chapitre VIII, & en plusieurs endroits de l'Épître.

L'Apôtre démontre, sur-tout, dans les Chapitres VI, VII, & VIII, la grande efficace de la Religion Chrétienne pour sanctifier les hommes.

On voit dans la plus grande partie du Chapitre VIII, une belle peinture des consolations qui aident les fidèles à supporter les épreuves auxquelles ils se trouvent assujettis.

Cette même Épître met dans un grand jour l'équité des Jugemens de Dieu. Elle nous apprend *qu'il n'y a auprès de Dieu aucune acception de personnes* : Qu'il ne sera ni plus sévère, ni plus indulgent pour une Nation que pour une autre ; mais qu'il jugera tous les hommes sans distinction, les Juifs & les Grecs, suivant le bien ou le mal qu'ils auront fait : Que *ceux qui auront eu la Loi*, c'est-à-dire, une Loi révélée, seront jugés par cette Loi ; & que *ceux qui n'auront pas eu la Loi*, seront jugés par la Loi naturelle, qui est écrite dans le cœur de tous les hommes ; en un mot, que *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres*.

Cette souveraine équité n'empêche pourtant pas que Dieu ne puisse dans cette vie accorder divers bienfaits ou divers privilèges à une Nation plutôt qu'à une autre. Elle n'empêche pas qu'il n'ait pu accorder plusieurs Révélations aux Israélites, & faire une alliance avec eux, quoiqu'il n'ait pas accordé les mêmes privilèges aux autres Peuples. Et, à plus forte raison, Dieu a pu dans la

suite, en vertu de sa liberté & du droit souverain de distribuer ses dons comme il lui plaît, appeler toutes les Nations à sa connoissance & les faire entrer dans son alliance, sans que les Juifs eussent sujet d'en murmurer. C'est ce que St. Paul démontre fort au long dans les Chapitres IX, X, & XI.

Par rapport à la Morale, St. Paul montre principalement dans cette Epître l'excellence de la foi Chrétienne, qu'il représente comme la condition de l'alliance de grace, & le moien par lequel nous pouvons obtenir nôtre justification.

Cette Epître enseigne aussi quelle est la nature du véritable culte: Que la piété ne consiste pas dans des cérémonies extérieures, telles que la circoncision de la chair, mais dans la pureté du cœur & dans la sainteté de la vie. Et il prouve au long dans le Chapitre II, que la profession de la véritable Religion ne sert de rien sans l'observation des commandemens de Dieu.

Dans les Chapitres XII, & XIII, il fait une belle description de la charité, qu'il représente comme l'abrégé de toute la Loi.

Dans les Chapitres XIV, & XV, il recommande la tolérance envers ceux qui pensent autrement que nous.

Dans le commencement du Chapitre XIII, il parle des devoirs des Sujets envers les Princes & envers les Magistrats, & il indique en même tems quels sont les devoirs des Magistrats & des Princes.

Enfin il parle dans le Chapitre XII, des devoirs des Conducteurs de l'Eglise, & il donne lui-même

Janvier, Fevrier & Mars, 1742. 75

me, aux Chapitres I & XV, un bel exemple du zèle que doit avoir un bon Pasteur.

On voit par-là combien cette Epître renferme de matières importantes, & en même tems on peut juger avec quelle précision & qu'elle netteté notre Illustre Théologien a sçu l'approfondir & en développer toutes les parties. Le détail dans lequel il entre dans le corps même de l'Ouvrage, répond parfaitement au début. Nous ne pouvons pas le suivre jusques-là; mais nous devons avertir que c'est une des meilleures lectures que puissent faire ceux qui veulent avoir des principes d'une saine Théologie, & d'une bonne méthode pour expliquer l'Ecriture Sainte, soit en Critiques, soit en Prédicateurs.

ARTICLE IV.

RECHERCHE *nouvelle de l'Origine & des Fondemens du Droit de la Nature.* Par FREDERIC STRUBE de PIERMONT. in 8. pagg. 308. Sans compter la Préface, qui en remplit 36, & la Table des Chapitres. A Pétersbourg, de l'Imprimerie de l'Académie des Sciences. 1740.

L'Auteur nous insinue dans sa (a) Préface, que cet Ouvrage n'est pas nouveau & qu'il a paru en 1732, sous le titre de *Recherche de l'Origine & des Fondemens du Droit de la Nature.* Cc

Ce n'étoit qu'une espèce d'Essai sur le *Système* moral qui paroît aujourd'hui sous le même titre que je viens d'annoncer.

Il avoue que son premier *Système* n'étoit ni exact ni complet, & que les règles qu'il y avoit établies, manquoient de justesse & d'étendue. Il en reconnoissoit les défauts; mais il n'auroit jamais pensé à les rectifier, s'il n'y eût été déterminé par une personne illustre qui lui est respectable, & par l'Académie même de Pétersbourg, dont il est Membre.

Quelque prévenu qu'il paroisse en faveur des idées qu'il étale dans cet Ouvrage, il ne laisse pas de se défier du Stile dont il se sert pour les exprimer. Il est vrai qu'il s'en faut de beaucoup qu'il soit pur & correct. Son élocution est dure & obscure. La plupart de ses Phrases sont louches & rendent des sens fort équivoques. Le régime y est fréquemment heurté. Je sens néanmoins que la qualité d'Etranger plaide en sa faveur, & d'autant mieux que ses pensées dédommagent bien de l'inexactitude de son Stile. Il n'en coutera qu'un peu plus d'attention au Lecteur pour les saisir.

Dans le reste de la Préface Mr. *Strube* rend compte de la méthode qu'il a suivie dans son premier Ouvrage, des augmentations & des corrections qu'il y a faites avant d'en donner cette deuxième Edition, & des éclaircissemens qu'il y a inférés, à l'égard des principes & des maximes qu'il n'avoit ni assez expliqués, ni assez étendus.

Mais, malgré l'assurance qu'il donne de cette
exac-

exactitude, il avoue qu'il y reste encore quelques obscurités & d'autres défauts : & , pour se mettre à l'abri des reproches qu'on pourroit lui en faire, il s'autorise avec une espèce de sécurité du sentiment du *P. Mallebranche* que jé cite après lui.

„ Il est, dit-il (a), impossible de tout dire & de
„ tout éclaircir en même tems ; car les vérités
„ ont entr'elles trop de liaison : à force de vou-
„ loir éclaircir on confondroit tout. On trou-
„ vera donc encore quelques obscurités & quel-
„ ques équivoques dans la lecture de cet Ouvra-
„ ge, ou par ma faute, ou par celle du Lecteur.
„ Mais l'attention, l'équité, & le pouvoir qu'on
„ a de suspendre son jugement, jusqu'à ce que
„ l'évidence paroisse, peuvent remédier à tout ;
„ car le vrai se conçoit aisément, mais le faux
„ est absolument incompréhensible”.

C'est ainsi qu'il finit sa Préface. J'admire son gout dans le choix qu'il a fait d'un passage si obscur & si peu recevable dans les beaux Ouvrages de ce profond Métaphysicien. Je doute que l'esprit d'un Lecteur judicieux & sensé s'y laisse surprendre. L'équivoque & l'obscurité, dans un Ouvrage de Morale, ne méritent point de grace. Un Ecrivain, qui n'a d'autres guides que la Nature & la Raison, doit s'énoncer clairement & d'une manière sensible à tous ceux qu'elles éclaireront de leur flambeau. Le vent du Sophisme & de l'Erreur ne sont pas capables de l'éteindre.

Cet Ouvrage est partagé en trois Parties. La
pré-

(a) Dans sa *Recherche de la Vérité*, vers la fin de l'Avertissement.

première traite des principes généraux & de l'existence du Droit de la Nature, dans VIII Chapitres foudivifés en Paragraphes.

On y lit avec beaucoup de fatisfaction que les Ecrivains anciens & modernes ont parlé, avec peu d'uniformité, du Droit & des Loix de la Nature, quoiqu'ils en aient tous reconnu l'existence. Fondé fur le témoignage de *Ciceron* (a), l'Auteur prétend que les anciens Philosophes n'entendoient par les loix de la Nature, que l'ordre éternel & immuable de toutes les choses créées. Il dit que (b) les Jurisconsultes Romains ont confondu ces Loix avec les instructions données à tous les Animaux par la Nature; que les (c) Moraliftes les ont prises pour des Règles dictées par la Raifon & données à l'Homme feul; que les Jurisconsultes (d) modernes, en les qualifiant de Commandemens, les ont regardées comme de fimples arrêts de la Raifon. Il dit enfin qu'un illuftre (e) Moderne comprenant le peu de rapport qu'il y a entre des Loix & des Raifonnemens, s'est contenté de qualifier de Confeils, les Loix de la Nature.

Il condamne toutes ces fignifications, parce qu'elles ne répondent pas à l'idée qu'on fe doit for-

(a) *L. I. de Leg.*

(b) *Jus Natura est quod Natura omnia animalia docuit.* Tit. II. Inst. pr.

(c) *Grotius de Jure Pacis & Belli.* L. I. C. I. §. 10.

(d) V. le grand Ouvrage de *Pufendorff.* L. I. Ch. VI. §. 4.

(e) *Mr. Wolff, Traité de Morale.* Part. I. Ch. I. §. 59, après *Thomasius* dans son *Fondement du Droit de la Nature & des Gens.* L. I. Ch. II, §. 34.

former d'une véritable Loi : & après avoir solidement établi, que toute Loi proprement dite suppose un intérêt commun, des principes vrais & constans, un être autorisé pour la donner, & enfin des Hommes réunis & réduits à la recevoir, il recherche en quelle faculté de l'homme résident les Loix de la Nature.

Cet Auteur donne entièrement dans le sentiment de Mr. de St. Evrémont, dont il cite ce beau passage. „ Le Monde est (a), dit-il, un rendez-vous de toutes les passions. Personne qui „ n'ait la sienne, qui n'en soit possédé, & qu'il „ ne suive directement ou indirectement. Si „ bien qu'une Assemblée de gens qu'on appelle „ sages, habiles, expérimentés, n'est qu'une „ Assemblée de Passions raffinées; un Peuple à la promenade est un Peuple de Passions qui se „ divertit; les Armées d'Hommes sont des Armées de Passions, les Passions se rendent visite „ les unes aux autres; la Cour, centre & réduit „ de toutes les Passions les plus fines, les plus déliées, les plus dangereuses; les Palais, Assemblée des Passions les plus vives, les plus „ inexorables, & les plus sanglantes”.

Quoique Mr. Strubé ne rapporte pas toutes les Passions à l'Amour-propre, il fait pourtant sentir, que cet amour de soi-même & la bienveillance pour les autres, sont en quelque façon les Directeurs des démarches & des actions des hommes. Liés ensemble par ces Passions, aussi bien que par leurs besoins & leurs secours récipro-

(a) St. Evremontiana, p. 165.

proques, ils reconnoissent des Loix que la Nature leur donne & auxquelles ils se soumettent sans résistance. Il les reconnoissent justes, raisonnables, nécessaires. Etant en effet préposée à la conservation des hommes, elle est en droit de leur prescrire des Loix. D'où il conclut avec beaucoup de raison, qu'on ne peut sans une imputation flétrissante, la traiter de corrompue, parce qu'étroitement liée avec la première Cause, elle ne peut pas plus être chargée de la production du mal, que Dieu même. D'où il s'ensuit encore, que la corruption de l'homme n'est qu'une partie ou un effet de ce mal, qui s'est introduit dans le monde.

Sur les Principes qu'il pose, il nie, que tout ce qui est raisonnable, juste & vrai, soit pour cela une Loi. „ Si donc, conclut-il (a), au-
 „ cune Maxime ne mérite de porter ce nom,
 „ sans être fondée sur un intérêt commun & sur
 „ des Principes vrais & constans, les Loix qu'on
 „ attribue à la Nature ne peuvent qu'être ap-
 „ puiées sur l'être même des choses, & sur des
 „ Principes absolus & immuables”.

Il soutient sans biaiser que la Raison n'est pas en état par elle-même de nous prescrire des Loix, ou des règles absolues & obligatoires, ni de fixer l'essence du juste, de l'injuste, quoique les Loix naturelles s'accordant avec la Raison, ce qui est conforme à l'un ne peut qu'être conforme aux autres. On peut donc soutenir sans inconvénient que toute proposition morale fondée en rai-

raison est également vraie & juste dans le fond.

Cette première Partie est remplie d'érudition & de force, & fondée sur des Autorités respectables. On y trouve les témoignages d'*Isocrates*, de *Strabon*, d'*Aristote*, de *Cicéron*, de *Sénèque*, d'*Hésiode*, d'*Ovide*. Il y rapporte les sentimens d'*Architas* Disciple de *Pythagore*, ceux de *Platon*, de *Menon*, d'*Épicure*, & de *Confucius* même, s'il en faut croire le P. Couplet. Il y cite d'entre les Modernes, *Leibnitz*, *Vollaston*, *Pope*, *Hobbes*, *Addison*, *Henri Morus*, *Gassendi*, *Descartes*, *Bayle*, *Pufendorff*, sans négliger Mlle. *Deshoullieres*, ni Mr. *Castelli* Auteur du *Pastor infido*. On peut dire que si le corps de cet Ouvrage est un tissu de Principes, de Sentences, & d'Oracles, les Remarques les expliquent & les éclaircissent parfaitement. Elles sont des plus recherchées.

La deuxième Partie de cet Ouvrage contient IX Chapitres, dans lesquels cet Auteur traite à fond, quoique succinctement, de l'intelligence & des règles du Droit de la Nature. Il fait voir l'utilité de cette intelligence, qu'il fait consister à nous conduire à la première source des Loix, où nous appercevons le grand Auteur de toutes choses, & où nous apprenons à fonder la Conscience, qui nous découvre d'une manière singulière la bonté primitive de l'Homme, en nous faisant sentir en même tems des agrémens qui animent à la Vertu, & des désagrémens qui détournent du Vice: & c'est ainsi qu'ils tiennent lieu de récompenses ou de peines.

De plus cette intelligence nous est si avantageuse, qu'elle nous enseigne en détail les règles

qui concernent nos Devoirs dans les différends états de la vie; premièrement les Devoirs envers nous-mêmes, qui nous engagent à notre propre conservation. C'est sans doute ce qu'on doit nommer Amour-propre. Or ce désir de la conservation de notre être n'est pas une foible preuve de l'Immortalité de notre Ame. Il remarque que Mr. *Addisson* est le premier qui a mis en œuvre cet argument. Il cite un magnifique lambeau de ce savant (a) Anglois. Il l'a trouvé si beau, si fort, & si précis, sur l'étendue de nos Devoirs, qu'il l'a copié en entier. Il établit ensuite les Devoirs des Hommes les uns envers les autres, fondés, dit-il, sur l'amour que nous ressentons en général pour nos semblables. Or ce que nous pouvons faire de plus important en faveur des autres, se réduit à ne point leur causer de tort, ni en ce qui leur appartient, ni en ce qu'ils font pour eux-mêmes. Il autorise cette règle par un passage de (b) *Cicéron*, qui pense que l'observance de ce Devoir constitue le juste. On y trouve une autre Loi très essentielle à la Société. C'est de s'affister les uns les autres de ce qu'on possède, ou de ce qu'on peut se procurer par des soins & des attentions réciproques. Delà l'humanité, l'équité, l'héroïsme. L'Auteur parcourt les Devoirs mutuels du Mari & de la Femme avec autant de délicatesse que d'étendue. Il fonde ces Devoirs sur la seule Nature, & après avoir établi toutes les qualités de l'Amour conjugal, il insinue que le Mariage

ne

(a) *Le Spectateur*. T. II. Discours XVIII.(b) *De Officiis* L. I. C. XI.

ne peut avoir lieu entre des personnes de la même Famille & du même sang. Mais il ne convient pas de l'opinion commune qui soutient, que la Nature en donne de l'horreur. Il rappelle à ce propos les sentimens de (a) *Thomas d'Aquin*, de (b) *Pufendorff*, de *Grotius*, de *Barbeyrac*. Il ne cite point les Ecrits de ces deux derniers; mais il n'adopte point les raisons qu'ils allèguent de cette défense. C'est, dit-il, sans fondement que ces Ecrivains trouvent que la pudeur, le respect, la brutalité, l'amour impur & lascif s'opposent à ces sortes d'unions. Il approuve encore moins les raisons de Politique; & quoiqu'il les trouve très valables pour le bon ordre, il ne convient pas qu'elles puissent satisfaire ceux qui se bornent à les rechercher dans la Nature même. Il panche, sans décider, pour l'opinion qui prétend, que l'horreur naturelle s'oppose aux Mariages incestueux. Au reste il borne l'Inceste à la première Génération.

Il me semble que la Nature & l'Expérience ne peuvent admettre aucune de ces causes. Il paroît que la Nature inspire moins cette horreur prétendue, que l'éducation, l'usage & les Loix. Voila les véritables freins qui retiennent les Hommes. On a vu de tout tems, & l'on voit encore, que quand l'amitié formée par le sang, dégénère en amour, la tendresse fait taire cette prétendue horreur. Nulle ardeur, nulle tendresse, point de constance entre Amant & Maîtresse, qui égale celles avec lesquelles s'unissent

F 2

ceux

(a) *Secunda Secunda*. Q. 4. Art. I.

(b) *L. VI. Ch. 1. §. 31.*

ceux que la Nature unit par le sang. Je ne crois pas que l'horreur, le respect, la brutalité, soient capables d'éteindre, ni de ralentir l'Amour incestueux. Le même sang qui coule dans les veines de ces Amans, forme entr'eux une si forte simpatie, que la Mort est elle seule capable de la détruire. Cette prétendue horreur disparaît bien vite, lorsque la tendresse du sang s'étend de l'union des cœurs à celle des corps.

Après avoir établi les règles des Devoirs entre les plus proches, il passe aux Devoirs entre les Amis. Parmi leurs qualités essentielles il exige une parfaite conformité d'esprit, pour se convenir les uns aux autres; c'est-à-dire que l'un pense précisément comme l'autre, & que l'un veuille ce que l'autre désire.

Je pense néanmoins qu'on est fondé à soutenir qu'on trouve de très bons Amis, sans qu'il y ait entr'eux cette conformité d'esprit. La conformité d'humeur, de tempérament & la simpatie des cœurs sont, à mon avis, très propres à lier les Hommes d'une belle Amitié: & s'il falloit trouver dans un Ami le caractère rigoureux qu'on fait de l'Amitié, il ne seroit pas moins rare que le Phoenix.

L'Auteur, en cet endroit, semble ne pas s'éloigner beaucoup de ce sentiment. Il avoue que si l'on exige dans les Amis toutes les qualités de l'Amitié, il est très difficile d'en trouver: or, pour en conserver l'espèce, pour ainsi dire, & en autoriser le nom, qu'on prend ordinairement en vain, il admet plusieurs degrés dans l'Amitié, & par conséquent des Amis, qui s'éloignent, ou
s'ap-

s'approchent plus ou moins de cette charmante passion au degré parfait.

Il n'oublie pas les Devoirs entre les Opulens & les Indigens. Ce qu'il en dit se fait sentir de tous ceux qui écoutent la Nature. Il montre avec solidité, que si l'on ne faisoit du bien qu'aux personnes en état de le rendre, les misérables victimes de la Fortune seroient bien à plaindre d'être livrées sans ressource aux rigueurs de leur sort. Or la providence destinant le superflu des Opulens, aux besoins des Indigens, ce superflu que la Nature abhorre est le nécessaire des misérables. C'est en quelque façon leur patrimoine, qui est déposé entre les mains des riches.

Quant au retour de l'Indigent, il fait voir que le plus misérable peut très bien le rendre, & reconnoître le plus grand service qu'on puisse lui faire. Voici ses paroles qui me paroissent dignes d'être répétées. „ Comme il n'y a point (a), „ dit-il, de liaison entre le bienfait & le retour, on ne sauroit non plus en fixer la proportion. Mais ce retour dépend uniquement „ des forces de celui, qui y est obligé; en sorte „ que le plus grand bienfait est souvent & justement payé par une simple marque de reconnaissance, tout comme le moindre bien exige les secours les plus essentiels ”.

Il traite encore avec autant de solidité que de délicatesse, des Devoirs entre les Supérieurs & les Inférieurs en mérite. Ceux-ci ne sauroient, dit-il, se passer des secours que les premiers

(a) Part. II. pag. 110. dans les Remarques.

sont en état de leur donner, en les aidant à parvenir à la Sagesse & à la Vertu. Ceux-là peuvent & doivent être bien aises de se rendre utiles aux autres par leurs exemples. Ils y trouvent même leur intérêt, en s'assurant de plus en plus du progrès & de la solidité de leur mérite, par les égards & l'approbation qu'ils s'attirent. Il cite *Plin*, *Cicéron*, & le Philosophe *Boèce* pour garans de son raisonnement.

Mais, comme les personnes supérieures en mérite sont obligées d'animer & de conduire les autres à la Sagesse, c'est aussi aux personnes inférieures en mérite, à témoigner aux autres la déférence & les égards dont elles sont dignes. D'où il infère & le respect que les jeunes gens doivent aux Vieillards, & l'attention & les soins de ceux-ci pour la jeunesse.

Il finit cette Partie en faisant voir que les Devoirs de l'Homme sont subordonnés les uns aux autres, & qu'étant proportionnés à leurs forces, ils sont très aisés à remplir. Il établit sur ce principe, que la conservation du tout dépend de celle des parties, qui le composent; que chacune de ces parties, en s'appliquant à soutenir leur être, doivent encore soutenir les autres. D'où il infère, que tout homme est rigoureusement obligé à préférer sa propre conservation à celle du reste de l'Univers,

Dans la troisième & dernière Partie de cet Ouvrage, il est constamment prouvé que l'Homme a un pouvoir suffisant sur tout ce qui peut l'aider à remplir tous ses devoirs. L'Auteur fait d'abord sentir que la Nature auroit envain impo-

fé des Devoirs à l'Homme , si elle n'avoit supposé dans ses facultés un pouvoir sur les choses qui lui sont nécessaires pour les remplir. Mais il établit aussi, sans laisser aucun doute, que la Nature n'a pas donné les mêmes facultés à tous les Individus de l'Espèce humaine ; ce qui fait entr'eux une inégalité qui empêche de former à leur sujet des jugemens généraux & absolus.

Il passe ensuite aux choses, qui peuvent aider aux Hommes à remplir leurs Devoirs. Or il dit que ces choses sont sans nombre ; & il prétend, que tout ce qui existe, & qui peut exister, contribue en quelque manière que ce soit à la conservation commune des Hommes. Ce n'est que de la conservation du Corps dont il est ici question. L'Ame est censée se soutenir d'elle-même, ou du moins par des moiens qui nous sont inconnus. Les membres qui composent ce Corps, ont diverses fonctions & différens besoins. Mais quelles que puissent être les nécessités de l'Homme, les quatre Elémens suffisent pour y subvenir. Il ne faut que de l'air pour le rafraichir, du feu pour le rechauffer, de l'eau pour étancher sa soif, quelques productions de la Terre pour appaiser sa faim, & un petit espace pour le repos ou pour l'exercice.

Lorsqu'il parle des choses propres à procurer les aises de la vie, il ne les distingue pas absolument des nécessaires au simple soutien de l'Homme : il fait consister uniquement ces aises en un choix plus exquis, en un usage plus abondant des choses nécessaires. Il y joint néanmoins celles qui servent à égayer l'Esprit, à ranimer les dé-

firs , à réveiller les sens, à diminuer le travail , à augmenter le repos. Le Lecteur sent bien que la Nature n'a d'autre but que la félicité de l'Homme. Mais ne conçoit-il pas aussi que l'Homme se détournant de la voie que la Nature lui indique, ne sauroit obtenir la fin qu'elle lui destine. Loin d'adoucir & d'abrégér leurs peines, ne sont-ils pas ingénieux à les aigrir & à les augmenter.

Le but de l'Auteur est de démontrer , que l'Homme étant placé par la Nature dans une condition si avantageuse, il peut aisément acquérir les plus éminentes qualités, tant à l'égard de l'Ame qu'à l'égard du Corps, & parvenir ainsi au comble de sa perfection. Tout ceci contribue à nous encourager à acquérir de l'honneur & de la gloire, & à produire en nous des sentimens auxquels se reconnoit l'honnête homme.

Je ne croi pas que beaucoup de gens adoptent ce qu'il dit ensuite au sujet de l'Ambition, qu'il dit être la plus noble des Passions ; „ car, „ dit-il (a) , comme notre perfection paroît „ être à son apogée dans cette passion , il n'y „ a pas jusqu'à la vie même , qu'elle ne nous „ engage justement à sacrifier pour le bien „ public ”. Il cite *Cicéron* comme s'il avoit pensé comme lui. Il est vrai que cet Orateur dit (b) que c'est l'usage de regarder comme heureuse & glorieuse la mort qu'on subit pour la Patrie ; mais il ne dit point que cette

mort

(a) Part. III. Ch. II, pag. 159.

(b) *Claræ mortes pro Patria appetitæ, non solum gloriose, sed beatæ videri solent, Rethor. L. IV.*

mort est effectivement heureuse. *Cicéron* étoit assez éclairé pour traiter ce sentiment de blasphème contre la Nature. Elle ne sauroit inspirer une idée si fausse & si barbare. Car enfin, pour être heureux, il faut être, & qui n'est plus ne sauroit être quelque chose. Faut-il donc n'être plus, pour goûter le plaisir d'être. Je ne trouve pas beaucoup de différence entre subir volontairement & librement la mort & se la donner. Je ne croi donc pas que la béatitude puisse naître d'un sacrifice si dénaturé. Si la vie est la source de toute félicité dans l'ordre de la Nature, la mort en est donc la privation. Le sentiment de notre Auteur se soutient très mal. L'amour naturel de soi-même en est furieusement heurté. La Nature ne sauroit jamais déroger à ses droits. L'Auteur a donné inconsidérément, ou peut-être par affectation, dans une maxime établie par la Politique. Il a écrit chez une Nation dont les esprits & les cœurs défrichés depuis peu, ont encore besoin d'être aiguillonnés à la gloire. Belle matière à réflexion pour ceux qui écoutent & suivent la Nature.

En parlant de l'acquisition des choses, des suites de cette acquisition, comme de la possession, de l'usage, du domaine, de la communauté des biens, & conséquemment de leur recouvrement, il admet une maxime qui ne fera pas du goût de ceux qui ont quelque idée de la justice. C'est de prévenir les ravisseurs; car, dit-il, la prévention est la plus sûre voie pour mettre à couvert nos biens & notre santé, lorsque nous prévoyons

avec fondement un mal à venir, soit à l'égard de nos biens , ou de nos personnes, On appelle prévenir un Meurtrier, quand on le tue; prévenir un Voleur, lorsqu'on le vole. Pour moi, je pense que par prévention, il n'entend autre chose que précaution; ou il abuse des termes.

Toutes ces matières sont traitées dans cette dernière Partie, à peu-près comme elles sont maniées par les Jurisconsultes. On n'y voit plus le Droit naturel dans sa simplicité, il y est pour ainsi dire civilisé. On y trouve même quelques maximes qui heurtent le Droit naturel, & qui ne peuvent être autorisées que par des Loix humaines, qui ne sont pas même généralement suivies. En voici un exemple : „ Si une chose volée „ tombe, dit-il (a), entre les mains d'une per- „ sonne qui n'est pas complice du vol, elle est „ rigoureusement en droit de la retenir; & ce „ n'est que par une pure honnêteté, qu'elle peut „ être engagée à la restituer ”.

L'Auteur cite pour preuve l'ancien Droit Allemand, qu'il trouve à cet égard plus conforme au Droit de la Nature, que le Droit Romain. Le premier exige, qu'en poursuivant une chose enlevée, on ne s'en prenne qu'à celui qui l'a prise, *Hand muss Hand wahren*; au-lieu que le Droit Romain permet de la reprendre par-tout où elle se trouve, *ubi rem meam invenio, ibi vindico*. A ce prix-là, je ne doute pas que l'Auteur n'approuve en tous sens cette maxime, qui, qu'on-

qu'ancienne, est néanmoins fort à la mode: *Qui tenet, teneat, possessio valet.*

Au reste cet Ouvrage est très utile. Il retrace dans l'Homme les traits de la Nature que les passions dérégées y ont presque effacés. Il seroit à souhaiter que les vrais savans écrivissent à fond sur cette matière. Peut-être les Hommes reviendroient-ils de leurs erreurs de pratique, si on les éclairoit de plusieurs flambeaux dans le chemin de la Vérité, qui seul peut les mener au vrai bonheur.

On a joint à ce Traité du Droit de la Nature, une Dissertation sur la Raison de Guerre & sur le Droit de Bienfaisance, par le même Auteur. Il dit dans l'Avertissement, que la Guerre dernière entre l'Empereur *Charles VI*, & *Louis XV* Roi de France, & ses Alliés, lui inspira ce dessein. Elle fut imprimée à la Haye en 1734, & on ne l'a rimprimée, qu'après y avoir changé des choses, qui se rapportoient mieux au but que l'Auteur avoit alors, qu'au sujet même qu'il traitoit. On ne lit dans les VII Chapitres qu'elle contient, que ce qu'on trouve dans tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matière. Il semble qu'elle n'ait été jointe au premier Ouvrage, que pour grossir un peu plus le Volume, ou pour en avoir le débit, à la faveur du titre de l'autre.

ARTICLE V.

DEFENSE de la Nouvelle Traduction de l'Histoire du Concile de Trente, contre les Censures de quelques Prélats & de quelques Théologiens. Par PIERRE FRANÇOIS LE COURAYER, Docteur en Théologie de l'Université d'Oxford, & Chanoine Régulier, & ancien Bibliothécaire de Ste. GENEVIÈVE de Paris. Un Tome in 12. contenant 462 pagg. sans compter la Préface qui en contient 24. A Amsterdam chez Guillaume Smith. 1742.

CE dernier Ouvrage, qui vient de sortir de la plume de Mr. Le Courayer, sera sans doute aussi bien reçu des Savans, que tous ceux qu'il a mis au jour. Les matières qu'il traite dans celui-ci, ne sont ni moins intéressantes, ni moins bien maniées, que celles qu'on lit avec autant de plaisir que d'utilité dans ses autres Ecrits. C'est toujours de l'érudition, une grande netteté, un Stile délicat & mâle; c'est également le même génie.

Mais je suis surpris, que ce grave Auteur, avec tant de discernement, ne s'apperçoive du ridicule assemblage qu'il fait de plusieurs Titres non moins incompatibles que le vrai & le faux. Il frappe d'étonnement, au simple coup d'œil qu'on jette sur le frontispice de son Livre. Hé! n'est-il pas monstrueux d'y lire l'alliance d'Oxford avec

vec Rome; le mariage du Systême Théologique Anglican, avec le Systême Théologique Romain; les Titres de Moine Papiste & de Docteur en Théologie d'une Université Protestante réunis dans le même Sujet? Ce sont, à mon avis, des Phénomènes inouïs jusqu'à nous dans le Christianisme, & incroyables à la Postérité.

J'ai de la peine à comprendre, que l'Université d'Oxford ait agrégé à sa Faculté de Théologie un Prêtre Moine Romain, le connoissant tel; & que ce Prêtre, aiant connoissance de la Doctrine de cette Faculté, ait accepté le Diplôme dont elle a prétendu l'honorer. Pour combiner ensemble ces deux choses, il faut concilier ce qu'il y a de plus irréconciliable. Qu'est-ce en effet qu'un Prêtre & Moine Romain? N'est-ce point un homme imbu de la Doctrine de Rome; qui croit que le Sacrement qu'il mange est réellement son Dieu; qui reconnoit des hommes en pouvoir de remettre les péchés commis contre la Divinité; qui prie, jeûne, & offre des Sacrifices pour les morts, comme si le Souverain Juge pouvoit retracter ses arrêts à jamais irrévocables; qui, pour ne pas en dire davantage, défère à l'infailibilité des hommes, & qui les regarde comme des oracles, dont la Parole de Dieu emprunte son autorité? Qu'est-ce au contraire qu'un Docteur en Théologie d'Oxford? C'est un Sujet qui enseigne & défend une Doctrine diamétralement opposée à celle de Rome; qui mangeant l'Eucharistie, ne mange que du Pain; & ne boit que du Vin; qui ne connoit qu'en Dieu seul le pouvoir de pardonner les Pécheurs;
qui

qui croit le sort des hommes irrévocablement décidé au moment de leur mort, & que le dernier instant de leur vie est suivi du premier de leur heureuse ou malheureuse éternité; qui enfin regarde la Parole de Dieu comme l'unique oracle, qui doit régler les sentimens & les actions des Chrétiens. Eh bien! le R. P. *Pierre François le Courayer* est lui seul ces deux personnes. Il croit à la fois toutes ces choses, & il ne manque pas de s'annoncer au public comme tel, à la tête de tous les Ouvrages qu'il a publiés, depuis qu'il a trouvé en Angleterre un gracieux asile contre la persécution qu'on lui faisoit en France. Ce n'est pas là son crime. Il a fait voir, en fuyant de Rome, qu'il étoit sage, prudent & zélé Sectateur de l'Evangile. Il auroit soutenu cette idée avantageuse, s'il n'avoit point ajouté de nouveau Titre à ceux qu'il emportoit de la Catholicité. S'il avoit humilié son ambition, en refusant celui de Docteur d'Oxford, il auroit relevé sa gloire. Le nom de Frère eût dit beaucoup plus que le nom de Maître, en faveur de sa réputation.

Quoiqu'il en soit, il ne manqua pas de prévoir, en acceptant le Diplôme de Docteur, que la Chrétienté seroit étonnée qu'il prétendît vérifier en sa personne des propositions contraires, j'ose même dire contradictoires. Mais il prépara dès-lors une excuse qu'il crut recevable, & il l'alléguâ au Cardinal de *Noailles* dans une Lettre qu'il lui écrivit de Londres en 1727, pour lui exposer ses sentimens dans une ample Confession de Foi Catholique-Romaine. Son excuse est
auf-

aussi courte que frivole. *J'aurois cru*, dit-il (a), *être ingrat, si je n'avois pas accepté l'honneur que me faisoit l'auguste Université d'Oxford.* Et justement, pour éviter de tomber dans une ingratitude imaginaire, il s'est rendu coupable de la plus réelle. On n'est point ingrat en refusant les honneurs, mais on l'est extrêmement, quand après les avoir acceptés, on s'en rend indigne, en devenant infidèle aux devoirs qu'ils imposent.

C'est le cas du P. *Le Courayer*. A peine eut-il accepté le Diplôme de Docteur d'Oxford, qui l'engageoit à embrasser, enseigner, & défendre le Système Théologique de cette Université, qu'il l'abandonna, & le combattit ouvertement & à la face de toute l'Eglise Anglicane, en protestant publiquement (b) qu'il vouloit vivre & mourir dans les sentimens de l'Eglise Romaine.

Il est peut-être vrai qu'il a cru se disculper encore en ne recevant ce Diplôme qu'*ad honores*. C'est une excuse plus frivole que la première. On peut bien, de quelque Religion qu'on soit, être agrégé *ad honores* dans les Facultés de Droit & de Médecine; mais une Faculté en Théologie ne peut point reconnoître pour ses Cliens des Sujets d'une Religion ou Secte opposée à son Système. Ce seroit choier des Couleuvres dans le sein, introduire des Loups dans une Bergerie, dresser deux Autels difformes dans le même Sanctuaire.

Est-ce donc l'Université d'Oxford qui a agi avec si peu de discernement? Non sans doute,
&

(a) Lett. au Cardinal de Noailles. (b) *Ibid*,

& je n'ai que deux mots à dire pour la justifier. Ce Corps célèbre ne pouvant donner de plus glorieuse marque de reconnoissance au P. *Le Courayer*, que le Diplôme de Docteur, ils n'attendirent pas qu'il fût arrivé en Angleterre, pour le lui envoyer. Le zèle & l'érudition qu'il avoit eu à défendre la Validité de l'Ordination de l'Eglise Anglicane, leur parurent dignes de cette récompense. Ces Savans aiant appris qu'il se réfugioit chez eux, crurent assez naturellement que c'étoit pour entrer dans leur Société, dont il avoit défendu un des principaux Dogmes; & conséquemment à cette idée, ils résolurent de l'encourager, en l'adoptant pour Membre de leur auguste Corps. Ils raisonnèrent à peu-près de cette façon. Si ce Prêtre Romain accepte notre Diplôme, il adoptera nos sentimens; & s'il n'adopte point nos sentimens, il n'acceptera pas notre Diplôme. Le raisonnement étoit juste, mais le P. *Le Courayer* ne pensa pas à le mettre en pratique. Il accepta le Diplôme de Docteur d'Oxford, malgré le dessein où il étoit de professer la Doctrine opposée à celle de cette Université. Les Lecteurs me sauront peut-être bon gré de leur éclaircir ce paradoxe, qu'ils verront au frontispice du Livre, dont je vais commencer l'Extrait.

Sa Préface présente d'abord les motifs qui l'ont engagé à mettre au jour son Ouvrage. Ce sont, selon lui, les sujets de plainte qu'il a contre l'Apolo-giste de Mr. *Fleury*, qui, à propos de toute autre chose, s'est avisé de l'attaquer pour une maxime qu'il a tirée de son Histoire Ecclésiastique, &
que

que l'Apologiste même de ce célèbre Historien auroit canonisée comme une vérité, s'il n'eût senti le grand avantage qu'on en pouvoit tirer contre plusieurs des nouveaux Dogmes du Concile.

Cet Ouvrage étoit pourtant sorti quelque tems auparavant de la plume de son Auteur ; mais il ne fut pas mis sous la presse. Le peu de cas que l'on faisoit en France, & sans doute le peu d'estime que faisoit le P. *Le Courayer*, de l'Instruction d'Embrun & du projet de Montpellier, l'avoient déterminé à le supprimer. Cependant, selon le langage ordinaire des Ecrivains, il a fallu céder aux instances de bien des Gens de considération ; & voici l'Ouvrage, quoique l'Auteur ait senti la difficulté qu'il y a à écrire sur la Religion, sans s'exposer aux calomnies de ceux qui ne sauroient souffrir qu'on heurte leurs sentimens.

Outre que cette Préface est longue, & que l'Auteur auroit pu exprimer en dix lignes, ce qui remplit dix pages, c'est que ce Discours est moins une Préface qu'une instruction pour se conduire sagement à l'égard des nouveautés, des opinions étrangères ou opposées aux nôtres, & dans les jugemens qu'on doit rendre sur la Vérité & sur l'Erreur.

Cet Ouvrage est divisé en trois Parties. Le P. *Le Courayer* donne dans la première, une idée de l'Instruction Pastorale du Cardinal *de Tencin*, Archevêque d'Embrun, & de celle de Montpellier, qui a le nom de Projet, pour condamner la Traduction qu'il a faite de l'Histoire du Concile de Trente par *Fra-Paolo*. Il se plaint avec assez

de raison que ces deux pièces sont de vrais libelles diffamatoires, où sont rassemblées toutes les injures qu'on vomit aux haies de Paris.

Mais toute injure cessante, son Adversaire ne dit pas sans quelque fondement (a), que l'Auteur voit la bonne & mauvaise Religion du même œil (b); que la Doctrine de J. C. est pour lui la même chose que celle de Luther & de Calvin; qu'il trouve toutes les Religions bonnes, pourvu qu'on souffre qu'il ne soit d'aucune. On ne peut guère en juger autrement; lorsqu'on fait attention qu'étant Prêtre Romain, & voulant persévérer dans cet état, il adopte, malgré cela, la Doctrine d'une Faculté de Théologie Protestante, & fait parade, en toute occasion, du Titre de Docteur en cette Faculté très opposée au Systême Catholique Romain.

Il me semble qu'il n'a pas raison d'être surpris que ce Cardinal le regrette (c) lorsqu'il fuit, quoiqu'il le dépeigne avec de très noires couleurs; car c'est sous ce coup d'œil qu'il devient l'objet de son zèle. Le Sauveur du Monde, sous l'emblème d'un bon Pasteur, ne court-il pas après une Brebis égarée, & ne la porte-t-il pas sur les épaules au Bercaïl dont elle s'est éloignée? Il a parlé en Evêque, & c'est peut-être ce qu'il a dit de mieux.

Je ne sai si l'Auteur tout judicieux & sensé qu'on l'estime, sera applaudi de ceux qui pensent bien, d'avoir fait un portrait si affreux du Cardinal son Adversaire? Tout le monde n'approuvera

(a) *Instr. d'Embrun.* pag. 51.

(b) *Ibid.* pag. 66.

(c) *Ibid.* pag. 5.

vera point les répresailles, moins encore les récriminations trop vives, dont il use en cette occasion. Le Prélat Eminent l'a certainement dénigré, & chargé sans ménagement, dans le portrait qu'il en a fait (a); mais le Prêtre & Moine Romain, eût-il même abjuré Rome, est-il autorisé à le peindre avec des couleurs abominables? De plus n'étoit-ce pas assez que le portrait du Cardinal eût été déjà mis sous le point de vue du public par (b) l'Historien du Concile d'Embrun; sans en étaler ici une copie? Et, comme s'il vouloit mettre dans la même perspective deux regards frapans, il y expose le sien, sorti du pinceau de son Eminentissime Adversaire. Ce n'est pas se soutenir dans la protestation authentique qu'il fait (c) d'abhorrer les injures, les déclamations, les anathèmes qui ne préviennent que les moins sensés. Quoiqu'il dise vrai, en parlant de Mr. de Tencin, du Conciliabule d'Embrun, des voies de fait les plus injustes qu'on y a mises en usage contre un des plus éclairés & des plus sages Evêques (d) de l'Eglise Gallicane, & qu'enfin on ait violé toute sorte de Droit, & les Loix les plus sacrées (e), *avec une hardiesse qui passe toute effronterie*, il n'est pas digne d'éloge de l'apostropher d'une manière à le rendre méprisable, & d'attaquer si vivement sa personne. Il tombe ici dans l'excès qu'il blâme dans son Adversaire. Il pouvoit & devoit même se conten-

G 2

ter

(a) *Instr.* pag. 66. 75. 95. (b) *Ch. I.* pag. 20.

(c) *Préf.* pag. 14. (d) *Part. I.* pag. 14.

(e) L'Evêque de Senes,

ter de justifier ses sentimens, sans le vilipender, & sans étaler dans un verbiage ennuyeux les motifs pris du refus qu'il avoit fait de donner dans les visions des Convulsionnaires, & dans le fanatisme occasionné par le Tombeau miraculeux de l'Abbé *Paris* ; ni les plaintes qu'il fait d'avoir été traité d'homme sans Religion, & d'avoir été mis dans plusieurs articles de la Gazette diffamatoire des Jansénistes ; tout cela ne concourt nullement à justifier sa Traduction.

Cette première Partie seroit fort courte, s'il se fût contenté d'exécuter le dessein qu'il annonce. C'étoit d'y donner l'idée de l'Instruction de Mr. *de Tencin*, Archevêque d'Embrun, & du Plan ou Projet des Evêques de Montpellier & d'Auxerre. Ce Projet n'auroit jamais vu le jour, s'il n'eût été publié par les Jansénistes de Hollande, dont il se plaint, en ce qu'ayant eux-mêmes le plus de besoin de Tolérance, ils l'accusent de Tolérantisme, dont ils lui font un crime énorme. C'est ainsi (a), ajoute-t-il, qu'ils s'en rendent moins dignes.

Mais, au-lieu de s'être borné à son dessein, il s'est rendu très proluxe par ses déclamations & ses invectives. Toutes les pages en sont remplies, le stile de déclamateur y règne universellement & fort mal-à-propos. Aiant pour lui, s'il faut l'en croire, la Raison & la Vérité, c'en étoit bien assez pour rendre sa cause bonne & pour terrasser ses Adversaires. S'il eût pris ce parti, il auroit prévenu tout le monde en sa faveur.

Je

(a) *Part. I. pag. 18.*

Je trouve étonnant qu'après avoir reconnu sa faute, il y retombe brusquement. C'est une pure & perpétuelle déclamation, & toute des plus aigres. Ses Adversaires sont des hypocrites, des Chiens qui aboient avec fureur, des Fanatiques, des Cerveaux brulés, des Visionnaires, des hommes enfin qui ne respirent que vengeance & calomnie. Il a beau s'appuyer sur cette maxime constante, qu'il importe à la République qu'on lui fasse connoître les méchans, il n'est point excusable d'avoir opposé à de vives déclamations, des déclamations encore plus vives.

On voit clairement qu'il tire également sur les Jésuites & sur les Jansénistes. *Chaque Parti ne paroît pas (a), dit-il, moins entêté de sa Doctrine, ni moins jaloux d'y soumettre les autres. Ce que Molina est pour les uns, Jansénius l'est pour les autres, tous deux peut-être également dans l'Erreur, quoique leurs Disciples les donnent pour la forme de la saine Doctrine... Aussi Intolérans que ceux qui les persécutent, ils les tiranniferoient à leur tour, s'ils se trouvoient dans les mêmes circonstances; & sans recouvrer leur liberté, les Fidèles en changeant de Maîtres ne changeroient que de Tyrans, &c.* Cette invective, quoique plausible, est un peu trop longue, pour qu'il me soit permis de la copier en entier.

Mais en revanche, je ne puis me dispenser d'insérer ici le beau caractère qu'il fait de l'Etre suprême que nous devons adorer. *Un Dieu, dit-il (b), tel que mes Adversaires le figurent, n'est pas*

G 3

(a) *Ibid.* pag. 27. (b) *Part. I.* pag. 28.

pas celui que j'adore. Je ne puis le reconnoître à ces traits. Il m'en faut un, qui, comme l'Evangile & la Raison nous le dépeignent, mérite nos respects par sa puissance, & notre amour par ses bienfaits; qui en prescrivant des devoirs aux hommes, ne les leur rende pas impossibles, par le refus d'un secours qu'il ne soit pas en leur pouvoir de se procurer; qui ne forme pas des Créatures pour les rendre éternellement malheureuses, sans qu'il leur ait été libre ou possible de changer leur sort; qui ne fasse pas dépendre leur salut des vérités, qu'ils n'aient pas été en leur pouvoir de pratiquer & de connoître.... qui ne nous propose rien à croire d'opposé à la Raison, qui ne nous demande rien que de possible à faire...; qui fasse connoître aux hommes, qu'il ne les a créés que pour les rendre heureux. C'est-là, conclut-il, le Dieu que je sers, le Dieu qui est l'objet de ma Religion.

Il commence enfin à exécuter son dessein, par la défense qu'il entreprend de la personne de *Fra-Paolo* contre les injures du Cardinal de *Tencin*. C'est du moins ce qu'il annonce dans le titre de l'Article que je lis. Mais il ne tient pas sa parole. Il n'écrit que pour justifier les idées de cet Historien. A peine fait-il mention de sa personne. J'admire ses expressions, ou pour mieux dire, ses idées, lorsque parlant du Protestantisme que lui impute Mr. de *Tencin*, il dit d'un grand tranquille (a), que le Protestantisme n'est pas un si grand crime. Il en est donc un médiocre ou un petit. Mais si le Protestantisme de *Fra-Paolo*, quoique caché,

est

(a) *Ibid.* pag. 45.

est un crime, celui qui est ouvert & avéré ne fera-t-il pas un crime énorme? Que devient le Tolérantisme dont il se pique? En vérité, il lui sied mal de parler ainsi au milieu d'une Nation Protestante qui lui a donné un asile si gracieux. N'est-ce pas choquer les oreilles des Docteurs d'Oxford, & des personnes pieuses de la Grande Bretagne, à qui il fait gloire d'être lié par la science, la piété, & par le titre de Docteur? Il a donc bien mauvaise grace de reprocher aux Jansénistes de Hollande, l'Intolérance, dont il donne lui-même un pernicieux exemple.

Dans la défense qu'il prend ensuite de l'Histoire du Concile de Trente par *Fra-Paolo*, & parmi les preuves qu'il donne de sa fidélité, il entre dans un beau détail des qualités essentielles à un Historien qui veut s'accréditer. Il fait voir, à ce propos, que les minucies que *Fra-Paolo* a insérées dans son Histoire, ne sont pas capables de le décréditer. Son jugement me paroît judicieux. Car si certaines fautes, quelques méprises, des circonstances inutiles ou indifférentes suffisoient pour ruiner le crédit d'un Historien; qui est celui dont on pourroit adopter les Ecrits? Il justifie *Fra-Paolo* de Protestantisme, en cela même qu'il applaudit aux Protestans en ce qu'il leur trouve de bon & de vrai: c'est, dit-il, en leur rendant justice, qu'il prouve lui-même son impartialité. En effet, on n'est point Païen, pour approuver ce qu'inspire la Nature, qui est la seule règle du Paganisme.

Cependant Mr. de Tencin paroît n'avoir pas

tout-à-fait tort (a), de trouver quelque sorte de contradiction, ou du moins d'opposition entre les sentimens de Mr. *Le Courayer* & ceux de *Fra-Paolo*, au sujet des Théologiens du Concile. L'Historien Vénitien dit tout net, & avec beaucoup de raison, que ces Théologiens étoient d'une capacité au-dessous de la médiocre, c'est-à-dire, d'une petite capacité. Son Traducteur ne le contredit-il donc pas, lorsqu'il dit que *Fra-Paolo* ne leur rend pas justice? Et, pour le prouver, il ajoute que dans le grand nombre de ceux qui entendoient la Scholastique, il y en avoit de très versés dans la Positive, en quoi il fait consister la véritable science. Il adopte de plus le sentiment de *Vargas*, qui reconnoit qu'il y avoit dans le Concile vingt Théologiens capables de décider.

Quoiqu'il en soit, on ne peut mieux épurer, que fait l'Auteur, les sources où a puisé *Fra-Paolo*. Il fait voir clairement que Mr. *de Tencin* a trempé sa plume dans le fiel & le vinaigre, & que la passion & un zèle amer en ont été les mobiles. Il s'est même aveuglé jusqu'à vouloir ignorer ces sources; car s'il avoit voulu voir clair, il n'auroit jamais taxé d'infidèles & frauduleux les Mémoires sur lesquels cet Ecrivain a compilé son Histoire. Il prouve encore que le Cardinal a grand tort de le taxer d'infidélité, parce qu'il dit, qu'il auroit eu besoin de quelque chose de plus, pour donner la dernière perfection à son Ouvrage. Le Traducteur fait bien sentir que par-là l'Historien n'insinue point son infidélité, mais qu'il

(a) *Instr.* pag. 35.

qu'il prétend seulement dire, que quoique les faits qu'il écrit soient vrais, son Histoire n'est pourtant pas complète, faute d'avoir des Mémoires de plusieurs faits secrets, qu'il ne peut écrire, n'en ayant aucun garant. Il n'a donc pas moins écrit la Vérité, quoiqu'il ne l'ait pas écrite toute entière. Son Histoire est exacte & fidèle, s'il en fut jamais une; & si elle n'a point sa dernière perfection, par la narration de tous les faits, elle est parfaite quant à leur véracité. On peut fort bien écrire fidelement l'Histoire d'un Prince, sans être instruit de ses affaires secrètes.

Il justifie encore parfaitement *Fra-Paolo* de mensonge touchant la véxation qu'il dit avoir été faite à Oliva par l'Inquisition de Mantoue; & il montre avec beaucoup de précision, à tous ceux qui veulent ouvrir les yeux, que Mr. de *Tencin* a bien voulu s'aveugler lui-même sur ce fait, pour ne jeter la vue que sur certaines circonstances qui en dépendent. Cet Historien n'est tout au plus répréhensible, que d'une méprise qui n'est d'aucune conséquence pour le fond de l'Histoire (a).

La deuxième Partie contient la défense que fait le Traducteur de ses Remarques sur différens décrets du Concile. Il entre en matière par la canonicité des Livres saints, par l'autorité de leurs Traductions, & par l'interprétation de l'Ecriture. Il raisonne avec d'autant plus de solidité sur ces points, qu'il ne parle point en Prêtre Romain, & qu'il écarte les préjugés qu'il a sucés

G 5

avec

(a) Voyez la I. Partie. pag. 90.

avec le lait & l'éducation; & si les Lecteurs ne savoient pas qu'il est encore Moine ou Chanoine Régulier de *Ste. Geneviève*, ils le prendroient, à ses raisonnemens, pour un zèle Théologien d'Oxford.

Il passe ensuite à la Tradition, dont il adopte les règles données par *Vincent de Lérins*, qu'il fait extrêmement valoir, à l'imitation des anciens Controversistes. Mais on ne lit rien de nouveau. Il refasse seulement les preuves & les raisons que les Protestans ont cent fois données aux Romains: c'est dans leurs Arcénaux qu'il prend les armes avec lesquelles il combat ses Adversaires. Mais, quelque victorieuses qu'elles aient été, & qu'elles soient encore, il n'ôteroit s'en servir, si le champ de bataille étoit dans sa Patrie. Il les manie donc avec autant d'avantage & si peu de succès, que les *Dailliés* & les *du Moulin* les ont fait valoir dans de pareils combats.

La Grace du Rédempteur & la Justification des Enfans sont encore des sujets de ses réflexions. Il pense que les hommes ne peuvent être justes que par les Oeuvres opérées par la Foi. Le Cardinal qui le critique pouvoit, ce me semble, lui passer cette proposition, sans déroger au Système Romain. Mais les Protestans, dont il heurte les opinions, auroient un beau champ pour renouveler les anciennes controverses sur cette matière. L'autorité de *St. Paul*, qui établit la Justification comme le fruit de la Grace & de la Foi, & non des Oeuvres, n'a pas prescrit. Elle est encore en pleine force dans le Protestantisme.

En

En un mot ce sentiment ne sent pas la Doctrine d'Oxford.

On ne peut qu'applaudir aux solides raisonnemens que fait l'Auteur pour justifier ce qu'il a avancé dans les Remarques de sa Traduction sur le nombre des Sacremens, leur nécessité & sur le caractère qu'ils impriment. On ne peut lui désirer la connoissance & l'usage de la bonne Logique. Point de Sophisme qu'il ne dénoue, nul équivoque qu'il n'éclaircisse ; il ne prend point le change. Tout ce qu'il y a de plus captieux ne peut émousser sa perspicacité.

Après avoir cité dans le détail qu'il fait des Sacremens, les objections de ses Adversaires & les erreurs qu'ils lui imputent, il les combat avec la même force. Il dit ce qu'il pense avec une noble hardiesse, sans ménager ni Protestans, ni Romains. On sent, à la manière dont il manie le Dogme Chrétien, qu'il ne fait pas grand usage des Principes de son éducation dans l'Eglise Romaine, ni de ceux qu'il se fait gloire d'avoir adoptés dans l'Eglise Anglicane. Car n'est-ce pas embrasser le Systême de cette Société Religieuse, que de s'engager à le prêcher & le défendre en zèle & fidèle Docteur d'Oxford ?

Au sujet de la Présence réelle & de la Transsubstantiation, sur quoi le Cardinal *de Tencin* s'épuise en Déclamations & en Sophismes, il s'explique si nettement, qu'on voit en tout ce qu'il avance, une foi solide & soutenue d'une raison éclairée. Voici une grande vérité alléguée par ce Prélat, & qui devient un pur Sophisme, quant aux conséquences qu'il en prétend tirer.

J. C. dit-il, *ayant assuré (a)*, en termes très clairs & très précis, qu'il nous donnoit dans l'Eucharistie sa Chair & son Sang, on ne peut sans impiété détourner ses paroles à un sens figuré. Je ne pense point que quelque Secte Chrétienne nie cette vérité. Il est vrai que J. C. a dit expressément qu'il donnoit sa Chair & son Sang; mais personne ne conviendra, qu'il ait dit en termes clairs & précis, de quelle manière il donnoit ce Sang & cette Chair. Ces idées sont justes; ces expressions sont si satisfaisantes, sur-tout sortant de la bouche d'un Prêtre Romain aussi sage qu'éclairé, que je me sens forcé de les retracer aux yeux des Lecteurs.

Jésus Christ nous a-t-il dit, EN TERMES CLAIRS ET PRECIS, c'est Mr. Le Courayer qui parle, *que les substances du Pain & du Vin étoient anéanties? Nous a-t-il dit*, EN TERMES CLAIRS ET PRECIS, *qu'un Corps sans action, sans organisation, sans dimensions, étoit son Corps vivant? Nous a-t-il dit*, EN TERMES CLAIRS ET PRECIS, *que des Accidens subsistassent sans Sujet, ou que son Corps pût être un corps véritablement humain, sans autres qualités sensibles, que celles qui appartiennent au Pain & au Vin? Nous a-t-il dit qu'un corps pût être vivant sans sentiment, organique sans organes, & étendu sans dimension? Nous a-t-il dit enfin tant d'autres chimères qu'on nous donne pour la parole de Dieu, & qui seroient même indignes d'être regardées comme la parole d'un homme qui eût quelque sens? Quand on débite de pareil-*

(a) Instr. pag. 77.

reilles extravagantes, on a bien raison de nous demander le sacrifice de notre Raison pour les croire, puisque personne ne peut les adopter sans avoir renoncé au sens commun. Mais, au-lieu de taxer d'impiété ceux qui les rejettent, il faudroit punir comme BLASPHEMATEURS, ceux qui font parler Dieu, comme ne parleroit pas le moins sensé de tous les Hommes.

A quel coin, je vous prie, ces sentimens sont-ils marqués? y voit-on quelque conformité avec la Confession de foi que l'Auteur adressa en 1727 au Cardinal de Noailles, qui fut trouvée si Catholique-Romaine, qu'elle effaça à Paris l'idée qu'on avoit de son Apostasie. Pour moi, je ne vois là qu'un paradoxe étrange, & je ne doute pas que la Postérité n'en soit étonnée.

Quant à la Communion sous les deux Espèces, & à l'Eucharistie qu'on réserve dans les Temples, pour y être exposée à l'adoration des Chrétiens, il paroît que Mr. Le Courayer les a traitées d'une façon capable de faire douter s'il pense en Romain, ou en Protestant. Mais ici, où il est obligé de s'expliquer, il donne lieu de croire qu'il parle en Chrétien fondé sur l'Evangile soutenu de la Raison, indépendamment d'aucune autorité. Il ne faut pas longtems penser, pour décider de quelle Société Chrétienne est cet Auteur.

Il finit l'article de l'Eucharistie, en tâchant de justifier ce qu'il a établi dans les Remarques de sa Traduction, au sujet du Sacrifice. Son sentiment, sur ce point, n'a pas été trouvé répréhensible par son Eminentissime Adversaire. Mais
les

les Auteurs ou les Hérauts du projet de Montpellier ne l'ont pas ainsi jugé. Ils en ont fait un nouvel article d'accusation. Il n'y a qu'à lire le Paragraphe (a) que j'examine, pour sentir combien le Traducteur de *Fra-Paolo* est embarrassé pour parer les coups & les contre-coups qu'on lui porte. Il semble même éluder la question du Sacrifice, en s'attachant à débattre s'il est tel dans un sens propre ou non; & pour se tirer d'affaire il renvoie ses Adversaires à sa Défense (b) des Ordinations Anglicanes, où il leur assigne comme sur un fond solvable, la réponse qu'il doit à leurs objections. Mais envain y auront-ils recours pour être satisfaits, ils n'y trouveront rien qui puisse les dissuader, qu'il a reconnu le Sacrifice de l'Eucharistie dans un sens propre. En effet, il y adopte tous les articles de Foi dans le sens du Cardinal de Noailles, & conformément à la créance de l'Eglise Romaine. Il confirma tout cela dans les Lettres qu'il écrivit de Londres à cette Eminence, & qu'il rendit lui-même publiques en 1727. Si, à force de réflexions, il n'est plus de ce sentiment, il peut vider bien vite le procès, en disant naïvement: *Dum essem parvulus, sapiebam ut parvulus*, & il ne feroit que fortifier l'idée qu'il veut inspirer de sa candeur, s'il avouoit franchement qu'en 1727, il n'avoit pas encore les lumières qu'il a acquises, depuis qu'il a respiré l'air d'Oxford. *Cæcus eram, nunc video.*

Il n'est pas plus Romain sur la Confession, que
sur

(a) Part. II. §. 14.

(b) L. IV. Chap. IV, V & VI.

sur l'Eucharistie. Il s'autorise de *Thomas d'Aquin* & de *Bonaventure*, pour ôser dire que dans le XIII Siècle, il avoit été libre de soutenir, qu'il étoit permis de ne se confesser qu'à Dieu. N'auroit-il pas pu ajouter qu'au tems des Patriarches (a) *Nectaire* & *Chrysostôme*, il étoit défendu de se confesser à d'autres.

Je ne trouve rien de nouveau dans cet Ouvrage sur les Indulgences. L'Auteur s'excuse sur l'accusation qu'on lui a faite d'attribuer à l'Eglise l'abus de ces *Inventions*, en déclarant positivement qu'il n'a jamais eu ce dessein, & qu'il n'a imputé cet abus qu'aux Ministres de la Cour de Rome. S'il parle sincèrement, on doit croire ou qu'il ignore les Bulles des Papes, ou qu'il regarde ces Pontifes comme des Ministres mêmes de la Cour de Rome, quoiqu'ils en soient eux-mêmes les Monarques. Il y a quelque chose de louche dans cette excuse. Voici néanmoins ce qu'il dit ensuite, comme pour ne pas irriter davantage l'Eglise Romaine. *Ce n'est pas, dit-il (b); que je veuille contester à l'Eglise le pouvoir d'accorder des Indulgences; mais ce que je soutiens, c'est que la concession des Indulgences, aux conditions auxquelles elles se donnent, sont illusoires; que c'est un trafic scandaleux & criminel, lorsqu'il se fait pour de l'argent; que les Indulgences pour les morts sont les suites d'une Doctrine contraire au sens commun, & qu'enfin tirer la valeur des Indulgences des mérites de J. C. & des Saints, c'est n'être fondé ni en raison, ni en autorité.*

Mr.

(a) Evêques de Constantinople.

(b) Part. II. p. 449.

Mr. *Le Courayer* a certainement une grande complaisance pour l'Eglise. Il ne lui accorde qu'un pouvoir chimérique, dès que les Indulgences sont des chimères. En vérité il laisse désirer un peu plus de clarté, pour ne pas dire de bonne foi, dans l'expression de ses sentimens. Qu'a-t-il à craindre, aiant deux cordes à son arc? s'il choque Rome, Oxford est son asile; & s'il heurte la Doctrine d'Oxford, n'a-t-il pas Rome pour ressource.

En se justifiant des atteintes qu'on l'accuse avoir données au Sacrement de l'Ordre, il raisonne très profondément du Sacerdoce. Il vient par occasion au Sacrifice prétendu qui lui est relatif. Il a beau faire. Il convient toujours que l'Eucharistie est un Sacrifice, & que l'ancienne Eglise lui a donné ce nom. C'est donc son sentiment, malgré le retranchement où il se retire pour crier, que l'ancienne Eglise n'a pas enseigné qu'elle fût un Sacrifice proprement dit. J'ose nommer cela une pure chicane; & il est vrai, que quand on donne simplement & sans restriction une qualité à une chose, on doit toujours l'entendre dans un sens propre. La distinction *proprement & improprement* n'est qu'un subterfuge d'Ecole, dont l'Auteur ne devoit pas faire usage, s'il vouloit soutenir le caractère qu'il prend d'amateur d'une érudition plus solide, la Théologie Positive; & d'ennemi de la misérable Scholastique, que la République des Lettres a exilée en Hybernie.

Après avoir expliqué ses sentimens sur le Sacrement de Mariage, qu'il dit n'avoir été proposé

lè en cette qualité, que depuis les Conciles de Florence & de Trente. Après avoir, dis-je, donné des raisons justificatives sur certaines accusations vétilleuses qu'on lui a faites, il passe à ce qu'il a écrit sur le service Divin en langue étrangère. Mais quelques efforts qu'il fasse pour prouver qu'il n'a combattu en rien la Créance Romaine, il ne lève pas le doute où sont ses Lecteurs, s'il est ce qu'il dit être. Il leur insinue au contraire qu'il pense en Protestant, quoiqu'il parle ou qu'il feigne de parler en Catholique Romain. Tant il est vrai, que quand on suit la Raison dégagée du préjugé, on est réduit à adopter le Système des Protestans, comme raisonnable & fondé sur la parole de Dieu.

Cette Partie qui remplit la moitié du Livre, finit enfin par les réflexions de l'Auteur sur la Primauté du Pape & sur l'Infaillibilité de l'Eglise. Les remarques qu'il a faites sur ces deux points, sont encore les objets de la censure des Auteurs & des Editeurs du Projet de Montpellier. Ils l'accusent d'être entièrement opposé sur ces articles aux sentimens de l'Eglise Romaine. Loin de s'en justifier, il avoue que l'Evêque de Rome n'a, de Droit divin, aucune prééminence sur les autres Evêques. Il allègue, en faveur de son opinion, tout ce qui a été dit par les Auteurs de bonne foi, pour réprimer l'orgueil des Pontifes Romains. Quant au second article, l'Auteur ne le trouve apuié que sur de nouveaux fondemens; il n'en trouve point d'autres à combattre que ceux dont les Pasteurs Romains se sont prévalus, & que leurs Partisans ont fait valoir de

Tom. XXVIII. Part. I. H leur

leur mieux. Au reste, de toutes les raisons que produit le P. *Le Courayer*, il résulte qu'il ne croit rien moins que cette Infaillibilité. *Je sai*, dit-il (a), *que ce Système est commode & qu'il fourniroit le moyen le plus aisé pour s'assurer de la vérité, & pour tranquiliser les Consciences, s'il eût plu à Dieu de procurer à l'Eglise un tel avantage, & si l'expérience ne nous convainquoit qu'il ne l'a pas fait.*

La troisième Partie commence par le témoignage que rend l'Auteur de la satisfaction qu'il a de s'être justifié de la première accusation de ses Adversaires. Il en vient enfin au second chef d'accusation (b) du Cardinal de Tencin, qui prétend que ses principes conduisent à l'indifférence & à la tolérance universelle de toutes les Religions.

Mr. *Le Courayer* rapporte, avant d'entrer en lice, les transports les plus tragiques auxquels se livre le Prélat, pour suppléer, dit-il, à la faiblesse des raisons par la véhémence du stile, & pour le faire paroître plus coupable à la faveur de ce zèle excessif. Bien que cet Auteur désapprouve les *transports tragiques* de son Adversaire, il ne laisse pas de se livrer lui-même à de vives déclamations contre lui, en l'apostrophant cruellement, par-tout où il en trouve l'occasion.

Il expose ensuite sous le même coup d'œil tous ses sentimens, qui se trouvent épars dans les Remarques de sa Traduction. *Après tout, reprend-il, qu'ai-je dit de si affreux & de si étrange ? Que Dieu seul méritoit le sacrifice de nos lumières*

&

(a) Part. II. pag. 315.

(b) *Instr.* pag. 93.

& que toute autre Autorité est faillible: Qu'on se trompoit, si en matière de Foi, on croioit soumettre les hommes par la voie de l'Autorité, & que l'esprit ne se rendoit qu'à la lumière: Que toutes les vérités nécessaires à croire, nous ont été proposées par J. C. & ses Apôtres, & que l'autorité d'un Concile ne consiste qu'à déclarer ces vérités, sans que cette déclaration ajoute à cette nécessité: Que le consentement d'un Concile forme un préjugé, contre lequel il n'y a qu'une souveraine évidence qui puisse tenir: Qu'en cas de partage d'opinions entre les Eglises Chrétiennes, soit unies entr'elles, soit séparées, l'uniformité de témoignage venant à cesser, il n'y a plus d'autre motif pour nous porter à croire, que les raisons de probabilité sur lesquelles sont appuyés les Dogmes qu'on nous propose, ou l'évidence dont est accompagnée la Révélation: Que la véritable Catholicité ne consiste pas tant dans une uniformité entière de sentimens, que dans un amour ardent de la Vérité, une disposition sincère à suivre toutes celles qui sont connues, & une attention sérieuse à ne susciter, ni révolue contre l'Autorité, ni schisme contre la Charité: Que l'Hérésie est une faute toujours involontaire, & par conséquent plus digne d'indulgence que toute autre, parce que personne ne se livre volontairement à l'Erreur: Qu'il est des vérités obscures sur lesquelles on se partage sans crime, quand on le fait sans partialité & sans intérêt: Qu'enfin l'objet principal de l'Evangile a été de nous rendre gens de bien, & de réformer encore plus nos cœurs que nos esprits.

Voilà en peu de mots le précis de la Doctrine qui est encore l'objet de la censure du Cardinal *de Tencin*. Après en avoir traité les principes de *paradoxes étranges*, il en tire d'affreuses conséquences dont il charge son Adversaire. Cette troisième Partie contient une ample justification de l'Auteur, qui s'explique, ou pour mieux dire, qui soutient les sentimens qu'il a publiés, avec une érudition digne d'un profond Docteur d'Oxford.

Il justifie ces prétendus Paradoxes en dix Paragraphes, où les Savans trouveront un étalage recherché des Antiquités Chrétiennes. On croiroit bien qu'il en a dans l'esprit la Chronologie la plus exacte & la mieux digérée. L'endroit où brillent le plus ses lumières & sa raison, c'est lorsqu'il traite de la Tolérance. Ceux qui adoptent le parti raisonnable, juste & naturel du Tolérantisme, doivent le placer sans contredit parmi ses principaux Apôtres. Je doute que quelque autre l'ait plus solidement établi. Il a rassemblé dans cette troisième Partie, toute courte qu'elle est, tout ce qu'on a pu dire en faveur de cette opinion si aimable, si satisfaisante, qu'elle attire & enlève les suffrages de tous ceux qui ont, au plus bas degré, la douceur & l'humilité de cœur de J. C. De tous les Ouvrages de ce savant Auteur, celui dont voici l'Extrait est, à mon avis, le plus digne d'occuper la première Tablette dans les Cabinets de ceux qui aiment le bon & le vrai.

ARTICLE VI.

GESTA & Vestigia DANORUM extra Daniam, præcipuè in Oriente, Italiâ, Hispaniâ, Galliâ, Angliâ, Scotiâ, Hiberniâ, Belgio, Germaniâ & Sclavoniâ, maximam partem ipsis Scriptorum non exoticorum minus quàm domesticorum verbis adumbrata, *in tres Tomos distincta.*

C'est-à-dire :

HISTOIRE des Faits & des Monumens des DANOIS hors du Danemarc, principalement dans l'Orient, en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, dans la Belgique & en Allemagne, dont la plus grande partie est appuyée sur les Témoignages non-seulement des Ecrivains de leur Nation, mais encore des Pais étrangers. En Deux Tomes 8. Le premier contient pagg. 400. sans compter l'Épître Dédicatoire & l'Avertissement. Le second en contient 430. A Leipsick & à Hanau aux dépens de Jaques Preussus. 1740.

C Et Ouvrage est dédié au Prince Frédéric, Fils aîné du Roi de Danemarc, de Norvège, &c. L'Épître où il lui est adressé, est plutôt un Discours sur la connoissance & l'utilité de l'Histoire & sur les hauts faits des Danois, qu'une Épître Dédicatoire qui contient 20 pag.

L'Avertissement, qui tient lieu de Préface, rend compte des recherches & de l'exactitude de l'Auteur, qui dans l'Épître se nomme *Eric Pontoppidanus*. Il dit avoir mis au jour les belles actions des Danois, qui étoient comme ensevelies dans plusieurs gros volumes des Anciens. Il prétend que les peuples du Nord, qui, non moins belliqueux que féroces, inondèrent toute l'Europe, étoient sortis du Danemarck; comme si les Cimbres, les Gots, les Lombards, les Huns, les Vandales, &c. eussent été véritablement Danois. Tous les Historiens n'en conviennent point, & je doute que les Lecteurs, si peu qu'ils soient versés dans l'Histoire, le lui passent. Il avoue qu'avant l'Empereur Othon, tems auquel les peuples du Nord firent ces irruptions au-deça du Rhin, où ils immortalisèrent leur nom par leur férocité, les Ecrivains s'attachoient moins à rechercher les faits qu'à embellir leurs histoires par des contes fabuleux & puériles. Mais, malgré la juste idée qu'il en a, il se pique d'y avoir démêlé la vérité. C'est, dit-il, avec le secours des Auteurs approuvés (sans doute comme avec un Microscope), que j'ai discerné le vrai d'avec le faux. Or comment ces Auteurs, qui ont écrit depuis Othon, en ont-ils été eux-mêmes instruits? Si les contemporains ont écrit des Fables, ceux qui ont écrit après eux peuvent-ils avoir puisé des vérités dans leurs Ecrits? Voilà un violent préjugé contre la véracité des faits de ce tems-là.

Cependant il prétend, sur des fondemens si peu solides, que les Armées innombrables qui fondoient du Nord dans les pays Méridionaux,
n'é

n'étoient composées que de Danois, ou du moins des Nations qui en tiroient leur origine. Ce sont, à son avis, les Danois & les Norvégiens, qui dans les Croisades ont rendu de glorieux combats pour le nom Chrétien contre les Sarrasins; qui ont réduit leurs plus fortes villes, & subjugué beaucoup de leurs provinces; qui enfin, aux instances des Rois d'Espagne & de Portugal, firent sentir aux Maures d'Afrique le poids de leur bras invincible & les funestes effets de leur courage. C'est à ces peuples que les Souverains des deux Siciles doivent leur origine & leurs Etats. La plupart des Ducs, des Comtes & des Barons François & Anglois, ont-ils, selon lui, d'autre sang dans les veines que celui de cette Nation? N'assure-t-il pas avec une entière confiance qu'il y a encore en France des villes considérables qui ont conservé la Langue Danoise, & qui par cela même se rendirent si célèbres qu'on y envoioit la jeune Noblesse pour qu'elle y fût instruite de cette Langue? Les principales villes, la Capitale même de ce Royaume, n'ont-elles pas été conquises par ces peuples belliqueux? S'il faut l'en croire, les Monastères de France ont été fondés par ces peuples, & en ont reçu les noms qu'ils ont encore; ils ont bâti la plupart des villes, des ports, & des forteresses de la Grande Bretagne; ils y ont établi leurs Loix, leurs Coutumes, & l'usage de leur Langue. Ce sont les Danois enfin qui, tantôt comme des ennemis féroces, ont renversé de fond en comble les plus florissantes villes de la Gaule Belgique, de l'Allemagne, de la Livonie, &c. & qui d'autres fois, comme a-

mis, en ont bâti & fortifié un très grand nombre qui sont aujourd'hui très célèbres, qu'ils ont policées & polies.

Cet Historien paroît s'être ouvert une carrière bien tortueuse. Son dessein est un cahos très difficile à débrouiller, il s'est engagé dans un Dédale sans s'être muni d'un péloton de fil; il n'est point d'Ariadne assez ingénieuse pour lui en fournir.

Il continue néanmoins sa tâche en établissant, comme il peut, les faits qu'il avance dans quatre Chapitres qui partagent son premier Tome. On lit d'abord les Pélerinages de plusieurs Rois de Danemarck, de quelques Evêques, & d'un certain nombre de Sujets de ce Roiaume dans la Terre Sainte, où la fausse piété qui regnoit en ce tems-là, les conduisoit. Entre les circonstances qu'il raconte, il y en a, même selon lui, beaucoup de fabuleuses, qu'il tâche néanmoins de concilier avec celles qui sont rapportées par des Ecrivains, qui, à en juger sainement, ne les ont apprises que de la Tradition vulgaire du pais. On ne trouve point d'Historiens contemporains de ces faits qui en fassent mention. Au reste, je ne vois point d'héroïsme dans ces Pélerinages. Je trouve même que ces prétendus Héros étoient fort imprudens d'abandonner le soin de leurs Etats, de leurs Eglises, ou de leurs affaires domestiques, pour errer dans des pais éloignés, où aucune cause raisonnable ne les appelloit. Mais c'étoit en ce tems-là un pieux usage, que notre Siècle traite avec raison de foiblesse d'esprit.

On trouve dans la deuxième classe des Héros

Da-

Danois ou de leurs descendans, ceux qui s'alloient ranger sous les étendarts de Byfance, qu'ils défendoient avec autant de force que de valeur. L'Hiftorien croit même être fondé à nous apprendre que les Empereurs d'Orient avoient une fi haute idée de leur courage & de leur fidélité, qu'ils leur confioient la garde de leurs perfonnes. Les Danois & les Norvégiens étoient, félon lui, près de ces Empereurs, ce que font les Suiffes aux Cours des Papes & des Rois de France. Il leur prête quantité de faits belliqueux en Grèce & en Égypte, d'où ils apportèrent dans leur païs des fommès très confidérables, fans avoir négligé de s'y faire inftruire de la Religion des Egyptiens. Plusieurs Médailles d'or, qui font encore des monumens de leur brigandage, & qu'on voit encore dans plusieurs Cabinets de Danemarck ou des païs adjacens, prouvent ces faites, mais elles font auffi des preuves de l'Idolâtrie Egyptienne qu'ils adoptèrent. On en trouve tous les jours dans les Champs qu'on cultive. C'est le témoignage de *Jacques du Miel*, dans son Commentaire fur les Simulachres d'Or, imprimé à Lubeck en 1725. Voilà, ce me femble, un témoin bien moderne pour attester des faits fi reculés.

L'Auteur range encore parmi les Héros Danois les Gots féroces qui, comme un déluge, inondèrent l'Orient, où portant le fer & le feu, ils laiffèrent par-tout l'empreinte de leur férocité. Loin de pallier du moins ces hauts faits, il en cite le témoignage de St. Hierôme. *Les Gots, dit ce Père (a), ravagèrent & renverfèrent la Scythie,*

H 5

(a) *Epist. ad Heliod. de Mortu nepot.*

rbie, la Thrace, la Macédoine, la Dacie, la Thessalonie, l'Achaïe, l'Epire, la Dalmatie & toute la Pannonie. Au passage de St. Hierôme il joint l'autorité de Robert Sberingham, qui assure (a), que les Gètes, ou Gots ravagèrent la Thrace & la Grèce sous le règne de Zenthe, prirent leurs provinces, leurs villes, & se les rendirent tributaires, après en avoir réduit les peuples en captivité.

Il semble ensuite adopter la plupart des Fables que les Anciens ont inventées sur Ogier le Danois. Je dis la plupart, parce qu'il ne souscrit pas à toutes. Il s'inscrit même en faux contre plusieurs, & il en révoque en doute quelques-unes. Il prétend donc que Charlemagne lui donna presque tout l'Orient; & que ce brave Héros après avoir subjugué l'Inde supérieure, en forma un Empire qu'il donna au Prince Jean, Fils d'Adgille Roi de Frise. Ce Prince étoit surnommé *Prêtre*, à cause de sa piété & de son zèle pour la Religion Chrétienne. Voilà donc l'origine & la souche des *Prêtres Jean* qui ont régné jusqu'à ce jour dans l'Abissinie. Cependant si notre Historien avoit fouillé dans les Auteurs François, Belges, Alstrasiens, Germains, Liegeois, &c. il auroit vu d'autres contes sur ce Héros de Roman, qui détruisent toutes les Fables qu'il en fait, après des Ecrivains qui ne les ont apprises que de la Tradition populaire. Quelques Auteurs un peu postérieurs à Charlemagne, nous apprennent qu'Oger ou Ogier le

(a) In *Disceptat. de Angl. Gent. Orig.* pag. 16a.

le Danois accompagna cet Empereur dans toutes les expéditions qu'il fit dans le Nord, dans le Midi & en Orient, & qu'il en étoit en quelque façon le bras droit. Mais les Auteurs modernes aiant démêlé le vrai d'avec le faux, se sont bornés à reconnoître Ogier le Danois pour un grand Capitaine, qui depuis sa jeunesse ne s'éloigna jamais de la personne de Charlemagne, dont il conserva l'estime & l'affection jusqu'à sa mort, qui arriva en France où il fut inhumé. On peut lire là-dessus *Sigebert, Harigère, Hoesem, &c.* mais quant aux Fables en question, on peut voir la plupart des Historiens du pais de Liège & de la Basse Germanie, & sur-tout l'Histoire de Huy sur la Meuse, par le Sr. *Mélard Bourguemaitre* de cette ville, qui fondé sur de vieilles Chartes qu'il dit être dans les Archives de ce lieu & de la ville de Tongres, a donné dans mille Fables qu'on peut ranger parmi les contes des Fées.

On apprend encore dans cet Ouvrage que les Danois sous le nom de Normans, aiant équipé une Flotte formidable, descendirent en Espagne, & qu'après en avoir détruit ou chassé les Maures, après avoir mis l'Ile Baléare à feu & à sang, passèrent en Afrique qu'ils pillèrent & saccagèrent. En un mot, il avance sur la bonne foi de *Guillaume Poitevin* (a), Archidiacre de Lifieux, qu'ils firent la conquête de l'Apulie, de la Sicile; qu'ils se rendirent maitres de Constantinople, & jettèrent la terreur jusques dans Babylo-

(a) *Hist. Guillelm. Regis Angl.*

bylone; & que l'Angleterre se soumit à leur domination. La France, ajoute-t-il, après un autre Auteur (a), fuit & se cacha devant ces peuples belliqueux; l'Angleterre en reçut des fers & des chaînes; la fertile Apulie devint plus florissante sous leur domination; Jérusalem & Antioche, les reçurent pour maîtres.

De tout ce qu'il dit de ces royaux & nobles Pélerins, ou de ces zélés Croisés, nous n'avons rien de certain que les faits qu'il emprunte de *Guillaume de Tyr* (b), de *Fullerus* (c), de *Theodoric* (d). *Maimbourg* en insinue même quelque chose dans son Histoire des Croisades (e), où il compte le Roi de Danemarck entre les Rois de l'Europe qui allèrent à la conquête de la Terre-Sainte. Il fait même mention du massacre que fit *Saliman* de *Suenon*, fils de ce Roi, qui conduisoit quinze cens Chevaliers Danois au siège d'Antioche.

Cet Historien fait aller des Danois au secours de *Godefroi de Bouillon* au siège de Nicée. Il en conduit à l'Armée Chrétienne, qu'ils aidèrent puissamment à recouvrer la ville de Sidon; & delà il les transporte à Lisbonne qu'ils enlèvent aux Maures. *Canut*, fils de *Valderame* Roi de Danemarck, vole selon lui avec un puissant secours à l'Armée des Croisés, qui commençoit à se rebuter de la Guerre Sainte. Il les

fait

(a) *Rogertius Houedonus* in *Annal. Angl.*

(b) *Hist. Liv. IV. Cap. 20.*

(c) *Hist. Belli Sacri. Liv. I.*

(d) *Comments. Hist. de Ragibus Norweg*

(e) *Liv. I.*

fait trouver à l'expédition de Ptolémaïde. Il nous apprend qu'un Roi de Norvège envoya une Flotte des mieux équipées contre les Sarrasins, & il finit enfin cette seconde Section en nous donnant une idée de la glorieuse réputation que se sont acquise les Danois en Afrique & dans les Indes ; & , quoiqu'il la trouve incertaine & sans fondement, il ne laisse pas d'en instruire les Lecteurs , ne fut-ce sans doute que pour les amuser, en attendant les vérités qu'il a à leur dire dans la troisième Section , qui ne me paroît point du tout intéressante.

Elle contient la troisième Classe des Danois que la curiosité , l'étude des Langues, l'amour conjugal, le Commerce ont conduit en Orient. Il insère même dans cette Classe ceux qui y sont allés pour se dérober aux supplices que méritoient leurs crimes, & d'autres qui en punition de leurs forfaits, y ont été transportés, comme dans un lieu d'exil. Il met parmi les derniers *Jaques Wormins* , fameux Poète satyrique de son tems.

Après avoir exposé fort au long les faits vrais ou faux des Danois en Orient, il raconte leurs prouesses & leurs conquêtes en Italie. Il prétend que ces peuples, sous le nom de Cimbres, l'ont plusieurs fois ravagée ; que sous le nom de Gots, ils y ont fondé le Roiaume des Ostrogots, après y avoir cruellement exercé le sac & le pillage ; qu'ils ont établi leur domination dans la partie de ce païs qui fut nommée Lombardie, du nom des Danois qui prirent celui de Lom-

Lombards; & qu'enfin, sous le nom de Normans, ils y portèrent la terreur & l'effroi.

On trouve ensuite les Epitaphes de tous les illustres Danois, qu'on lit encore dans la plupart des villes d'Italie, comme de glorieux monumens de leur piété, de leur férocité, & même de leur valeur.

On les voit encore subjuguier l'Espagne & y régner sous le nom de Vandales, & soumettre les peuples qui habitent les montagnes du Béarn, qui font partie des Pyrénées. Ils font, à ce qu'il prétend, les restes & les descendans de ces féroces aventuriers. L'Auteur a beau héroïser leurs faits, on les a toujours traités, & on les regardera toujours en Europe & par-tout où ils ont paru, comme le fleau des Hommes, comme des Aventuriers sans foi ni loi, qui n'ont laissé à la postérité qu'une mémoire odieuse & détestable. Il me semble que cet Ecrivain devoit se contenter de raconter simplement leurs faits, sans les qualifier à leur avantage, sans donner le nom de Conquérans à des Brigands infâmes, pour laisser aux Lecteurs la liberté & le droit d'en faire un juste discernement.

Il passe ensuite aux irruptions que firent ces peuples dans les Gaules. Le préjugé où il est en leur faveur, lui fait dire (a) que le nom de Voleurs ou Brigands, que leur donnèrent les Gaulois, signifioit en ce tems-là des Guerriers, des Conquérans, des Héros. Il s'appuie sur l'autorité de *Pontanus*. Je ne sai si elle est satisfaisante; mais je croi que l'idée qu'en ont encore les

(a) *In Chorogr. Danicâ.*

les peuples , par une Tradition fidèle , répond parfaitement aux noms de Brigands & de Voleurs, dont toute la Terre les trouve dignes. Envain se donne-t-il la torture pour caractériser en bonne part ces noms infames & odieux; envain il emprunte l'autorité de *Festus* & de *Plutarque*, je doute qu'il réussisse à en affoiblir la vraie & naturelle signification.

Quoiqu'il en soit, il fait aussi mention des Danois qui se sont distingués en France, & sur-tout à Paris, dans les Sciences & dans les Arts. Il met dans ce rang *Michel Rog* Norvégien, comme un excellent Sculpteur, qui a mérité de nos jours une place honorable dans l'Académie Royale de Sculpture. Il n'oublie pas Mr. *Winslow*, C'est, dit-il, un Danois, qui passe encore aujourd'hui pour le plus célèbre Anatomiste de l'Europe. Il est (a), dit-il, en un mot, le Prince ou le Chef de tous les Anatomistes de notre Siècle. Tout esprit judicieux, qui aura lu les Ouvrages des Savans en ce genre, ne cédera-t-il pas à un jugement si sage & si mesuré? Les habiles gens ôteront sans doute les illustres, des principaux rangs qu'ils leur ont donnés dans leur esprit, après en avoir mûrement délibéré, pour y placer Mr. *Winslow*. Ce savant Professeur en Médecine a trop de mérite pour ne pas connoître celui de quantité de ses Prédécesseurs & de plusieurs de ses contemporains. Je m'assure bien qu'il a toujours levé la tête pour les regarder, & qu'il a tâché de suivre leurs traces.

Le

Le second Tome de cette Histoire renferme en quatre Chapitres les hauts faits dignes d'estime ou de mépris des Danois en Angleterre, dans l'Ecosse, l'Irlande & la Belgique. On y trouve sous le même coup d'œil tout ce qu'ont écrit séparément les Historiens de la Grande Bretagne. Mr. *Rapin Thoiras* se seroit épargné bien de la peine, s'il avoit eu cet Ouvrage en main quand il a composé l'Histoire de cette Nation. Il en auroit sans doute emprunté bien des circonstances, dont il n'avoit aucun Mémoire. Il est certain que notre Auteur a puisé dans des sources qui n'étoient pas ouvertes pour l'Historien d'Angleterre. Telles sont des Chroniques, des Chorographies, & des Chartes en Langue Teutonique, Gotique, Slavone, qui étoient renfermées depuis longtems dans les Archives de plusieurs villes de Danemarc, de Norvège & des Etats voisins. Notre Ecrivain y a trouvé plusieurs faits dont il fait part aux curieux. C'est sur ces fondemens, joints à ceux que lui ont fourni les Saxons, les Anglois, les Ecossois, les Hybernais; aux témoignages des Auteurs de la Belgique, de la Basse Germanie, & du Pais des Bataves & des Frisons, qu'il nous apprend les prouesses des Danois chez toutes ces Nations.

Nous ramenant à des Siècles très reculés, il nous fait voir l'Angleterre habitée par les Cimbres, les Vandales, les Bourguignons, les Gots, tous peuplés de Danemarc, selon lui, mais qui n'en occupoient pas encore le Trône. Cet Empire étoit réservé aux Anglo-Saxons qui s'en rendirent enfin les maîtres. Or ces derniers n'étoient

au-

autres que des Danois, dont *Frothon* leur Roi fut enfin opprimé, après avoir subjugué cette Ile, & en avoir envahi l'empire. Il cite ensuite un grand nombre de Danois qui y ont régné, & qui s'y sont maintenus par leur valeur, & avec le secours de leur braves Compatriotes. Il n'oublie pas le meurtre que les Anglois naturels firent de tous les Danois, pour se délivrer de l'esclavage.

Mais il ne jouirent pas longtems de la liberté qu'ils avoient recouvrée, aux dépens de tant de sang. *Rollon* y ramena ses compatriotes, & réduisit le Roi *Alfrède* à accepter son alliance, après lui avoir fait éprouver sa valeur dans plusieurs combats, où la victoire se mit de son côté. Tous ces faits sont antérieurs au tems où les Danois embrassèrent le Christianisme.

Il fait l'histoire de plusieurs Princes Danois, qui depuis cette époque montèrent sur le Trône de la Grande Bretagne. Il y parle de *Suenon Barbe-fourchue*, de *Canut le Grand*, de *Harald* son fils, de *Canut le Dur*, de *Suenon Estrithius*, de *Harald le Vaillant*; & après avoir rendu compte des moiens violens ou politiques, dont se servirent ces Princes pour usurper la Tyrannie de la Grande Bretagne, il raconte les actions éclatantes de quelques Danois particuliers, soit dans la guerre, la politique, ou la piété. Il retrace ensuite aux yeux des Lecteurs, des monumens en tout genre qui se voient encore en Angleterre, & qui sont autant de vestiges que ces peuples y ont laissés. La conformité qui se trouve, dit-il, entre la Langue Danoise & Bretonne en est un des plus authentiques.

L'Historien passe ensuite aux Ecoffois & aux Piétois qu'il fait descendre des Gots. Après les avoir réduits sous l'obéissance des Danois, il les rend quelquefois ennemis & d'autrefois il les réunit. Ici les Ecoffois se joignent aux Anglois, contre les Danois; là ceux-ci se racommodent avec les Ecoffois pour faire la guerre aux Anglois. Il en fait un détail assez long, qu'il finit par le mariage de *Jaques III*, Roi d'Ecosse, avec *Marguerite* fille de *Christierne* Premier, Roi de Danemarck, qui donna les Orcades en dote à son Gendre. Il finit les faits des Danois en Angleterre par l'éloge du généreux *Cragius*, qui s'exposa à tant de dangers pour sauver la vie & la liberté à la Princesse *Anne*, fille de *Frédéric II*, Roi de Danemarck & de Norvège, épouse de *Jaques* Roi d'Ecosse.

D'Ecosse il mène le Lecteur en Hibernie; & après l'avoir instruit que les Hibernois sont d'origine Gotique, il raconte les expéditions militaires que firent chez cette Nation *Fridlève I*, & son Fils *Frothob III*, Rois de Danemarck. Il entre ensuite en détail de plusieurs irruptions des Danois & des Norvégiens dans ce pais-là, qui n'étoit point encore policé; &, quoiqu'il tienne pour fabuleuse la conversion des Danois au Christianisme par St. Patrice, il ne laisse pas de la rapporter, à dessein sans doute de divertir le Lecteur, & de suspendre l'attention dont il a besoin pour le suivre pié à pié dans la vaste & obscure carrière où il le conduit. Il étale encore la fable de *Glassius*, célèbre Géant de Norvège, qui après avoir été couché plus de cent ans dans le

tombeau, en fut relevé par St. Patrice pour être batisé. Il joint à tout cela les prouesses admirables du belliqueux *Nud-pié* Roi de Norvège, en Hibernie. Il finit cet Article par les actions de valeur que firent en Irlande les Troupes Danoises, qui, en 1692 & 1697, étoient allées au secours de *Guillaume III*, Prince d'Orange & Roi de la Grande Brétagne. Les garants ne lui manquent point. Il a pour cautions quantité d'Auteurs de tout Païs, entre lesquels, *Torfée* & *Pontan* tiennent les premiers rangs.

Le dernier Chapitre de ce second Tome contient le détail des grandes actions des Danois dans la Gaule Belgique, dans laquelle il comprend les Provinces des Frisons & des Bataves. Il prétend d'abord que les Belges & tous ces autres Peuples sont de race Danoise; &, après avoir parlé des irruptions des peuples du Nord, qu'il prétend être les Danois, dans ces belles & fertiles Provinces, il les en rend les vainqueurs & les maîtres. Ils y cueillirent, dit-il, quantité de lauriers. Que n'ajoutoit-il, qu'ils se préparoient dès-lors à en couronner la tête de *César*? Leur valeur tourna justement à la gloire de ce grand Capitaine. Les Danois qui avoient subjugué ou ravagé tant de Roiaumes & de Provinces dans les trois parties du Monde, furent eux-mêmes soumis à l'Empire des Romains par cet heureux conquérant.

Mais ils ne s'attendoient pas à moissonner pour d'autres, lorsqu'ils couroient d'un pas rapide de victoire en victoire. Heureux ce païs infortuné, s'ils ne l'eussent point ravagé par le fer & le feu,

feu, le sac & le pillage, pour s'en former un Empire digne de compassion. Tel fut le sort du Brabant, du Pais de Liège, des Sept Provinces qui forment aujourd'hui les Etats des Provinces Unies, en un mot de tout ce vaste & beau Pais entre la Moselle & la Meuse, entre la Meuse & l'Escaut, & jusqu'à l'Océan.

Il fait ici mention des Temples que les Danois élevèrent dans ces Provinces; des Epitaphes de leurs Héros qu'on y lit encore sur le bronze, & de plusieurs autres monumens qui se sont conservés jusqu'à ce jour. Mais ils contribuent moins à leur gloire qu'à la mémoire odieuse qu'en ont, & qu'en auront toujours ces peuples. Cet Ouvrage finit par un détail des actions de valeur que firent les Troupes Danoises à la solde de la glorieuse *Anne*, Reine d'Angleterre, dans toutes les occasions où elles se trouvèrent, au commencement de ce siècle, conjointement avec toutes les forces de l'Empire & des Puissances Maritimes réunies contre la France & l'Espagne. L'Auteur nomme Ramelies, Oudenarde, Malplaquet, Tournai, Mons & plusieurs autres places, comme le Théâtre de leur gloire. Il fait, à la fin, une Dissertation sur l'étymologie du nom de la Hollande, & il le fait dériver de deux noms que portent deux Contrées du Danemarck. Il y ajoute même de longs raisonnemens pour prouver que les Danois ont fondé & bâti les villes d'Amsterdam, de Leyde, & de Harlem.

Il n'est point de Lecteur qui ne sente que cette Histoire a coûté fort cher à cet Ecrivain. Que de peines n'a-t-il pas pris, quel tems n'a-t-il point em-

employé à feuilleter les Historiens de toutes les Nations, pour y trouver tous les faits qu'il raconte & tous les monumens qu'il retrace? Rien n'est en effet si pénible, que de rassembler une si grande quantité de Mémoires si fort dispersés, & presque ensevelis dans l'oubli. Cet Ouvrage est curieux & très utile aux amateurs de l'Histoire. Mais il seroit bien plus intéressant, si l'Auteur avoit fixé le vrai, en le démêlant d'avec le faux. On le liroit encore avec plus de plaisir, s'il avoit observé un ordre plus méthodique. C'est un beau cahos, dont les beautés brilleroient, si elles étoient bien débrouillées. Des Notes critiques, ou propres à mettre les faits en ordre & dans leur jour, soulageroient beaucoup les Lecteurs, & rendroient cette Histoire plus digne de leur attention. La lecture en est trop laborieuse, pour ne pas leur être à charge. Je la regarde comme une ébauche, ou une collection de faits dignes d'un ordre plus méthodique, & d'une plume critique propre à les épurer, à les établir avec plus de fondement, ou à les réfuter avec autant de force que de raison. Au reste, il me semble qu'il n'en auroit pas eûté beaucoup de traduire en Latin un grand nombre de pages & de lambeaux qu'on y trouve en Haut Allemand, en Danois, en Anglois, & même en François. Si c'est par scrupule que l'Auteur ne l'a point fait, je ne saurois louer sa délicatesse.

ARTICLE VII.

EMANUELIS SWEDENBORGII Sacræ Regiæ Majestatis Regnique Sueciæ Collegii Metallici Assessoris, Oeconomia Regni Animalis in Transactiones divisa, quarum hæc secunda de Cerebri motu & de Cortice, & de Animâ humanâ, agit, Anatomice, Physice & Philosophice.

C'est-à-dire :

ECONOMIE du REGNE ANIMAL, divisée en Transactions, dont voici la deuxième, où il est traité du Mouvement & de la Substance corticale du Cerveau & de l'Ame Humaine, sur les principes de l'Anatomie, de la Physique & de la Philosophie. Par EMANUEL SWEDENBORG, Assesseur du Collège Métallique du Roi & du Roiaume de Suède. Page 194. A Amsterdam chez François Changuion 1742.

Lorsqu'on a donné au Public l'Extrait de la première Transaction de cet Ouvrage (a) le nom de l'Auteur étoit inconnu : le Libraire l'annonçoit imprimé aux dépens de l'Auteur. Mais il a jugé à propos de se faire connoître, &

(a) Le premier Extrait de cet Ouvrage se trouve dans le Tome XXVII. Part. II. pag. 411 de ce Journal.

Janvier, Fevrier & Mars, 1742. 135

& le Libraire a adopté son Ouvrage , l'un sans doute pour recueillir l'honneur que lui fait son érudition , & l'autre ne croiant pas ce Livre indigne d'occuper une place dans son Catalogue.

Quoiqu'il en soit , Mr. *Swedenborg* ne doit pas rougir d'avoir enrichi la République des Lettres de cet Ouvrage sur une matière abstruse ; qu'il traite avec autant de délicatesse , que de profondeur. Il soutient avec honneur la réputation , qu'il s'est acquise parmi les Savans , dans plusieurs beaux Traités qui sont sortis de sa plume. Ils ont entre leurs mains son *Traité de l'Infini, de la Cause finale, de la Création & du Mécanisme de l'Opération de l'Ame.* 8. *Ses Oeuvres Philosophiques & Minérales* en III Tomes. Fol. Le Tome I établit les principes des choses naturelles , ou les nouveaux moyens d'expliquer les Phénomènes du Monde Élémentaire Philosophique , avec des Figures gravées sur cuivre de la dernière délicatesse. Le Tome II traite du Fer , & le III du Cuivre.

Ces Ouvrages ont mérité les applaudissemens de tous les curieux , & à son Latin près , qui est un peu dur , il n'a rien paru de mieux sur ces matières intéressantes. Je doute qu'ils reçoivent moins bien les savans Ecrits qu'il va mettre incessamment sous la presse. En voici quatre , qui donneront des preuves de la fécondité de son génie. Le I traite de la Fibre molleuse du Cerveau , & de la Fibre nerveuse du Corps. Le II de l'Esprit de l'Animal. Le III de la Concorde des trois Systèmes de l'Ame Hu-

maine & de son commerce avec le Corps. Le IV^e enfin, roule sur la Prudence Divine, la Prédestination, le Destin, le Hazard & sur la Prudence humaine. La République des Lettres seroit bien plus florissante, si tous les Ecrivains travailloient également à l'enrichir.

Cet Ouvrage, qui est la seconde Transaction de cet Auteur, ne renferme que trois Paragraphes. Dans le premier, où il s'agit du mouvement du Cerveau, il prouve que ce mouvement, qu'il appelle *Animation*, correspond évidemment avec la respiration des Poumons. Il traite dans le second de la substance Corticale du Cerveau. Tout son Système, dans ces deux Articles, est solidement fondé sur la raison, l'expérience & les autorités des plus grands Anatomistes. La matière du troisième Paragraphe n'est qu'une suite de celles qu'il traite dans les deux premiers qui lui servent de Préliminaires & de principes. Il s'agit de la nature & de la formation de l'Ame humaine, dont il donne une connoissance d'autant plus claire & plus exacte, que celle qu'en ont donnée les Métaphysiciens qui l'ont précédé, qu'elle est fondée sur la raison & l'expérience par la Physique & l'Anatomie.

L'Introduction à la Psychologie, par où il a fini sa première Transaction, que je nomme premier Tome, laissoit désirer ce qu'il promettoit. Le voici dans ce troisième Paragraphe, qui remplit les trois quarts de la seconde Transaction, ou deuxième Tome; & je m'assure que ce Traité satisfera autant sa curiosité, qu'il l'avoit excitée.

L'Au³

L'Auteur avoue (a), qu'il s'étoit engagé en quelque manière , à donner dans son Introduction , son Systême sur les degrés , par où l'on peut s'élever à la connoissance de l'Âme ; mais qu'après de mûres réflexions sur cette matière , il ne lui étoit resté , comme à bien d'autres qui ont touché ce sujet avant lui , que le doute , si l'esprit humain pouvoit atteindre à un objet si fort au dessus des Sens , & si caché dans les Sciences. Il le trouvoit très élevé , & le dernier dans l'ordre des choses , qui s'entraident successivement à se développer à ceux qui en recherchent la connoissance.

A ne les considérer que superficiellement , il s'imaginait avec le vulgaire , qu'avec le secours de la Philosophie raisonnable , ou immédiatement par les principes de l'Anatomie du Corps humain , il pourroit y atteindre. Il n'eut pas fait deux pas dans ce Labyrinthe , qu'il s'en vit encore plus éloigné. *Je me suis*, dit-il (b), *accusé de stupidité de ne pas sentir la chose du monde qui m'étoit la plus présente ; puisque ce n'est que par elle que nous sentons , que nous voyons , que nous appercevons , que nous imaginons , que nous nous ressourvenons , que nous désirons , que nous voulons ; en un mot puisque c'est par son action , que nous sommes , que nous avons le mouvement & la vie.*

Sortant néanmoins de cette espèce d'affoiblissement , il comprit qu'il n'est rien de plus éloigné de l'entendement de l'homme , que ce dont

(a) §. III. de *Anima Hum.* pag. 93.

(b) *Ibid.*

il approche le plus, puisque rien n'en approche tant que ce qu'il y a de plus universel. Qu'y a-t-il en effet de plus présent que le Dieu de l'Univers, qui nous donne la vie, l'être & le mouvement? Mais aussi y a-t-il quelque chose si fort au dessus de la sphère de l'esprit humain? C'est en vain qu'il met ses nerfs en action pour pénétrer l'essence & les attributs de l'Etre suprême dans un plus haut degré qu'il ne lui a plu nous révéler.

Cependant rien de si ordinaire à l'Homme que de prétendre s'élever à la connoissance des choses sublimes, par celle des plus basses. Où est le demi-Savant & le Candidat en quelque Science, qui n'aspire d'abord à ce qu'elle a de plus haut & de plus difficile? Le Géomètre aspire aussi-tôt à trouver la *Quadrature du Cercle*; le Mécaniste, le *mouvement perpétuel*; le Chimiste, l'*Or potable*; le Philosophe, la *Matière première du Monde*. C'est ainsi que se produit l'ambition d'Adam si profondément enracinée dans sa postérité, & que chaque enfant de la Terre s'élève jusqu'au Ciel pour le toucher du doigt.

Il infère delà qu'il y a nécessairement une suite, un ordre entre les Etres, & des degrés dans cet ordre, comme à une échelle par où il faut s'élever des inférieurs aux supérieurs, des extérieurs aux intérieurs; & il établit sur ce principe, qu'il faut prendre pour guide quelque Science, ou quelque méthode qui arrange toutes choses avec ordre, & qui distingue cet ordre par degrés, il faut de plus comparer cet ordre avec

Par-

l'arrangement de l'Univers. C'est cette méthode qu'il nomme *la Doctrine des Suites, & des Degrés ou de l'Ordre*, puisqu'il seroit aussi ridicule de prétendre acquérir la connoissance de l'Ame sans parcourir ces degrés, que de vouloir monter au Ciel par la Tour de Babel. Celui qui ne se servira pas de cette Echelle naturelle, n'atteindra jamais à la sphère éloignée où réside l'Ame de l'homme.

La Doctrine de cet arrangement ou de cet ordre consiste, selon lui, à connoître le rapport qui se trouve entre les choses supérieures & inférieures, les premières & les dernières. D'où il s'ensuit qu'il faut nécessairement s'appliquer à la Philosophie Mathématique des choses universelles, qui enseigne non-seulement à exprimer les choses supérieures par un arrangement de lettres & de mots, mais à les réduire par un certain calcul Philosophique approchant de l'analyse, du moins quant à la forme & aux règles. Il convient pourtant que ce progrès Mathématique est extrêmement pénible à la Faculté intellectuelle, bien qu'elle ait naturellement les principes de la Mathématique universelle, qui la rend capable des Sciences & des Arts, dont les règles lui servent à connoître les causes par les effets, & les effets par leurs causes.

Le savant *Locke* n'est pas éloigné de ce sentiment. *Peut-être*, dit-il (a), *si l'on considéroit avec tout le soin possible cette espèce de science qui roule sur les idées & les mots, elle produiroit une*
Lo-

(a) L. IV. Ch. 21.

Logique différente de celles qu'on a vues jusqu'à présent (a)... & je suis sûr qu'en suivant une bonne méthode, on pourroit porter une grande partie des choses à un tel degré d'évidence & de certitude, qu'un homme attentif & judicieux n'y pourroit trouver plus de sujet de douter que dans les propositions des Mathématiques qui lui ont été démontrées.

Le reste de son prélude est rempli de principes & d'expériences, qui confirment les règles qu'il établit pour procéder à la connoissance de l'Ame humaine. Quelque métaphysique que soit ce sujet en lui-même, il le traite néanmoins avec un ordre si clair, qu'il est intelligible au plus médiocre génie.

Il entre ensuite en matière en commençant, conséquemment à l'Anatomie du Corps humain, par établir un Fluide très pur, qui s'insinue dans les plus subtiles fibres pour arroser, nourrir, modifier, former & renouveler toutes les parties du corps. Il met ce Fluide au troisième degré de perfection, au-dessus du Sang pris dans le premier degré. Desorte que si l'on veut connoître l'Ame, il faut connoître ce Fluide, & examiner s'il est capable de produire les mouvemens du Corps. Mais comme il est très caché dans la Nature, il est impossible d'en connoître & d'en expliquer les influences, sans avoir la connoissance des suites ou degrés, de concert avec l'expérience.

Cela n'empêche pourtant pas, continue-t-il (b), qu'on

qu'on ne conçoive bien par la seule Faculté intuitive de l'Entendement, que ce Fluide, quoique la première substance du corps, ne coule d'une autre supérieure, & originairement de celles en qui résident les forces de la nature la plus parfaite, & dans lesquelles la Divinité a déposé, pour ainsi dire, les principes des choses naturelles.

Voici l'idée qu'il donne de ce Fluide. Il est, dit-il (a), renfermé dans le corps, dont il occupe les fibres qui sont les déterminations essentielles de son volume & par conséquent la forme du tout. Il met en mouvement le Muscle commun & les fibres motrices du Corps; & se modifiant ni plus ni moins que l'Esprit du Monde, il se mêle avec les autres corpuscules pour entrer dans le Sang & dans les Vaisseaux. Il en donne en même tems des preuves aussi subtiles que solides.

Il avoue même que ce Fluide très pur, qu'il appelle *Sang suréminent*, n'est point vivant, & qu'il est encore moins sensitif, pensant, intelligent, & par conséquent incapable de se proposer quelque fin. Car la Nature considérée en elle-même, est morte, quoiqu'elle contribue à la vie comme une cause instrumentale. Il faut chercher plus haut le principe de la vie, c'est-à-dire la Sagesse. C'est donc dans le premier Être, qui est lui seul la vie & la perfection de la vie, & la Sagesse même: & si ce premier Être n'étoit la vie & la Sagesse, rien n'auroit pu vivre dans la

Na-

Nature, & moins encore être sage, ni se mettre en mouvement.

Desorte que la Vie est une chose, & la Nature une autre. La vie regarde les fins & la nature, les moïens; car on comprend bien qu'on se propose une fin, sans penser d'abord aux moïens, & qu'on les choisit ensuite pour obtenir la fin par des effets physiques & par des causes instrumentales. On n'est donc censé vivre, qu'autant qu'on se propose des fins hors de soi. Cette Doctrine est confirmée par des raisonnemens propres à satisfaire les plus éclairés sur ces matières. Il n'en est point de plus intéressante ni de plus propre à tranquiliser l'Esprit humain, quoiqu'il n'en soit point de plus négligée, peut-être parce qu'elle demande l'application du monde la plus sérieuse. Mais cet Auteur en rend ici l'étude moins pénible, en réduisant pour ainsi dire la Métaphysique la plus insipide & la plus relevée, à une physique sensible & agréable.

Il adopte l'opinion d'*Aristote*, qui en vingt endroits de sa Métaphysique distingue parfaitement l'Esprit de l'Ame, & le reconnoit pour le principe par lequel nous vivons, & pour la forme, par laquelle on s'apperçoit que nous vivons; ce qui établit deux principes très distincts, qui déterminent ce fluide spiritueux qui est dit être l'Ame. Par l'un de ces Principes qui est matériel, ce Fluide peut exister & se mouvoir; par l'autre qui est spirituel, il peut vivre & être intelligent. De ces deux, il en résulte un troisième; c'est le principe par lequel il se détermine aux actes conformes aux fins de l'Univers.

Mais

Mais comme ce principe de se déterminer regarde le dernier Monde, où il est déjà déterminé, l'Ame aidée de ce Principe a dû descendre par autant de degrés, qui distinguent les substances & les forces du Monde. C'est pourquoi il existe des Organes moteurs qui excitent les Sens; & les uns & les autres ont quatre degrés. Le premier de ces Organes est le Fluide spiritueux, ou l'Ame à qui il appartient de représenter l'Univers, d'envisager les fins, de réfléchir sur ces idées, & principalement de déterminer. Le second Organe qui est inférieur à l'Ame, c'est l'Entendement, dont la nature est de penser & de vouloir. Le troisième est l'Esprit, qui connoit, imagine & désire. Le quatrième est formé des cinq Organes des Sens extérieurs. Il en est de même des Organes moteurs, dont les derniers sont les Muscles. Les mêmes degrés se trouvent dans l'Animal, qui n'est composé que d'Ame & de Corps; & c'est-là, dit-il, l'échelle par où chaque opération & chaque affection de l'Ame & du Corps montent & descendent.

Les preuves qu'il donne de ce Système ne sauroient être d'abord saisies de ceux qui sont prévenus des opinions vulgaires. Ses raisonnemens approchent de ceux de *Leibnitz* & de *Wolff*.

Notre Auteur prétend encore que l'Ame, au premier instant de son existence, a en elle les principes du mouvement & de la vie, & conséquemment qu'elle a la capacité de se contempler & de se connoître elle-même, & elle la conserve depuis le premier moment de la conception, jusqu'au dernier période de la vieillesse. Il n'en est pas
de

de même de l'Entendement, qui pour être éclairé de la lumière de l'Ame, doit être imbu des principes par les Organes des Sens extérieurs, par la médiation de l'Esprit. Desorte, que l'Entendement peut communiquer avec l'Ame, si on lui ouvre le chemin, & selon qu'il est instruit. D'où il conclut que l'Entendement humain n'a aucunes *Idees innées*, & qu'il n'est prévenu d'aucune loi; c'est l'Ame seule qui est dans cet état, & si elle n'avoit point ces idées & ces loix, elle n'auroit point de mémoire des choses apperçues par les sens; il n'y auroit point d'Entendement, point d'Animal organique qui fût participant de la vie.

Il infère de cette Doctrine le commerce établi entre l'Ame & le Corps; car, dit-il, si l'opération du Fluide spiritueux est l'Ame; si l'opération de l'Ame dans la substance organique Corticale est l'Entendement; si l'affection de tout le Cerveau, qui est le dépositaire des Sensations, est l'Esprit; & si la Faculté de sentir est dans les Organes de la Sensation; & la Faculté d'agir dans les Organes moteurs de son Corps, il est évident par la recherche raisonnable anatomique, que l'Ame n'a communication avec le Corps que par le moien des Organes.

On lit ensuite la différence des hommes aux bêtes, le Fluide pur des bêtes reçoit sa forme de la matière éthérée du second ordre, & au même degré de leur Organisme. Cette forme correspond à notre Entendement. Il prétend enfin avoir démontré, par les preuves qu'il a données de ce Systême, dans le cours de ce Traité, que le

le Fluide spiritueux humain est à l'abri de tout accident injurieux & destructif dans la Région Sublunaire, & qu'après la dissolution du Corps, dont il est le fluide, il est immortel, quoique ce ne soit, ni de sa nature, ni par lui-même; & il place la Société des Ames dans le Ciel comme dans leur centre.

Ce Système heurte violemment l'opinion de ceux qui croient l'Ame humaine mortelle, n'accordent l'Immortalité qu'à l'Esprit. Il ne combat pas moins les sentimens de ceux qui ne veulent pas que la matière pense. Ce Système enfin renverse de fond en comble l'opinion sensiblement fautive, qui refuse l'Immortalité à quelque partie de l'homme. Hé! qui n'a point dans l'Ame un certain sentiment de l'Immortalité? Qui est celui qui n'est point persuadé par beaucoup de notions, qu'après la dissolution de notre corps, il reste une partie de nous-mêmes qui ne descend point au Tombeau. Est-il enfin quelqu'un assez insensé pour ne pas désirer d'être? Or les desirs que fait naître la Nature n'étant jamais vains, on ne peut contester l'Immortalité à quelque portion de l'homme. C'en est assez pour lui épargner des réflexions desespérantes, en lui comblant l'affreux abîme de l'anéantissement.

Ses preuves sont prises de la suite, de l'ordre & des degrés des choses; car, dit-il, les premiers êtres peuvent exister sans les derniers, les supérieurs sans les inférieurs; les simples sans les composés; la partie sans le tout; la cause sans l'effet. L'Air le plus subtil, qu'il nomme *Aura prima*, existe sans l'Air qui lui est inférieur en subtilité:

celui-ci subsiste indépendamment de la matière éthérée, & elle existe elle-même sans le concours de l'Air commun & ordinaire. Si donc, conclut-il, le Fluide spiritueux est la première, simplissime, suprême, intime & très parfaite substance du Corps, & trois degrés au-dessus du Sang; s'il est déterminé sans aucun mélange par l'Air le plus subtil, s'il n'est participant d'aucun Atôme même, de la matière terrestre, il est donc au-dessus du Monde, de la nature des êtres qui lui sont postérieurs ou inférieurs; au-dessus, dit-il, de l'Âme des Bêtes; & l'unique inaltérable, & hors des atteintes de toutes les causes sublunaires, & par-conséquent immortel. Il est donc, à mon avis, la plus noble modification, la plus belle portion de ce que *Moïse* a nommé l'*Esprit de Dieu*, qui s'élevoit au-dessus des eaux; de ce que *Platon* appelle l'*Âme du Monde*, & de l'*Esprit Universel* que tous les Philosophes reconnoissent, sans en avoir jamais pu manier une portion pour l'employer à la composition de leur œuvre physique.

Ce Système est révoltant au premier coup d'œil; mais il est sensible & recevable, quand on saisit la force des raisonnemens de l'Auteur. Quelque abstraite que paroisse d'abord cette matière, elle devient palpable & évidente à mesure qu'on suit l'ordre des choses dans les preuves de ce Philosophe. Il conduit le Lecteur comme par la main jusqu'au laboratoire de la Nature, & au Sanctuaire de la Raison, où il voit ces Paradoxes dénoués & éclaircis. Il procède enfin si clairement de l'inférieur au supérieur; de l'exté-

rieur

teur à l'intérieur, des ruisseaux à leur source; il fait, en un mot, tant de combinaisons, qu'il vient enfin à la connoissance de l'Ame; & c'est ce qu'on appelle procéder méthodiquement, & raisonner avec justesse.

ARTICLE VIII.

The History of the Life of M. TULLIUS CICERO; By CONYERS MIDDLETON, D. D. Principal Library - Keeper of the University of Cambridge. London, printed for the Author. 1741.

C'est-à-dire :

La Vie de CICÉRON, par CONYERS MIDDLETON, Docteur en Théologie, & Premier Bibliothécaire de l'Université de Cambridge. A Londres, aux dépens de l'Auteur, 1741. 2 Vol. 4. Pag. 564. pour le I Volume, sans y en comprendre 40 autres pour l'Épître Dédicatoire, & pour la Préface, & pour le II. 591.

Cette vie de Cicéron a été parfaitement bien reçue en Angleterre, & l'on doit convenir qu'elle mérite, à tous égards, l'accueil favorable que les Anglois lui ont faite. Dans son *Épître Dédicatoire*, adressée à Mylord Harvev, Garde du Sceau Privé, l'Auteur avoue que c'est ce Seigneur qui lui en suggéra les premières idées,

K 2

qui

qui a soutenu jusqu'au bout son courage dans l'exécution d'un dessein qu'il croioit au-dessus de ses forces, & qui même, avant que l'Ouvrage ait été mis sous presse, a daigné le lire & le corriger. Cette particularité fournit à Mr. *Middleton* l'occasion fort naturelle de rappeler la mémoire de *Scipion* & de *Lélius*, qui ne refusèrent pas leur secours à *Polybe*, & qui retouchant les Pièces de *Térence*, en rendirent le stile plus élégant & plus pur. Telle fut la manière dont ces illustres *Romains* surent mettre à profit des momens de loisir, qui sont aujourd'hui si fort à charge à presque toute la Noblesse. Ils se livroient au commerce savant des plus Beaux-Esprits, & des meilleurs Ecrivains de leur Siècle, & se perfectionnoient eux-mêmes dans l'étude, & dans le gout des Belles-Lettres, en dirigeant la plume des autres. Qu'ils ont laissé peu d'imitateurs, & qu'il y a de Pais où les *Harvey* sont rares !

A l'aide d'une pareille assistance, le nouvel Historien de *Cicéron* a pu vaincre la défiance de lui-même, qui ne lui auroit pas permis de s'ouvrir une carrière si longue & si épineuse, & vaincre aussi toutes les difficultés qu'il y a rencontrées. Il met, dans sa *Préface*, à la tête de ces difficultés, celle qui se tire des préjugés du *Biographe*, & de ceux du *Lecteur*. Le *Biographe* se prévient aisément en faveur de son Héros, & Mr. *Middleton* confesse que, comme il a toujours extrêmement admiré *Cicéron*, il n'a pas cru devoir se contraindre, pour refuser à ce Grand-homme les justes louanges qu'il lui a paru mériter. Mais il avertit aussi que, pour ne se pas trop

trop abandonner à son penchant, il s'est toujours borné au simple récit des choses, dont il a eu soin de citer par-tout les garands & les preuves. Quant aux préjugés des *Lecteurs*, c'est la chose du monde où il règne le plus de bizarre caprice. Les uns accoutumés à lire *Cicéron* dans les Classes, ou ne regardent pas de bon œil un Auteur qui peut leur avoir coûté quelques coups de férule, ou ne sont nullement disposés à revenir des préventions qu'on leur donna dans le Collège, au sujet des illustres Contemporains dont cet Auteur a parlé; & les autres se persuadent trop facilement que tout ce qui est au-dessous du parfait Capitaine, & du fameux Conquérant, ne mérite qu'à peine une place au Temple de Mémoire. A tout cela, sans doute, il n'y a pas moyen de remédier, à moins que la Raison ne s'en mêle.

Un autre embarras, que l'Historien a trouvé sur sa route, est venu de la multiplicité presque infinie des Personnages qu'il lui a fallu montrer sur la scène, & dont il a dû peindre les divers caractères. Cependant il s'est tiré de ce pas si scabreux, en empruntant tous ses traits, non de son imagination, comme ne le font que trop de gens, mais de l'Histoire elle-même. Mais cette Histoire elle-même est précisément ce qui lui a donné le plus de peine, & lui a demandé le plus de travail. *Cicéron* aiant vécu dans ce *tems* si critique & si délicat, où la liberté de *Rome* tendoit à sa fin, y occasionna les plus grands mouvemens, & les révolutions les plus variées; & ayant commencé de bonne-heure à

prendre aux affaires publiques une part principale qu'il y conserva jusqu'à son dernier soupir, écrire sa vie, c'est donner le morceau le plus curieux, & le plus intéressant de l'Histoire *Romaine*, &, par cela même, un de ceux qui exigent le plus de recherches & d'attentions de toutes les sortes.

L'assemblage des matériaux, par lequel il a fallu commencer, n'est pas ce qui a coûté le moins à Mr. *Middleton*. La première chose qu'il n'a pu se dispenser de faire, a été de relire, la plume à la main, tout ce qui reste de *Cicéron*, afin d'en extraire tout ce qui entroit dans le vaste plan de sa vie. Comme l'Historien y a trouvé presque par-tout, & singulièrement dans les *Lettres*, des secours infinis pour le fond principal de son entreprise, il n'a point manqué d'en faire usage, par le soin qu'il a eu d'enchasser ces Extraits dans son Texte, en les traduisant de telle manière, que *Cicéron* y parle en *Anglois* avec la même élégance qu'il parloit la Langue *Latine*.

Les lumières que l'on peut tirer des Historiens *Grecs & Romains* n'ont pas été négligées. Mais les premiers doivent être lus avec de grandes précautions, & l'on doit aller bride en main sur leurs témoignages. Entendant peu le *Latin*, connoissant encore moins tous les usages de *Rome*, & jugeant trop par leur tems des intérêts & des affaires de la République, ils sont tombés en quantité de bévues. Ces défauts sont visibles dans *Plutarque*, & dans *Appien*, dont le dernier vint à *Rome* sous l'Empire d'*Adrien*, environ le tems où mourut le premier; cependant rien n'égale la

de-

Janvier, Février & Mars, 1742. 151

défiance où l'on doit être des rapports de *Dion*, qui ayant vécu sous les *Antonins* jusqu'à l'Empire de *Sevère*, & étant né sous le joug, & dans les premières dignités de l'Etat, auxquelles il fut élevé, par la faveur de ses Princes, se prévint sans mesure contre le Gouvernement Républicain. Etant dans ce gout, *Cicéron* pouvoit-il être à ses yeux qu'un objet très petit & très méprisable.

Après avoir recueilli tout ce qui se pouvoit de *Cicéron* lui-même & des *Anciens*, Mr. *Middleton* consulta les *Modernes*, qu'il avoit mis à l'écart jusqu'à ce tems-là, de peur d'épouser leurs passions, & de se laisser séduire à leurs préjugés. Mais parmi ces *Modernes* il en trouva quantité qui, contents de quelques petits traits tirés des sources, ne font guère que se répéter les uns les autres. Il en excepte pourtant *Sébastien Corrad*, & *François Fabrice*, dont il fait un grand cas, & qui lui ont fourni de grandes lumières. Il a aussi fait usage des *Annales* de *Piglius*, & n'a pas dédaigné non plus les secours qu'il a pu tirer de diverses Pièces *Françoises*, telles que sont en particulier, l'*Histoire des deux Triumvirats*; les *Révolutions du Gouvernement Romain*, & l'*Exil de Cicéron*, Pièces auxquelles il donne de grandes louanges, & sur-tout à la dernière.

„ Mais, ajoute-t-il, comme j'ai eu souvent
„ occasion de vanter l'utilité des Lettres de *Cicéron*
„ rom à *Atticus*, pour se faire les plus claires &
„ les plus justes idées de l'Histoire de ce tems-
„ là, je ne dois pas oublier de rendre justice aux
„ travaux d'un Homme, qui par son excellente

„ Traduction de ces Lettres, accompagnée d'un
 „ Commentaire judicieux, en a rendu l'utilité
 „ plus commune, & plus aisée à tout le monde.
 „ Je veux parler du savant Abbé *Mongault*, qui
 „ peu content de transcrire les Remarques des
 „ autres Commentateurs, ou de choisir ce qu'il
 „ y a de meilleur dans le fatras de tant de Volu-
 „ mes, s'est aquité de sa tâche dans le gout d'un
 „ vrai Critique, & par la force de son propre
 „ génie, a heureusement expliqué divers en-
 „ droits, que tous les Interprètes desespéroient a-
 „ vant lui que l'on pût jamais déchiffrer. Puis donc
 „ qu'à présent l'obscurité de ces Lettres est en
 „ grande partie dissipée par les soins de ce labo-
 „ rieux Ecrivain, & qu'elle l'est singulièrement
 „ pour ses Compatriotes, à l'usage & dans la
 „ Langue desquels il a écrit, je ne saurois que
 „ m'étonner de ce que les Jésuites *Catrou* &
 „ *Rouillé* n'ont pas daigné faire usage de ce se-
 „ cours, qui assurément ne leur auroit pas été
 „ inutile. Car autant que je puis juger de leur
 „ Histoire Romaine, par le peu que j'ai eu la
 „ curiosité d'en lire, il me paroit que ce secours
 „ leur auroit épargné quantité de fautes dans les-
 „ quelles ils sont tombés tant au sujet des Person-
 „ nes, qu'à celui des évènements du tems de
 „ *Cicéron*".

C'est donc ici, comme on voit, un Ouvrage
 travaillé dans le gout le plus opposé à celui de
 ces deux fameux Jésuites. Point de fiction; point
 de Discours supposés; point de déguisement dans
 les faits; point d'artifice pour prévenir le Lecteur;
 point de manège pour charger les peintures. E-

Janvier, Février & Mars, 1742. 153

galement éloigné du fard & de la négligence, le stile de Mr. *Middleton* est toujours convenable au sujet qu'il manie, & son *Histoire* approche si peu du *Roman*, qu'il n'y lâche pas un seul trait de quelque conséquence, qu'il ne le justifie par des garands respectables, qu'il indique au bas de la page, ou dont souvent il y donne les propres paroles. Parmi ces traits si frappans & remarquables, sont ceux qui regardent l'amour de la Patrie & de la Liberté, dont on sait que *Cicéron* fut épris jusqu'à l'enthousiasme, dont il remplit ses Lettres, ses Harangues, & tous ses Ouvrages, & qui par conséquent reviennent ici en une infinité de rencontres. On peut dire que ces Vertus ne parurent jamais plus belles à Rome, & n'y agirent peut-être jamais avec plus de force, que dans ces derniers & funestes tems où allant expirer, elles firent les plus grands efforts pour se défendre du Despotisme qui leur mettoit le pied sur la gorge. Par-là, sans doute, autant que par aucun autre endroit, cette Histoire a paru intéressante aux Anglois. Aussi voit-on qu'imprimée aux dépens de l'Auteur, & par la voye des *Souscriptions*, il y a peu de personnes considérables dans le Royaume, qui ne se soient fait honneur de grossir la liste des Souscripteurs. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi quelques Étrangers d'un haut rang qui y paroissent, tels que Mr. d'Aguesseau, Chancelier de France, Mr. Fagel, Mr. Hop, Envoyé des *Etats Généraux*, Mr. de Huybert, Seigneur de *Kruiningen*, Mr. le Chevalier *Ossorio*, Envoyé du Roi de Sardaigne, Mr. *Rumpff*, Envoyé des *Etats Généraux* en Suede, Mr. l'Ab-

bé *Salier*, Bibliothécaire de Sa M. T. C. & quelques autres, peut-être, qui m'ont échappé. Mais on ne sauroit croire le nombre qui s'en trouve de la seule Nation *Britannique*. J'y ai compté plus de deux cens Princes, ou Princesses, ou Pairs temporels, ou Evêques, ou Dames de la première qualité, sans parler d'une multitude presque sans fin de Gentilshommes, d'Officiers, de Négocians, de Gens de Lettres de toutes les Professions, & de Bibliothèques Publiques, où je n'ai pourtant pas trouvé la Souscription de la Bibliothèque Royale dont la garde est confiée au Dr. *Bentley*, ce qui pourroit bien venir en grande partie des Démêlés qu'il y eut entre ce Savant & le Dr. *Middleton*, il y a 22 ans, au sujet de l'Edition singulière du Nouveau Testament que le premier promettoit.

Que l'on ne s'imagine pas pourtant, sur ce que je viens de dire, que le nouvel Historien de *Cicéron* ne s'attache qu'à la Politique, & se borne à développer les affaires d'Etat. Son exactitude porte également sur tout le reste, sur les Loix, sur les Usages, sur la Religion populaire de *Rome*, sur les Belles-Lettres, sur les Sciences, sur la Philosophie, en un mot sur tout ce qui est relatif à la vie, aux Sentimens, aux Etudes, & aux Ouvrages du Grand-homme, dont il donne l'Histoire. Il ne néglige aucune occasion, dans son Texte, de fournir sur toutes choses, les éclaircissemens dont les Lecteurs ordinaires ont besoin, ou dont les plus Savans peuvent même utilement profiter; & lorsque son Texte ne lui permet pas commodément de le faire, il s'aquite de
ce

ce devoir dans ses *Notes*, où l'on trouve de la Critique, de la Philologie, & tout ce que l'on peut exiger de pareil, dans un gout non moins judicieux qu'éclairé.

Il est pourtant vrai que *Cicéron* paroît bien plus ici en qualité de Magistrat important, & de l'une des premières Têtes de la République, que comme Orateur, que comme Savant, & que comme Philosophe. Aussi est-ce en l'envisageant sous le premier point de vue, comme le principal, que Mr. *Middleton* a cru devoir préparer ses Lecteurs à l'Histoire de cette Vie, par une idée générale du Gouvernement *Romain* depuis *Romulus* jusqu'au tems dont il parle; & c'est par là qu'il finit sa *Préface*. Je n'en traduirai que le Paragraphe suivant, parce que l'on y pourra voir, tout à la fois, le Plan de l'Auteur, & la Méthode qu'il y a suivie.

„ *Cicéron*, dit-il, & d'autres Auteurs, ont très
 „ souvent vanté la constitution de *Rome*, com-
 „ me le plus parfait de tous les Gouvernemens,
 „ parce que par un heureux tempérament (a) il
 „ étoit composé des trois différentes sortes, que
 „ l'on distingue d'ordinaire; & qui sont le *Mo-*
 „ *narchique*, l'*Aristocratique*, & le *Populaire*.
 „ Le Roi étoit élu par le Peuple, pour être le
 „ Chef de la République, pour conduire les
 „ Trou-

(a) *Status esse optima constitutam Rempublicam, que ex tribus generibus illis, regali, optimo, & populari, confusa medice. Fragm. de Repub. 2. Cum in illis de Republica libris, persuadere videatur Africanus omnium Rerumpublicarum nostrarum veteram illam fuisse optimam. De Leg. II. 10. Polyb. L. VI. p. 460. Dion. Halic. Lib. II. 82.*

„ Troupes en tems de guerre, & pour mainte-
 „ nir les Loix dans celui de la Paix. Le Sénat,
 „ élu aussi par le Peuple, étoit le Conseil de ce
 „ Prince, qui étoit obligé de se conduire en tout
 „ sur leur avis; mais la Souveraineté résidoit dans
 „ le Corps des Citoyens ou dans le général de la
 „ Société (a), dont la prérogative étoit, de faire
 „ les Loix, de créer les Magistrats, de déclarer
 „ la guerre, & de revoir par Appel, toutes les
 „ sentences prononcées tant par le Roi que par
 „ le Sénat. Quelques Ecrivains ont nié ce Droit
 „ d'Appel au Peuple; mais (b) Cicéron le met ex-
 „ pressément au nombre des Constitutions Roya-
 „ les, & le dit aussi ancien que la fondation de
 „ la Ville; ce qu'il avoit démontré avec plus d'é-
 „ tendue dans son Traité de la République; du-
 „ quel Sénèque a cité (c) un Endroit qui confirme
 „ ce que nous venons d'en dire; & ce dernier
 „ insinue que ce même Droit étoit aussi reconnu
 „ dans les Livres Pontificaux. Valère Maxime,
 „ en donne un exemple, qui est aussi confirmé
 „ par Tite-Live, & c'est (d) celui d'Horace qui
 „ ayant été condamné à la Mort par Tullus, pour
 „ avoir

(a) Dion. Halic. Lib. I. 87.

(b) *Nam cum a primo Urbis ortu, regis institutis, partim etiam legibus, auspicia, caeremoniae, comitia, provocaciones... divinitus essent instituta.* Tulc. Quæst. IV. 1.

(c) *Cum Ciceronis libros de Repub. prebendit... notat Provocationem ad populum etiam a Regibus fuisse. Id ita in Pontificalibus Libris aliqui putant, & Fenestella.* Seneca, Ep. CVIII.

(d) *M. Horatius interfectæ Sororis crimine a Tullio Rege damnatus, ad populum provocato judicio, absolutus est.* Val. Maxim. VIII. 1. Vid. Liv. 1. 26.

„ avoir tué sa Sœur , fut absous par le Peuple
 „ auquel il avoit appelé. Telle fut la constitu-
 „ tion originaire de Rome , même sous les Rois ;
 „ parce qu'en fondant un Etat , où il n'y avoit
 „ point encore de force compulsive , il étoit né-
 „ cessaire d'y attirer les gens par tous les moyens
 „ les plus engageans (a) , & que de tous ces
 „ moyens aucun ne pouvoit être plus efficace ,
 „ que la certitude de la liberté , & que le privi-
 „ lège de faire leurs propres Loix”.

Cette forme primitive du Gouvernement subit
 diverses révolutions dont la suite. L'article le
 plus essentiel , qui étoit celui de la liberté , gagna
 pourtant par l'expulsion des Rois , devenus des-
 potiques , & se maintint , non sans danger &
 sans peine , jusqu'au tems que *Cicéron* vint au
 monde , & que cette liberté périt en quelque
 manière avec lui , comme on le voit dans l'His-
 toire que Mr. *Middleton* nous donne ici de la Vie
 de cet illustre Romain. Il l'a partagée en XII
 Sections , qui forment comme autant d'Epoques
 remarquables , & à la tête de chacune desquelles
 on voit une Vignette très joliment dessinée , qui
 repré-

(a) „ Romulus semble avoir emprunté le plan de son
 „ nouvel Etat de l'ancien gouvernement d'Athènes , tel
 „ qu'il fut établi par *Thésée* , qui engagea les Tribus
 „ & les Familles de l'Attique qui étoient dispersées , à
 „ former une seule Ville , & à vivre dans l'enceinte
 „ des mêmes murs , sous un gouvernement libre & po-
 „ pulaire , en distribuant entre tous , sans distinction ,
 „ les Droits & les honneurs , & ne se réservant à lui-
 „ même , que la seule prérogative d'être leur Capitaine
 „ dans la guerre , & l'exécuteur de leurs Loix ” , &c. Voy.
 Plutarque , dans la Vie de *Thésée* , p. XI, Toutes ces Notes
 sont de Mr. *Middleton*.

représente un des faites les plus intéressans qu'il y ait dans l'article.

La I *Section* commence au 3 de *Janvier* de l'an 647 de la fondation de *Rome*, qui fut celui de la naissance de *Cicéron*, & finit à l'année 31 de sa vie, lorsque sous le Consulat de *Cn. Octavius* & de *C. Scribonius Curio*, il fut fait *Questeur*, ou l'un des Trésoriers Généraux de la République; honneur qui, de droit, lui ouvroit la porte pour entrer dans le Sénat. La II *Section* pousse son Histoire jusqu'à son âge de 43 ans, que sous le Consulat de *L. Julius César*, & de *C. Marcius Tigulus*, il fut choisi Consul, à l'exclusion de *C. Antoine* & de *Catilina*. L'Histoire de son Consulat occupe toute la *Section III*. La IV renferme les événemens qui se passèrent depuis le Consulat de *Junius Silanus*, & de *Laecinius Murena*, jusqu'à celui de *Pison* & de *Gabinus*, que *Cicéron* se condamna lui-même à l'exil, pour se dérober à la violence de ses ennemis. Il étoit alors dans sa 49 année; & dans sa 50, c'est-à-dire sous le Consulat de *Lentulus Spinther*, & de *Metellus Nepos*, il fut rappelé avec honneur, ce qui fait la matière de la V *Section*. La VI se termine à la rupture ouverte de *Pompée* & de *César*, lorsque sous le Consulat du premier, & de *Metellus Scipion*, on voulut ôter à son Rival le Gouvernement des *Gaules*, l'an 701 de la fondation de *Rome*. On voit dans la VII la décision de cette grande querelle, par la victoire que *César* remporta sur *Pompée* à *Pharsale*, sous le II Consulat du premier, & sous celui de *Servilius Vatia Isauricus*. Dans la VIII *César*
con-

continue à vaincre, devient le maître de *Rome*, est fait Dictateur, & périt enfin par un Assassinat l'an 709 de *Rome*, & le 63 de *Cicéron*. Dans le cours de la même année, il se passa diverses choses considérables dans la Ville, qui se trouva dans les mouvemens les plus convulsifs, jusqu'à ce qu'*Antoine* assiégeant *Brutus* dans *Modène*, le jeune *Octave* se mit à la tête de ses Troupes pour soutenir le courage des Républicains, en attendant que les Consuls désignés *Pansa* & *Hircius* pussent mener à leur secours le gros de l'Armée, & c'est-là que la IX *Section* finit. La X ne va pas plus loin qu'à la levée du siège de *Modène*, où *Antoine* défait est obligé de se retirer avec précipitation, vers les *Alpes*, après avoir perdu l'élite de ses Troupes. *Antoine* s'intrigue auprès d'*Octave*, & le Triumvirat s'étant formé entr'eux deux, & *Lepide*, moyennant des Sacrifices mutuels qu'ils se firent, *Octave* abandonna lâchement à la fureur d'*Antoine*, *Cicéron*, dont la Tête fut coupée le 7 Décembre de l'an 710 de *Rome*, environ dix jours après la Conclusion du Triumvirat, & à l'âge de 63 ans, onze mois & cinq jours. C'est ce qui fait le sujet de la *Section* XI; & la XII est entièrement destinée à donner le caractère personnel de cet illustre Romain, qui, après avoir parlé pour la liberté pendant toute sa vie, avec une éloquence qui l'emporta sur celle des anciens Orateurs d'*Athènes*, eut enfin le bonheur, dirai-je, ou le malheur de mourir avec elle.

Nous sentons parfaitement le plaisir que nous ferions à quantité de Lecteurs, si nous entrions
ici

ici dans le détail de cette Histoire, où la grandeur des évènements n'attache pas moins que celle des Personnes. Mais outre que la matière est trop vaste, & que des Extraits superficiels irriteroient plus la curiosité qu'ils ne la pourroient satisfaire, nous ne doutons point que cet Ouvrage ne soit bientôt traduit en *François*, parce que si cela n'arrivoit pas, le Public joueroit terriblement de malheur, au-milieu de tant d'autres Traductions moins utiles, dont il est surchargé. Tout ce que nous pouvons donc faire, sera de finir cet article par le précis de la XII & dernière *Section* de l'Histoire de Mr. *Middleton*.

Ce qu'il y eut d'odieux dans la mort de *Cicéron* retomba presque tout entier sur *Antoine*. La tâche ne laissa pas d'en réjaillir sur *Auguste*, qui n'y montra pas moins d'ingratitude, que de perfidie. Aussi remarque-t-on qu'*Horace* & *Virgile* n'ont jamais dit un mot de cet illustre Patriote, & qu'il n'y eut dans ce tems-là, que *Tite-Live* (a), accusé par ce Prince d'être dans le Parti de *Pompée* (b), qui osa faire l'éloge de *Cicéron* dans son Histoire, quoiqu'*Auguste* lui-même (c), trouvant un Livre de ce dernier entre les mains de son Petit-fils, ne put s'empêcher de lui dire: *c'étoit un savant homme, mon Enfant, & qui aimait bien sa Patrie*. Sous l'Empire de *Tibère*, *Paterculus* (d) eut le courage de faire l'éloge de *Cicéron*, & l'on ne vit plus à Rome après lui, ni Orateurs, ni Historiens, ni Poètes, qui ne tins-

sent

(a) Tacit. Ann. IV. 34.

(b) Seneca, Suas. VI.

(c) Plutar. in Cicero.

(d) Paterc. II. 66.

sent le même langage, jusqu'à ce qu'enfin *Erasme* (a) a été jusqu'à dire, que s'il eût été Chrétien on n'auroit pas manqué de le mettre au nombre des Saints.

Cicéron étoit grand & mince, le cou fort long, les traits réguliers & mâles, avec une physionomie prévenante, quoique grave, dont la douceur & la sérénité lui attiroient également l'affection & le respect. Sa constitution, quoique naturellement foible, devint capable de soutenir les plus grandes fatigues par l'attention qu'il prit de la fortifier, par le bain, par la friction, par la promenade (b), & sur-tout par le régime, & par la tempérance. Dans ses habits il étoit propre sans affectation, évitant avec un soin égal, les deux extrémités opposées. Dans son domestique, & dans son commerce, il fut doux & aimable, bon parent, bon ami, & bon maître. Dans l'amitié, sur-tout, qu'il appelloit (c) *la Mère des Vertus*, & dont il a si bien écrit, personne n'en connut, ni n'en remplit mieux les devoirs : Facile d'ailleurs à se réconcilier avec ses ennemis, c'étoit sa maxime (d) que les *haines doivent être mortelles, & les amitiés immortelles*. Sa manière de vivre répondoit à son état & à son rang;

(a) *Etalm. Ciceroni. vers. finem. Quem arbitror, & Christianam Philosophiam didicisset, in eorum numero censendum fuisse, qui nunc ob vitam innocentem pieque transactam, pro Divis honorantur,*

(b) *Epist. Famil. VII. 26.*

(c) *Pro Planc. 33 De Finib. II. 22.*

(d) *Pro C. Rabirio. Post. 12.*

sang ; bien entendu que sa maison (a) étoit toujours ouverte aux Savans & aux Gens de mérite, & qu'il s'y ménageoit aussi toujours des heures réglées, pour se livrer tout entier ou à l'étude ou à sa Famille. A Table, avec ceux qui l'invitoient ou qu'il avoit invités, il étoit l'ame de la Compagnie (b), naturellement facétieux, & tourné à la raillerie ; Talent qui lui fut quelquefois utile (c), mais qui souvent aussi poussé trop loin lui fit un grand tort ; ce qui ne laissa pas de plaire en général, puisque, lui vivant encore (d), on fit un recueil de ses bons-mots, qui fut dédié à lui-même, & que César Dictateur (e) chargea expressément quelques Personnes de lui rapporter tout ce qui en venoit à leur connoissance.

Il eut, en divers endroits de l'Italie, quantité de belles maisons, dont les meubles & les ornemens, marquoient le gout délicat, & les grandes richesses du Maître. Cela surprend d'abord, lorsque l'on fait réflexion que sa Famille, quoiqu'Equestre, étoit avant lui dans une grande médiocrité de fortune. La surprise cesse lorsqu'ensuite on considère les Magistratures qu'il remplit, les Provinces qu'il gouverna, & les magnifiques présens que les Princes, & les Etats étrangers avoient coutume de faire aux Grands de Rome, dont la protection leur étoit nécessaire. Dans la seule Cilicie, où Cicéron épargna à la République

(a) De Nat. Deor. I. 3. Brut. 433.

(b) Ep. Famil. IX. 13, 24, & 26.

(c) Plut. in Cic.

(d) Ep. Famil. XV. 21.

(e) Ep. Famil. IX. 26.

un million de Livres Sterling, que les autres Gouverneurs détournoient dans leur poche, il se trouva (a), tous fraix faits, au bout de son année de Gouvernement, la valeur de près de 20 mille Livres Sterling, légitimement acquis, qu'on lui remit à Rome. Ajoutez à cela les legs testamentaires, qui, selon l'usage d'alors parmi les Romains, ne manquoient jamais aux Personnes qui tenoient un grand rang dans l'Etat, ou qui avoient rendu des services; & de cet article seul Cicéron avoue lui-même (b) qu'il avoit hérité d'environ deux cens mille Livres Sterling.

Ne connoissant aucune des passions injustes & fâches qui dominent presque tous les hommes, & l'envie encore moins que toute autre; d'ailleurs d'une grande retenue à l'égard du Beau-Sexe, quoique (c) facile à compter trop sur la bonne fortune, & à perdre trop courage dans la mauvaise, il n'eut proprement de passion marquée que l'amour de la gloire, & la soif des louanges (d), qui, de son propre aveu, alloit jusqu'à la vanité. Ses ennemis lui en firent un crime, & ses admirateurs ont eux-mêmes jugé, pour la plupart, que ce fut un grand foible. Mr. Middleton le défend ici contre les jugemens des uns & des autres, & remarque, avec beaucoup de raison (e), que le désir d'immortaliser son nom par

de

(a) Epist. ad Attic. XI. 1.

(b) Philip. II. 16.

(c) Asin. Poll. ap. Senec. Suas. VI.

(d) Ep. Famil. IX. 4. Ad Attic. I. 15, 11, 17.

(e) Pro Milon. 35.

de belles actions, étoit la seule espérance, digne & noble, qui pût animer des Payens. Il observe aussi après *Quintilien* (a), que si *Cicéron* „ rap-
 „ pella si souvent la mémoire des services qu'il
 „ avoit rendus à la République, ce ne fut pas
 „ tant pour se vanter, que pour se défendre, afin
 „ de repousser la calomnie, & de justifier sa con-
 „ duite lorsqu'elle étoit attaquée”.

A considérer ensuite ce Grand-homme du côté du Savoir & des Lettres, on peut dire qu'il fut universel, & qu'il excella en tout genre. *Rhetorique, Poésie, Philosophie, & Jurisprudence, Histoire, Critique, Politique, Morale*, tout fut à sa portée, & sur tous ces articles, il n'eut point de supérieur ou d'égal. Aussi (b) personne jamais ne perdit moins de tems, & ne sçut mieux l'employer à l'étude. Il suffiroit de ses seules *Lettres* pour en juger, quoiqu'il ne nous en reste que mille ou environ, qui même ont été toutes écrites depuis qu'il eut 40 ans, & que cela ne soit presque rien au prix du grand nombre de Volumes que les Anciens en possédèrent, & qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Comme *Cicéron* ne les avoit point écrites pour le public, on n'y voit qu'avec plus de facilité, l'étendue de ses lumières, & la beauté de ses sentimens. On y voit sur-tout, avec un mélange de pitié & d'admiration, les derniers & les éloquens soupirs de la liberté expirante.

Nous

(a) *Quintil.* XI. 1. & *Cicéron* lui-même. *Pro Dom.* 35, 36.

(b) *Pro Archia.* 6. *Pro Planco* 27. *Ep. ad Quint.* III. 3. *Ad Att.* II. 23, &c.

Nous avons perdu l'*Histoire* de son *Consulat* qu'il écrivit en *Grec*, celle de sa *Vie*, jusqu'au retour de l'*Exil*, qu'il écrivit en *Vers Latins*; ses *Anecdotes*; ses *Traités de l'Histoire Naturelle*; & il n'eut pas le tems de composer l'*Histoire Romaine*, à laquelle il pensoit pour satisfaire quelques amis qui la lui demandoient. Il ne nous reste que des *Fragmens* de ses *Poësies*, dont il faut avouer que la gloire fut éclipsée, par la venue prochaine de *Virgile* & d'*Horace*, mais dont on peut dire aussi que la réputation se seroit soutenue, s'il n'avoit pas eu le desavantage d'être suivi de si près par ces deux illustres Poètes, & par quelques autres de leurs contemporains. Nous ne dirons rien de son *Eloquence Oratoire*, quoique Mr. *Middleton* s'y étende beaucoup, parce qu'il nous seroit difficile d'abrégér ce qu'en dit ce dernier. Pour la même raison nous serons aussi fort courts sur l'article du *Philosophe*, qui vient après celui de l'*Orateur*.

Cicéron s'étoit rangé aux sentimens de la *Nouvelle Académie*, qui, tenant le milieu entre les *Stoïciens*, qui ne doutoient de rien, & les *Pyrrhoniens*, qui doutoient de tout, substituoit le *Probable* au *Certain* des premiers, & le *plus Probable* à l'*Incertitude* universelle des autres. Delà vient que dans ses *Ouvrages* (a), il produit, avec la même force, les raisons du pour & du contre; ce qui n'empêche pas que l'on ne voye, avec clarté, de quel côté son esprit & son cœur penchoient sur les grands articles de la Religion

Naturelle. Il est évident que personne ne porta jamais réellement plus loin que lui, dans le Paganisme, la persuasion de l'Existence de Dieu, de l'empire d'une Providence, de l'Immortalité de l'Âme, & d'un état à venir. Il s'ensuit assez naturellement qu'il ne put avoir grande opinion de la Religion populaire de Rome; & les preuves, que son Historien en a recueillies, ne permettent point d'en douter. Quant à la Morale, tant de Théorie que de Pratique, il n'y en eut jamais, après celle de Jésus Christ & des Saints, ni de plus belle, ni de plus complète, ni qui fût appuyée sur des fondemens plus solides. Mr. Middleton, qui n'a pas manqué d'en relever tout l'éclat, finit son Ouvrage par ce qu'il a pu recueillir de la Vie du Frère, du Fils, & du Neveu de Cicéron. Chaque Volume a sa Table des Matières à part.

ARTICLE IX.

COMMENTAIRE sur le NOUVEAU TESTAMENT. Par le P. HARDOUIN. Second Extrait.

ON a déjà vu (a), que, selon le P. Hardouin, le Nouveau Testament a été écrit originairement en Latin, dont le Grec que nous avons aujourd'hui, n'est qu'une Version, faite par

(a) Tom. XXVII. Part. I. Art. VI. pag. 166 de cette Bibliothèque.

par des gens qui n'entendoient ni Latin ni Grec dans la vue de favoriser des Hétérodoxies. Ce Système est assez lié avec les autres opinions paradoxes de cet Auteur : aussi l'avoit-il adopté, depuis longtems ; car on sait qu'il en fit l'ouverture à quelques Etrangers en 1716, & qu'il leur communiqua sa remarque sur le mot *delibor*, qui se trouve 2 *Tim.* IV. 6.

Pour parler avec plus de précision, notre Auteur entend par l'Original du Nouveau Testament l'Edition de *Clément VIII*, telle qu'elle est entre les mains de tout le monde ; y compris non seulement la division en Chapitres (a), mais aussi tous les points, qui distinguent les périodes ; les Lettres capitales ou petites au commencement d'un mot, & les points sur la Lettre *i*, dont il croit pouvoir tirer des secours considérables pour fixer le vrai sens de l'Ecriture, & pour la bien interpréter. *Apex*, *Matth.* V. 8. est, selon lui, le point sur la Lettre *i*. *patris*, *Luc.* II. 49. fait tout un autre sens que *Patris*. La même différence se trouve entre *apostoli* & *Apostoli*, *Philipp.* II. 25. Entre, *nec credunt in quo & positi sunt* ; &, *nec credunt, in quo & positi sunt*, 1 *Pierr.* II. 8 ; entre *verbo* & *Verba* 1 *Jean* I. 1. Ceux qui ont vu des Editions antérieures à celle de *Clément VIII*, ou bien des Manuscrits, auront de la peine à lui passer ces réflexions critiques.

Il ne se sert pas plus heureusement de ces mêmes armes pour combattre le Nouveau Testa-

L. 4

ment

ment Grec. Ayant trouvé *αὐτὸν τὰ ἱμάτια*, *Act. XVI 22*, il a cru, que celui, qui, selon lui, a traduit le Nouveau Testament en Grec, avoit falsifié ce passage, en mettant *αὐτὸν*, au-lieu d'*αὐτῶν*, pour favoriser une allégorie hétérodoxe, Car, selon la première accentuation, les Magistrats de *Philippe* déchirèrent leurs propres habits, au-lieu que selon la dernière ils firent déchirer les habits de *St. Paul & de Silas*. Il devoit pourtant savoir, que la Leçon qu'il donne n'étant qu'une simple faute d'impression dans les deux premières Editions de *R. Etienne*, on ne la pouvoit sans injustice attribuer au Traducteur ou à l'Auteur même.

Je ne m'arrêterai pas aux en-troits, qui tendent à rendre l'Orthodoxie du Texte Grec suspecte. Les preuves que le *P. Hardouin* en donne sont si obscures & si alembiquées, qu'elles ne sauroient nuire à la plupart des Lecteurs, qui ne les entendent pas; & ceux qui les entendent, s'appercevront aisément que ce ne sont que des Visions toutes pures.

Le fort des Objections du *P. Hardouin* contre le Texte Grec du Nouveau Testament tombe sur l'érudition de ceux qui nous l'ont donné. Il y revient très souvent, & avec une confiance, qui ne laisseroit pas d'être très choquante, quand même ce ne seroit pas la première fois qu'on débiteroit de pareilles opinions. „ Cette expression est barbare, dit-il, *Matth. VIII. 8.*
 „ *XIV. 6. XVII. 24; Luc. VI. 7. XI. 20.*
 „ *XII. 58. XVII. 24. XX. 9. XXIV. 16;*
 „ *Jean IV. 16; Act. XVII. 23. XIX. 12. XX. 6;*
 „ *Rom.*

„ Rom. I. 28. Une autre est ridicule, *Marc.*
 „ VIII. 26; *Luc.* I. 42. III. 14; une autre est
 „ nouvelle, & n'a pas été en usage que long-
 „ tems après le siècle des Apôtres; une autre ne
 „ fait point de sens, *Marc.* II. 1; *Act.* XI. 19;
 „ une autre est absurde, *Marc.* XV. 40; *Luc.*
 „ XXII. 51; *Rom.* II. 12; une autre obscure
 „ & forcée, *Luc.* XV. 12. une autre très froide,
 „ vs. 30, &c.

Mais il s'agit de prouver ce qu'il avance.
 Pour première preuve, le P. *Hardouin* nous donne sa propre érudition. *Si Græco homini venit aliquando in mentem ut κηφαλαῖον eo sensu diceret, habear Græce ignarus. Marc. XII. 4.* S'il est venu dans l'esprit d'un Grec de se servir de ce mot dans le sens, dans lequel on le trouve ici, je veux passer pour ne pas entendre la Langue Grèque. Je doute si cette preuve est satisfaisante, & si du moins les Protestans ne se détermineront pas plutôt pour les Ecrivains sacrés que pour le P. *Hardouin*, quand il faudra opter entre les deux.

Si on vouloit discuter ce point, comme il faut, le P. *Hardouin* seroit obligé de nous montrer par l'Histoire, que certains mots sont de nouvelle date, & postérieurs aux tems des Apôtres; & que certaines phrases, que nous trouvons dans notre Texte Grec du Nouveau Testament, ont été condamnées avec raison par les anciens Grammairiens. De l'autre côté ses Antagonistes seroient tenus à produire des exemples tirés des bons Auteurs, contemporains des Apôtres, pour prouver que ces mots & ces manières

de parler étoient alors en usage. Il semble même, que c'est sur-tout à ces derniers, qui tiennent pour l'affirmative, à apporter des preuves solides de ce qu'ils avancent. La chose n'est cependant pas si facile à exécuter; il n'y a que très peu de Commentateurs, qui aient pris à tâche de nous donner la vraie signification des mots & des phrases, telle qu'on la trouve en comparant les passages parallèles des autres Auteurs. Il étoit plus facile d'écrire de longs Commentaires en Controversiste qu'en Critique; comme il est beaucoup plus facile de dire, qu'un tel mot ou une telle expression ne se trouve dans aucun Auteur Grec, que de démontrer le contraire; ce qui demande non seulement une grande lecture, mais encore une plus grande application. Les Pères Grecs nous auroient pu être d'un grand secours, s'ils n'avoient pas mieux aimé employer leur tems à combattre les Hérétiques, & à les priver de leurs Evechés, qu'à éclaircir la Bible. Et si *Eustace*, au-lieu de nous donner deux grands *in folio* sur *Homère*, avoit voulu commenter le Nouveau Testament, il auroit fait sans doute un Ouvrage plus digne d'un Evêque, & plus utile à l'Eglise,

La difficulté devient beaucoup plus grande, quand on a à faire avec le P. *Hardouin*. Montrez-lui dans *Platon*, dans *Xénophon*, *Aratus*, *Méandre*, *Strabon*, dans les *Septante*, dans *Josèphe*, les mêmes expressions Grèques, qu'il critique dans le Nouveau Testament, vous n'avancerez rien. Il vous dira tout nettement, que ce ne sont pas des Auteurs à citer, que tous ces

Ecrits

Ecrits ont été forgés au douzième siècle par une Société de Moines Latins. Ce procédé est tout-à-fait extraordinaire; car si le P. *Hardouin* croit que tous les Livres Grecs sont supposés, qu'entend-il par la connoissance véritable de la Langue Grèque? Et d'où a-t-il puisé cette connoissance, dont il se vante tant? S'il en admet les uns & rejette les autres, il devoit nous en avoir donné un Catalogue raisonné; autrement il n'y a pas moyen d'entrer en lice avec lui.

Le P. *Hardouin* a trouvé un moyen plus court pour tourner en ridicule quelques expressions du Nouveau Testament Grec, & pour prouver qu'elles ne viennent pas des Apôtres mêmes. Le voici. Il les traduit mot pour mot en Latin, & quelquefois aussi en François; il montre qu'un tel arrangement de paroles ne fait aucun sens ni en Latin ni en François, ou bien que le sens en est absurde. D'où il prétend être en droit de conclurre, que jamais telles expressions n'ont pu être en usage parmi les Grecs. Il n'y a pourtant rien de plus foible que cet argument. Ne fait-on pas que chaque Langue a ses idiotismes & ses usages, qu'on ne sauroit traduire mot pour mot dans une autre Langue? C'est à peu près par la même méthode, qu'un François a voulu prouver, que les Allemands n'ont pas le sens commun, parce qu'ils disent: *qu'êtes-vous pour un homme?*

Avant que de quitter cette matière, il faut encore examiner une remarque, qui est souvent répétée par le P. *Hardouin*. Les Manuscrits Grecs du Nouveau Testament varient entre eux. Cela

Cela est vrai. Donc, dit-il, le Grec n'est qu'une Version, & il y a autant de différentes Versions Grèques, qu'il y a de Copies, qui ont toutes pour Original la Vulgate Latine. Cette Conclusion est un peu précipitée. Pour raisonner juste, il ne faut pas opposer une Edition Latine aux Manuscrits Grecs, mais Edition à Edition, & Manuscrit à Manuscrit. S'il parle des Livres imprimés, qu'il prenne les Editions Latines de *Clément VIII* & les Editions Grèques, qui se sont faites en Hollande en très grand nombre depuis plus de cent ans, il trouvera que les Grecs sont autant d'accord entre eux que les Latins; de sorte que l'Edition Latine n'aura aucun avantage sur la Grèque. S'il parle des Manuscrits, on lui soutient, que le nombre des Leçons Latines Variantes n'égale pas seulement le nombre des Grèques, mais qu'il les surpasse considérablement. Qu'on prenne les Editions que *Robert Etienne* a données du Nouveau Testament, tant en Grec qu'en Latin, on trouvera qu'il n'y a guère moins de Leçons Variantes marquées à la marge des Editions Latines, qu'à celle de la Grèque; & si l'on vouloit prendre la peine de consulter les Manuscrits, on peut s'assurer, vu que le nombre des Manuscrits Latins du Nouveau Testament, qui se trouvent en Europe, est pour le moins cent fois plus grand que celui des Grecs, qu'il faut nécessairement, qu'il y ait plus de Leçons Variantes dans le Nouveau Testament Latin que dans le Grec. C'est-à-dire, que, selon le propre raisonnement du P.

Har-

Hardouin, le Texte Latin a beaucoup moins l'air d'être l'Original que le Grec.

Il ne reste qu'à voir, comment le P. *Hardouin* explique quelques passages particuliers. Je ne m'arrêterai pourtant pas à ce qu'il dit de la Généalogie, de l'étendue de l'Empire, & de la Religion d'*Hérode* & de sa Famille : puisqu'il avoit déjà dit les mêmes choses, dans les Livres qu'il a publiés lui-même. Je ne dirai rien non plus des Etymologies forcées qu'il donne des noms propres : cette matière étant peu intéressante pour le Public. Mais je ne saurois cacher ma surprise de voir, que le P. *Hardouin*, après avoir declamé très souvent contre les Allégories, a donné l'effor à son imagination, pour en inventer de nouvelles, qui ne sont ni moins mystiques, ni moins froides que les anciennes. Qu'on en juge par quelques exemples, que je m'en vais donner. Sur *Matth. XXV. 1.* „ *Les*
 „ *dix Vierges* sont les Juifs & les Galiléens, qui
 „ avoient chacun les dix commandemens. Il y
 „ en avoit *cinq sages & cinq folles* : & les Juifs
 „ & les Galiléens sont représentés par le nom-
 „ bre cinq, parce qu'ils avoient tous les cinq
 „ Livres de Moïse. vs. 15. *Les cinq talens*,
 „ c'est encore le Pentateuque. *Les deux talens*,
 „ ce sont les deux préceptes de l'amour de Dieu
 „ & du Prochain. *Le talent unique*, c'est tout
 „ le Vieux Testament. *Marc. XV. 21. Simon*
 „ *le Père d'Alexandre & de Rufus*. *Simon* est
 „ un nom Hébreu, *Alexandre* est Grec, & *Ru-*
 „ *fus* est un mot Latin ; ce qui signifie, que les
 „ Juifs, les Grecs & les Latins embrasseront
 „ l'E-

„ l'Evangile. *Luc. IV. 38. Sortant de la Syna-*
 „ *gogue il entra dans la maison de Simon: C'est-à-*
 „ *dire, il a passé à l'Eglise, qui est la maison de*
 „ *St. Pierre, en abandonnant la Synagogue. XIV.*
 „ *18, 19, 20. Celui qui a dit: J'ai acheté une*
 „ *terre, représente les Bourgeois de Jérusalem,*
 „ *qui avoient des Campagnes. Celui qui a dit:*
 „ *J'ai acheté cinq couples de bœufs, représente les*
 „ *païsans, qui labourent la terre. Celui enfin*
 „ *qui a dit: Je me suis marié, représente les Prô-*
 „ *tres Juifs, auxquels il étoit permis de se marier.*
 „ *XVII. 28. Les cinq frères du riche, ce sont*
 „ *les Pharisiens, qui avoient les cinq Livres de*
 „ *Moïse. Jean XXI. 11. Ils prirent cent cin-*
 „ *quante-trois poissons; c'est-à-dire, que la rémis-*
 „ *sion des péchés, qui est représentée par le Jubilé*
 „ *tous les cinquante ans une fois, devoit être*
 „ *prêchée aux trois Nations, aux Juifs, aux Ga-*
 „ *liléens, & aux Samaritains*”.

Matth. VIII. 30. „ On ne doit pas être
 „ surpris, dit-il, si les Juifs ont nourri des pour-
 „ ceaux; car, quoiqu'il leur étoit défendu de man-
 „ ger du porc, il leur étoit pourtant permis de
 „ manger des cochons de lait. *Juvénal* nous est
 „ un témoin très certain de la coutume que les
 „ Juifs avoient de manger des cochons de lait”.
 Qui auroit cru que le témoignage de *Juvénal* de-
 vroît avoir plus de poids, que le témoignage de
 tous les Juifs anciens & modernes, où il s'agit
 de leurs propres Loix & Coutumes?

„ *Luc. XXIII. 56. Siluerunt, Græce ἀπέ-*
 „ *σαν, quiaverunt. At cette mirabilis femi-*
 „ *nas etiam tacuisse: Le Latin porte: elles*
 „ *se*

se turent ; & le Grec : elles se repolèrent.
C'est un miracle, que des femmes se taisent,
mais il n'est pas extraordinaire qu'elles se re-
posent". C'est peut-être la remarque la plus
extraordinaire qui se trouve dans tout le Com-
mentaire du savant Jésuite.

Matth. XXIII. 9. Vous bâtissez les tombeaux
des Prophètes. Certainement il ne faut pas en-
tendre cela des Prophètes, qui étoient déjà morts
dans les Siècles précédens ; car ç'auroit été
un crime de retruer leurs os, voyez 2 Rois
XXIII. 18 ; mais il faut l'entendre des Pro-
phètes, que Dieu leur enverroit ensuite pour
les instruire. C'étoient donc des tombeaux non
pas des gens qui étoient déjà morts, mais de ceux
qui mourroient dans la suite". Ce n'est pourtant
guère la coutume que les mêmes Juges, qui met-
tent quelqu'un à mort, comme un malfaiteur, lui
érigent d'avance un monument ou un tombeau,
afin qu'il puisse être enseveli avec honneur.

Sur *Joan VII. 15.* Voici la paraphrase : „D'où
vient, qu'il parle le Latin comme un Savant
avec élégance, lui qui n'a pas fréquenté les É-
coles ? Et sur *Act. IV. 13.* Les Pontifes voyant
la fermeté de Pierre & de Jean, & sachant
que c'étoient des Gens, qui n'avoient pas appris
à l'école à parler Latin, ils furent surpris de les
entendre parler tres bon Latin".

Le P. *Hardouin* se déchaîne contre *Grotius*,
qu'il appelle l'*Antéchrist* sur *Act. XX. 28.* &
sur 1 *Cor. X. 9.* *quo pejorem adversarium amicus*
abbine centum Christus non habuit post Jansema-
nus. Il y a cependant beaucoup à rabattre de
ces

ces paroles, qui dans le sens de notre Auteur ne reviennent qu'à ceci : que les *Jansénistes* sont pires que *Grotius*, c'est à-dire, que *Grotius* est plus Orthodoxe & plus Chrétien que St. *Augustin*.

Mais, supposé que le *P. Hardouin* ait été effectivement piqué contre *Grotius*, il reste encore à savoir, s'il avoit raison de l'être. S'il prend en mauvaise part, que *Grotius* ait entendu quelques passages autrement que la plupart des Interprètes, il a tort de lui en faire un crime : car il n'y a point de Loi, qui fixe le nombre des passages auxquels on doit donner le même sens ; & d'ailleurs on peut se tromper dans l'interprétation de plusieurs, & avoir en même tems des sentimens orthodoxes. S'il a soupçonné, que *Grotius* ait eu des sentimens hétérodoxes sur le dogme même, l'équité exigeoit qu'il en donnât des preuves. Mais n'avons-nous pas les Ecrits de ces deux Auteurs, à l'aide desquels on peut facilement décider cette question ? *Grotius* écrit d'une manière intelligible, il se sert des termes de l'Ecriture même, ou des premiers Pères : au lieu que le *P. Hardouin* ne se sert que de termes Scholastiques, que la plupart des Chrétiens ne seront jamais en état d'entendre, & dont je ne crois pas qu'aucun Théologien Protestant voudroit se servir dans le Siècle où nous sommes. D'où il s'ensuit, si je ne me trompe, que ce n'étoit pas au *P. Hardouin* de s'ériger en accusateur de *Grotius*, & que ce Jésuite tenant un Langage particulier sur l'article dont il s'agit, se rend plutôt suspect lui-même d'avoir là-dessus des opinions particulières.

J'avoue que j'ai été surpris de voir, que le *P.*

HAR-

HARDOVIN ménage si peu l'illustre *Grotius*, dont le mérite est reconnu par-tout, & particulièrement en France; je suis pourtant un peu revenu de ma surprise, quand j'ai trouvé la remarque sur *Galat. V. 12.* dans laquelle il réfute une longue Note de *Grotius*, sans le nommer, comme il a coutume de le faire ailleurs, quand même il ne s'agit que de peu de mots dits en passant. D'où vient cette différence? Seroit-ce pour nous cacher la véritable cause de son animosité contre lui, qu'il nous cache ici son nom? Voici le fait. *St. Paul* dit, selon la Version de Berlin: *Plût à Dieu, que ceux qui vous troublent fussent entièrement retranchés.* *Grotius* remarque là-dessus, que le dernier mot signifie proprement, *se faire Eunuque*, & il en apporte des preuves, que le P. HARDOVIN entreprend de réfuter ici, en leur opposant les siennes.

Il débute par ces paroles: „ Ce sont des *Sots*, „ à mon avis, qui croient que ce mot doit être „ pris ici au même sens, que *Deut. XXIII. 1.* „ & un peu après: „ Je dis que ceux, qui l'in- „ terprètent de cette manière, font dire à *St. Paul* „ des *Sottises* indignes d'un honnête-homme, pour „ ne pas dire d'un Apôtre”. Et encore: „ La même *Sottise* se trouve aussi dans une Loi préten- „ due des *Visigoths*”. De pareilles expressions prouvent bien qu'on est piqué contre quelqu'un, mais elles ne sont pas une preuve, qu'on a la raison de son côté. 2. Ensuite il prétend que „ le „ mot Grec, dont il s'agit, n'a jamais la signifi- „ cation que *Grotius* lui donne, quand il se trou- „ ve seul, comme dans le Texte”: *Neque enim*
Tom. XXVIII. Part. I. M hoc

hoc sensu legat alicubi, aliquem abscindi; sed vitrenda, pudenda ve duntaxat: hoc est, aliquid substantivum rei, non personæ. Il est cependant certain que Grotius a prouvé clairement le contraire, non-seulement par le passage formel du *Deuteronomie*, cité ci-dessus, mais encore par deux autres tirés des Commentaires de St. Chrysostome & de St. Jérôme sur le Texte; auxquels il auroit pu ajouter l'autorité d'Hesychius à l'Article *ἐλάττω*, celle de l'Épître d'Arrien, Livr. II. ch. 20, de Lucien dans l'*Ennuque*, §. 8. & de son Scholiaste dans le *Cronosolen*, §. 17, & enfin d'Ovide, qui demande au IV Livre des *Pastes*, vers 361, *Cur igitur Gallos qui SE EXCIDERE, vocamus?* Que répond le P. HARDOUIN à toutes ces preuves? Il a recours à son Système, & décide hardiment „ que ces „ Auteurs sont des Auteurs supposés, & que les „ Livres, dans lesquels on trouve ces citations, „ sont falsifiés”. 3. Grotius avoit conjecturé qu'une certaine Loi des *Visigoths*, qui ordonne comment il falloit punir ceux qui s'avisent ou de circoncire les autres ou de se faire circoncire eux-mêmes, que cette Loi, dis-je, avoit en vue ce passage de St. Paul. Le P. HARDOUIN revient à la même réponse: „ Cela seul, dit-il, montre déjà que c'est une Loi supposée & forgée, parce „ qu'elle contient une pareille Sortise, & qu'elle „ dicte une peine, dont non-seulement un grave „ Magistrat, mais tout homme, qui ne veut pas „ blesser la bienséance, devoit avoir honte de „ parler. 4. „ Quoi!” & c'est la dernière raison du P. HARDOUIN, „ un Apôtre souhaiteroit-il, qu'un crime aussi énorme que la mutilation „ lation

„ lation fût commis pas quelqu'un; crime que
 „ *George* Roi d'Angleterre, tout *Luthérien* qu'il
 „ étoit, a eu en horreur, aiant fait défense, il
 „ n'y a pas longtems, de mettre en exécution
 „ une Proclamation du Viceroy d'Irlande, qui
 „ ordonnoit de mutiler tous les Prêtres Catholi-
 „ ques, qu'on trouveroit dans l'Ile" ? Voilà une
 Anecdote pour l'Histoire Ecclésiastique. Au
 reste, je doute fort que cette expression: *Le Roi*
d'Angleterre, tout Luthérien qu'il étoit, soit ici à
 sa place. Je comprends bien, que s'il s'agissoit
 du Grand-Seigneur, qui auroit permis l'entrée
 dans son Serrail qu'à des Eunuques, il y auroit
 lieu de le remarquer comme une chose singulière:
 mais je n'ai jamais entendu que le Luthéranis-
 me portât à faire des Eunuques.

Quoiqu'il en soit, le P. HARDOVIN a eu
 certainement tort de s'en prendre à *Grotius*, com-
 me s'il avoit suggéré au Viceroy d'Irlande cette
 pensée immonde & antichrétienne. Non, ce n'é-
 toit nullement l'intention de *Grotius*, ni, selon
Grotius, celle de *St. Paul*, que l'on s'adressât
 aux Magistrats & aux Juges Payens, pour met-
 tre les faux Apôtres dans l'état, où il souhai-
 toit qu'ils fussent; encore moins que quelque
 particulier leur fût par force l'opération qu'*O-
 rigène* s'est faite de son propre mouvement; ce
 n'étoit que pour avertir *les Galates*, par cette ma-
 nière de parler qui a un rapport manifeste à ce
 qu'il avoit écrit au vers. précédent, de se mêler
 des faux Docteurs, qui selon le caractère qui
 leur est donné, *Galat. V. 13, 19, 24. VI. 8, 12.*
Matt. XXIII. 14. 2. Tim. III. 3-6, n'étoient

pas moins voluptueux qu'ambitieux, & qui endoctrinoient les Dévotes pour se faire un parti dans l'Eglise par leur crédit. N'y avoit-il pas une forte préiompion que ces faux Docteurs, qui *s'instruoient dans les maisons & qui tenoient captives les petites Femmes, chargées de péchés, & possédées de diverses passions*, n'y entroient pas uniquement pour dire leur *Pater*, & pour prêcher la nécessité de la Circoncision? Au-lieu que, si le vœu de l'Apôtre avoit été accompli, tous les troubles auroient cessé; de même qu'une machine cesse de se mouvoir & reste en repos, aussitôt qu'on ôte le ressort qui la faisoit agir.

C'est en suivant les idées de *Grotius*, que la *Version de Mons* a traduit ce passage de *St. Paul*: *Plût à Dieu, que ceux qui vous troublent fussent non-seulement circoncis, mais plus que circoncis; & la Version du P. Simon: Et que ceux qui vous troublent pussent-ils même être plus que circoncis.*

Enfin, si le *P. Hardouin* a allarmé les Protestans par ses paradoxes, l'aveu qu'il fait, *que St. Pierre n'a jamais été à Rome*, ne leur sauroit être qu'agréable & avantageux. Voyez ce qu'il dit sur *Matth. XXIII. 2. & 34. & sur 2. Pier. I. 14.* D'ailleurs il y a lieu d'espérer que la Paraphrase, qui est fort claire dans les endroits qui ne regardent point la Controverse, & beaucoup de Notes judicieuses, sur-tout celles où il explique le Texte par *Pline*, dédommageront le Lecteur, qui cherche à s'instruire, de certains endroits qu'il n'a pas trouvés de son gout, & de certaines hypothèses qui lui ont fait de la peine, parce qu'elles sont contraires à ses opinions.

ARTICLE X.

AUCTORES MYTHOGRAPHI LATINI, *Cajus Julius Hyginus, Fab. Planciad. Fulgentius, Lactantius, Placidus Albricus Philosophus, cum Integris Commentariis Jacobi Micylli, Johannis Schefferi, & Thomæ Munckeri, quibus accedunt Tb. Wopkensii Emendationes ac Conjecturæ, curante Augustino van Staveren, qui & suas Animadversiones adjecit. 4. Lugd. Bat. ac Amstelædami, apud Luchtmans ac Wetstenium & Smith. 1742.*

C'est-à-dire:

LES AUTEURS DES FABLES POÉTIQUES, *Hyginus, &c. Par les soins & avec les Notes de Mr. van Staveren. 4 pagg. 988. Sans la Préface & la Dissertation de Muncker, sur l'âge & le Stile de Hyginus.*

L Es Ouvrages dont on nous donne ici une Nouvelle Edition, enrichie de figures & imprimée dans le gout des autres belles Editions des Auteurs Classiques, ne doivent pas être mis en parallèle avec ces derniers. Bien loin d'être propres à former le stile, l'esprit & le cœur des jeunes gens, ils ne sont utiles & en quelque manière nécessaires qu'à ceux qui veulent faire du progrès dans l'étude des Belles-Lettres. Ils nous donnent un précis de la plus grande partie des Fables Poétiques, que leurs Auteurs ont puisées, soit immédiatement, soit médiatement des sources, qui n'existent plus aujourd'hui; & on y trouve, malgré la grande corruption du langage qui y règne, bien des restes de la bonne Latinité, du

moins on y rencontre beaucoup d'expressions qui servent à faire mieux entendre les Ecrivains d'un rang plus élevé. Les observations des savans Hommes, qu'on nous donne ici toutes ensemble, peuvent tenir lieu d'une Bibliothèque Mythologique, où l'on trouve une infinité de choses, qui, quoiqu'elles paroissent & soient réellement de peu de conséquence, si on les considère séparément, sont néanmoins absolument nécessaires pour éclaircir certains points qu'on est bien aise de savoir. Enfin, ceux qui veulent s'instruire à fond des anciennes Fables Poétiques, trouvent ici le recueil le plus ample, que nous connoissons, des passages, ou citations exactes des Auteurs Grecs, Latins, Historiens, Poètes, Scholastes & autres, qui traitent de chaque Sujet.

Nous ne nous arrêterons pas à faire ici mention des Auteurs mêmes, non plus qu'à relever le mérite de ceux qui en ont été les Editeurs. On sait que *Jacques Micyllus*, *Jean Scheffer* & *Thomas Muncker*, qui étoient tous trois des Savans du premier ordre & d'une profonde érudition, y ont travaillé. La seconde Edition de *Muncker* est le fruit d'une grande application, & où il égale un savoir peu commun. Il n'y dément pas les paroles du Titre: *Thomas Munckerus opus ex Libris MSS partim, partim conjecturis verisimilibus emendavit, & Commentariis perpetuis, qui insistant Bibliotheca Historia Fabularis esse possunt, instruxit.* Il y a déjà longtems que la rareté de ce Livre a fait naître l'envie d'en donner une Nouvelle Edition. La voici qui paroît aujourd'hui avec des Additions si considérables, que ceux

ceux qui en possèdent la dernière, voudront sans doute avoir encore celle-ci, que nous devons aux soins de Mr. van Staveren, qui est déjà connu par l'Edition de *Cornelius Nepos*.

L'Edition de *Musæus*, de l'an 1681, 8. lui ayant servi de fondement, nous découvrons d'abord, à l'ouverture du Livre, une Préface de sa façon, où il s'étend sur les causes de l'incertitude & de la difficulté de la Mythologie, en s'expliquant un peu hyperboliquement sur cet article: *Omnia enim in Re mystica, dit-il, obscura, mutila, corrupta, adulterata ac spuria esse deprehendi. Neque hujus calamitatis, que rem mythicam, in cujus Veritati historice faciem, lices nubilam, præferentis conservatione totius Reip. Literaria salus continetur, ita adfligit, ut brevi peritura esse videatur; originem ullo modo tolli posse comperi, &c.* Les plus grandes difficultés, dont il fait mention, sont que les plus anciens Ecrivains que nous avons, ont suivi des Auteurs différens qui ne s'accordent nullement entre eux. Ainsi, comme ils n'existent plus, il est impossible de juger lesquels d'entr'eux méritent la préférence. Il donne, à cette occasion, une longue liste des Ecrivains qui ont précédé Homère, & dont il a pu profiter. D'ailleurs ce qu'Homère, & d'autres Auteurs ont puisé dans les sources des Egyptiens, accoutumés à mêler leur Physique & leur Morale avec des récits Fabuleux, a passé ensuite pour des Traditions historiques, où on a ajouté, retranché, ou changé. Enfin, on a accommodé ces Fables aux sentimens différens des Peuples, qui se croyoient être intéressés à y trouver leurs anciens Fonda-

teurs ou Rois, ou des faits honorables à leur Patrie. C'est pourquoi les Historiens les plus circonspectés ont pris le parti de ne commencer leurs Histoires, que par une époque inférieure aux temps fabuleux, c'est-à-dire, au retour de la prétendue postérité d'*Hercule*.

Mr. *van Staveren* est trop modeste pour entreprendre de surmonter toutes ces difficultés, ou de concilier des Traditions qui ont si peu de vraisemblance. Il s'est contenté de suppléer à ce qui manquoit au recueil de *Muncker*, en observant les différentes relations des Anciens. Outre un grand nombre d'Auteurs du premier ordre qu'il a consultés, il s'est servi des Scholiastes Grecs & Latins, & a profité des lumières de *Paul Léopard*, de *Jacques Nicolas de Loo*, dont il a lu les Livres, à ce qu'il dit, d'un bout à l'autre, de *Gaspar Bachet*, Sieur de *Meziriac*, de *Brouckhuisen* & de *Burman*. Il auroit aussi pu faire mention des excellens Commentaires de *Spanheim* sur *Callimaque*, de *Bochart*, & de beaucoup d'autres qu'il cite. Il a conféré l'Edition de *Muncker* avec plusieurs MSS. dont il y en a trois qui se trouvent dans la Bibliothèque Académique de *Leide*, sans compter deux autres qui lui ont été communiqués par Messieurs *Hemsterbuis* & d'*Orville*. Enfin, il loue la politesse de Mr. *Wopkens*, qui, sans en être prié, lui a envoyé ses Notes.

Quant au jugement qu'on doit porter de l'Auteur, qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Hyginus*, notre Editeur s'en rapporte à la Dissertation

Janvier, Février & Mars, 1742. 187

tation de *Muncker* (a). Il se contente de dire après lui, que ce que nous avons n'est nullement l'Ouvrage du célèbre Grammairien ou Critique du tems d'*Auguste*, ni un abrégé de ses Ecrits, qui auroit du moins dû conserver quelque chose de ce qu'il y avoit de beau & de poli dans son premier Auteur. Il trouve vraisemblable l'opinion de ceux qui ont soupçonné que tout cela a été mal traduit du Grec par un homme ignorant, qui a souvent retenu dans sa Traduction des mots Grecs qu'il n'entendoit pas.

Après ce que nous venons de dire de la nature des nouvelles Notes, on pourroit presque se passer des échantillons. Voyons-en néanmoins quelques-uns, où nous croyons pouvoir ajouter quelque chose pour l'éclaircissement, ou pour la défense du Texte, ou enfin pour servir à le rendre meilleur. Fab. XIV. on nomme entre les Argonautes, *Orpheus Oeagri & Calliopes Musæ filius, Thrax, urbe Flevia, quæ est in Olympomonte, ad flumen Enipeum*, MARTIS CITHARISTA. Cette expression n'a pas été du gout des Critiques. *Scheffer* vouloit qu'on lût ARTE CITHARISTA, *Muncker* préféreroit ACRIS ou MAGNUS CITHARISTA. *Heinsius* conseilloit de lire, ARTIS CITHARISTICÆ. Mr. *van Staveren* croit que l'Auteur a écrit MANTIS CITHARISTA, voulant dé-

(a) Il se trouve dans les Bibliothèques de Mr. *Fabritius*, quelque chose sur ce sujet, dont on auroit pu profiter; mais comme il n'y a personne qui ne l'y cherche, ce sera peut-être pour cette raison que Mr. *van Staveren* n'a pas jugé à propos de s'en servir.

désigner par le premier nom la qualité de Prophète qu'on ne peut pas disputer à *Orphée*; que le nom Grec convient bien à la manière dont il a usé ailleurs, sur-tout, *Fab. CX C.* où il nomme *THESTOR MANTIS*. Au reste, il n'y a rien de plus facile que cette permutation d'une *n* & d'un *r*; mais ne vaudroit-il pas mieux ne changer rien du tout? Quand notre Auteur a appelé *Orphée*, *Martis Citharista*, n'étoit-ce pas la profession d'*Orphée*, comme de *Misenus*, *Ære ciere viros MARTEMQUE accendere cantu*, *VIRG. Æn. VI. 165.* Au moins cela ne convient pas mal à celui qui, selon *VAL. FLAC. Argon. I, 470. Carminis tonsas ire docet*, *Fab. XXVIII.* Il s'agit des Géans *Otos & Ephialtes*: *Montem enim Offam super Pelion posuerunt, unde etiam Pelion Offa mons adpellatur, aliosque montes construebant, qui ab Apolline NACTI, sunt interfecti.* On a pris ce *NACTI* dans un sens passif, pour *cappi, deprehensi, oppressi*. Cet Auteur s'est servi aussi, à ce qu'on a observé, de *nacta occasione* au passif (a). Suivant *Mr. van Staveren* on doit lire: *qui ab Apolline NAXI sunt interfecti.* *Muncherus* auroit dû voir cela, puisqu'il observe, peu de lignes après, que selon *Pindare* les Géans se sont entretués par la ruse d'*Apollon*, dans l'île de *Naxos*.

Dans les *Addenda* ou *Annotationes* postérieures,
aux-

(a) On auroit pu ajouter que dans l'ancienne Latinité le Verbe *Nactisor* se dit aussi dans le sens qui convient ici. *Feras & immanes bestias Nactisorum venando*, *Cic. de Nat. Deor. II. c. 64. Spollos, mutilos, laceros, quemque nacta sis.* *Terent. Heo. I. 2.*

Janvier, Février & Mars, 1742. 167

auxquelles il donne le nom d'*Excursus* (a), Mr. *van Staveren* cite les applaudissemens de Messieurs *Arntzenius* & *Wapken* sur cette correction. Sur la Fab. CXXXVI. *Polyidus Cærani filius* BIZANTI *monstrum demonstravit*, il allègue les Auteurs qui ont parlé de la Généalogie de *Polyidus* & de *Cæranus*, & conclut que peut-être il faut lire *Cærani filius Abantis Nepos*; mais il ne dit pas d'où il tire cette conclusion, desorte qu'il ne paroît pas si les deux mots en question sont nécessaires, ou s'ils ont été omis par mégarde. Il ajoute seulement BIZANTI *retineri tamen potest*. Quid *Bizanti Cærano* *evenerit*, docet *Plutarchus*, Tom. II. p. 985. *quem Parium fuisse addit*. *Plutarchus* ne dit cependant autre chose, sinon que *Cæranus* avoit acheté des Pêcheurs à Byzance quelques Dauphins qui avoient été pris vifs, pour leur rendre la liberté, & qu'un de ces animaux lui avoit sauvé la vie peu après dans un naufrage. Quelle autre conséquence pourroit-on tirer du BIZANTI de *Hyginus*, si ce n'est qu'on peut lire avec vraisemblance, *Polyidus Cærani filius* BIZANTI, c'est à-dire, *Byzantii*?

Au reste on auroit pu mettre dans un plus grand jour toute la Fable de *Polyidus*, laquelle est fort obscure & a été défigurée par *Hyginus*, si on eût pris la peine de consulter avec quelque exactitude *AROLLODORÉ*, cité par *Muncker*. Venons au Livre de *Fulgence*, qu'il batise du nom de

Vir-

(a) Pourquoi leur donner ce nom? car les *Excursus* de LIPSE sur TACITE, & ceux de CÔRTE sur SALLUSTE sont d'une toute autre nature, & plus étendus que le reste de leurs Notes.

Virgiliana Continentia. Il l'auroit pu nommer aussi *Virgilius Moralifatus*, Livre digne d'être conservé pour convaincre la Postérité qu'on a traité dans le bas âge *Virgile* presque de la même façon, dont quelques Mystiques, à l'exemple d'*Origène*, ont traité l'Ecriture Sainte: Cet Auteur dit (pag. 760.), *denique ipsum nomen Anchisæ considera. Anchises enim quasi AINOISCENON, id est, patriam habitans. Unus Deus enim pater. Rex omnium solus habitans in excelsis, qui quidem scientiæ dono monstrante conspicitur.* *Muncker* avoit vu que la dernière partie du mot Grec, écrit en lettres Latines, appartient au Verbe *οικνω̃ habitare*. N'y a-t-il pas lieu de croire que la première partie, a été corrompue du mot *ἄνω supra*, en alto? Celui qui a remarqué comment les Copistes Grecs formoient l'*α* & l'*α* dans les Siècles d'ignorance, conviendra aisément que les lettres Latines AINOISCENON représentent les lettres Greques *ἄνω οικνω̃*.

La dernière Pièce de cette Collection est *Albricus, de Deorum imaginibus*, Ecrivain du treizième Siècle, dont il porte aussi les marques. Néanmoins il ne laisse pas de conserver par-ci par-là quelques traits de la bonne Antiquité. Voyons aussi un passage de celui-ci, C. VIII. de *Minerva*. *Hæc enim pingebatur a Poetis in similitudinem unius Domine* (d'une Dame, c'est le stile d'*Albricus*) *armatæ lorica & gladio adcinctæ*, (c'est l'Orthographe de Mr. *van Staverén*), *cujus Caput Viri decinctum circum erat, ipsamque cassis cum crista desuper detegebat.* *Muncker* vouloit qu'on lût *tegebat*; mais il ne s'agit pas maintenant de cela. Ces mots *Viri decinctum* ont choqué

qué les Critiques. BARTHIVS avoit proposé plusieurs corrections, qui s'éloignent plus où moins de la manière ordinaire d'orthographier. Le parti le plus sûr seroit peut-être de conserver toutes les Lettres, en lisant : *cujus caput viride cinctum circum erat*, pour, *circum cujus caput viride cinctum erat*. *Viride cinctum* est une couronne d'Olive dont parle APULEJUS en dépeignant *Minerve* : *Ab Oleagina corona tegebatur ipsa galea*. Mr. van Staveren croit, qu'on ne peut rien établir de certain sur la manière de lire ce passage, sans l'aide des MSS. ; ce qui est cause qu'il nous donne sur cela mille conjectures, ce qu'il fait d'ailleurs rarement. Mais il nous dédommage par un grand nombre de citations touchant les Titres Militaires & le Casque de *Minerve*.

On peut dire en général, que ce Livre contient une infinité de Passages, ou cités seulement ou copiés en entier, dont on peut se servir, si on veut examiner quelque Chapitre de la Mythologie. Il seroit à souhaiter qu'on eût aussi ajouté un ou plusieurs Indices bons & complets, pour pouvoir nous servir plus commodément de ces Trésors qu'on nous a communiqués si libéralement, & qui perdent à la vérité beaucoup de leur utilité sans ce secours. Les Dédicaces de *Muncker*, pour le premier & le second Tomes, ont aussi été supprimées, quoiqu'elles continssent quelques particularités de sa Vie. Si l'on a craint de grossir trop le Volume, on auroit pu se passer des Argumens de la Métamorphose d'*Ovide* de *Lactantius Placidus*, dont on a une Edition plus complete dans l'*Ovide* de *Burman*. Du reste,

l'Or-

l'Orthographe qu'on a suivie, quant aux Propositions dans les Verbes composés, a quelque chose de choquant, & sent à la vérité plutôt l'affectation de quelque Grammairien du bas âge, que l'usage des Anciens. On écrit, p. e. *Adcedere*, *adciñctus*, *adciipere*, *inlustris*, *inmutare*, *obferre*, *obponere*, *subplicta*, *subfpicari*, &c. Quoiqu'il en foit, ce que nous venons d'indiquer ne doit faire aucun tort au mérite de Mr. *van Staveren*, ni rien faire perdre du prix de cette Edition, qui fera toujours également honneur à celui qui l'a procurée, & fera d'une utilité indispensible à ceux qui aiment cette branche de la Littérature. D'ailleurs les Libraires n'ont rien épargné pour la rendre digne d'être reçue favorablement du Public.

ARTICLE XI.

L'ART *d'apprendre la GEOGRAPHIE sans Maître; ou, Méthode nouvelle d'étudier facilement & en peu de tems la Géographie. A Utrecht chez Etienne Neaulme, 1742. 1 Tom. pagg. 291, sans compter l'Avertissement du Libraire, & la Table des Chapitres.*

LE Libraire, après avoir décidé en Maître dans son Avertissement, que l'esprit est un présent de la Nature, qui le distribue aux hommes par différentes mesures, convient qu'il faut le cultiver par l'étude des Sciences. Il établit ensuite que de tous les genres d'étude, celui

lui de la Géographie est le plus utile à un jeune homme, qui faisant attention à l'admirable harmonie des Êtres de l'Univers, peut, selon lui, s'élever à la connoissance de l'Être suprême.

Passant de ce beau sentiment à l'éloge de la Géographie, il en érabilir l'utilité & la nécessité même, pour l'intelligence des Maximes & des Intérêts des Princes, des Mystères politiques, & sur-tout de l'Histoire, qu'il prétend ne pouvoir s'apprendre sans cette Science. Je veux qu'on lui accorde ce dernier article; mais on peut fort bien lui contester que la Géographie soit nécessaire à la Politique, les Maximes de ce dernier Art n'ont certainement aucune connexion avec la connoissance de la Terre & de la Mer. C'est assez qu'on connoisse les intérêts, les bienféances, les désirs, l'ambition & les autres passions des Grands de la Terre, pour qu'on puisse pénétrer la fin de leurs démarches, pour leur donner même des avis qui les guident avec sûreté, ou qui leur fassent prévoir & prévenir celles de leurs ennemis. J'appelle cela, s'égarer sur des choses fort éloignées du Sujet qu'on traite. Il s'agit de la Géographie, & non des points d'Éducation, de Morale, de Politique, ni d'Histoire. Le Libraire, qui supplée sans doute, par cet Avertissement, à la Préface que l'Auteur ne s'est point donné la peine de faire, n'est pas louable d'emprunter des ornemens très étrangers, pour les donner à cet Ouvrage, le Titre le rend lui seul assez recommandable.

On y donne d'abord une idée générale de la Sphère & des Cercles qui la composent; mais il me

me semble que cette Méthode étant faite en faveur des jeunes gens, l'Auteur auroit dû les avertir, que ces Cercles ne sont point des corps solides placés en l'air, & qu'ils ont été uniquement imaginés pour faire comprendre les figures que les Astres décrivent dans leurs mouvemens. Je trouve même qu'il ne donne pas une juste idée du Méridien, lorsqu'il dit qu'il change à chaque pas que l'on fait; car ce changement arrive à chaque ligne qu'on peut tirer du Nord au Sud; d'ailleurs ce Cercle ne change point par rapport à nous, lorsque nous allons de l'Orient à l'Occident, en supposant que nous pouvons marcher sur la même ligne. Quant à la figure ronde qu'il donne à la Terre, bien des Modernes sensés n'en conviendront pas. Ils trouvent plus vraisemblable que sa figure est ovalé. Elle est en effet plus commode pour expliquer les mouvemens de ce Globe, ou si l'on veut, les mouvemens du Soleil autour de la Terre, & les Phénomènes qui en résultent.

Le reste des Préliminaires sont très utiles à l'intelligence de la Géographie. L'Auteur, après avoir traité des Planètes, des Constellations, des Comètes, des Eclipses, avec autant de justesse & de clarté, que de précision, donne fort à propos l'idée des solides, s'énonçant fort méthodiquement sur les dimensions qui constituent les corps, sur leur étendue & leurs figures. Il y ajoute la division des Années, prises en tous sens, de même que des Mois & des Jours. Il ne néglige rien de ce qui peut servir à la connoissance de la Géographie. Il donne même un détail des
 incu-

mesures, depuis la ligne qui est la moindre, jusqu'à la lieue de Hongrie, qui est la plus grande, & qu'il dit être de 6000 pas géométriques.

Delà il passe aux différens noms qu'on donne à la Géographie, selon l'étendue du terrain qu'on décrit. Les divisions & les soubdivisions de la Terre, l'explication claire & succinte de toutes ses parties & des différens noms qu'on lui donne, y sont traitées à la portée de tous ceux qui veulent être instruits de cette Science autant utile qu'agréable.

Après la division des Cartes géographiques, on lit les différentes formes de Gouvernement établi dans les païs policés. La manière de se servir des Cartes, qu'on établit avec netteté, est très utile aux commençans. C'est sans doute en leur faveur que cette compilation abrégée a été mise au jour. Mais je ne voudrois pas être garant du Titre, qui prétend que par la lecture ou par l'étude qu'on en peut faire, on puisse apprendre sans Maître la Science dont elle traite. L'explication que fait l'Auteur des principes qu'il étale, a besoin elle-même d'être expliquée ou éclaircie, pour être entendue de ceux qui n'en ont aucune notion. Il seroit heureux de pouvoir suppléer par les Ecrits, à l'efficace & à l'énergie des discours faits de vive voix.

Je trouve superflu d'avoir parlé dans un chapitre général des Fleuves & des Rivières de l'Europe, dès qu'on en fait mention en décrivant chaque Païs qu'elle contient. Mais il n'a pas moins tort de donner rang (a) parmi les principales Rivières

(a) Ch. XI. pag. 39.

vières de France, au Cher & à la Loire, qui méritent d'être traités de Ruiffeaux, tandis qu'il n'y met ni le Tar, ni l'Allier, Rivières très navigables & fort commerçantes, ni la Dordogne qui portant de très gros Vaisseaux, & même de 30 à 40 pièces de Canon, est digne de distinction. C'est jeter dans l'erreur ceux qu'il veut instruire, & les réduire à la nécessité indispensable de choisir des Maîtres capables de les redresser.

Ce n'est pas seulement en cet endroit qu'il s'égare, & qu'il jette ses Disciples dans l'erreur. Il fait passer la Meuse en Allemagne (a), quoiqu'elle n'en arrose pas un pouce de terre. Il est vrai qu'il s'accorderoit avec lui-même, si, comme il le dit, les Pais-Bas étoient des Provinces Germaniques. Je ne sai pourquoi il en a exclues les Provinces Unies. Elles faisoient autrefois partie des Pais-Bas. Peut-être croit-il être autorisé, parce que ce Pais, c'est-à-dire, les XVII Provinces formoient le Cercle de Bourgogne; qu'il dit être le 10 de l'Allemagne: Mais il n'en est pas mieux fondé. La Franche-Comté fait partie de ce même Cercle, les Etats de la République de Hollande étoient des Pais-Bas; cependant ni l'un ni l'autre de ces Pais ne peuvent certainement être appelés Allemagne. Passe, qu'on puisse mettre les Pais-Bas dans un des Cercles de l'Empire, qui est celui de Bourgogne. Etant alors sous la protection de l'Empire d'Allemagne, ils en feront partie politiquement, mais non géographiquement. Je me permets cette distinction, pour faire mieux entendre ce que je dis.

On ne trouve point non plus l'Amstel en Hol-

(a) *Ibid.*

lan,

sande, quoique cette Rivière soit belle, & qu'elle fasse la commodité & les plus grands agrémens d'Amsterdam, une des plus grandes & des plus florissantes Villes de l'Europe. Il est pourtant aisé, quand on connoit les Pais dont on fait la description, de choisir ce qu'il y a de mieux pour l'insérer dans la classe de leurs principales beautés. Cela est même absolument indispensable, pour ne pas jeter dans l'erreur ceux qu'on veut instruire de la vérité.

Un Auteur moderne, qui écrit d'après les Anciens, ne doit pas tellement les copier, qu'il ne corrige leurs erreurs, ou qu'il ne fasse mention des changemens qui ont été faits depuis qu'ils ont écrit. C'est à quoi l'Auteur de cet Ouvrage n'a point pensé. Il n'a mis (a) que deux Empires dans l'Europe, celui d'Allemagne & l'Empire Ottoman. Cependant ce dernier n'y occupe que peu de terrain. L'Empire de toutes les Russies, qui s'y étend beaucoup plus, doit sans doute y trouver place.

Je ne sai pourquoi on y voit (b) le Grand Maître de Malthe dans un rang médiocre parmi les Princes Ecclésiastiques. C'est un Titre tout nouveau que les Membres de cet Ordre Militaire n'adopteront jamais. N'étant ni Prêtres ni Moines, ils n'avoueront pas certainement que leur Chef soit Ecclésiastique. Tout Religieux qu'ils se disent, ils ne sont que des Laïques & de braves Soldats qui se consacrent à la défense de la Religion Chrétienne contre les Infidèles qui en

N 2

font

(a) Ch. XL. pag. 41. (b) *Ibid.* pag. 42.

sont les ennemis irréconciliables. Les Vœux qu'ils font, & qui les caractérisent de Régulier, ne les mettent dans aucun Ordre de la Hiérarchie Ecclésiastique. Ils ne se voient point au Sacré Ministère, ni au Service de l'Eglise. Ce n'est qu'à la défense de la Foi Chrétienne qu'ils s'engagent généreusement. Rien n'est plus palpable; car s'ils avoient pour objet la défense de l'Eglise Romaine, ils ne seroient pas plus en paix avec les Protestans qu'avec les Turcs. Tout le monde doit donc sentir qu'ils ne sont pas Ecclésiastiques, & que cette dénomination est fort étrangère aux fonctions de leur état; ou les Rois, les Princes, & les Grands de l'Europe, qui se croisèrent pour le recouvrement de la Terre Sainte, étoient des Ecclésiastiques, sans le savoir. La raison en est égale de part & d'autre. Un petit éclaircissement sur ce point ne feroit pas mal à cet Ouvrage, ceux qui le liroient auroient des idées plus claires des sujets qu'il contient.

Ici (a), après avoir fait la description d'une partie de l'Allemagne, il s'interrompt lui-même, pour faire celle des Suisses, d'où il revient en Bohême; pour passer ensuite aux Villes Impériales & Anseatiques. De plus, il ne tient pas ce qu'il promet dans son Avertissement, où il se propose de décrire les Mœurs, les Coutumes & la Religion de tous les Peuples, & d'apprendre aux Lecteurs les qualités de leur Pais & l'état de leur Commerce. C'est néanmoins à quoi il manque; & l'Editeur a voulu sans doute insinuer que

l'Au-

(a) Ch. XVII. pag. 75.

L'Auteur auroit dû dire ce qui lui est échappé, ou qu'il a négligé. Entre beaucoup de preuves que je pourrois en donner, en voici quelques-unes.

Il décrit les mœurs des François en ces termes. *Ils sont, dit-il (a), polis, honnêtes & affables aux Etrangers, mais ils n'en sont point aimés, parce qu'ils sont trop libres & trop enjoués. Ils ne souffrent pas l'adversité avec patience, les malheurs qui leur arrivent les abattent, mais aussi ils sont très hautains dans la prospérité, &c.*

Il dit des Suédois (b), *qu'ils sont les plus polis des Peuples Septentrionaux, qu'ils sont forts & robustes, aimant la bonne chère & le vin avec excès. Les Anglois sont, dit-il (c), spirituels, forts, robustes, courageux & souvent un peu téméraires; mais si entêtés de leur mérite qu'ils envisagent toutes les autres Nations comme infiniment au-dessous d'eux, &c.* C'est à peu-près dans ce goût qu'il fait le portrait de trois ou quatre Nations, se servant d'une couleur fort brune où le noir & le blanc entrent de moitié. Il auroit pu se dispenser de manier le pinceau, ou il auroit dû s'en servir plus légèrement. Hé! pourquoi les autres Peuples n'en ont-ils pas été dignes? Est-ce que les Allemands, les Polonois, les Hongrois, les Suisses & quantité d'autres n'ont point de traits qu'un bon Peintre puisse atraper?

Quant au Commerce des Nations de l'Europe, dont a il promis de donner une idée, il n'en parle ni en blanc, ni en noir. Il fait même si peu de cas de la Hollande, que, quoiqu'elle soit

(a) Ch. XII. pag. 54.

(b) Ch. XXIII. pag. 107.

(c) Ch. XXIV. pag. 119.

en haute considération dans le Monde entier, il ne daigne toucher ni les Mœurs de ses Peuples, ni leur florissant Négoce. Pour tout dire en peu de mots, il laisse à désirer aux Lecteurs la puissance, les forces de Terre & de Mer, & le crédit de tous les Souverains de l'Europe. C'est, à mon avis, travailler envain, que de faire à moitié son ouvrage. Il est même pernicieux à la République des Lettres de jeter dans les esprits ces sortes de semences qui y germant & s'accroissant, étouffent les bonnes qui y produiroient d'heureux fruits également utiles aux particuliers qui les cultivent, & à la Société pour qui ils sont cultivés.

Il seroit à souhaiter qu'on ne travaillât sur les anciens Livres que pour en corriger les défauts & les perfectionner. Un Auteur mériterait infiniment de la République Littéraire, si, au lieu de faire de nouveaux Livres, il mettoit les vieux en état de paroître avec approbation. Mais la Librairie ne s'accorde pas mieux avec la Littérature, que la Pharmacie avec la Médecine. Les préceptes de ces deux Sciences ne sont guère suivis dans la pratique. Tant pis pour l'Esprit, aussi bien que pour la Santé.

Je passerois les bornes que je me suis imposées dans cet Extrait, si je marquois toute l'inexactitude qui se trouve dans cette compilation. On lit dans le Chapitre de l'Angleterre qu'il y a deux Archévêchés & plusieurs Evêchés dans ce Royaume; & il n'en dit pas le nombre, tandis qu'il détermine ceux de l'Ecosse, de l'Allemagne, &c.

&c

& il ne fait mention d'aucun Archêvêché ni d'aucun Evêché de la France.

On peut répondre seulement que la connoissance de ces choses n'appartient point à la Géographie. Mais on peut répliquer aussi qu'il falloit n'en rien dire du tout, ou en parler par-tout. En voici la raison. Un jeune homme, par exemple, car ce n'est que pour les jeunes gens que cet Ouvrage est fait, un jeune homme, dis-je, qui lira ce Livre, voyant des Evêchés dans un Roiaume & n'en trouvant point dans les autres, sera dans la perplexité. Il doutera au moins s'il y en a dans les Etats où il n'en trouve point; & en trouvant où l'Auteur en met, sans en fixer le nombre, il sera inquiet de le savoir. Tel est l'esprit de l'homme. Il veut qu'on l'instruise pleinement, ou qu'on se taise. Il n'est rien en effet de plus impatientant que d'entendre les choses à demi.

Je remarque avant de finir, que l'Auteur donne le titre de Roiaume aux Provinces d'Angleterre, qui n'ont depuis longtems que celui de Duché ou de Comté. Cela est encore très peu exact. D'ailleurs, pourquoi qualifier de Roiaume toutes les Provinces Angloises, sous prétexte que dans des Siècles très reculés elles étoient gouvernées par des Rois, sans donner le même titre à plusieurs Contrées de France, qui formoient autrefois des Roiaumes? Ces élocutions ne peuvent que jeter dans l'erreur. Il est encore mal informé de la qualité du terrain de l'Espagne & du Portugal. On ne trouve dans l'un ni dans l'autre, comme il l'assure avec confiance, ni Or,

ni Argent, ni Emeraudes, ni Rubis. Il a pris ces deux Roiaumes pour le Brésil & le Pérou. Il est encore moins vrai que dans le premier de ces pais des Indes on trouve des Mangeurs d'Hommes.

Il me semble que cet Ouvrage a besoin d'être corrigé, & même refait, pour le réduire à une méthode plus claire & plus propre à former les jeunes gens dans la Géographie. Lorsqu'il y a un grand nombre de Livres sur une Science, il faut que ceux qu'on veut mettre au jour, contiennent quelque chose de mieux. La République des Lettres s'y attend, parce qu'il n'est rien de si facile: *facile est addere inventis.*

ARTICLE XII.

MACHIAVEL REPUBLICAIN tegens den ANTI-MACHIAVEL verdedigt; waar agter bygevoegt is, MACHIAVEL BOEKDRUKKER.

C'est-à-dire :

MACHIAVEL REPUBLICAIN *défendu contre* l'ANTI-MACHIAVEL. On y a ajouté MACHIAVEL IMPRIMEUR. A Utrecht chez Jean Evelt, Libraire 1741, grand 8. pagg. 384, sans la Préface & la Table des Chapitres.

L'Anti-Machiavel ou Examen du Prince de Machiavel, avec des Notes Historiques & Politiques,

tiques, imprimé trois fois de suite à la Haye à la fin de 1740, & au commencement de cette année-ci, a fourni à l'Auteur de l'Ouvrage, que nous annonçons, l'idée de défendre l'illustre Auteur du fameux Traité, intitulé le *Prince*. L'Auteur du *Machiavel Républicain* se plaint un peu aigrement de l'Extrait de l'*Anti-Machiavel* qui se trouve dans la seconde Partie du Tom. XXV de cette Bibliothèque. „ L'Ecrivain de la *Bibliothèque Raisonnée*, dit-il, fait l'éloge de cet Ouvrage, comme s'il n'étoit jamais rien paru & ne paroitroit jamais rien de semblable. Selon lui, ajoute-t-il, il n'y a rien à critiquer, tout y est plein d'intelligence, d'esprit, de sagesse, de savoir, les objections magnifiques, l'exécution complète, le style grand & noble. Pour prouver cela, on passe sans peine aux invectives; on lance sur le pauvre *Machiavel* une liste d'injures..... La plus gracieuse Epithète qu'on lui donne, est celle de *Scélérat*; & on soutient que la lecture de son *Prince* n'a fait que des *Scélérats*. N'est-ce pas-là une tyrannie littéraire? Traite-on, dans la République des Lettres, avec tant d'arrogance les noms des Grands-hommes reconnus pour savans & pour avoir bien mérité du Public? On trembleroit de prendre la plume, de crainte de tomber dans l'Inquisition de ce Souverain *Raisonneur*, &c.

L'Auteur du *Machiavel Républicain* se trompe, en supposant qu'il n'y a qu'un Auteur de la *Bibliothèque Raisonnée*, & il en sera convaincu dès que nous lui avouerons que nous n'approu-

vous pas tout ce qui a été dit dans l'Extrait qu'il cite. L'Auteur de cet Extrait a été surpris par la Préface de Mr. de *Voltaire*, Préface qu'il changeroit en plusieurs endroits s'il falloit la publier de nouveau. Il n'y chanteroit plus sur un si haut ton le prétendu Auteur de l'*Anti-Machiavel*. Nous ne voulons pas entrer dans l'examen qui est cet Auteur, nous avouons que ce ne seroit pas la première fois que Mr. de *Voltaire* en a imposé au Public ; mais nous croyons pourtant qu'il n'auroit ôsé se servir d'un nom aussi respectable. *Voltaire* est un Poète, c'est tout dire, & voila tout ; car quand il a voulu être Historien, il a été un *Quint-Curse*, c'est-à-dire, un Romaniste ; quand il a voulu être Philosophe, on sait quel jugement le Public a porté de lui ; & quand dans son *Temple du goût* & dans ses *Lettres sur les Anglois*, il a voulu parler Littérature, Religion, Gouvernement & Morale, on sait comment il a été sifflé de tous les Ecrivains qui avoient un grain de bon sens. Mais il a su se former une Cabale parmi un certain ordre de Beaux Esprits, Petits Maitres, à la tête desquels étoit un certain Clerc nommé *Tyrion* ; c'est à cette Cabale seule qu'il doit les trois quarts de sa réputation, elle l'a prôné, elle l'a élevé au dessus des premiers Genies : il n'est pas demeuré en reste avec ces Adulateurs, il s'est donné lui-même plus d'une fois de l'encensoir dans des Ecrits anonymes, qu'il a écrits à son honneur & gloire, & qu'il publioit sous le nom de quelques apprentifs de sa Cabale qu'il tenoit à ses gages. Nous pouvons en parler sa-

vam,

ramment & par expérience, puisque nous savons quelles propositions il nous a faites dans ce genre. Voilà quel est ce Grand *Voltaire*, le plus petit des Hommes, si on le déploie, si on le considère de près. Nous ne voulons pas entrer dans le détail de sa conduite, en qualité d'Auteur, avec les Libraires, auxquels si on l'en croit, il donne toutes ses productions *gratis*, & qu'il a pourtant l'art de ruiner; c'est ce dont la France, l'Angleterre, la Hollande, la Suisse même pourroient fournir des preuves. Nous pourrions enfin renvoyer le Lecteur aux différens Caractères de *Voltaire*, qu'on a imprimés à Paris & à Berlin (a); mais en voilà assez pour prouver à l'Auteur du *Machiavel Républicain*, que nous ne sommes pas tous également aveugles Adorateurs de ce Poète. Nous ajouterons même que l'Auteur de l'Extrait, qui a tant choqué l'Anonyme, n'a été entraîné dans cet excès d'éloges, que par l'idée qu'il avoit empruntée de *Voltaire*, que celui-ci n'étoit que le simple Editeur de cette Critique d'un Livre, qui réellement a été infiniment plus blâmé qu'applaudi; mais c'étoit aller trop loin que d'affirmer, que la *Lecture du Prince de Machiavel n'a fait que des Scélérats*, puisque cette sentence peut tomber nécessairement sur l'Auteur de la Critique, qui a dû non seulement lire, mais étudier ce Traité, pour le réfuter comme il a fait. Ainsi c'est avec raison que l'Auteur demande, si *Scioppius, Gentiler, Naudé,*

(a) On les trouve dans un Recueil de Pièces fugitives, intitulé, *Délassemens d'un Galant-homme.*

Naudé, Amelot, Comring, J. Fred. Christius, & tant d'autres Savans ont été des *Scélérats* avérés. Combien de Princes & de Ministres d'Etat ont lu & étudié ce magnifique *Traité*? Doivent-ils donc être déclarés *Scélérats ipso facto*? Je ne puis penser que ce soit l'intention de l'Auteur de l'Extrait. Mais en voila je pense assez, passons à l'Ouvrage même du Défenseur de *Machiavel*.

Il est divisé en XII Chapitres. L'Auteur donne dans les deux premiers une idée des avantages du Gouvernement Républicain sur le Monarchique, par rapport aux Arts & aux Sciences, qui fleurissent à l'abri de la Liberté, au lieu que l'intolérance de la Monarchie ne peut que les faire dépérir tous les jours. Il prouve son sentiment, en rapportant l'état florissant où ont été les Arts & les Sciences dans les bornes étroites des Républiques Grèque & Romaine; & quelle a été leur décadence dès que la Monarchie en a chassé la Liberté. Peut-être pourroit-on lui produire des preuves du contraire, qu'on ne seroit pas obligé de rechercher fort loin, puisque le dernier Siècle lesourniroit. Y a-t-il eu un règne plus despotique que celui de Louis XIV? Y a-t-il eu un tems où, dans une Monarchie, on a porté plus loin la perfection des Arts & des Sciences, qui veulent être protégées & encouragées; ce qui leur manque ordinairement dans les Républiques, où les Savans, qu'on y admire, auroient souvent porté leurs connoissances & leurs découvertes infiniment plus loin qu'ils n'ont

n'ont fait, s'ils avoient été secourus & encouragés par les libéralités d'un Prince, Protecteur des Arts. Nous en avons des exemples récents dans nos Provinces ; mais nous aimons mieux les passer sous silence. Retournons à notre Auteur qui voit les Sciences & les Arts s'introduire chez les Germains, & passer insensiblement chez les Bataves, sous les auspices de la Liberté, qui étoit l'ame de leur Gouvernement, Liberté qui tiroit son origine de la pureté de leurs bonnes mœurs, lesquelles tenoient lieu de loix : *Plusque valent boni mores quam alibi bonæ leges.* Sur ces bonnes mœurs, & sur cet amour de la Liberté, ont été fondés les premiers principes du Gouvernement & de la Politique de ces Peuples, qui n'ont pu se soustraire à la vicissitude des choses humaines, enforte que ces principes ont souvent changé, suivant les circonstances ; mais le fond est toujours resté le même, enforte qu'il s'est de tems en tems trouvé de Grands-hommes, qui, pour me servir de son expression, s'appuient ou s'élevans sur les épaules de leurs Ancêtres, portent leurs vues plus loin, & changent de principes dans le Gouvernement, suivant les circonstances.

Ce Prélude conduit l'Auteur à insinuer, pour-quoi il a donné à son Traité le titre de, *Machiavel Républicain.* „ Nous examinerons, dit-
„ il, par quel degré on passoit ci-devant à l'é-
„ tude de la Politique, & de quelle manière on
„ traitoit cette Science. Nous y trouverons
„ des moyens de défense en faveur de *Machia-*
„ *vel*

„ *vel* & de ses Ouvrages, contre ceux qui ont
 „ entrepris de décrier & de noircir l'un & l'autre ; & nous ferons voir sans partialité, que
 „ dans son *Traité du Prince*, il n'a rien moins
 „ en vue que de s'établir l'Avocat & le Défenseur du Gouvernement Monarchique, &
 „ qu'il y donne la préférence au Républicain,
 „ qu'il juge être le plus heureux. L'Auteur
 „ ajoute, qu'il ne doute pas que son dessein ne
 „ paroisse d'abord ridicule, mais il prie les
 „ personnes de bon sens de ne le point condamner sur l'étiquette du fac, sans l'avoir entendu,
 „ & sans avoir bien pesé les preuves qu'il apporte de son sentiment ; quant aux fots & aux
 „ petits génies, il fait peu de cas de leur jugement, jusqu'à ce qu'ils aient fait un Pèlerinage à Anticyre.

L'Auteur entre dans l'examen des diverses sortes de Gouvernemens, & des sentimens de ceux qui en sont les Défenseurs respectifs ; & il se déclare pour le Gouvernement Républicain, comme le plus ancien & le plus conforme aux sentimens & à la nature de l'homme. Il se contredit en quelque manière en cet endroit-là, puisqu'il a avoué que le Gouvernement des Patriarches, qu'il juge avoir été le plus ancien, étoit un Gouvernement Monarchique, car le Chef de chaque Famille en étoit le Roi & le Législateur, tout plioit sous lui, mais ensuite ces Familles s'étant fort augmentées, elles ont formé des Sociétés, que les Chefs de ces Familles gouvernoient en commun. Voilà, selon *Cicéron*,
 l'ori-

l'origine des Republiques (a). L'Auteur pose en fait, que le bonheur d'un Etat dépend souvent de la connoissance que ses Citoyens ont de la Politique & de ses règles, & de l'histoire de sa Patrie, sentiment judicieux qu'il appuie des usages des Grecs & des Romains ; & il trouve fort mauvais qu'il n'y ait pas, dans les Universités, une Chaire de *Professeur en Politique*, comme il y en a en Droit & en Théologie, & il accuse avec quelque raison les Professeurs de ces deux Facultés d'avoir chassé la *Politique* des Exercices Académiques. Un d'entr'eux ne vouloit pas qu'on expliquât aux Etudians le *Traité de Jure B & P. de Grotius*, parce, disoit-il, que ce Livre n'étoit bon que pour les Ambassadeurs. *O Sancta Simplicitas !* Enfin dans les diverses formes de Gouvernement, l'Auteur se déclare pour l'*Aristocratique*, & juge qu'il n'y a qu'un pas à faire de la *Démocratie* à l'*Anarchie*. Il n'a pas tort ; mais il faut qu'il avoue simplement, que si l'Aristocratie est la meilleure forme de Gouvernement, elle n'est pas aussi sans défaut, ce sont des Hommes qui en sont les Régens, les Directeurs, c'est tout dire, ils ne peuvent être sans passions.

Enfin l'Auteur trouve diverses Sectes parmi les Politiques, comme dans la Religion. Il en trouve trois, qu'il nomme les Républicains ou
Mo-

(a) Cum sit hoc Naturæ commune Animantium, ut habeant Libidinem procreandi, prima Societas in Conjugio est, proxima in Liberis, deinde una Domus, communia omnia. Id autem principium Urbis, & quasi seminarium. *De Officiis, Lib. I.*

Monarchomaques, les *Monarcholâtres*, & les *Micellions*. Ces derniers, dit-il, ressembloient aux *Laodicéens* qui souffloient le froid & le chaud, prêchant tantôt pour la Royauté, tantôt pour la République, suivant les circonstances, parce qu'ils prétendent qu'un Etat ne peut pas toujours être gouverné de la même manière, & qu'il y faut de tems en tems des innovations pour en ranimer les parties.

Voilà une Analyse des quatre premiers Chapitres de cet Ouvrage, qui conduisent l'Auteur à l'examen des Ouvrages & des Sentimens de *Nicolas Machiavel* Florentin, qui a vécu à la fin du quinziesme & au commencement du seiziesme Siècle, étant mort selon quelques-uns en 1527, & selon d'autres en 1531. Il étoit d'une Famille Noble, qui a donné des Gonfaloniers à la République : il a toujours passé pour Savant, pour Bel Esprit, & pour un des Auteurs dont la pureté du Langage a été admiré. Le *Negri*, *Follieta*, *Paul Jove*, lui ont rendu ce témoignage. Le second le met dans la classe des *Pétrarques*, des *Dantes*, des *Sannazares*, des *Bembes*, des *Ariostes*, &c. Au reste l'Auteur ne nous apprend rien de particulier de la Vie de *Machiavel*, que ce qu'on peut lire dans le Dictionnaire de *Bayle*. Il avoue que *Machiavel* perdit bientôt sa réputation parmi ses Concitoyens, en s'attachant au parti des *Médicis*, qui travailloient à devenir les Tyrans de leur Patrie, après avoir quitté celui des *Soderini*, les Défenseurs de la Liberté. Mais il soutient en même tems que ces mêmes Concitoyens lui firent injustice, & que

que leurs préjugés les empêchèrent de découvrir le but de son Livre du *Prince*, qu'il publia alors dans la vue de rendre les *Médicis* odieux, en leur conseillant de se rendre maîtres de l'Italie & d'en former un Roiaume: ce qu'on ne comprit pas alors, au contraire ses Concitoyens l'accusèrent de vouloir mettre la Patrie sous le joug de cette Maison, dont il avoit été lui-même si maltraité; qu'il n'échappa au supplice que par la force de son tempérament (a). *Machiavel* s'étoit imaginé que si les *Médicis* suivoient ses Conseils & tentoient de se rendre maîtres de l'Italie, chacun se ligueroit contr'eux, & que n'étant pas en état de faire tête de tous côtés, ils seroient obligés de succomber; d'un autre côté en manquant leur coup, ils auroient découvert leurs fourberies, qui ne pouvoient manquer de les rendre odieux à leurs Citoyens & à leurs voisins. Mais il arriva tout le contraire de ce que *Machiavel* avoit espéré, *Charlequin* aida les *Médicis* à s'établir Souverains de leur Patrie, qui perdit sa liberté, & *Machiavel* sa réputation, ses Concitoyens ne l'ayant considéré depuis ce tems-là que comme un traître à sa Patrie, un détestable Conseiller & le Défenseur de l'obéissance passive & du pouvoir arbitraire. Cependant tous les Historiens de son tems, ou qui ont vécu peu de tems après lui, n'ont parlé qu'avec les plus grands éloges de sa bonne conduite & de sa

fidè-

(a) Soupçonné d'être du complot des *Soderini*, il fut mis à la question, mais il la souffrit sans rien avouer. *Jovius*, Elog. Cap. LXXXVII. p. 206.

fidèles services qu'il a rendus à sa Patrie. Il n'y a que quelques Auteurs modernes qui ont ôsé vomir leur venin contre lui, sans donner aucune preuve de leurs accusations. *Paul-Jove* même, qui n'étoit pas ami de ce Grand-homme, & qui a écrit peu de tems après la mort vers 1540, ne peut lui refuser cet Eloge: *optimum Principem formasse, bellicis præceptis Ducem instruxisse, & traditis exacta prudentia documentis in deliberando & consultando omnium Senatorem effixisse.*

Le Défenseur de *Machiavel* passe ensuite à l'accusation d'Athéisme, que ses Critiques ne lui ont pas épargnée. Il remarque avec raison que cette accusation vague a été à la mode de tout tems, sur-tout contre les Savans qui se sont distingués, particulièrement s'ils n'ont pas eu un aveugle respect pour le Clergé & ses sentimens. *Machiavel* avoit fort maltraité celui de son tems, dans sa Comédie, intitulée *Le Mandragore*, où un malin Prêtre arrache le masque à ses hypocrites Confrères. En a-t-il fallu davantage pour le faire passer pour plus qu'Athée, s'il y avoit quelque chose de plus odieux. L'Auteur commence ici à tirer l'épée contre *Voltaire*, qui dans sa Préface de l'Edition de l'*Anti-Machiavel* (a), qu'il a publié lui-même,

212-

(a) C'est une Histoire entière que l'Edition de cet Ouvrage. Mr. de *Voltaire*, après en avoir leuré plusieurs Libraires, dont il se disoit ami, en chargea un Libraire de la Haye, avec lequel il se brouilla bientôt. Il voulu retirer son Manuscrit, mais il avoit à faire à aussi fort que lui, ainsi il ne put empêcher l'Edition de paroître, sous le nom de *Guil. Meyer à Londres, 1741.* Mr. de *Voltaire* fit grand bruit, trouva que l'Edition fourmilloit de fautes,

&c

attaque *Amelot* de la *Houffaye*, Traducteur du Prince de *Machiavel*, parce qu'il avoit défendu ce savant contre ceux qui ont attaqué sa Religion. *Amelot*, dit *Voltaire*, s'efforce de prouver que *Machiavel* n'est point impie, il s'agit bien ici de piété ! Un homme donne au monde des leçons d'assassinat & d'empoisonnement, & son Traducteur ose parler de *Dévotion* ! „ Plaisant jugement, dit notre Auteur, „ si Mr. *Voltaire* avoit bien voulu lire encore „ quelques lignes de la Préface d'*Amelot*, il au- „ roit facilement compris la nécessité de cette „ défense, non-seulement parce que les Criti- „ ques de *Machiavel* soutiennent presque tous „ qu'il est un mauvais Politique, puisque ses „ maximes ne sont fondées ni sur la crainte de „ Dieu, ni sur sa parole, mais sur-tout parce qu'en „ prouvant qu'il n'a été rien moins qu'impie, on „ expliquera plus favorablement ses maximes „ d'E-

&c avertit de tous côtés qu'il alloit en publier lui-même une autre qui couteroit beaucoup moins, dût-on la donner pour rien. Mais l'Ouvrage faisant beaucoup de bruit, il en parut bientôt une seconde Edition avec le nom de *Van Duren*; peut-être la même qui portoit le nom de *Meyer*, & à laquelle, suivant une certaine coutume, on n'avoit changé que le titre. Enfin l'Edition de Mr. de *Voltaire* parut en plus petit caractère, puisque le Volume n'a que 14 feuilles, au-lieu que l'autre en a 23. Mr. de *Voltaire* fit plusieurs changemens dans cette Edition, dont il retrancha des périodes entières, des citations, des faits. *Van Duren*, irrité de ce Procédé, donna l'année dernière une nouvelle Edition dans un gros Volume, où il y a les trois Textes, les Variantes, & enfin un recueil de Lettres de Mr. de *Voltaire*, qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur auprès de ceux qui veulent qu'on aille droit en besogne.

„ d'Etat. Comment ne s'agiroit-il pas ici de
 „ piété, puisque celui qui n'en a pas, passe gé-
 „ néralement pour un scélérat qui ne craint ni la
 „ mort ni l'Enfer, & qui est capable de tout en-
 „ treprendre; Mr. *Voltaire* seroit-il fort content,
 „ si on lui faisoit voir qu'il donne à entendre
 „ par cette exclamation, qu'il croit qu'il est ri-
 „ dicule à un Politique d'avoir de la Religion?
 „ Si l'on étoit persuadé de la piété & de la pro-
 „ bité de *Machiavel*, sans doute qu'on donne-
 „ roit un tout autre tour à l'explication de ses
 „ maximes.... Mr. *Voltaire* pousse, dans sa Pré-
 „ face, la vivacité jusqu'à l'indiscrétion, & pour
 „ en rapporter un exemple, oserois-je lui de-
 „ mander, s'il ne seroit pas ridicule de met-
 „ tre en question, si un homme qui est pau-
 „ vre ne peut pas être honnête homme ou bon
 „ politique; cependant il reproche à *Amelot*
 „ d'entendre mal la Raison d'Etat, puisqu'ayant
 „ été Secrétaire d'Etat, il n'a pas eu le secret de
 „ se tirer de la misère. Ne seroit-on pas en droit
 „ de crier au *Machiaveliste* contre *Voltaire*, qui
 „ veut apprendre aux Secrétaires, les tours dont
 „ ils doivent se servir pour se tirer de la misère,
 „ puisqu'ils ne peuvent s'enrichir de leurs appoin-
 „ temens". Ordinairement notre cœur se peint
 „ dans nos Ecrits, l'Auteur de *Machiavel Républicain*
 „ ignore peut-être que *Voltaire* regarde la pau-
 „ vreté comme le plus grand de tous les défauts,
 „ & que rien ne lui coûte, pourvu qu'il accumule,
 „ jusqu'à frauder le Souverain. Chacun fait l'avan-
 „ ture de ses Tableaux saisis à la Douane de Bruxel-
 „ les. „ Qui voudroit après cela prendre un Séc-
 „ taire

taire de la main de Mr. de *Voltaire*, dont il pourroit suivre les maximes pour s'enrichir. Mais ne traitons pas *Voltaire* à la rigueur, il n'a eu en vue, en décrivant *Amelot* & sa Traduction, que de donner plus de relief à son Edition, en persuadant au Lecteur crédule que ce qui sortoit de sa plume étoit autant d'Oracles, mais qu'on ne pouvoit prétendre qu'un *pauvre & bonnête homme fût bon Politique*. S'il avoit voulu feuilleter l'Antiquité, elle lui auroit démontré le contraire, en lui rappelant les noms des *P. Valerius, Agrip. Menenius, Q. Cincinnatus, M. Curius Dentatus, C. Fabricius, Aristides, Epaminondas, Timoleon*, &c. Enfin l'Auteur relève vivement dans le §. V de ce Chapitre, ce que Mr. *Voltaire* soutient en faveur des *Médecis*, qu'ils n'étoient coupables d'aucune Tyrannie, & il démontre absolument le contraire par le témoignage de divers Auteurs, sur-tout du Chevalier *P. C. Hoofst*, le *Tacite* de notre Patrie, qui en a composé une Histoire exprès. L'Auteur emploie le §. VI de ce cinquième Chapitre à donner une idée de la Secte des *Monarchomaques*, ou des ennemis de la Monarchie, dont il croit trouver l'origine vers le tems qui a suivi l'affreux massacre de la St. *Barthélemi*. Ces nouveaux Politiques en rejettèrent toute la faute sur le Prince de *Machiavel*, qu'ils avoient lu sans le comprendre, & ils se battirent longtems contre leur propre ombre, en mettant sur le compte de ce savant Auteur toutes les scélératesses des Princes venus après lui ; on le fit louer *César Borgia* & *Sforce*, & enfin on l'assailla de tant d'injures,

que le Pape *Clément VIII* croiant qu'un homme ; contre qui chacun se déclaroit, ne pouvoit-êtré innocent, se laissa emporter à un saint *Zèle*, & lan- ça les foudres de l'Excommunication contre *Machiavel* & ses Ecrits, qui furent d'abord mis dans la liste des hérétiques. Peu s'en est fallu, dit l'Au- teur, qu'on ne l'eût rendu responsable des actions cruelles & barbares qui se lisent dans le Vieux & le Nouveau Testament, dans l'Histoire Ecclé- siastique & Civile, la plaie des Egyptiens, & toutes les actions des *Nérons*, des *Domitiens*, des *Caligulas*, la honte de l'humanité & les fleaux de l'Univers. Cette fausse idée que les *Monarcho- maques* s'étoient faite de *Machiavel*, sans faire at- tention qu'il avoit été le grand Défenseur de la liberté, l'emporta, & ce fut à qui attaqueroit son *Prince*. L'Auteur finit ce Chapitre par une lon- gue liste des Auteurs de cette Secte politique qui se sont le plus distingués.

Le Chapitre VI est employé à donner une juste idée des Ouvrages de *Machiavel*. A cette oc- casion l'Auteur défend *Machiavel* contre ceux qui se sont élevés contre chacun de ses Ouvra- ges en particulier, ou qui en ont parlé sans les avoir connus, comme *Julius Negrius* qui con- fond ses *Dieſi decennali*, qui sont des espèces d'Eglogues historiques & morales, avec ses Dis- cours sur *Tite-Live*; comme *Varillas* qui est vi- goureusement relevé du péché de mensonge, à l'occasion de la Comédie intitulée *Clitia*, à la- quelle cet Historien menteur donne le nom de *Sanitia*, en quoi il ne se trompe pas moins que quand il dit que le Cardinal *Jean de Médicis* a- voit

voit vécu à Florence dans une intime amitié avec *Machiavel*, longtems avant de devenir Pape sous le nom de *Léon X*. Chacun sait que ce Cardinal étoit banni de Florence, où il ne rentra que trois mois avant de monter sur le St. Siège : pendant ces trois mois il fit mettre à la question *Machiavel* soupçonné d'avoir eu part à la conjuration des *Soderini*.

Le §. II de ce Chapitre renferme l'histoire du Traité intitulé le *Prince*. *Machiavel* parvenu, dit-il, à un âge assez avancé, écrivit ses Discours sur la première Décade de *Tite-Live*, ou trois Livres sur la République, où brillent les grands sentimens de l'Auteur pour la liberté & pour le Gouvernement Républicain, qu'il met au-dessus de tout autre, en sorte que ses ennemis n'ont pu y rien trouver à critiquer. Le *Prince* est la suite de ces trois premiers Livres; & *Machiavel* ne l'a composé que pour mettre la dernière main à cet Ouvrage qui, sans cela, n'auroit pu passer que pour une ébauche; puisqu'en exposant les maximes opposées aux premières, & dont se sert un Tiran, un nouveau Souverain, qui opprime la liberté de sa Patrie, il fait d'autant mieux connoître à ses Compatriotes l'énorme différence qu'il y a entre un Etat libre & le Gouvernement d'un Tiran. Il fait une description magnifique de cet Etat libre, sous lequel il étoit né, où il avoit rempli des postes honorables & dont il étoit le Défenseur; & d'un autre côté il décrit, dans son *Prince*, qui sert de suite à ce qui précède, le triste état de sa Patrie opprimée, qu'il n'approuve pas, quoiqu'il reconnoisse qu'il falloit que les

choses fussent ainsi, & il n'en fait une vive description que pour le rendre d'autant plus haïssable. Il paroît que *Machiavel* étoit dans un âge avancé quand il a écrit ce Traité, puisqu'il dit dans la Dédicace à *Laurent de Médicis*, qu'il n'a aquis ces connoissances que par un long usage des affaires, & en tant d'années qu'il avoit été à l'école de l'adversité. Toutes les Editions des Ouvrages de cet Auteur & les Préfaces prouvent ce que nous avançons du tems & de l'ordre où ont paru les trois Livres de la République, & le *Prince*. Le *Varchi*, Historien exact de Florence, remarque que le *Prince* n'étoit pas encore imprimé en 1527. „ *Machiavel*, ajoute l'Auteur, qui a „ écrit ce Traité comme une suite des trois Li- „ vres de la République, ou Discours sur la pré- „ mière Décade de *Tite-Live*, ne l'auroit pas „ moins écrit, si sa Patrie n'étoit pas tombée sous „ la puissance des Tirans, pour faire un contraste „ entre le Gouvernement Républicain & celui „ d'un Usurpateur, & l'on ne pourroit dire qu'il „ eût mal fait & qu'il eût mérité quelque repro- „ che; mais la révolution étant arrivée, le dé- „ termina naturellement à composer ce Traité „ pour en faire sentir toute l'horreur. En effet „ les bons Princes, les Pères de leurs Sujets hé- „ réditaires, peuvent-ils trouver quelques leçons „ dans le *Prince* de *Machiavel*, ils n'ont pas be- „ soin de pareils souterrains pour gouverner un „ Etat, dont ils sont les paisibles possesseurs, „ aussi longtems qu'ils ne tentent pas de faire de „ leurs Sujets des esclaves, ou de leur enlever „ leurs biens. Le but de *Machiavel* a été de „ pein-

peindre au naturel un nouveau Tiran, que
 ses Concitoiens ont mis à la tête du Gouver-
 nement, parce qu'il étoit ou plus puissant ou
 plus expert, ou plus spirituel que les autres,
 & qui ensuite a employé toutes ces souples-
 ses, toutes ces fausses maximes pour opprimer la
 liberté. Voilà le Prince dont *Machiavel* dé-
 crit les principes, qui pourroient encore être
 à présent ceux que devoit suivre un nouveau
 Prince, ou que ses Conseillers devoient lui in-
 spirer, comme l'avoue le savant *Conring* dans
 sa Préface à la tête de ses *Animadvers. Polit. in*
N. Machiavelli Librum de Principe. Ainsi on
 voit combien se trompent *Schappius*, *Morboff*,
Wickefort, *Goberi*, & plusieurs autres qui pré-
 tendent, les uns qu'il a eu en vue *César Bor-*
gia, les autres *Charlequint*; mais le savant
Bayle a réfuté ce sentiment. Non, ces ma-
 ximes sont celles d'un nouveau Prince, qu'on
 peut considérer comme celles des usurpateurs de
 la Souveraineté de Florence sa Patrie; & ceux
 qui les examineront sans prévention, trouveront
 qu'il y a semé plusieurs belles leçons pour les Ré-
 publicains, & qui découvrent l'ancienne & se-
 crète haine qu'il portoit au nouveau Prince,
 comme *Gentilis* & *Scioppius* l'ont bien remar-
 qué. L'Auteur prouve ensuite de cette maniè-
 re-ci qu'il est impossible que *Machiavel* ait
 eu un autre but.

Machiavel, dit-il, a été toujours constam-
 ment attaché au Parti Républicain, il étoit
 naturellement porté à écrire librement, com-
 me il paroît assez par ses Comédies, & par la vi-
 vacité de son stile; il s'étoit appliqué à la lec-

„ ture des anciens Auteurs où il avoit sucé des
 „ sa jeunesse l'amour de la liberté, dont il avoit
 „ employé & expliqué les principes, puisés dans
 „ l'Antiquité, dans ses Livres de la République.
 „ Les Emplois distingués, dont il a été revêtu, lui
 „ donnoient tous les jours occasion d'examiner,
 „ d'approfondir ces préceptes; cependant l'on ne
 „ trouve rien dans ses Ecrits qui indique qu'il au-
 „ roit changé de sentimens dans la suite; ce qui
 „ arrive assez souvent aux Savans, lorsqu'ils se
 „ croient mieux instruits. Le *Varchi* remarque
 „ que, bien loin delà *Machiavel* auroit bien vou-
 „ lu que son Prince, qui n'étoit pas encore impri-
 „ mé alors (en 1527) eût été étouffé dans son ber-
 „ ceau, prévoyant peut-être qu'on donneroit u-
 „ ne mauvaise interprétation à son Ouvrage, &
 „ qu'on lui feroit dire ce qu'il ne pensoit pas.
 „ Peut-on seulement penser qu'un homme d'es-
 „ prit auroit enseigné des choses si contradictoi-
 „ res, & si diamétralement opposées à ce qu'il a-
 „ voit écrit auparavant; & qu'en un moment,
 „ il eût, dans sa vieillesse, renversé & détruit
 „ tout ce qu'il avoit si courageusement établi &
 „ défendu pendant tout le cours de sa vie. Si
 „ l'on examine attentivement le conseil qu'il
 „ donne à son nouveau Prince dans le Chap. XVI,
 „ de troubler toute l'Italie pour s'en rendre plus
 „ facilement le maître, il faudra avouer que
 „ *Machiavel* avoit perdu l'esprit, si l'on veut
 „ soutenir qu'il pensoit ce qu'il disoit, & qu'il
 „ parloit sérieusement; car comment un hom-
 „ me d'esprit auroit-il pu penser que ce jeune Sou-
 „ verain de Florence auroit été en état de mettre
 „ des bornes à la puissance des Vénitiens, des Espa-
 „ gnols

gnols & des François, & de leur rogner les aîles. Ainsi prendre ce conseil pour argent comptant, c'est déclarer *Machiavel* fou à être mis aux petites Maisons. Mais si on considère cette maxime, ce conseil, comme convenable à un nouveau Prince, à un Tiran, toute critique doit cesser. Il en est ainsi de tout l'Ouvrage, & on en sera convaincu si l'on se souvient que c'est *Machiavel*, un Martir de la Maison de *Médicis*, qui lui avoit fait souffrir la torture, qui tâche de la rendre odieuse, parce qu'elle a opprimé la liberté de sa Patrie".

L'Auteur emploie les §. II & III de ce Chap. VI, à donner une idée des autres Ouvrages de *Machiavel*, comme son *Traité dell' arte della Guerra*, que le Duc d'Urbain trouva si excellent qu'il voulut créer *Machiavel* Général; la vie de *Castuccio*, quelques autres petites pièces, son Histoire de Florence, qui paroît avoir été son dernier Ouvrage. L'Auteur recherche ensuite ceux qui sont restés en Manuscrits, & il met de leur nombre trois Comédies, le *Maschere*, *Il Secretario* & la *Sporta*, plusieurs Lettres, un *Traité* particulier sur la manière de régler la République de Florence, qu'il a écrit pour le Pape Léon X, & à sa prière; enfin il a laissé les *Mémoires de son tems*, qui n'ont pas été achevés, & dont *Guicciardin*, à qui il les a confiés, a orné sa belle Histoire. De là on passe à un examen fort recherché & fort curieux des diverses Editions & Traductions des Ouvrages de *Machiavel*, soit en corps, soit en particulier; ce qui sert de transition à l'Auteur pour venir à l'Edi-

PEdition de l'*Anti-Machiavel* de Mr. de *Voltaire*. Il loue fort, en passant, la Traduction Hollandoise du *Prince* & de l'*Anti-Machiavel*, qui a été publiée à Amsterdam vers la fin de 1741.

Comme nous avons principalement en vue de donner, dans cet Extrait, à ceux qui n'entendent pas le Hollandois, une idée exacte de cette savante Défense de *Machiavel*, qui mériterait d'être traduite en une Langue d'un usage plus étendu, nous nous contenterons d'avoir rapporté ce que l'Auteur dit, pour donner une juste idée de *Machiavel*, de ses Ouvrages, & sur-tout de son *Prince*, & nous réservons, pour un second Extrait, la réfutation de tous les Critiques & les mauvais Interprètes de *Machiavel*, sur-tout de Mr. de *Voltaire*.

ARTICLE XIII.

RATIONALIS PHILOSOPHIÆ INSTITUTIONES: Sive, *de emendandâ, regendâque Mente*.
A JANO GUALBERTO DE SORIA, *in celeberrimâ Pisanâ Academiâ Philosopho publico*.

C'est-à-dire:

INSTITUTIONS de PHILOSOPHIE pour rectifier
& diriger l'Esprit. Par J. G. DE SORIA,
Professeur en Philosophie dans l'Université de Pi-
se. In Octavo, pagg. 295, sans la Préface qui
en

en contient 16. A Amsterdam chez Pierre Humbert, 1741.

C Et Ouvrage est du nombre de ceux qui doit vent leur naissance à leur seul mérite. Son illustre Auteur ne se fût peut-être jamais déterminé à le publier, s'il ne s'en fût répandu une infinité de copies, qui aiant eu par-tout une approbation générale, malgré le grand nombre de fautes qui s'y étoient glissées, le déterminèrent enfin à le retoucher, & à le corriger avec soin, pour le faire paroître dans l'état de perfection où on nous le donne aujourd'hui. Il y a des Ouvrages qui n'entrent, pour ainsi dire, dans le monde, & n'acquièrent l'estime du Public, qu'à la faveur du grand nom & de la réputation de leur Auteur: celui-ci, au contraire, tire tout son mérite de son propre fond, & sans avoir eu besoin de rien emprunter de celui de son Auteur, qui paroît en avoir beaucoup, il a su se faire valoir de ceux-mêmes qui ignoroient son origine. Ce n'est pas que Mr. *de Soria* ne se soit fait une très belle réputation dans l'Université de Pise, & dans une grande partie de l'Italie; mais il est à peine connu dans les Pais étrangers, où son Ouvrage, tout défectueux qu'il étoit d'abord, en sortant des mains de ses Disciples, a trouvé moyen de pénétrer & de se faire rechercher.

L'histoire de cet Ouvrage devoit seule faire son éloge, mais pour satisfaire la curiosité du Lecteur, qui est en droit d'exiger quelque-chose de plus, nous allons entrer dans un petit détail, à l'aide duquel on pourra se former une idée de ce qu'il

qu'il contient; car à l'égard de son utilité & des fruits qu'on peut en retirer, on ne sauroit guère en juger pertinemment qu'en le lisant d'un bout à l'autre, & même avec attention, pour en voir l'ordre & l'arrangement, & pour ne rien perdre de la force des raisonnemens, dont l'enchainure ne doit pas être interrompue. Dans ces sortes de productions il faut envisager le Tout ensemble, & on les défigure toujours, si on en ôte une seule pièce.

Tout l'Ouvrage est divisé en deux Parties générales. La première contient tout ce qui peut contribuer à rectifier l'Esprit, & on donne dans la seconde des règles pour le guider dans la recherche de la Vérité. On expose dans la première toutes les différentes sortes de *Perceptions*, on les range dans diverses classes, & on éclaircit cette manière par des exemples qui peuvent être de quelque utilité dans l'usage de la vie, & dans les Sciences. On traite ensuite des *Jugemens*, on fait voir en quoi consiste leur nature. On y démontre comment on peut distinguer le *Vrai* d'avec le *Faux*; on y traite de l'*Evidence*, de la *Certitude métaphysique*, *physique* & *morale*, on en fait remarquer la différence & les caractères; &, après avoir allégué des exemples qui répandent un grand jour sur le sujet en question, on fait voir quel est l'usage qu'on peut en tirer. L'Auteur passe après cela au *Vraisemblable* ou *Probable*, & à ce qui ne l'est pas, il explique fort au long la nature de l'un & de l'autre, & cela avec beaucoup de clarté & de sagacité, & fait voir comment dans tous les cas qui se présentent, on doit juger du plus

plus ou du moins de probabilité des évènements & des opinions. Cette partie de l'Ouvrage est des plus importantes, l'Auteur ne l'a pas ignoré, aussi l'a traité-t-il à fond, & d'une manière qui fait bien voir sa grande pénétration. Peu d'Auteurs avant lui ont manié ce sujet avec autant d'habileté.

Cela fait, Mr. de Seris entreprend de traiter du *Raisonnement*, & il donne un détail exact & fort circonstancié des causes & des occasions les plus ordinaires des erreurs où nous tombons, soit dans nos jugemens, ou dans les raisonnemens que nous formons. Il réduit ces causes ou occasions de nos erreurs à trois chefs, qui sont les *Idees*, les *Termes* & les *Passions*. On voit bien qu'il a encore senti ici toute l'importance de cette matière, sur laquelle il donne d'excellentes règles.

Tels sont les principaux sujets qui sont traités dans la Première Partie. Voyons ce que contient la Seconde.

On expose dans cette Seconde Partie les moiens dont on doit se servir pour éclaircir & résoudre les Questions, ou pour faire la recherche de la Vérité. C'est-là qu'il fixe les bornes de nos connoissances, en faisant voir jusqu'où elles peuvent s'étendre, & qu'il y a des choses que l'Esprit humain ne pourra jamais concevoir. Après avoir déterminé les limites de notre Entendement, il partage en trois classes, tous les Problèmes & toutes les Questions que l'on peut proposer. Il indique ensuite les Sources de la Vérité, & prétend qu'il n'y en a que trois, qui sont la *Raison*, l'*Expérience*, & le *Témoignage*. Il expose d'abord
avec

avec beaucoup de clarté, de netteté & de précision, quelles sont les Loix que l'on doit observer pour résoudre toutes sortes de Questions, & de là il passe à celles qui doivent servir à éclaircir tous les Problèmes dont la solution dépend ou de la Raison, ou du Témoignage d'autrui.

C'est à l'aide de cette espèce d'Art critique que l'on pourra distinguer les propres Ecrits des anciens Auteurs d'avec ceux qui ont été falsifiés, ou auxquels on a fait des changemens qui les défigurent. Par le moyen de ce même Art, on se trouvera en état de découvrir quelles ont été les idées d'un Auteur, & quel sens on doit donner à ses paroles. On prévient par-là un grand abus, & un grand inconvénient, qui est de prêter à un Ecrivain des pensées & des opinions qu'il n'a jamais eues. Mais ce qui est encore plus important que tout cela, c'est qu'on trouvera ici des règles pour juger sainement du témoignage des hommes, qui ne cherchent que trop souvent à nous tromper & à nous jeter dans l'erreur. On n'a pas oublié de marquer les cas où l'on doit suspendre son jugement.

Tout cela est mis dans un beau jour; & ce qu'il y a encore de plus aimable dans cet Auteur, c'est qu'il paroît avoir secoué le joug des préjugés de l'enfance, pour ne suivre que ce que dicte la plus saine Raison. Que de disputes frivoles de Religion, que de divisions, que de guerres, que de maux & de malheurs on auroit épargné aux hommes, si on eût toujours suivi les principes que l'on établit ici. Je n'aurois pas cru que l'on pût trouver un si sévère Raisonneur dans
un

un País où la Superstition est sur le Trône, & où la Raison, le plus précieux de tous les dons, est tenue captive sous l'autorité d'un seul homme.

Comme cet Ouvrage est écrit avec beaucoup de clarté, & que tout ce qu'on y avance est éclairci par des exemples sensibles, il n'y a personne qui ne puisse, sans le secours d'aucun Maître, s'instruire à fond des règles qu'on y donne; & un jeune homme, qui veut se former le jugement, & apprendre à raisonner juste sur toutes sortes de sujets, ne sauroit mieux faire que de commencer ses études par cette lecture, où il puisera d'excellens préceptes qui lui serviront de guide dans les autres Sciences. Il est extrêmement important de se précautionner de bonne-heure contre l'erreur, de distinguer le vrai d'avec le faux, & de ne pas se laisser emporter par le torrent de l'opinion, qui captive l'esprit & asservit la raison au joug de l'autorité. Un Ouvrage, tel que celui-ci, est un excellent préservatif contre cette sorte de foiblesse de l'Esprit humain, foiblesse dont on ne s'apperçoit plus, dès qu'on est une fois imbu des préjugés de sa Nation, de sa Secte, de sa Religion.

Oserois-je avancer ici qu'on devroit apprendre aux enfans à bien juger de tout, & à raisonner juste, avant que de leur inculquer les Dogmes & les principes de la Religion de leurs Pères? Parmi une multitude prodigieuse de Religions qui se sont insensiblement introduites dans le Monde, qui y forment chaque jour de nouvelles branches, & dont la plupart font l'opprobre du Genre-humain, on ne sauroit distinguer quelle est la véritable, que

par la Raison, il faut donc commencer par apprendre à s'en servir pour se déterminer, & faire un choix convenable. Peut-être a-t-on négligé cette voie, parce que la vie d'un homme, même la plus longue, ne sauroit y suffire, ou dans la crainte de tomber dans le Pyrrhonisme, & d'introduire par-là une espèce d'anarchie.

ARTICLE XIV.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE LONDRES.

MR. Romaine, Maître ès Arts & Membre du Collège de Christ à Oxford, vient de publier un second Sermon contre le Traité de la Mission divine de Moïse, par Mr. Warburton: *Future rewards and punishments prov'd to be sanctions of the Mosaic dispensation*, &c. C'est-à-dire: Discours où l'on prouve que les Récompenses & les peines d'une Vie à venir sont un Article fondamental de la dispensation Mosaïque: ou, second Sermon sur l'Evangile de St. Marc, Chap. XII. vs. 24, 25, &c. prononcé devant l'Université d'Oxford le 6 de Décembre 1741, dans l'Eglise de Sainte Marie. Par Guillaume Romaine, &c. In 8.

Eight Sermons on the Divinity and Operations of the Holy Ghost, &c. C'est-à-dire: Huit Sermons sur la Divinité & les Opérations du St. Esprit, prêchés dans la Cathédrale de St. Paul, à Londres, en 1740 & 1741, aux Prédications fondées par

par Madame Moyet. Par Gloucester Ridley, Bachelier es Loix, Ministre de Poplar, Recteur de Weston dans la Comté de Norfolk, & ci-devant Membre du Collège à Oxford. In 8.

Mr. Cooke, qui nous donna il y a quelque tems une Traduction Angloise d'*Hésiode*, vient de publier une Edition de *Virgile*, où il s'est particulièrement attaché à corriger le Texte, & à bien marquer la ponctuation qui dans les meilleures Editions est, dit-il, très defectueuse. Il y a joint des Notes qu'il a écrites en Anglois, pour donner une Idée plus nette du sens de cet Auteur. Il remarque que plusieurs Savans ont voulu écrire la Vie de cet excellent Poëte, mais que personne n'y a si bien réussi que le Père La Rue & Mr. Bayle. Mr. Cooke a profité de leur travail dans celle qu'il nous donne. L'Indice des mots dont Mr. Cooke a accompagné son Edition, comprend 216 pages, & il est plus ample & plus correct que celui de l'Edition Dauphine.

L'Histoire de *Kouli Khan* par Mr. Frazer a été si bien reçue qu'on en a fait une seconde Edition. *The History of Nadir Shab, &c.* C'est-à-dire: Histoire de *Nadir Shab* (ci-devant appelé *Thomas Kouli Khan*), Empereur de Perse à présent régnant. A quoi l'on a joint une Histoire abrégée des Empereurs Mogols, l'état des affaires de l'Empire Mogol avant l'invasion des Persans, les ressorts qui l'ont produite, & les causes qui ont concouru à la faire réussir. Traduit d'un Manuscrit Persan, que possède Mr. le Docteur Mead. A la fin de cet Ouvrage on a inséré un Catalogue d'environ deux cens Manuscrits en Persan, & en d'autres Langues Orientales, qui ont été ramassés dans l'Orient par Jacques Frazer. In 8.

A practical Treatise upon Dentition, &c. C'est-à-dire: *Traité des Dents des Enfans*, où l'on marque les dangereux symptomes qu'elles causent, & on examine les Remèdes employés par les Anciens & les Modernes pour prévenir ces mauvais effets, &c. Par Joseph Hurlock, Chirurgien. In 8.

On a traduit en Anglois la Géographie de l'Abbé du Fresnoy: *Geographia Antiqua & nova*, &c. In 4.

Mr. James, Docteur en Médecine, & ci-devant Membre du Collège de St. Jean à Oxford, a entrepris de publier par Brochures un *Dictionnaire de Médecine*, qui comprendra un Corps de Médecine & de Chirurgie, tiré des meilleurs Auteurs Anciens & Modernes. Il en paroitra tous les quinze jours une Brochure contenant cinq feuilles d'impression pour le prix d'un Shilling.

A short Treatise on Arts and Sciences in French and English, &c. C'est-à-dire: *Traité abrégé sur les Arts & les Sciences*, en François & en Anglois, par demandes & par Réponses. Troisième Edition, augmentée d'une infinité de Choses curieuses & instructives. Ouvrage très utile à ceux qui desirent se perfectionner dans la Langue Française, contenant une grande variété de Sujets. Par Jean Palairet, Maître pour la Langue Française de leurs Alteſſes Royales, le Duc, la Princesse Marie, & la Princesse Louise. In 8.

A Paraphrase and Notes on the first Epistle of St. Peter, &c. C'est-à-dire: *Paraphrase & Notes sur la première Epître de St. Pierre*, où l'on a tâché d'imiter les Paraphrases & Notes de Mr. Locke sur quelques Epîtres. Avec un Essai pour expliquer le passage où il est dit, que Jésus Christ a prêché aux Esprits qui étoient en prison: en,

Dis-

Dissertation sur la première Epître de St. Pierre, Chap. III. vs. 17, &c. Par l'Auteur de la Paraphrase & des Notes sur les Epîtres de St. Paul à Philémon, sur la I & la II aux Thessaloniens, la I & la II à Timothée, l'Epître à Tite, & celle de St. Jacques. In 4.

The Authority of the Old and New Testament considered, &c. C'est-à-dire: l'Autorité du Vieux & du Nouveau Testament, considérée; le Christianisme purgé des erreurs des Systèmes modernes, & défendu contre les Déistes. Ouvrage écrit à l'occasion de l'accroissement de l'Enthousiasme & de l'Infidélité. Par Jean Potter. A quoi l'on a ajouté, l'Origine de la Religion & de la Superstition, dans une Lettre à un Ami. In 8.

Antiquity no certain Guide in Religion, &c. C'est-à-dire: Traité où l'on fait voir que l'Antiquité n'est pas un Guide sûr dans la Religion; & où l'on examine la doctrine de la Génération éternelle de la seconde Personne de l'adorable Trinité, & on démontre clairement l'absurdité & la contradiction qu'il y a à croire qu'une Personne éternelle & existante par elle-même a été engendrée. Par Philalethes, rigide Trinitaire. In 8.

Les Pièces & Mémoires d'Etat de Thurloe (a) commencent à se vendre, en 5 Volumes in folio. Mr. Birch qui a eu soin de l'Edition, y a joint la Vie de Thurloe, qui est fort curieuse. Ces Pièces donneront un grand jour à l'Histoire d'Angleterre, aussi-bien qu'à celle des principaux Etats de l'Europe.

On a fait une nouvelle Edition de la Vie de Ciceron

(a) Voyez le Tom. XXIV de cette Bibliothèque, pag. 237.

écrit par le Dr. Middleton en 3 Volumes in 8, qui est très bien imprimée.

Mr. Silhouette nous a donné deux Tomes de *Mélanges de Littérature & de Philosophie*: le premier contient les Pièces suivantes: *Essai sur la Critique: Essai sur l'Homme: Epîtres Morales sur le Caractère des Hommes, sur celui des Femmes, & sur l'Usage des Richesses*. Ce sont des Ouvrages de Mr. Pope, que Mr. Silhouette a traduits de l'Anglois, & y a joint un *Discours préliminaire sur le gout des Traductions*. Celle des deux premières Pièces avoit déjà été imprimée ici en 1737; aussi-bien que les *Réflexions sur le gout des Traductions*; mais celle des *Epîtres Morales* n'avoit point encore paru. Ces Epîtres sont au nombre de quatre. La première adressée au Lord Viscount Cobham, traite de la *Connoissance & du Caractère des Hommes*. La seconde roule sur le *Caractère des Femmes*. La troisième adressée au Lord Bathurst, censure également l'*Avarice & la Prodigalité*. Et la quatrième adressée au Comte de Burlington, expose le *vain & le faux emploi des Richesses*. Celle-ci a beaucoup plus de traits satyriques que les autres, ce qui a obligé Mr. de Silhouette à l'accompagner de plusieurs petites Notes, pour mettre le Lecteur au fait de bien des choses qu'il n'auroit pas entendues. Mr. Silhouette a désigné le contenu du *second Tome* en ces termes: *Lettres Philosophiques & Morales, où l'on donne une explication raisonnée du Système de Mr. Pope dans son Essai sur l'Homme, tirées d'une réponse de Mr. Warburton au Commentaire de Mr. de Crousaz, Professeur de Philosophie à l'Université (a) de Lauzanne*. Mr. Silhouette nous donne ici

en

(a) Lauzanne n'est pas une Université.

en François à peu près tout ce que Mr. Warburton avoit écrit en Anglois pour défendre Mr. Pope contre Mr. de Crauxfax.

Differtations sur l'Union de la Religion, de la Morale, & de la Politique, tirées d'un Ouvrage de Mr. Warburton, II Voll. in 12. Ces Differtations sont prises du Livre de Mr. Warburton sur la Divinité de la *Mission de Moïse*; mais elles n'ont rien perdu en passant par les mains de Mr. Silhouette: il y a quelquefois ajouté du sien pour suppléer ou pour éclaircir certaines choses que Mr. Warburton n'avoit pas traitées, ou dont il n'avoit dit qu'un mot en passant. Dans ces Differtations on fait voir que le Gouvernement Civil ne peut subsister sans le secours de la Religion: on examine les sentimens de Mr. Bayle sur les effets de l'Athéisme à l'égard de la Société; & on réfute ceux de l'Auteur de la Fable des Abeilles sur l'utilité des Vices dans la Société. C'est-là le sujet des trois premières Differtations: dans les autres on examine le sentiment des anciens Philosophes sur un Etat futur; on parle de l'initiation aux Mystères, &c.

D' A M S T E R D A M.

WATERENT vient de publier le Tome VI de l'*Histoire Romaine* de Mr. ROLLIN, Ouvrage qui contient succinctement les événemens les plus intéressans & les plus remarquables de ce temps. L'Auteur continue de l'embellir de ses Réflexions admirables & solides, quand il en trouve l'occasion, ce qui joint à la lecture déjà très agréable par le style pur & choisi, rend ce Livre d'un grand mérite & d'une grande utilité.

Le même Libraire donne au Public en II Volumes, les *Campagnes Philosophiques*, ou *Histoire de Mr. de Montcal*, *Aide de Camp du Maréchal de Schomberg*, tirés de ses propres *Mémoires*, par l'Auteur des *Mémoires & Aventures d'un Homme de qualité*.

Il vient aussi d'achever & de mettre au jour, *Lettres Egyptiennes & Angloises*, ou *Correspondance Historique*, *Philosophique*, *Critique*, *Littéraire*, &c. d'un Sage Egyptien, & d'un savant Anglois, 8. Ouvrage qui roule entièrement sur des matières très curieuses.

Le même Libraire débite les *Institutions Physiques de Madame la Marquise du Chatelet*, 8. enrichies de Figures & du Portrait de l'Auteur; & la nouvelle Edition du *Paméla*, ou la *Vertu récompensée*, en II Voll. On travaille à la suite de cet Ouvrage qui aura pour Titre, *Paméla dans la Grandeur*.

D E L E I D E.

J. & H. Verbeek ont imprimé & débitent G. van Swieten *Med. Doct. Commentaria in Hermani Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis Morbis*. 4. Tom. I.

Les mêmes Libraires & A. Kallewier viennent de publier *Jurisprudentia Romana & Attica*, continens varios Commentatores, qui *Jus Romanum & Atticum*, item *Classicos aliosque Auctores Veteres emendarunt, explicarunt, illustrarunt*. 3 Voll. in Folio. Le Tome I contient *Fr. Balduini, Jsti, Opuscula omnia*. Le Tome II contient *Barth. Cbesii, Jsti, Interpretationum Juris Libri II, & de Differentis Juris Liber*. Item *Guidi Pan-*

Panciroli, Jti, variarum Lectionum Libri III, cum Praefationibus J. Gottl. Heineccii, Jti. & le Tome III contient Sam. Petiti Leges Atticae & Commentarius, cum Animadversionibus Jac. Palmerii a Grentemesnil, A. M. Salvini, C. A. Dukeri, quibus suas & Praefationem addidit Petrus Wesselingius.

Les mêmes Libraires J. & H. Verbeek débiteront dans peu, *Physices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata, sive Introductio ad Philosophiam Newtonianam. Auctore Gulielmo Jacobo's Gravesande. Editio tertia duplo auctior. II Voll. 4.* Les changemens & les additions que l'Auteur a faites à cet Ouvrage, le rendent tout-à-fait différent des Editions précédentes.

ARTICLE XV.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

H A L L E.

Liste des Professeurs de l'Université de Halle.

Le rang suivant des Professeurs de Halle a été réglé, il n'y a pas longtems, par ordre exprès du Roi.

Messieurs

Chrétien Wolf, Pro-Recteur & Vice-Chancelier de l'Université, Professeur du Droit Naturel & des Gens, aussi-bien que des Mathématiques,

Jean Pierre de Ludewig, Chancelier de l'Université, & Professeur en Droit.

274 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

Lustu Henningus Boehmer, Directeur de l'Uaß
versité, & Professeur en Droit.

Frédéric Hoffmann, Ancien de l'Université, &
Professeur en Médecine.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs *Joachim Lange*.

Gottbiff Auguste Francke.

Chrétien-Benoît Michaelis.

Sigismond Jaques Baumgarten.

Benoît-Gottlieb Clauswitz.

Jean-Henri Callenberg.

Jean-George Knapp.

PROFESSEURS EN DROIT

Messieurs *Simon-Pierre Gasser*.

Jaques-Gabriel Wolf.

Charles-Gottlieb Knorre.

Jean-Gerard Schlitte.

Jean-Samuel-Frédéric Boehmer.

Martin Schmeizel.

Jean-Ebrenfried Zschackwitz.

Jean-Tobias Carrach.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *Michael Alberti*.

Jean Juncker.

Jean-Henri Schulze.

Frédéric Hoffmann.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Chrétien-Benoît Michaelis*.

Michael Alberti.

Jean-Joachim Lange.

Martin Schmeizel.

Jean-Henri Schulze.

Daniel Straebler.

Frédéric Widebourg.

Théodore-Christophe Ursinus.

Jean-Ebrenfried Zschackwitz.

PRO-

Janvier, Février & Mars, 1742. 238

PROFESSEURS EXTRAORDINAIRES.

Messieurs *Henri Bass*, Docteur & Professeur en Médecine.

Jean-Frédéric Cassebohm, Professeur en Anatomie.

Luste-Israel Beyer, Professeur en Philosophie.

Jean-Frédéric Sitebritz, Professeur en Philosophie.

G O E T T I N G E N.

Liste des Professeurs de l'Université de Goettingen.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs *Jaques-Guillaume Feuerlein*.

Magnus Crusius.

Joachim Oporin.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *George-Chrétien Gebauer.*

Tobias Laques Reinbarth.

Gottlieb-Samuel Treuer, enseigne aussi la Morale & la Politique.

Jean-Jaques Schmaufs.

George-Henri Ayser.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *George-Gottlob Richter.*

Albert Haller.

Jean-André Segner.

Jean-Godefroi Brendel.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Christophe-Auguste Heuman*, Professeur en Histoire Littéraire.

Jean-David Koeler, Professeur en Histoire.

Jean-Matthias Gesner, Professeur en Eloquence & en Poésie.

Mes-

236 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

Messieurs *Samuel-Christien Hollman*, Professeur en Logique, Métaphysique & Théologie naturelle.

Jean-Frédéric Pensber, Professeur d'Oeconomie.

Louis-Martin Kable, Professeur en Philosophie.

George-Henri Ribor, Professeur en Philosophie.

André-George Wabner, Professeur en Hébreu.

Christien-Ernest Simonetti, Professeur en Philosophie.

PROFESSEURS EXTRAORDINAIRES EN THEOLOGIE.

Messieurs *Heuman & Ribor*.

EN DROIT.

Messieurs *George-Louis Boebmer*.

Jean-Christien Claproth.

EN MEDECINE.

Mr. *Jean-Jaques Huber*, Professeur en Anatomie.



R O S T O C K.

Liste des Professeurs de l'Université de Rostock.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs *François-Albert Æpinus*.

Jean-Christien Burgmann.

Hermann Christofse Engelke, étant mort le second Janvier 1742, sa place n'est pas encore remplie. L'autre place qu'on nommé *Profession Ducale*, ne l'est pas non plus, parce que le droit de la donner appartient au Duc régnant.

PROQ-

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *Jaques Carmon.*
Ernest-Jean Frédéric Manzel.
Matth. Benoni Hering.
Jean-Pierre Schmidt.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *Chrétien-Martin Burchardi.*
George-Christophe Detbarding.
Gustave-Chrétien Handtwig.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Pierre Becker*, Professeur en Philosophie.
Jaques-Christophe Wolf, Professeur en
Langue Grèque.
Jean-Henri Becker, enseigne la Mo-
rale.
Pierre Kaempfer, Professeur de Méta-
physique.
Jean-Louis Engel, Professeur de Lo-
gique.
Paul-Théodore Carpon, Professeur pour
l'Hébreu.
Bernard-Henri Roenberg, Professeur
d'Eloquence.
Pierre Sasse, Professeur en Histoire.
La Chaire de Poésie n'est pas encore
remplie.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. E XAMEN <i>des Fondemens & de la Connexion de</i> <i>la RELIGION NATURELLE & de la RE-</i> <i>VELE'E.</i>	Pag. 3
II. HISTOIRE <i>des RELIGIEUX de la COMPAGNIE</i> <i>de JESUS.</i>	18
III. COMMENTAIRE <i>de Mr. J. A. TURRETTIN</i> <i>sur l'EPI TRE de St. PAUL aux Romains.</i>	39
IV. RECHERCHE <i>nouvelle de l'Origine & des Fon-</i> <i>demens du DROIT de la NATURE, par FRE-</i> <i>DERIC STRUBE de PIERMONT.</i>	35
V. DEFENSE <i>de la nouvelle TRADUCTION de</i> <i>l'HISTOIRE du CONCILE de TRENTE, par</i> <i>Mr. LE COURAYER.</i>	92
VI. HISTOIRE <i>des Faits & des Monumens des</i> <i>DANOIS hors du DANNEMARC.</i>	117
VII. ECONOMIE <i>du REINE ANIMAL, par EMA-</i> <i>NUEL SWEDENBORG.</i>	134
VIII. <i>La Vie de CICERON, par Mr. MIDDLE-</i> <i>TON.</i>	147
IX. COMMENTAIRE <i>sur le NOUVEAU TESTA-</i> <i>MENT, par le Père HARDOUIN.</i>	166
X. <i>Les AUTEURS des FABLES POETIQUES.</i>	181
XI. L'ART <i>d'apprendre la GEOGRAPHIE sans</i> <i>Maitre.</i>	190
XII. MACHIAVEL <i>REPUBLICAIN défendu contre</i> <i>l'ANTI-MACHIAVEL.</i>	200
XIII. INSTITUTIONS <i>de PHILOSOPHIE, par J. G.</i> <i>de SORIA.</i>	220
XIV. NOUVELLES LITTERAIRES.	226
XV. NOUVELLES ACADEMIQUES.	233
	CATA-

CATALOGUE

DES LIVRES

NOUVEAUX.

Livres François.

A *Art d'apprendre la Géographie sans Maître.* 12.

Campagnes Philosophiques, ou Histoire de Mr. de Montcal Aide-de-camp du Maréchal de Schomberg, tirée de ses propres Mémoires, par l'Auteur des Mémoires & Aventures d'un Homme de qualité. 12. 2 vol.

Défense de la Nouvelle Traduction de l'Histoire du Concile de Trente, par le Père Courayer. 12.

Discours Historiques, Critiques, & Politiques sur Tacite, traduits de l'Anglois par Gordon. 12. 2 vol.

Dictionnaire de l'Académie Française, troisième & nouvelle Edition. fol. 2 vol. Paris.

Egarement du Cœur & de l'Esprit, ou Mémoires de Meilcourt, nouvelle Edition. 3 parties. 12.

Essai sur le Jeu des Echets par Stamm. 12.

Examen des Fondemens de la Religion Naturelle & de la Révélée, traduit de l'Anglois de Mr. Ashley Sykes. 12. 2 vol.

Féeries Nouvelles. 12. 2 vol.

Histoire Romaine depuis la fondation de Rome, jusqu'à la fin de la République, le Tome VI. 12.

Institutions Philosophiques de Madame la Marquise du Chastelet, enrichies de figures & du Portrait de l'Auteur. 8.

Lettres Egyptiennes & Angloises, ou Correspondance
ee

- ce Historique, Politique, &c. entre un Sage Égyptien & un savant Anglois. 8.*
Lettres Juives, nouvelle Edition. VI Vol. 8.
 ——— *d'amour d'une Religieuse Portugaise au Chevalier de C. Nouvelle Edition. 2 vol. 12.*
Nouveau Testament de la Traduction, & avec les Remarques de Mrs. Beausobre & l'Enfant. 4. 2 vol. Nouv. Edit.
Nouveaux Traités de Trigonométrie Rectiligne & Sphérique, avec un Traité de Gnomonique, par Mr. Deparcieux, 4. Paris, avec figures.
Oeuvres de Madame de Villette, Nouvelle Edition. 12. XII vol.
Paméla, ou la Vertu Récompensée, traduit de l'Anglois. 12. 2 vol.
Passé-tems agréable, ou nouveau Choix de Bons-mots, &c. Nouv. Edit. 2 vol. 8.
Roussel, Intérêts présens & Prétensions des Puissances de l'Europe. 4. Nouvelle Edition augmentée. 3 vol.
Vie de Marianne par Marteaux. Tomes IX. X. XI.

E R R A T A.

Tom. XXVI. pag. 470. l. 5, 6. *La Chambre des Communes, liff. la Chambre des Seigneurs.*

F I N.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

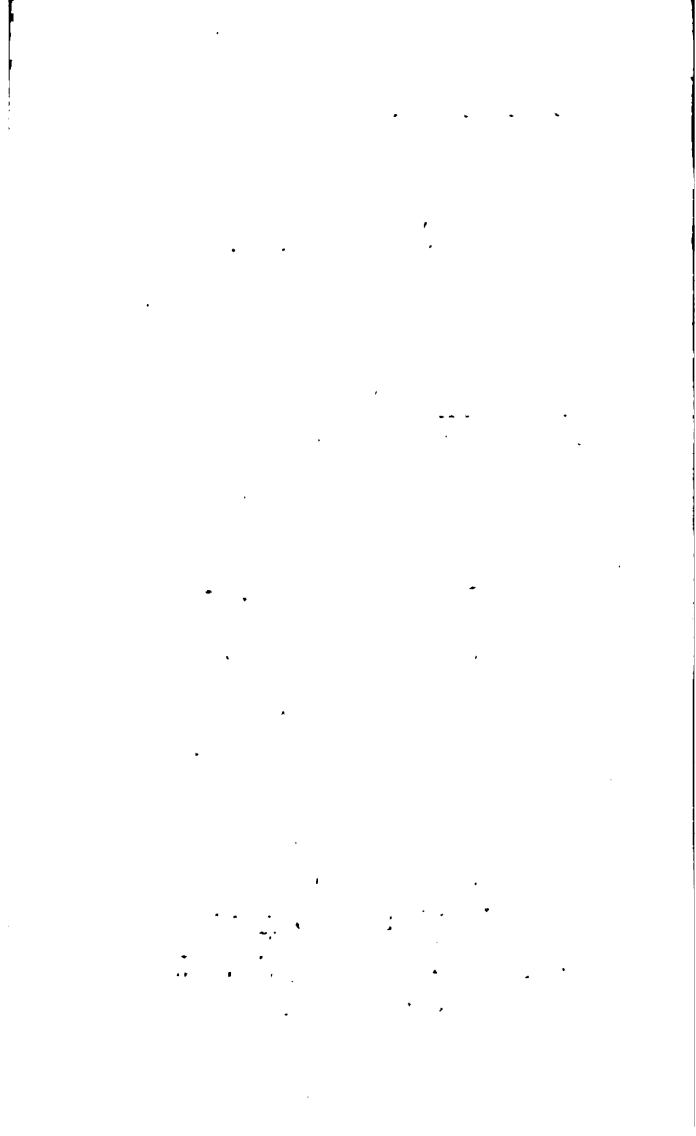
Pour les Mois
D'AVRIL, MAI & JUIN,
1742.

TOME VINGT-HUIT.

Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLII.



BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Avril, Mai,
& Juin, 1742.

ARTICLE I.

HISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium : c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République. Par Mr. **ROLLIN**, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. **TOME CINQUIEME.** In 12. pagg. 533, sans compter la Table. A Amsterdam, chez J. Wetstein, 1742 (a).

(a) On trouve les quatre premiers Extraits de cet Ouvrage dans les *Tomes XXII, pag. 352. XXIV, pag. 434. XXV, pag. 91. & XXVII, pag. 203* de cette Bibliothèque.

Tom. XXVIII. Part. II.

Q 2

Cc

CE Cinquième Tome de l'Histoire de Mr. ROLLIN (a) n'est ni moins curieux, ni moins instructif que les précédens. Quoiqu'il ne renferme que ce qui s'est passé depuis l'an 535 de Rome, jusqu'à l'an 542, on ne laisse pas d'y trouver un très grand nombre d'événemens frappans, & les plus capables de fixer l'attention du Lecteur. Il est partagé en quatre Livres, qui font le 14, le 15, le 16 & le 17 de cet excellent Ouvrage. Nous allons parcourir en peu de mots ce qu'ils contiennent de plus remarquable.

Le Quatorzième Livre est tout rempli de faits extrêmement intéressans. On y trouve d'abord une peinture vive & animée de l'état fâcheux où se trouvoit la République Romaine depuis qu'*Annibal* étoit entré en Italie. Les grands progrès de ce Général répandoient l'alarme & l'effroi parmi les Romains. Il menaçoit Rome même. Après avoir battu la campagne & ravagé le pais, il s'avança vers Adria, Ville du Royaume de Naples. Delà il traversa l'Ombrie, & vint droit à Spolette, qu'il eslaia d'emporter d'assaut.

(a) La mort de cet illustre Auteur a déterminé le Libraire à faire graver son Portrait, qui est une pièce achevée, & que l'on trouve à la tête de ce Cinquième Tome. Mr. Rollin avoit eu le tems de mettre la dernière main à son Ouvrage avant sa mort, l'ayant heureusement poussé jusqu'au Neuvième Tome. Mr. Crévier, qui a enrichi le Public d'une belle Edition de *Tite-Live*, a bien voulu se charger de publier les autres Tomes de cette *Histoire Romaine*, & le Public peut se flatter qu'on ne le fera pas attendre longtems.

d'affaut. Ses efforts furent inutiles, & il fut repoussé avec perte. Arrivé à Picène, ses Troupes affamées & avides trouvèrent dans la fertilité & dans les richesses du païs de quoi se remettre de leurs fatigues, & s'enrichir en même tems. Lorsqu'il eut donné le tems à ses Soldats de réparer leurs forces, il se mit en route, & traversa les terres des Pérutiens & d'Adria, les Païs des Marrucins & des Frentans, tous les environs de Lucérie & d'Arpi (a). Par-tout où il passoit, il pilloit, massacroit, réduisoit tout en cendres.

Dans cette extrémité, on songea à fortifier Rome, & à placer des corps de Troupes qui en défendissent l'entrée. On se croyoit réduit à pourvoir à la sureté de la Ville, puisqu'on n'avoit pu défendre l'Italie contre *Annibal*. On jeta les yeux sur *Fabius* pour s'opposer aux rapides progrès d'un ennemi si redoutable. Il fut créé Dictateur. On convenoit qu'il étoit le seul en qui la grandeur d'ame & la gravité des mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette Charge. On choisit pour Général de la Cavalerie *Q. Minucius Rufus*, homme de courage, mais trop hardi, & incapable d'un premier commandement.

Fabius, après avoir donné ses ordres, partit de Rome, se rendit à Tivoli, delà à Préneste, d'où il alla chercher l'Ennemi, dans le dessein de ne point hasarder de bataille qu'autant que la nécessité l'y obligerait. Il s'appliqua à obser-

Q 3

ver

(a) La plupart de ces Païs font partie de l'Abruzze Citérieure, & du Royaume de Naples.

ver les mouvemens d'*Annibal*, à resserrer ses quartiers, à lui couper les vivres, à éviter les plaines, à cause de la Cavalerie Numide, à suivre les Ennemis quand ils décamperoiént, à les fatiguer dans leurs marches, & enfin à se tenir lui-même à une distance qui lui laissât la liberté de n'en venir aux mains que quand il verroit un avantage évident. *Annibal* étoit alors à peu de distance de la ville d'Arpi dans l'Apulie. Dès le premier jour qu'il vit l'Ennemi près de lui, il ne manqua pas de lui présenter la bataille. Tout resta calme & tranquille dans le camp du Dictateur. Pour ébranler ce Général, *Annibal* faisoit ravager les terres, piller les villes, & mettre le feu aux bourgs & aux villages. Tantôt il décampoit avec précipitation, tantôt-il s'arrêtoit tout à coup dans quelque vallon détourné, pour voir s'il ne pourroit pas le surprendre en rase campagne. Tous ces stratagèmes ne furent pas capables de faire changer de conduite au Général Romain, dont les démarches prudentes & mesurées jettoient l'Ennemi dans de grands embarras.

La prudence de *Fabius* fut regardée comme une lâcheté, & on ne tarda pas de donner à ses vertus le nom des vices, qui en approchoient le plus. *Minutius* même blâma hautement sa conduite, se flattant sans doute d'établir sa réputation sur celle de son Général. C'étoit un homme que rien n'empêchoit de perdre la République, que l'état de subordination & de dépendance où il se trouvoit : un caractère bouillant & impétueux dans les conseils, arrogant & pré-

somptueux dans ses discours. Il attaqua *Fabius* sans aucun ménagement, d'abord devant un petit nombre de personnes, bientôt tout publiquement.

Les Carthaginois faisoient tous les jours de nouveaux progrès. Après avoir saccagé la Daunie (a), & passé l'Apennin, ils s'avancèrent jusques dans le Samnium, pais gras & fertile, qui depuis longtemps jouissoit d'une paix profonde, & où ils trouvèrent une si grande abondance de vivres, que, malgré la consommation & le dégât qu'ils en firent, ils ne purent les épuiser. Delà ils firent des incursions sur Bénévent, Colonie des Romains, & prirent Télecie, ville bien fortifiée, & où ils firent un butin prodigieux. *Annibal* se détermina à passer du côté de Capoue, dans l'espérance qu'on lui donnoit que cette ville étoit disposée à embrasser son parti. Il commença à en ravager les plaines, & sur-tout le beau & riche pais de Falerne. *Fabius* l'avoit suivi, mais toujours obstiné à garder les hauteurs, il ne voulut jamais consentir qu'on attaquât l'Ennemi. Alors les murmures recommencèrent, & la sédition devint plus violente que jamais. *Sommes-nous donc venus*, disoit Minucius, *chercher comme un agréable spectacle la vue des ravages affreux que souffrent nos Alliés? Si le motif de la gloire & de l'intérêt ne peut exciter notre courage, n'avons-nous pas au moins compassion de nos Concitoyens envoies par nos Pères en Colonie à Sinuesse? Quoi! nous demeurons insensibles en voyant au*

Q 4

pou-

(a) *Capitanata*, Province du Royaume de Naples dans l'Apulie.

pouvoir des Numides & des Maures ces mêmes Côtes, le long desquelles nos Ancêtres auroient regardé comme un deshonneur pour eux que les Flottes Carthaginoises navigeassent impunément?..... C'est folie de croire pouvoir remporter la victoire en se tenant les bras croisés, ou par des vœux adressés au Ciel. Il faut faire prendre les armes aux Troupes, les mener dans la plaine, & se mesurer avec l'Ennemi. C'est en agissant, en cherchant le péril, que l'Empire Romain s'est accru, & non par cette conduite timide, à laquelle les lâches donnent le nom de prudence & de circonspection.

Tous ces discours injurieux ne furent pas capables de faire changer de conduite à *Fabius* pendant tout le reste de la campagne. Il répondit à ses amis, qui lui conseilloyent de mettre fin à ces bruits qui faisoient tort à sa réputation : *Que ce seroit alors qu'il se montreroit réellement plus timide qu'ils ne l'accusoient de l'être, si la crainte de leurs railleries & de leurs injures lui faisoit changer une résolution qu'il n'avoit prise qu'après en avoir pesé toutes les suites, & en avoir reconnu toute l'absolue nécessité : que quand on craint pour sa Patrie, on craint sans honte; mais que craindre les discours des hommes, & se laisser effraier par leurs railleries, c'est se montrer indigne du commandement, & se rendre l'esclave de ceux dont on doit être le maître, & qu'on doit retenir & corriger quand ils pensent mal.*

Outre les délais de *Fabius*, qui le décrioient à l'Armée & à la Ville, d'autres évènements ne contribuèrent pas peu à le rendre suspect & odieux,

odieux. *Annibal* s'étoit fait montrer par les Délégués une terre appartenante à ce Général : il défendit qu'on y fît aucun dégât , tandis qu'il mettoit à feu & à sang toutes celles d'alentour. Cette défense fit croire aux Romains que le Dictateur étoit d'intelligence avec les Carthaginois ;

Autre sujet de mécontentement. *Fabius* avoit fait, sans consulter le Sénat , un Traité avec *Annibal* au sujet du cartel des prisonniers, par lequel on étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme , & que pour la rançon de ceux qui resteroient après l'échange , il seroit païé mille sesterces par tête , c'est-à-dire, cent vingt-cinq livres. Le nombre des prisonniers que les Romains avoient à racheter, faisoit une somme de plus de trente mille livres. Le Sénat ayant différé de faire ce paiement , *Fabius* fit vendre cette même terre que l'Ennemi avoit épargnée, & racheta les prisonniers de ses propres deniers.

Un petit avantage remporté par *Minucius* contribua encore à décréditer le Dictateur. La renommée, qui grossit toujours les objets, publia dans Rome cet avantage sur le pié d'une grande victoire. Les Lettres qu'écrivit le Général de la Cavalerie enchérèrent encore sur la renommée. Pendant plusieurs jours on ne parla que de cet heureux événement dans les Assemblées du Sénat & du Peuple. On crut dès-lors que les affaires alloient changer de face , & que si jusqu'à présent les Troupes n'avoient rien fait, il ne falloit s'en prendre qu'à la timide circonspection

spection & à la prudence excessive du Dictateur.

Mr. *Rollin* & tous les Auteurs qu'il a suivis, donnent assez à entendre que *Fabius* avoit pris le bon parti, & qu'il n'y avoit d'autres mesures à prendre à l'égard des démarches & des entreprises d'*Annibal*, que de harceler ses Troupes, & se tenir sur la défensive, sans courir les risques d'une bataille, dont la perte auroit pu entraîner la ruine entière de la République. Presque tous les Historiens blâment hautement *Mimucius*, & font l'éloge de la grande prudence de *Fabius*. Cependant si l'on réfléchit sur tout ce qui se passa avant la bataille de Cannes, trouvera-t-on que les plaintes & les murmures du Peuple, du Sénat, & des Troupes étoient si mal fondées. *Annibal* mettoit tout à feu & à sang, il faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes, & il étoit à craindre qu'il ne vînt mettre le siège devant Rome. *Fabius*, à la tête d'une Armée assez nombreuse, le laisse faire tranquillement; au-lieu de lui couper les passages & de s'opposer à ses entreprises, il se contente de le suivre, & d'être spectateur des ravages & des dégâts que faisoient ses Troupes. Cette conduite du Dictateur pouvoit-elle lui attirer les louanges des Romains? Que penseroit-on aujourd'hui du Comte de *Kevenhuller* & des autres Généraux des Troupes Autrichiennes, s'ils se contentoient de côtoyer les Armées de France, de Bavière, de Prusse & de Saxe qui se jettent sur les Pais héréditaires de la Reine de Hongrie? Une telle conduite ne seroit-elle pas généralement blâmée.

Il est certain qu'en laissant agir *Annibal* à son gré, il se rendoit maître de toute l'Italie, il ôtoit aux Romains presque toutes leurs ressources, & jettoit l'effroi & la consternation dans Rome, dont on lui laissoit le chemin libre. Pouvoit-il arriver pis, si *Fabius* lui eût livré bataille?

Mais, dira-t-on, la perte de la bataille de Cannes n'a que trop justifié la conduite de ce Général. Je l'avoue; mais ceux qui après cette fatale journée ont fait l'éloge de sa sage circonspection, n'ont jugé de la bonté de ses entreprises que par un événement dont il étoit impossible de prévoir les suites. Si *Annibal* eût été vaincu à la bataille de Cannes, *Fabius* eût été regardé comme le plus timide, le plus indolent, le plus lâche de tous les hommes. Sa réputation étoit perdue pour toujours. On auroit attribué à ses délais tous les ravages commis par les Carthaginois, & on se seroit repenti d'avoir donné le commandement des Troupes à un homme qui craignoit de les mener au combat.

Je ne prétens pas, par ces réflexions, blâmer la conduite de *Fabius*: je n'ai d'autre dessein que de faire voir que les hommes ne jugent que trop souvent de la bonté d'une entreprise par des événemens, dont le bon ou le mauvais succès sont très incertains. Si, dans la guerre pour la succession d'Espagne, le Prince *Eugène* se fût rendu maître de Toulon, dont il entreprit le siège avec le Duc de Savoie, ou eût mis ce projet au nombre de ceux qui ont fait le plus d'honneur à ce Héros, sans considérer que cette téméraire entreprise avoit été très mal concertée. D'heu-
reux

reux succès sont au contraire très souvent l'effet des plus lourdes fautes. On fait qu'en 1703 le Maréchal de *Tallard* gagna la bataille de Spire, qui se donna le 14 de Novembre. Cependant, si l'on en croit Mr. de *Feuquièrre* (a), ce Maréchal ne dut le gain de la bataille qu'à une méprise qui auroit dû la lui faire perdre. Quoique le fameux siège de Lille, fait en 1708 par les Alliés, ait eu tout le succès qu'ils pouvoient désirer, il s'est néanmoins trouvé bien des personnes qui en ont blâmé l'entreprise, & l'ont même regardée comme téméraire. Le même Mr. de *Feuquièrre* est de ce nombre; car non seulement il blâme le projet, mais encore la conduite dans le choix de l'attaque de cette Place. *Le projet de ce Siège*, dit-il, *a dû paroître chimérique à tout homme sensé* (b). Ces remarques & ces réflexions peuvent faire juger au Lecteur si *Fabius* mérite en effet toutes les louanges qu'on lui a données, & si *Minucius*, le Sénat, & les Troupes étoient si blâmables de condamner sa conduite. Je reviens à l'Ouvrage de mon Auteur.

Fabius étoit à Rome lorsqu'on y reçut la nouvelle de la victoire remportée par *Minucius*. Il entreprit envain de décréditer *Minucius*. Il ne fut pas écouté. Il se trouva même un Tribun assez insolent pour se déchaîner contre lui. Il dit, que non content d'avoir empêché en personne & sur
les

(a) *Mémoires du Marquis de Feuquièrre*, pag. 250.

(b) Voyez les raisons qu'il en donne dans l'Ouvrage qui vient d'être cité.

les lieux les avantages qu'on auroit pu remporter sur les Ennemis, il détruiſoit, autant qu'il étoit en lui, ceux qu'on avoit effectivement remportés en ſon abſence; qu'il ne tiroit la guerre en longueur, qu'afin de reſter plus longtems en charge, & d'être ſeul le maître à Rome & dans l'Armée; que pour empêcher *Minucius* de voir l'Ennemi, & de tenter quelque expédition militaire, il lui avoit preſque lié les bras, & avoit tenu les Soldats enfermés dans leurs retranchemens comme dans une priſon; qu'enfin, dès que le départ du Dictateur les avoit mis en liberté, ils avoient marché contre les Ennemis, les avoient défaits & mis en fuite; que pour ces raiſons il demandoit que l'on partageât également l'autorité entre le Dictateur & le Général de la Cavalerie.

Varron ſe chargea de la comiſſion d'appuyer l'entrepriſe du Tribun. La propoſition paſſa, & *Fabius* étoit déjà en chemin pour ſe rendre à l'Armée lorsqu'il en reçut la nouvelle. Arrivé à l'Armée, on y fit le partage des Troupes. *Minucius* voulut avoir ſon camp à part, & alla ſe poſter dans la plaine. Il ne tarda pas à en venir aux mains avec *Annibal*; mais il fut battu, & cette défaite le porta à rentrer ſous l'obéiſſance du Dictateur. La choſe ſe fit de la manière du monde la plus ſolemnelle. Arrivé au camp de *Fabius*, il fit poſer ſes drapeaux auprès de ſon tribunal, commença le premier par le ſaluer comme ſon père, & tous ſes ſoldats ſaluèrent ceux du Dictateur comme leur patron. Mr. *Rollin* met ici dans la bouche de *Minucius* deux Harangues, l'une tirée de *Tite-Live*, & l'autre rapportée par
Plu-

Plutarque : Celle de *Plutarque* est fort brillante & toute pleine d'esprit, celle de *Tite-Live* est beaucoup plus simple, ce qui donne lieu de croire que du moins l'une des deux a été composée à loisir dans le Cabinet de son Auteur.

La nouvelle de cette réconciliation n'eut pas plutôt été portée à Rome qu'on éleva jusqu'au Ciel la générosité & la sagesse du Dictateur. Sa conduite fut regardée comme l'effet d'une prudence consommée, & d'une connoissance parfaite des règles de l'Art militaire ; & elle lui valut le glorieux titre de *Sage Temporisateur*, qui, par ses délais, avoit sauvé l'Etat.

Mr. *Rollin* a inséré à la suite de cet événement une *Digression sur les changemens de Monnoie arrivés à Rome*, sous la Dictature de *Fabius*. Quoiqu'il ait traité ce sujet en peu de mots, on ne laisse pas d'y trouver un assez grand nombre de remarques utiles & curieuses. Nous y renvoyons le Lecteur (a).

Cette digression est suivie de quelques événemens remarquables, dont le principal & sur lequel notre Auteur s'étend davantage, est la fameuse bataille de Cannes, où *Annibal* remporta une Victoire complète sur les Romains. Nous nous contenterons de rapporter ici en peu de mots ce qui se passa à cette grande journée. Le principal instrument de l'échec que reçurent les Romains en cette occasion, fut *C. Terentius Varro*, homme d'une naissance tout-à-fait basse. Il étoit fils d'un Boucher, & lui-même avoit exercé.

(a) Voyez pag. 51, & suiv.

cé sous son père les ministères les plus viles de cette profession. Se trouvant un bien assez considérable, il ôsa aspirer à une plus haute fortune. Il s'attacha au Barreau, & aux Assemblées du Peuple. Il ne tarda pas à se faire connoître, & à se fraier un chemin aux charges de la République. Il obtint successivement la Questure, les deux Edilités, la Préture. Restoit le Consulat: Il l'obtint, & on lui donna pour Collègue *Paul Emile*. Les Consuls choisis, on nomma quatre Préteurs, & on fit tous les préparatifs nécessaires pour la campagne où l'on alloit entrer. Les Armées furent beaucoup plus nombreuses qu'elles n'avoient jamais été. On leva huit Légions Romaines, composées chacune de cinq mille hommes de pié & de trois cens Chevaux, avec pareil nombre de Fantassins des Alliés, & le double de Cavaliers; ce qui faisoit en tout quatre-vingt-sept-mille deux cens hommes.

Varron, avant son départ pour l'Armée, parla dans les Assemblées du peuple avec beaucoup d'arrogance & de présomption. Il promit de terminer la guerre dès le premier jour qu'il verroit l'Ennemi. *Paul Emile*, son Collègue, ne fut pas écouté favorablement du peuple; parce qu'il aima mieux lui dire la vérité, que de le flatter. Comme le Sénat souhaitoit ardemment qu'on mît fin à cette guerre, il exhorta *Paul Emile* à donner un combat décisif. Avant le départ de *Paul Emile*, *Fabius* eut avec lui un entretien, dans lequel il l'assura, que le seul moyen de réussir contre Annibal, c'étoit de suivre la méthode qu'il avoit observée en faisant la guerre contre lui. *Nx. Rollin*

lin rapporte tout ce Discours de *Fabius* ; & comme il est fort long, on peut soupçonner ou qu'il a été forgé par l'Historien dont il l'a tiré, ou que quelque Secrétaire aura eu soin de l'écrire à mesure que *Fabius* parloit.

Après un léger avantage remporté par les Romains sur les Carthaginois, *Annibal* décampa, & alla se poster près de CANNES, petite Bourgade située sur la rivière d'Aufide, appelée maintenant l'*Ofanto*. C'étoit un pays de plaine, qu'*Annibal* avoit choisi exprès, afin de pouvoir faire usage de sa Cavalerie, qui faisoit la principale partie de ses forces & de sa confiance. Les Romains le suivirent de près, & allèrent camper dans son voisinage. Les Consuls partagèrent leurs Troupes en deux camps. Le moindre étoit au-delà de l'Aufide, sur la rive Orientale : le grand camp, qui renfermoit la meilleure partie de l'Armée, étoit au-deça de la rivière, du même côté où étoit le camp des Carthaginois. Ces deux camps des Romains communiquoient ensemble par un pont. *Annibal* faisoit sans cesse harceler les Ennemis, envoyant des Partis de Numides, qui les fatiguoient extrêmement. La division se mit parmi les Généraux de l'Armée Romaine. Les Conseils de guerre se passoient plus en disputes, qu'en délibérations. Comme on étoit campé dans une plaine fort unie & toute découverte, *Paul Emile* ne jugeoit pas à propos d'engager le combat dans cet endroit ; mais il vouloit qu'on arrêtât l'Ennemi dans un terrain où l'Infanterie pût avoir la plus grande part à l'action. Son Collègue étoit d'un avis tout contraire.

Une

Une nouvelle insulte des Numides fit prendre à *Varron* le résolution de donner bataille le lendemain. En effet, dès le matin du jour suivant, il fit avancer ses Troupes pour donner le combat, sans consulter son Collègue. *Paul Emile* ne put se dispenser de le suivre. Je viens de dire que l'Armée Romaine étoit de quatre-vingts-sept-mille deux cens hommes. Celle des Carthaginois montoit à quarante-mille hommes de pié, tous fort aguerris, & dix-mille Chevaux.

Varron, dès la petite pointe du jour, aiant fait passer l'Aufide aux Troupes du plus grand camp, les rangea aussitôt en bataille, après y avoir joint celles du petit camp. Toute l'Infanterie étoit sur une ligne, plus serrée, & avec plus de profondeur qu'à l'ordinaire. La Cavalerie étoit sur les deux ailes; celle des Romains à la droite, appuyée à l'Aufide; celle des Alliés à la gauche. Les Troupes armées à la légère étoient avancées sur le front de bataille à quelque distance. *Paul Emile* commandoit la droite des Romains, *Varron* la gauche, & *Servilius Geminus* étoit au centre. *Annibal* rangea aussi son Armée sur une même ligne. Il mit à la gauche la Cavalerie Espagnole & Gauloise, appuyée à l'Aufide, pour l'opposer à la Cavalerie Romaine; & tout de suite une moitié de l'Infanterie Africaine pésamment armée, l'Infanterie Espagnole & Gauloise qui faisoit proprement le centre, l'autre moitié de l'Infanterie Africaine, & enfin la Cavalerie Numide qui composoit l'aile droite. Les gens de trait étoient à la tête vis-à-vis ceux des Romains. *Asdrubal* avoit la gauche, *Hannon* la droite, & *Annibal*,

aiant avec lui *Magon* son frère, s'étoit réservé le commandement du centre.

Ce fut dans cet ordre que les deux Armées s'ébranlèrent, & en vinrent aux mains. L'action commença par les deux ailes de la Cavalerie du côté de l'Aufide. L'aile gauche d'*Annibal* attaqua celle des Romains avec beaucoup de force & de violence. Le choc fut furieux. La victoire balançoit, lorsque les Cavaliers Romains mirent pié à terre, & combattirent en Fantassins. Quand *Annibal* l'eut appris, il s'écria : *Je les aime mieux de cette manière, que si on me les eût livrés piés & mains liés.* La plupart demeurèrent en effet sur la place. *Asdrubal* poursuivit les fuyards, & en fit un grand carnage.

Tandis que la Cavalerie en étoit ainsi aux mains, l'Infanterie des deux Armées marcha aussi l'une contre l'autre. Le combat s'engagea d'abord au centre. Dès qu'*Annibal* s'aperçut que les Romains alloient s'ébranler, il fit marcher les Espagnols & les Gaulois qui étoient au milieu de la bataille, & qu'il commandoit en personne. A mesure qu'ils avancement aux Ennemis, il fait courber la droite & la gauche pour former un demi-cercle. D'abord le centre des Romains, qui leur étoit opposé, tombe sur eux. Après quelque résistance, les Espagnols & les Gaulois commencent à s'ébranler, & à perdre du terrain. Le reste de l'Infanterie Romaine se met aussi en mouvement pour les prendre en flanc. Ils reculent selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, toujours en combattant, & passent dans le terrain où ils avoient été mis d'abord en bataille. Les Romains, voyant

voient que les Espagnols & les Gaulois continuient à plier, continuent aussi à les poursuivre. Dans ce moment, *Annibal* ordonne à ses Africains de se replier à droite & à gauche sur les Romains. Ces deux corps, qui étoient frais, bien armés & en bon ordre, les chargent des deux côtés avec vigueur, sans leur donner le tems de se reconnoître, ni leur laisser de terrain pour se former. La Cavalerie Numide combattoit aussi de son côté contre la Cavalerie des Alliés des Romains. L'avantage fut quelque tems égal de part & d'autre; mais enfin la Cavalerie des Romains fut mise en déroute & obligée de prendre la fuite. Ceux qui échappèrent au carnage se sauvèrent dans les villes voisines.

Annibal remporta une victoire complète. Il ne perdit à cette journée que quatre mille Gaulois, quinze cens tant Espagnols qu'Africains, & deux cens Chevaux. La perte générale des Romains monta du moins à cinquante mille hommes, & , selon *Polybe*, à plus de soixante & dix mille. Pour arrêter le carnage, *Annibal* fut obligé de s'écrier plusieurs fois: *Arrête, Soldat, épargne le vaincu*. Ce grand Général ne voulut pas suivre l'avis que lui donna *Maharbal*, qui lui conseilloit de marcher droit à Rome pour s'en rendre maître.

On convient assez généralement, que ce jour passé dans l'inaction de la part d'*Annibal*, sauva Rome & l'Empire. Plusieurs Historiens, & entr'autres *Tite-Live* lui reprochent ce délai comme une faute capitale. Quelques-uns sont plus réservés, & ne peuvent se résoudre à condam-

ner un si grand Capitaine , qui , dans tout le reste , ne paroît avoir jamais manqué ni de prudence pour prendre le bon parti, ni de vivacité & de promptitude pour l'exécuter. *Polybe* (a), en parlant des suites qu'eut cette mémorable journée , ne s'explique point sur ce qu'il eût fallu faire à l'égard de Rome , ville fort peuplée , extrêmement aguerrie , bien fortifiée , & défendue par une Garnison de deux Légions , & il ne laisse nulle part entrevoir qu'un tel projet fût praticable, ni qu'*Annibal* eût eu tort de ne l'avoir point tenté.

Mr. *Rollin* ne s'explique sur cette question qu'avec beaucoup de retenue & de circonspection , & le jugement qu'il en porte ne sauroit que mériter l'approbation d'un Lecteur sensé. Ce seroit dommage de ne pas faire remarquer ici les belles réflexions qu'il fait à ce sujet. Voici ce qu'il en dit. „ En examinant les choses de „ plus près, on ne voit pas que les règles communes de la guerre permissent de l'entreprendre (b). Il est constant que toute l'Infanterie d'*Annibal* , avant la bataille, ne montoit qu'à quarante mille hommes ; qu'étant diminuée de six mille hommes , qui avoient été tués dans l'action , & d'un plus grand nombre sans doute qui avoit été blessé & mis hors de combat , il ne lui restoit que vingt-six ou vingt-sept mille hommes de pié en état d'agir ; & que ce nombre ne pouvoit suffire pour faire la circonvallation d'une ville aussi étendue que „ Ro-

(a) III. 268.

(b) Le siège de Rome.

„ Rome , & coupée par une rivière , ni pour
 „ l'attaquer dans les formes , n'ayant ni machi-
 „ nes , ni munitions , ni aucune des choses né-
 „ cessaires pour un siège (a). Par la même rai-
 „ son *Annibal* , après le succès de *Trafimène* ,
 „ tout victorieux qu'il étoit , avoit attaqué inu-
 „ tilement *Spolette* (b) : & un peu après la ba-
 „ taille de *Cannes* , il fut contraint de lever le
 „ siège d'une petite ville sans nom & sans force.
 „ On ne peut disconvenir que si , dans l'occa-
 „ sion dont il s'agit , il avoit échoué comme il
 „ devoit s'y attendre , il auroit ruiné sans res-
 „ source toutes ses affaires. Mais il faudroit
 „ être du métier , & peut-être du tems même
 „ de l'action , pour juger sainement de ce fait.
 „ C'est un ancien procès , sur lequel il ne sied
 „ bien qu'aux connoisseurs de prononcer.

Je joindrai à ces réflexions de *Mr. Rollin* cel-
 les qui ont été faites sur le même sujet par un
 excellent Auteur moderne (c) , dont voici les
 paroles. *Il y a des choses que tout le monde dit ,*
parce qu'elles ont été dites une fois : on croit qu'
Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été
assiéger Rome après la bataille de Cannes : il est
vrai que d'abord la fraieur y fut extrême ; mais
il n'en est pas de la consternation d'un Peuple bel-
liqueux , qui se tourne toujours en courage , comme
de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foi-
blesse : une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi ,
c'est

(a) *Liv. XXII. 9.* (b) *Idem, XXIII. 18.*

(c) *Considérations sur les causes de la Grandeur des Ro-*
maines & de leur Décadence. pag. 39.

c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer par tout du secours. Le même Auteur avoit remarqué auparavant que, (a) ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille, c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes, qui est funeste à un Etat, mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées.

Le bruit confus de la défaite de l'Armée causa dans Rome une consternation générale. Depuis la prise de cette ville par les Gaulois, elle n'avoit jamais été dans de si vives allarmes. On publioit que les Romains n'avoient plus de camp, plus de Généraux, plus de Soldats; qu'*Annibal* étoit maître de l'Apulie, du Samnium, & qu'il l'alloit être bientôt de toute l'Italie. On verra dans notre Auteur les mesures que prit le Sénat pour mettre de l'ordre dans la ville, & s'opposer aux nouveaux progrès que pouvoient faire les Carthaginois.

Le Quinzième Livre de cette Histoire roule principalement sur ce que fit *Annibal* après la grande victoire qu'il venoit de remporter. Après s'être rendu de l'Apulie dans le Samnium, il entra d'abord dans le pays des Hirpiniens, où on lui livra la ville de *Compsa* (b). Ce fut là qu'il partagea son Armée en deux corps. *Magon*, avec l'un, eut ordre de recevoir dans l'alliance des Carthaginois les villes de ces quartiers qui se rendroient d'elles-mêmes, ou de forcer celles qui

(a) *Ibid.*

(b) Aujourd'hui *Canza*, dans la Principauté Vénétienne.

qui seroient résistance. *Annibal*, avec l'autre, traversa toute la Campanie, & après s'être présenté devant Naples, il tourna les pas du côté de Capoue, dont les habitans étoient plongés dans le luxe & dans les délices: Les Citoyens allèrent au-devant de lui en grand nombre, avec leurs femmes & leurs enfans. On étoit curieux de voir un Général qui s'étoit rendu si célèbre par le grand nombre de victoires qu'il avoit remportées. Dès le lendemain de son entrée, il fit en présence du Sénat, qui s'étoit assemblé, un discours très gracieux, rempli de témoignages d'amitié & de bienveillance. Il leur fit des promesses magnifiques, & les assura que dans peu Capoue seroit la capitale de toute l'Italie, & que les Romains eux-mêmes y viendroient recevoir la loi avec les autres peuples.

Sans m'arrêter aux autres événemens rapportés dans ce Quinzième Livre, je me contenterai de rapporter ici la réflexion que fait Mr. Rollin sur le séjour d'*Annibal* à Capoue. *Tite-Live* prétend que ce séjour fut extrêmement funeste à l'Armée d'*Annibal*. Il dit que cette Armée, qui avoit résisté si longtems aux travaux les plus pénibles, fut entièrement vaincue par l'abondance & les délices, dans lesquelles elle se plongea avec d'autant plus d'avidité, qu'elle n'y étoit point accoutumée (a). Il prétend que les gens habiles

(a) Voici les propres termes de *Tite-Live*: *Quis pul-
la mali vicerat vis, perdidit nimia bona ac voluptates im-
modica; & eo impensus, quo avidius ex insolentia in eas se
mergerant.*

habiles dans l'Art militaire regardèrent la faute qu'avoit faite *Annibal*, en menant ses Troupes en quartier d'hiver à Capoue, comme plus grande que celle de n'avoir pas marché vers Rome aussitôt après la bataille de Cannes. Car, ajoute-t-il, ce délai & cette négligence pouvoient paroître avoir seulement différé la victoire; au lieu que le séjour de Capoue lui ôta les forces nécessaires pour vaincre.

C'est à l'occasion de cette pensée de *Tite-Live* que Mr. *Rollin* fait la réflexion que voici.

» Je ne sai, *dit-il*, si tout ce qu'il dit des suites
 » funestes qu'eurent les quartiers d'hiver passés
 » dans cette ville délicieuse, est bien juste &
 » bien fondé. Quand on examine avec soin
 » toutes les circonstances de cette histoire, on
 » a de la peine à se persuader qu'il faille attribuer
 » le peu de progrès qu'eurent les armes
 » d'*Annibal* dans la suite au séjour de Capoue.
 » C'en est bien une cause, mais la moins considérable,
 » & la bravoure avec laquelle les Carthaginois
 » battirent depuis ce tems-là des Consuls & des
 » Préteurs, prirent des villes à la vue des Romains,
 » maintinrent leurs conquêtes, & restèrent encore
 » quatorze ans en Italie sans en pouvoir être chassés:
 » tout cela porte à croire que *Tite-Live* exagère les
 » pernicioeux effets des délices de Capoue. La véritable
 » cause de la chute des affaires d'*Annibal*, c'est le défaut
 » de secours & de recrues de la part de sa patrie.
 » Après l'exposé de *Magon*, le Sénat de Carthage
 » avoit jugé nécessaire, pour pousser les conquêtes
 » d'Italie, d'y envoyer d'Afrique

„ un renfort considérable de Cavalerie Numide,
 „ quarante Elephans, mille talens qui font trois
 „ millions, & d'acheter en Espagne vingt mille
 „ hommes de pié, & quatre mille chevaux, pour
 „ en renforcer leurs Armées d'Espagne & d'Ita-
 „ lie. Néanmoins *Magon* n'en put obtenir que
 „ douze mille de pié, avec deux mille cinq cens
 „ chevaux; & même, quand il fut prêt à par-
 „ tir pour l'Italie avec cette Troupe si fort au
 „ dessous de celle qu'on lui avoit promise, il fut
 „ contremandé & envoyé en Espagne. *Annibal*,
 „ après de si grandes promesses, ne reçut
 „ donc ni Infanterie, ni Cavalerie, ni Elephans,
 „ ni argent, & il fut absolument abandonné à
 „ ses ressources personnelles. Son Armée se
 „ trouvoit réduite à vingt-six mille hommes de
 „ pié & à neuf mille chevaux. Comment avec
 „ une Armée si foible, pouvoir occuper dans
 „ un país étranger tous les postes nécessaires,
 „ contenir les nouveaux Alliés, maintenir les
 „ conquêtes, en faire de nouvelles, & tenir la
 „ campagne avec avantage contre deux Armées
 „ des Romains qui se renouvelloient tous les
 „ ans? Voila, ajoute notre Auteur, la véritable
 „ cause de la décadence des affaires d'*Annibal*.
 „ Si nous avions l'endroit où *Polybe* avoit parlé
 „ sur cette matière, nous verrions sans doute
 „ qu'il avoit plus insisté sur cette cause, que sur
 „ les délices de Capoue.

L'expérience de ce qui arrive aujourd'hui aux
 Troupes Françoises envoyées en Allemagne, ne
 confirme que trop la vérité de ce qu'avance ici
 Mr. *Rollin*. Il n'y a que quelques mois que ces

Troupes, au nombre d'environ cinquante mille hommes, passèrent le Rhin pour aller se joindre aux Troupes Bavaoises, afin d'obliger la *Reine de Hongrie* à consentir au passage qu'on vouloit faire de ses Etats. Ces Troupes n'entroient pas dans un pays ennemi, on ne peut pas dire qu'elles aient été harcelées sur leur route, où on avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance; & arrivées en Bavière & en Bohême, elles ont été mises, pour la plupart dans les quartiers d'hiver qu'on leur avoit destinés. Si elles n'ont pas rencontré à Lintz, à Prague, & ailleurs, le bon vin & les délices de Capoue, on ne peut pas dire non plus qu'elles y aient manqué de ce qui leur étoit le plus nécessaire. Elles y ont du moins trouvé ce qui suffit pour faire vivre & subsister, en France, les païsans, les gens de la campagne, & tout le petit peuple des villes, je veux dire, du pain, du lard & de l'eau. Avec cette nourriture le païsan François peut supporter, lorsqu'il est chez lui, les plus rudes travaux. On ne peut donc pas dire que la disette ou la bonne chère aient fait périr ces Troupes Françaises, que l'on dit aujourd'hui être diminuées de plus de la moitié. Les maladies causées par le changement de climat, la désertion, le défaut de recrues, & quelques autres causes sont plus que suffisantes pour ruiner en très peu de tems une Armée nombreuse éloignée de sa patrie. On prétend que la plupart de ces François sont morts de faim & de froid. Je n'en crois rien. Il n'y a guère de mort plus rare que celle qui vient de ces deux causes. Tout Soldat qui n'est point rete-

retenu dans une ville assiégée, ne meurt presque jamais de faim; &c, à l'égard du froid, on a remarqué que dans les villes les plus peuplées, il ne meurt qu'un très petit nombre de personnes pendant le cours du plus long & du plus rude hiver.

Difons donc avec Mr. Rollin que le défaut de secours & de recrues est une des principales causes de l'affoiblissement & de la ruine d'une Armée envoyée dans un pays lointain, sur-tout lorsqu'on est obligé de la partager en plusieurs petits corps, pour maintenir les conquêtes & en faire de nouvelles. C'est le cas où se trouvèrent tous ces Croisés qui, à l'exemple des Brigands & des Corsaires, furent assez fous pour aller faire la conquête d'un Pays éloigné qui ne leur appartenait pas. Enfin, c'est le cas de l'Armée Carthaginoise en Italie; &c c'est ce qui a été très bien remarqué par le judicieux Auteur que j'ai déjà cité ci-dessus, & dont je rapporterai les paroles d'autant plus volontiers, que ce qu'il dit sur cet important article, s'accorde parfaitement avec le jugement qu'en a porté Mr. Rollin.

„ On dit encore (a) qu'*Annibal* fit une grande faute de mener son Armée à Capoue, où elle s'amollit: mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause; les Soldats de cette Armée devenus riches après tant de victoires n'auroient-ils pas trouvé partout Capoue? *Alexandre*, qui commandoit à ses propres Sujets, prit dans une occasion pareille

(a) *Considérations sur les causes de la Grandeur des Romains, &c.*

„ reille un expédient qu'*Annibal* , qui n'avoit
 „ que des Troupes mercénaires, ne pouvoit pas
 „ prendre, il fit mettre le feu au bagage de ses
 „ Soldats , & brula toutes leurs richesses & les
 „ siennes. Ce furent les conquêtes mêmes d'*An-*
 „ nibal, qui commencèrent à changer la fortune
 „ de cette guerre; il ne recevoit point de se-
 „ cours de Carthage , soit par la jalousie d'un
 „ parti , soit par la trop grande confiance de
 „ l'autre : pendant qu'il resta avec son Armée
 „ ensemble il battit les Romains; mais lorsqu'il
 „ fallut qu'il mît des garnisons dans les villes,
 „ qu'il défendît ses Alliés, qu'il assiégât les pla-
 „ ces , ou qu'il les empêchât d'être assiégées,
 „ ses forces se trouvèrent trop petites, & il per-
 „ dit en détail une grande partie de son Armée:
 „ les conquêtes sont aisées à faire , parce qu'on
 „ les fait avec toutes ses forces; elles sont diffi-
 „ ciles à conserver , parce qu'on ne les défend
 „ qu'avec une partie de ses forces.

Ce point important de l'Histoire Romaine
 demandoit quelques réflexions. On voit par le
 jugement qu'en porte *Mr. Rollin* , qu'il ne s'est
 pas attaché à suivre servilement les Auteurs qui
 en ont parlé. Après avoir tout examiné, & pe-
 sé les raisons alléguées de part & d'autre, il ne
 décide que sur les faits les plus avérés , les plus
 certains , & se montre fort réservé à l'égard de
 toutes les circonstances qui ne se trouvent pas
 assez éclaircies dans les sources où il a puisé.

Un autre évènement remarquable , rapporté
 dans le Quinzième Livre de cet Ouvrage, est
 la défaite de l'Armée d'*Annibal*, qui fut battue de-

dévant Nole par *Marcellus*. Les Romains tuèrent dans cette journée plus de cinq mille des Ennemis, en firent six cens prisonniers, & prirent dix-neuf drapeaux. *Marcellus* ne perdit pas mille hommes. Cette victoire fut suivie de deux autres remportées en Espagne par les *Scipions*. Ce fut alors, comme le remarque Mr. *Rollin*, que presque tous les Peuples d'Espagne embrassèrent le parti des Romains; & cette année il se fit de bien plus grands exploits dans cette Province qu'en Italie.

Le Seizième Livre renferme tout au plus l'espace de quatre ans, depuis l'an de Rome 537 jusqu'à l'an 540. Il contient principalement l'histoire de Sicile depuis la mort d'*Hiéron*; le siège & la prise de Syracuse par *Marcellus*, avec quelques autres expéditions qui se firent en Espagne & en Italie. Une belle Carte de la Sicile, placée à la tête de ce Livre, ne servira pas peu à donner une idée claire & nette des évènements qu'on y rapporte.

Rien ne mérite plus d'être remarqué dans ce Livre, que le portrait magnifique qu'on y trace du caractère vertueux d'*Hiéron II*, Roi de Syracuse, que Mr. *Rollin* appelle un *Grand Roi* à cause de la sagesse de son gouvernement. Que les Peuples feroient heureux, si les Souverains regloient leur conduite sur celle d'un si bon Prince! Tout ce qu'en rapporte Mr. *Rollin* est si digne d'admiration, & d'être imité par ceux qui ont en main le gouvernement des Etats, que je crois faire plaisir au Lecteur d'exposer ici en abrégé ce qu'il en dit.

Ce Prince parvenu à la souveraine autorité, sa grande application fut de bien persuader à ses Sujets qu'il se croyoit placé sur le trône uniquement pour les rendre heureux. Il songea, non à s'en faire craindre, mais à s'en faire aimer. Il se regarda moins comme leur maître, que comme leur protecteur & leur père. Un de ses principaux soins fut d'entretenir & d'augmenter la fertilité naturelle du pais, & de mettre en honneur l'Agriculture; ce qu'il considéroit comme un moyen sûr de répandre l'abondance dans son Roiaume. Il s'y appliqua entièrement. Il ne jugea pas indigne de la Royauté d'étudier par lui-même & d'approfondir les règles de l'Agriculture. Il se donna même la peine de composer sur cette matière des Livres, dont la perte doit être regrettée. Mais il envisagea cet objet d'une manière digne d'un Roi. Le blé faisoit la principale richesse du pais, & le fond le plus assuré des revenus du Prince. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, pour assurer & rendre heureuse la condition des Laboureurs, qui composoient la plus nombreuse partie de l'Etat, pour fixer les droits du Prince, qui en tiroit son principal revenu, pour obvier aux desordres qui pourroient s'y glisser, & pour prévenir les injustes vexations qu'on s'efforceroit peut-être dans la suite d'y introduire, *Hieron* fit des réglemens si sages, si raisonnables, si pleins d'équité, & si conformes en même tems aux intérêts du Peuple & à ceux du Prince, qu'ils devinrent comme le Code du Pais, & furent toujours observés inviolablement comme une Loi sacrée, non seu-

seulement sous son règne , mais dans tous les tems qui suivirent.

Ce Grand Roi pouvoit entreprendre des guerres , gagner des batailles , faire des conquêtes , étendre les bornes de son Etat , car il ne manquoit pas de courage , & il en avoit donné de bonnes preuves avant que de monter sur le trône. Mais , au lieu de conquérir de nouveaux pais par la force des armes , il chercha à multiplier le sien en quelques sorte par la culture des terres , en les rendant plus fertiles qu'elles n'étoient , & à multiplier réellement son Peuple. Son amour pour la paix ne l'empêchoit point de se précautionner contre les ennemis qui pouvoient entreprendre de le troubler. Il ne songeoit point à attaquer : mais il se mettoit en état de se bien défendre. Il avoit une Flotte nombreuse & bien équipée. On n'entend point parler dans sa vie d'aucune magnificence , ni pour les Bâtimens , ni pour les Ameublemens & les Equipages , ni pour la Table. Ce n'est pas que ce Prince manquât de richesses pour satisfaire ce goût , fort commun à Syracuse , s'il l'avoit eu ; mais il fa-voit en faire un meilleur usage , & plus digne d'un Roi. La somme de cent talens (cent mille écus), qu'il envoya aux Rhodiens , & les présens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur Ile , & renversé leur fameux Colosse , sont des marques illustres de sa libéralité & de sa magnificence. Une prudente Economie le mettoit en état d'aider puissamment ses Alliés.

Tous ces traits , avec ceux que je passe sous
silen-

silence, & les belles réflexions que fait à cette occasion Mr. *Rollin*, sont un des meilleurs morceaux de ce Seizième Livre, & doivent exciter la curiosité de ceux qui s'intéressent au bonheur & à la félicité des hommes. Heureux les Sujets qui vivent sous un si doux & si sage Gouvernement !

Le Dix-septième & dernier Livre renferme un grand nombre de faits extrêmement intéressans. Un des principaux est le siège de Capoue, entrepris dans les formes par les Romains, l'an de Rome 541, & 211 avant J. C. Ce siège fut poussé avec un acharnement qui a peu d'exemples. Pour mieux concevoir ce qui animoit les Romains dans cette entreprise, il faut se rappeler la manière dont les Campaniens, qui étoient liés avec Rome par une ancienne alliance, en avoient usé à son égard. Les premières défaites des Romains par *Annibal* avoient déjà beaucoup ébranlé leur fidélité : l'échec reçu à Cannes acheva de la renverser entièrement. Ils crurent la puissance des Romains ruinée absolument & sans retour par la perte de cette bataille. Flattés d'une folle espérance de leur succéder dans l'Empire de l'Italie, ils se rangèrent du parti d'*Annibal* ; & , non contents d'abandonner leurs anciens Alliés dans leurs disgraces, ils ajoutèrent la cruauté à la perfidie, & firent mourir inhumainement tous les Romains qui se trouvoient dans leur ville. Leur exemple fut comme le signal de la rebellion pour la plupart des autres Peuples d'Italie, qui quittèrent pareillement les Romains, & se donnerent au vainqueur.

Mr.

Mr. Rollin s'est fort étendu sur les événemens de ce siège, dont voici quelques particularités. Cette ville étoit déjà réduite à l'extrémité, lorsqu' *Annibal* qui venoit de s'emparer de Tarente, s'avança à grandes journées vers Capoue, pour donner du secours à cette Place. Après une bataille qui lui couta cher, il marcha brusquement vers Rome, pour faire une puissante diversion. Il ne desespéroit pas, dans une première surprise, de s'emparer de quelque quartier de la ville; & en tout cas, il se promettoit que le danger de la Capitale obligeroit les Généraux Romains à lever le siège de Capoue, pour accourir avec toutes leurs Troupes au secours de leur patrie. Cette entreprise n'eut pas un heureux succès. Le Général Carthaginois après s'être présenté devant Rome, & avoir répandu l'effroi & l'épouvante dans cette ville, fut obligé de se retirer, & alla s'enfoncer dans le Brutium à l'extrémité de l'Italie, renonçant à l'espérance de sauver Capoue. Cette dernière place abandonnée alors à elle-même, & destituée de toute ressource, sentit l'abîme de maux où elle s'étoit plongée en renonçant à l'amitié des Romains.

Le peuple consterné à la vue des malheurs qui le menaçoient, força les Sénateurs à s'assembler, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans une si fâcheuse conjoncture. *Vibius Virius*, qui avoit été l'un des principaux auteurs de la révolution, fit un discours des plus éloquens, pour tâcher d'amener ses auditeurs à la résolution de se donner la mort à eux-mêmes. Puisque les Dieux, leur dit-il, en ont décidé autrement, ne

Tom. XXVIII. Part. II. S pou-

pourant éviter la mort, du moins, pendant que je suis encore libre & maître de mon sort, je me déroberai par une mort honnête & douce aux tourmens & aux ignominies que l'Ennemi se flatte de me faire souffrir. Non, je ne verrai point d'orgueilleux vainqueurs insulter à ma misère. Je ne verrai point captif, chargé de chaînes, traîné par les rues de Rome pour servir d'ornement au triomphe de mes Ennemis, & delà jetté dans une affreuse prison, ou attaché à un infame poteau, & cruellement battu de verges, présenter ensuite la tête à une hache Romaine. Ceux d'entre vous, qui veulent céder à leur mauvaise destinée plutôt que d'éprouver tant de malheurs, trouveront chez moi un repas qui les attend. Lorsque nos sens seront liés & suspendus par le vin & les viandes, je ferai servir à tous les conviés la même coupe où j'aurai bu le premier. Ce breuvage préservera nos courages des affronts & des insultes. On allumera dans la cour de ma maison un grand bucher, où nos corps seront jetés par des gens qui seront chargés de nous rendre ce dernier devoir. C'est la seule voie libre & honnête qui nous reste pour sortir de la vie. Nos Ennemis mêmes admireront notre courage; & Annibal sentira qu'il a abandonné & trahi des Alliés généreux, & dignes de trouver en lui plus de fidélité.

Plusieurs Sénateurs eurent assez de courage pour passer à l'exécution de ce qu'on venoit de leur proposer. Mr. Rollin dit qu'il y en eut environ vingt-sept qui suivirent Vibius Virius à ce funeste repas. Là ils tachèrent, pendant qu'ils

fu-

furent à table, de s'étourdir par le vin & la bonne chère sur leur cruelle situation. A la fin du repas ils prirent tous le poison. Ensuite, s'étant fait les derniers embrassemens, & pleurant sur leur malheur & sur celui de leur patrie, ils se séparèrent. Les uns restèrent pour être brûlés dans un même bucher, les autres se retirèrent chez eux. La grande quantité de vin & de viandes qu'ils avoient prise, recula l'effet du poison. Ils moururent néanmoins tous, avant que les Romains entraissent dans la ville.

Les Romains, maitres de Capoue, envoyèrent sous sûre garde à Cales vingt-cinq Sénateurs, & à Téanum vingt-huit. Ils eurent tous la tête tranchée. Quelques autres Sénateurs restés à Capoue eurent le même sort. Plus de trois cens Nobles Campaniens furent confinés dans des prisons, où ils périrent misérablement : le reste des Citoyens fut dispersé ou vendu. La ville, avec son territoire le plus beau & le plus fertile de toute l'Italie, fut réunie au domaine du Peuple Romain. On lui ôta tous ses privilèges, & tout ce qui forme un corps de ville. On la réduisit à n'avoir ni Sénat, ni Magistrats.

Je ne saurois finir cet article sans faire quelques réflexions sur l'action héroïque de ces Sénateurs qui aimèrent mieux se faire périr par le poison, que de courir les risques d'être exposés à une mort infame. „ On peut donner, *dit un*
„ *Auteur que j'ai déjà cité (a), plusieurs causes*
„ de

(a) Voyez la Note ci-dessus : *Considérations*, &c. pag. 130.

„ de cette coutume si générale des Romains de
 „ se donner la mort ; le progrès de la Secte Stoi-
 „ que qui y encourageoit ; l'établissement des
 „ Triomphes & de l'Esclavage, qui firent pen-
 „ ser à plusieurs Grands-hommes qu'il ne falloit
 „ pas survivre à une défaite ; l'avantage que les
 „ accusés avoient de se donner la mort, plutôt
 „ que de subir un jugement par lequel leur mé-
 „ moire devoit être flétrie (a), & leurs biens
 „ confisqués ; une espèce de point d'honneur,
 „ peut-être plus raisonnable que celui qui nous
 „ porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un
 „ geste ou une parole ; enfin une grande com-
 „ modité pour le Héroïsme, chacun faisant fi-
 „ nir la pièce qu'il jouoit dans le monde à l'en-
 „ droit où il vouloit (b). On pourroit ajouter
 „ une grande facilité dans l'exécution ; l'ame
 „ toute occupée de l'action qu'elle va faire ; du
 „ motif qui la détermine, du péril qu'elle va évi-
 „ ter, ne voit point proprement la mort, parce
 „ que la passion fait sentir & jamais voir. L'a-
 „ mour propre, l'amour de notre conservation
 „ se transforme en tant de manières, & agit par
 „ des principes si contraires, qu'il nous porte à
 „ sacrifier notre Etre pour l'amour de notre E-
 „ tre ; & tel est le cas que nous faisons de nous-
 „ même.

(a) *Eorum qui de se statuabant humabantur Corpora, manebant Testamenta, pretium festinandi.* Tacit. Annal. Liv. 6.

(b) Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une Religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie. Cette Note est de l'Auteur cité.

„ mêmes, que nous consentons à cesser de vi-
 „ vre par un instinct naturel & obscur qui
 „ fait que nous nous aimons plus que notre vie
 „ même.

Après quelques remarques générales, que fait
 Mr. *Rollin* sur Capoue & son territoire, il passe
 aux affaires d'Espagne, où les deux *Scipions* a-
 voient été envoyés. Cette partie de l'Histoire
 Romaine n'est pas moins curieuse que les précé-
 dentes. Pour guider le Lecteur, on y a inséré
 une *Carte de l'Espagne*, où l'on trouve non seu-
 lement les Lieux dont il est fait mention dans
 les anciens Historiens, mais encore un grand
 nombre de ceux qui sont postérieurs aux tems
 de la République Romaine. Enfin ce Tome
 est terminé par une *Digression sur les Repas des*
Romains, dans laquelle l'Auteur ne fait pas moins
 paroître d'érudition que de bon goût & de jus-
 tesse d'esprit. Après la lecture de cette Pièce,
 on pourra se former une idée claire & nette de
 la manière dont les anciens Romains prenoient
 leurs Repas. Les éclaircissemens qu'il y donne,
 pourront servir à faire entendre quelle étoit la
 situation de St. *Jean* dans la Cène (a), par ra-
 port à *Jésus-Christ*, & comment la Femme pé-
 cheresse pouvoit répandre ses Parfums sur les
 piés du Sauveur.

(a) Le Tableau de la Cène par *Poussin*, dont il y a
 plusieurs copies, & dont les Estampes sont fort multi-
 pliées, représente fort bien la disposition des Lits & des
 Convies, & la situation particulière de St. *Jean*.

ARTICLE II.

J. BAPTISTÆ OTTII Spicilegium, five Excerpta ex FLAVIO JOSEPHO ad Novi Testamenti illustrationem, curâ SIGEBERTI HAVERCAMP. *Lugduni Batavorum*, apud *Joannem Hasebroek*, 1741.

C'est-à-dire:

RECUEIL de divers Endroits de FLAVE JOSEPHÉ pour éclaircir quelques Passages du Nouveau Testament, par J. B. OTTIUS. Publié par Mr. HAVERCAMP, in 8. pagg. 776, sans la Préface, un Echantillon de Dictionnaire, un autre Echantillon d'Histoire Ecclésiastique, & l'Index. A Leide, chez *Jean Hasebroek*, 1741.

MR. le Professeur *Havercamp* nous apprend dans la Préface, qu'il a mise à la tête de cette espèce de Collection, que l'Ouvrage, dans lequel *George Raphelius* a démontré que plusieurs façons de parler employées par *Xénophon* & autres, se trouvent aussi dans le Nouveau Testament, lui avoit fait venir l'idée d'entreprendre quelque chose de pareil. JOSEPHÉ est l'Auteur Grec sur lequel il a dû d'autant plus naturellement jeter les yeux, qu'il en a donné une nouvelle & magnifique Edition depuis quelques années.

tées. Mais ce que Mr. *Havercamp* auroit souhaité de faire, si ses Occupations & ses Etudes le lui avoient permis, le Savant *Ottius*, vieillard vénérable, & fameux par ses Ecrits, vient de l'achever. Le seul changement que l'Editeur a cru devoir faire dans cet Ouvrage, consiste à avoir cité par-tout son Edition de *Josèphe*, au lieu de celle de *Genève*, que Mr. *Ottius* avoit suivie, & qui certainement ne lui est comparable à aucun égard.

La Préface est suivie d'un Echantillon de Dictionnaire, destiné à commenter divers passages de *Josèphe*, & puis encore d'un autre Echantillon d'Histoire Ecclésiastique contre *Baronius*. Mr. *J. Baptiste Ottius* est Auteur du premier de ces Ouvrages, & l'autre est le fruit des travaux de *J. Henri Ottius*, Père de celui que nous venons de nommer. Le but de ces Echantillons est de donner une idée des Ouvrages en question, & d'engager par-là quelque Libraire à les imprimer à des conditions raisonnables.

Pour qu'on puisse juger du Dictionnaire, nous nous contenterons de traduire un seul Article. Au mot de ΚΥΩΝ, Mr. *Ottius* cite trois endroits de *Josèphe*, où ce mot qui signifie un Chien, se trouve, & à chacun desquels il ajoute quelques Observations.

1. On ne trouva que les extrémités du Corps de Jézabel, parce que les Chiens avoient mangé le reste: ce qui fit admirer à Jéhu la prédiction d'Elie, Antiq. IX. cap. VI.

„ *Asclétarion*, qui vivoit du tems de Domitian, prédit de lui-même, qu'il seroit dévoré

„ par les Chiens : ce qui arriva. Voyez dans
 „ *Picet*, Differt. III. sur I *Tim.* III. 16. *Jer.* XI.
 „ pag. 54, 55, la différence qu'il y a entre
 „ une pareille prédiction, & un miracle. C'est
 „ une affreuse cruauté, comme *Cicéron* le re-
 „ marque dans sa Harangue pour *Milon*, que de
 „ donner aux Chiens des Cadavres à déchi-
 „ rer.

2. *Les Chiens léchèrent le sang d'Achab.* Antiq. VIII. 10. & I *Rois* XXII. 38, „ où les LXX,
 „ sans égard pour le Texte Hébreu, ajoutent des
 „ Pourceaux, *καὶ ἐβόησαν αἱ ὄνες καὶ οἱ κύες τὸ αἷμα.*
 „ Quoique dans l'Écriture il ne soit pas fait
 „ mention de cette particularité, elle n'est pas
 „ déstituée de vraisemblance. Nos Auteurs Sa-
 „ crés joignent quelquefois ensemble les Chiens
 „ & les Pourceaux, & d'ailleurs ces derniers
 „ sont d'un naturel sanguinaire. Que si l'on
 „ objecte qu'il ne pouvoit pas y avoir des Pour-
 „ ceaux dans le Pais de *Canaan*, la réponse est
 „ toute prête: les Habitans de ce Pais se trou-
 „ voient plongés dans l'idolatrie, on y violoit
 „ les Loix, dont l'observation étoit le plus for-
 „ tement recommandée; & par un effet de la
 „ vengeance divine, le sang d'*Achab* fut léché
 „ par ces mêmes animaux, dont il auroit dû
 „ purger son Royaume.

3. *Votre sang*, dit le Prophète, & celui de
 „ votre Femme sera répandu dans le même lieu où
 „ vous avez fait répandre celui de *Naboth*, & don-
 „ né son corps à manger aux Chiens, Antiq. VIII. 7.
 „ Le Sang d'*Achab* devoit être léché par des
 „ Chiens, & la chair de *Jézabel* être dévorée
 „ par

par ces mêmes animaux. Cette prédiction fut non seulement accomplie dans un sens historique, mais est relative aussi, dans un sens mystique, à ce qui devoit arriver sous l'œconomie de la Grace, puisqu'il est dit Ps. LXVIII. 24. *Ton pié & la langue des Chiens s'enfoncèrent dans le sang des ennemis*".

L'Echantillon d'Histoire Ecclésiastique est précédé d'une Harangue, qui met au fait du but que l'Auteur s'est proposé dans le corps même de cette Histoire, qui comprend un espace de douze siècles. On trouve dans cette Histoire, celle des Empereurs & des Papes, les persécutions auxquelles l'Eglise a été exposée, la conversion de divers Peuples, l'origine des *Hérésies*, & plusieurs autres choses de ce genre. L'Auteur s'y est attaché sur-tout à examiner les Décrétales, les CONCILES, & les Usurpations des Papes; & a inséré dans son Ouvrage tout ce qui peut avoir rapport aux sentimens des *Vandois*, des *Albigéois*, & des autres Confesseurs de la Vérité, aussi bien qu'à la fameuse dispute entre l'Eglise *Grecque* & l'Eglise *Latine*, & à la prétendue supériorité de cette dernière sur l'autre.

Mr. *Ottius*, en se servant de divers Endroits de *Josèphe*, pour éclaircir quelques Passages du Nouveau Testament, répand non seulement de la lumière sur les quatre Evangiles, mais aussi sur les Actes des Apôtres, plusieurs Epîtres, & même le Livre de l'*Apocalypse*. Nous nous contenterons de rapporter un Exemple relatif à quelques-uns de ces Ouvrages.

Matth. XXVII. 2. Ils le livrèrent à Ponce Pilate, Gouverneur. „ Sans entrer en dispute „ sur l'authenticité du fameux témoignage, que „ *Josèphe* rend à *Jésus Christ*, & sur lequel on „ a composé, pour & contre, tant de Volumes, „ nous insérerons ici, comme dans son véritable lieu, ce témoignage même, tel qu'il se „ trouve *Ant. XVIII. 1v^e*. En ce même tems étoit *Jésus*, qui étoit un Homme sage, si toutefois on doit le considérer simplement comme un Homme, tant ses Oeuvres étoient admirables. Il enseignoit ceux, qui prenoient plaisir à être instruits de la Vérité, & il fut suivi non seulement de plusieurs Juifs, mais de plusieurs Gentils. C'ÉTOIT LE CHRIST. Des principaux de notre Nation l'ayant accusé devant Pilate, il le fit crucifier. Ceux, qui l'avoient aimé durant sa vie, ne l'abandonnèrent pas après sa mort. Il leur apparut vivant & ressuscité le troisième jour, comme les saints Prophètes l'avoient prédit, & qu'il feroit encore plusieurs autres Miracles. „ Il y a dans Tacite touchant les Chrétiens un passage, dont le rapport avec celui qu'on vient de lire est trop marqué pour que nous l'omettions ici. Il y „ est question des supplices infligés aux Chrétiens: Néron les fit mourir cruellement. C'étoient des gens haïs pour leur infamie, que le Peuple appelloit Chrétiens, à cause de Christ leur Auteur, qui fut puni du dernier supplice, sous le Règne de Tibère, par Ponce Pilate, Gouverneur de la Judée. *Annal. LXV. Ch. XLIV.*

Marc. XIII. 8. Et il y aura des Famines. „ Comme notre Sauveur parle de plusieurs Fa-
„ mi-

„ mines, il faut qu'il ait non seulement eu en
 „ vue celle, qui fut prédite par *Agabus*, Act.
 „ XI. 28, & dont *Josèphe* fait aussi mention,
 „ mais qu'il ait particulièrement voulu indiquer
 „ cette horrible Famine, dont *Josèphe* fait un
 „ si effrayant tableau”. Ceux qu'on voyoit ré-
 duits à la dernière extrémité, on laissoit à la faim,
 qui les consumoit, la peine de les tuer. Plusieurs
 riches vendirent secrètement tout leur bien pour
 une mesure de froment ; & les moins accommodés
 pour une mesure d'orge. Ils s'enfermoient ensuite
 dans les lieux les plus reculés de leurs maisons,
 où les uns mangeoient ce grain sans être moulu,
 & d'autres le mettoient en farine, selon que leur
 besoin ou leur crainte le leur permettoit. On ne
 voyoit en nul lieu des tables dressées ; mais chacun
 tiroit de dessous les charbons de quoi manger, sans
 se donner le loisir de le laisser cuire. Vit-on ja-
 mais une misère si déplorable ? Il n'y avoit que
 ceux qui avoient la force en main qui ne l'éprou-
 vassent pas. Tous les autres plaignoient inutile-
 ment leur malheur : & comme il n'y a point de
 respect qu'un mal aussi pressant qu'est celui de la
 faim ne fasse perdre, les Femmes arrachent le
 pain des mains de leurs Maris ; les Enfans des
 mains de leurs Pères, & ce qui surpasse toute
 créance, les Mères des mains de leurs Enfans.
Guer. des Juifs, Liv. V. Ch. XXVII. Voici
 quelques autres traits, qui achèvent le tableau.
 Le nombre de ceux que la Famine consumoit étoit
 innombrable. Sur le moindre soupçon qu'il restoit
 quelque chose à manger dans une maison, on lui
 déclaroit la guerre, les meilleurs Amis devenoient
 En-

*Ennemis. . . . Par une inhumanité plus que barbare on fouilloit les montans pour voir s'ils n'avoient point caché sur eux quelque morceau de pain. . . . ils mangeoient jusqu'au cuir de leurs souliers, & une poignée de foin pourri se vendoit quatre Attiques. Guer. des Juifs, Liv. VI. Ch. XX. Il ne paroît guère possible d'ajouter quelque chose à une si terrible description ; on se tromperoit cependant, puisque dans le Chapitre qui suit celui que nous venons de citer, *Josèphe* rapporte l'histoire d'une Mère, qui, après avoir mangé une partie d'un Fils qu'elle allaitoit, dit d'un visage assuré à ceux, qui étoient entrés dans sa maison pour y chercher quelque nourriture, & qui avoient trouvé les restes de l'Enfant : *Oui, c'est mon propre Fils que vous voyez ; & c'est moi-même qui ai trempé mes mains dans son sang. Vous pouvez bien en manger, puisque j'en ai mangé la première. Etes-vous moins hardis qu'une femme, ou avez-vous plus de compassion qu'une Mère ?**

*Luc. XXI. 5. Quelques-uns disoient du Temple, qu'il étoit orné de belles Pierres. Quoiqu'il s'agisse ici du second Temple, notre Auteur rapporte un passage remarquable de *Josèphe*, relatif aux Pierres du premier. Avant que d'amener les Pierres d'une excessive grandeur, destinées pour les fondemens du Temple, Salomon les fit tailler sur la Montagne. . . . Les fondations du Temple furent faites très profondes, afin qu'elles pussent résister à toutes les injures du tems, & soutenir sans s'ébranler cette grande masse que l'on devoit construire dessus. Les Pierres, dont on les*
rem-

remplit, étoient si grandes, que cet Ouvrage n'étoit pas moins digne d'admiration que les superbes ornemens auxquels il devoit servir de base ; & toutes les Pierres qu'on employa depuis les fondemens jusqu'à la couverture, étoient fort blanches. Ant. Lib. VIII. Ch. II. Il est parlé des fondemens du second Temple dans le II Chap. du Liv. XI. des mêmes Antiquités, mais Jofephe n'y entre dans aucun détail.

Jean IV. 9. Les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. Les Juifs, en traversant Samarie pour se rendre à Jérusalem, avoient souvent querelle avec les Samaritains, ce qui augmentoit de plus en plus la haine entre ces deux Peuples. Jofephe rapporte une de ces querelles, qui fut sanglante. Il arriva un grand différend entre les Samaritains & les Juifs, par la rencontre que je vai dire. Les Juifs, qui venoient de Galilée à Jérusalem aux jours des Fêtes solennelles, ayant accoutumé de passer par les Terres de Samarie, quelques-uns entrèrent en contestation avec des habitans de Nays, qui est un Village qui en dépend & est assis dans le grand champ, & plusieurs Juifs furent tués. Les principaux de la Galilée exhortèrent là-dessus les autres Juifs, à prendre les armes pour recouvrer leur liberté, &c. Ant. L. XX. Ch. V. Le même Historien marque dans un autre endroit une des premières causes de cette aversion entre les Samaritains & les Juifs, qui subsistoit déjà du tems de Notre Sauveur. Les Descendans des Juifs furent dans une guerre continuelle avec les Samaritains, parce que ni les uns ni les autres

autres ne vouloient point se départir de leurs coutumes. Ceux de Jérusalem soutenoient qu'il n'y avoit que leur Temple qui fût Saint, & qu'on ne devoit point faire de sacrifices ailleurs. Les Samaritains maintenoient, au-contraire, qu'il falloit les aller offrir sur la Montagne de Garizim. Ant. L. XII. Ch. I.

Act. XXVII, XXVIII. Le Voyage de St. Paul à Rome, & le Naufrage que cet Apôtre fit en chemin, ont un raport très singulier avec le Naufrage que fit Joseph, en entreprenant le même Voyage. La conformité même est si grande, qu'on diroit qu'ils se sont trouvés dans le même Vaisseau. Cependant il y a quelques autres circonstances qui renversent cette conjecture. Quoiqu'il en soit, voici plusieurs traits de conformité.

1. Le Tems. Ce fut au commencement de la Préfecture de Festus que St. Paul fut mené à Rome. Act. XXIV. 27. XXVIII. 1. Joseph se prépara à partir dans le tems que Félix étoit encore à la tête des affaires en Judée, mais son Voyage ne paroît avoir eu lieu que sous Festus; car l'année XXVI de sa vie, dont il fait mention, ne répond nullement au tems du Ministère de Félix.

2. Tous les deux vont par Mer de Palestine à Rome.

3. Les Dangers, qu'ils ont essuyés l'un & l'autre dans ce Voyage.

4. Prisonniers l'un & l'autre, on les menoit à Rome pour de très légères causes. Act. XXVII 41.

5. Ils

5. Ils firent tous deux *Naufrage*.

6. Ils abordèrent dans les mêmes lieux; &c; après être entrés dans un autre Vaisseau, passèrent à *Ponxol*. Act. XXVIII. 13.

7. Le second Vaisseau, qui transporta *St. Paul* à *Rome*, étoit d'*Alexandrie*, Act. XXVIII. 11. & celui, où *Josèphe* s'embarqua, de *Cyrène*, Ville située sur la même Côte où est *Alexandrie*. Il se peut donc que le Navire ait été de *Cyrène*, & soit parti du fameux Port d'*Alexandrie*.

8. *St. Paul* trouve à *Ponxol* des Frères, c'est-à-dire, des *Juifs*. Car la suite du Texte fait voir que ce n'étoient pas des *Chrétiens*. *Josèphe* de même forma à *Ponxol* avec des *Juifs*, quelques liaisons qui contribuèrent à le faire connoître de *Poppée* Epouse de *Néron*.

On pourroit ajouter encore quelques autres conjectures, qui semblent confirmer que ç'a été une seule & même Navigation. Mais par malheur quelques disparités démontrent le contraire. Il n'y avoit pas dans les deux Vaisseaux le même nombre de personnes; &c, ce qui est encore plus frappant, il ne périt pas une ame dans le Naufrage de *St. Paul*; & dans celui de *Josèphe*, de six cens personnes il ne s'en sauva que quatre-vingt.

Rom. II. 25, 29. *La Circoncision n'est pas celle qui est faite en la chair*. *Ananias* adressa à-peu-près le même Discours à *Hélène*, Reine des *Adrabemens*, dans le tems qu'il la convertit à la Foi *Judaïque*, Antiq. XX. Ch. 11. *Il n'est pas besoin*, disoit-il à cette Princesse, *de se faire circoncire pour rendre à Dieu le Culte auquel la*
Re-

Religion des Juifs oblige, parce que ce Culte est plus dans l'Âme que dans l'extérieur.

Le Dictionnaire, dont nous venons d'indiquer quelques endroits, est suivi d'une Dissertation, qui a pour titre ΠΑΡΑΛΕΙΠΟΜΕΝΑ, ou les choses omises par *Flave Josèphe*. L'Auteur observe que les Omissions, ou pour mieux dire, les *Réticences* de *Josèphe* ne sauroient fonder aucun soupçon contre la véracité des Ecrivains du Nouveau Testament. *Josèphe* vouloit concilier son amour pour sa Nation avec le desir de plaire aux *Romains*, & de leur faire goûter son Histoire. Les principales choses qu'il supprime, qu'il altère ou qu'il déguise, regardent quelques-unes des Playes d'*Egypte*, la Colonne de la Nuée, le Prophète *Daniel*, *Elisée*, les *Galiléens* tués par ordre de *Pilate*, la Prédiction d'*Esaïe* VII. 14., le Massacre de *Béthléhem*, les Tables de la Loi, l'homme tué par *Moïse* en *Egypte*, le Sceptre de *Juda*, le Serpent d'*Airain*, la Circoncision des *Sichémites*, la Tour de *Silœ*, le Veau d'Or, & enfin les cinq choses perdues, c'est-à-dire, qui manquoient au second Temple, savoir, 1. l'Arche & les Chérubins. 2. La *Souveraineté*, dont il est parlé, *Exod.* XXIX. 24.-46. 3. l'Esprit de Prophétie. 4. Le Feu descendu du Ciel. Et enfin l'*Urim* & le *Thummim*. L'Ouvrage, dont nous venons de rendre compte, est terminé par une savante Dissertation sur le fameux Passage de *Josèphe* touchant *Jésus-Christ*. Mr. *Bajus*, si connu dans la République des Lettres, est l'Auteur de cette Dissertation, dans laquelle il défend avec de nouvelles armes l'authenticité du passage en question.

ARTICLE III.

PARALLELE des ROMAINS & des FRANÇOIS
par rapport au Gouvernement. Par Mr. BON-
NOT DE MABLY. *A la Haye*, chez Jean
Van Duren 1741, in 8. Tom. I. pagg. 346,
sans compter l'Épître Dédicatoire, la Préface
& la Table des Matières. Tom. II. pagg. 202.

L'Auteur remonte dans sa Préface au premier
Siècle du Monde pour donner une idée des
motifs qui ont porté les hommes à former une
Société. Leur misère, leur insuffisance à eux-
mêmes, le désir de leur conservation, leur pen-
chant à la félicité, tous ces motifs réunis con-
tribuèrent à les rapprocher les uns des autres pour
travailler de concert à leur tranquillité. Ils for-
mèrent une Société qu'ils munirent de loix pro-
pres à maintenir entre eux une vraie & sage éga-
lité. Mais il avoue que cet état désirable dégé-
néra insensiblement. La plupart des Membres
de la Société ne jouissoient de leurs avantages
qu'avec stupidité; & c'est, dit-il (a), cette igno-
rance grossière qui est devenue générale, qui a
fait de l'Art de gouverner, un Art qui surpasse
presque les forces & l'étendue de l'esprit hu-
main.

Pour

(a) *Préf.* pag. 2.

Tom. XXVIII. Part. II.

T

Pour venir ensuite à son sujet , il convient que l'Histoire nous éclaireroit & nous dirigeroit suffisamment , si elle avoit été écrite par des Philosophes qui eussent développé les ressorts qui font mouvoir la Société; mais que faute de s'être élevés au-dessus des préjugés des Nations dont ils ont parlé , ou soit qu'ils n'aient pensé qu'à présenter aux yeux un tableau des siècles passés , leurs Ouvrages égarent quelquefois le Lecteur , ou du moins ne lui offrent souvent qu'un spectacle inutile. Contens de retenir les époques , & les noms des Acteurs, ils ne regardent les évènements, qui ont changé à tant de reprises la face du Monde, que comme des jeux & des caprices du hazard.

Il dit donc très sensément , qu'il n'appartient qu'à la Philosophie d'éclairer l'Histoire, & qu'elle doit néanmoins agir avec une extrême circonspection. Il faut qu'elle se défie de ses forces & sur-tout des prestiges de l'imagination. Toujours esclave de l'expérience, ajoute-t-il, elle doit se contenter de méditer les faits, pour remonter par leur moyen jusqu'à la connoissance des Principes fondamentaux de la Société & des vérités qui lui sont les plus utiles.

C'est avec des vues si judicieuses qu'il entreprend l'examen de l'Histoire des Romains & des François; & il laisse à décider aux Lecteurs s'il a rempli sa tâche, & sur-tout s'il n'est point tombé dans l'inconvénient de *Platon*, dont la République n'est qu'un Roman en Politique, ou dans les défauts qu'on reproche à *Machiavel*, qui dans ses Discours sur *Tite-Live* n'a souvent

ex-

espèce que des demi-vérités, pour avoir négligé d'examiner les faits par toutes leurs faces, & dans toutes leurs circonstances. Il n'a mis les Romains & les François en parallèle, que pour rendre son Ouvrage plus intéressant, pour aller plus sûrement à la vérité & y conduire plus facilement le Lecteur. Il examine ces deux Peuples au dedans & au dehors pour en donner enfin une parfaite connoissance.

Cet Ouvrage est divisé en six Livres, & ceux-ci sont subdivisés en plusieurs Articles, qui contiennent plusieurs paragraphes. Les trois premiers renferment un examen de l'intérieur de la Société de ces deux Nations. L'Auteur y parcourt les différentes révolutions qui sont arrivées dans leur Gouvernement, & que la Fortune, la Politique & les Passions y ont fait naître. Il n'a point négligé de développer les causes particulières du passage d'un Gouvernement à un autre. Cette matière est d'une grande importance. Elle offre mille vérités de détail, & un tableau, pour ainsi dire, d'autant plus intéressant, qu'on y voit tout le jeu des passions.

Après avoir attribué l'empire du Monde à la valeur des Romains, & sa décadence à leur luxe & à leurs vices, il parle de l'établissement de la Monarchie des François, comme des fruits d'un courage toujours supérieur à la mauvaise fortune. Mais il prétend que la sagesse de son Gouvernement lui est un garant de sa durée, *et d'un bonheur contre lequel les forces assemblées de l'Europe se sont brisées tant de fois.* Il me semble que cette dernière circonstance n'est pas

des plus justes. Tant s'en faut que toutes les forces de l'Europe réunies aient attaqué la France au commencement de ce siècle : elle ne connoissoit ni l'Espagne, ni la Suède, ni la Moscovie, ni la Bavière, ni Venise pour ennemis. La plupart de ces Nations étoient même dans ses intérêts, aussi bien que les pays de Cologne, de Liège, & les Pays-bas Espagnols. Ces dernières Provinces peuplées de Villes régulièrement fortifiées couvroient ses Frontières. Ses armes avoient d'abord fait de très grands progrès dans le centre de l'Empire; & l'Empereur avec les Contingens du Corps Germanique & les secours de Brandebourg, de Saxe, & de Dannemark, joints uniquement aux forces de la Hollande, de l'Angleterre, & de la Savoye, arrêta brusquement le cours de ses conquêtes. Ils reprirent en très peu de tems l'Espagne, l'Italie, les Pays-bas, la Bavière, & se fraièrent par leur valeur un chemin jusques dans l'ancienne France. Paris en frémit, le Roiaume en trembla. Ce n'étoit pas certainement sans raison; car si les Anglois, en se séparant de leurs Alliés, n'avoient pas affoibli considérablement leur Armée, la Victoire ne se seroit pas vraisemblablement déterminée en faveur des François. L'Auteur auroit été moins bref & plus véridique, si, au-lieu de faire mention de toutes les forces de l'Europe, il n'en avoit marqué qu'une partie. Un peu de délicatesse pour la vérité sied toujours bien à un Historien. Il se la doit à lui-même & à la Postérité.

Dans le parallèle qu'il fait des Romains qui
peu-

peuplèrent les premiers la Ville de Rome , & des anciens Francs qui passèrent le Rhin pour s'établir dans les Gaules , il dit que ces derniers trouvèrent bien plus d'obstacles à leurs desseins. *Romulus* fonda son Empire au milieu d'une profonde paix , mais la Monarchie Françoisse fut cimentée par le sang de tous ceux qui en voulurent empêcher l'établissement. Les Romains ne purent souffrir après la mort de *Romulus* , que les Sénateurs se revêtissent tour à tour des marques de la Royauté , ils croioient voir multiplier le nombre de leurs Maîtres ; & les François , honteux de voir leurs Rois dans les prisons de leurs ennemis , en vinrent quelquefois par orgueil à une espèce d'anarchie (a) , malgré leur penchant naturel pour le Gouvernement Monarchique.

Il est très difficile de concilier ce penchant avec les Loix du Gouvernement , qui furent en vigueur dans la première & la seconde Race des Rois François. Ces Monarques étoient déposés , rétablis , rasés & exilés dans des Monastères , chassés & renversés du Trône , quand la fougue des Sujets leur en inspiroit le dessein. On ne voit pas l'ombre de Monarchie en France avant la troisième Race , encore n'étoit-elle pas exacte. Je dis même plus , que jusqu'à ce que les Etats du Royaume furent abolis il n'y eut jamais de vraie Monarchie. Le Gouvernement y étoit semblable en tout à celui d'Angleterre ; & s'il est vrai que le Monarchique soit

T 3

le

(a) *Lib. I. pag. 6.*

le plus noble, le plus avantageux aux peuples; comme le prétendent les ennemis de la liberté, ce n'est qu'à Louis XIV que la France en est redevable. Mais si les morts avoient recouvré dans l'autre monde la liberté de parler, & qu'ils se levassent du tombeau, je ne doute pas que les plaintes qu'on entendroit ne l'emportassent de beaucoup sur les éloges. Si d'ailleurs les François eussent eu un si grand penchant pour le Gouvernement Monarchique, à quoi tenoit-il qu'ils ne l'établissent? En avoient-ils moins le pouvoir, que celui de détrôner leurs Souverains & de les noter d'infamie. Cette anecdote de l'Auteur suffit elle seule pour apprendre au Lecteur, qu'il a écrit son Ouvrage dans un Etat Monarchique, où la politique l'a obligé de fournir son grain d'encens.

En parlant des différens Gouvernemens, il entre en détail sur les avantages que l'un procure aux Peuples, plutôt que l'autre. *Les Politiques les plus profonds n'ont, dit-il (a), pas balancé à donner la préférence au Gouvernement Monarchique. . . . On ne découvre dans aucun le point où la tranquillité publique puisse être fixée aussi solidement que dans la Monarchie. Tantôt la liberté n'est, comme dans Athènes, qu'un caprice insolent & tumultueux, dont la vertu & le mérite deviennent les victimes; & tantôt telle qu'elle étoit à Rome avant la retraite du Peuple sur le Mont sacré ou sous les Decemvirs, ce n'est qu'un vain nom, qui rend cependant la servitude* du

(a) Ibid. pag. 52.

du Peuple plus estable. Dans le Gouvernement Monarchique, le Prince n'a pas une fortune séparée de l'Etat, comme l'ont des Magistrats dont l'autorité n'est que passagère dans la République. De cette différence dans la distribution de l'autorité, quelle différence ne voit pas résulter dans l'usage qu'en font & un Prince que la politique instruit à chercher son bonheur dans celui de son Peuple, & des Magistrats à qui mille passions & peut-être la politique même font regarder leur Magistrature comme l'instrument de leur fortune domestique? Enfin dans un Etat libre une partie essentielle de la Société, telle que les Armes ou le Commerce, fleurit toujours aux dépens de l'autre.

J'ai copié ces lignes pour les mettre sous les yeux de mon Lecteur, afin qu'il puisse juger du goût de cet Ecrivain, qui dit dans une Note, qu'il n'entre pas plus avant dans cette question si souvent débattue, quoiqu'au même endroit il avertisse qu'on trouvera dans son Ouvrage les principales raisons qui rendent la Monarchie préférable, par elle-même, à tous les autres Gouvernemens. Je remarque en passant l'affiance avec laquelle il fait du métier des Armes une partie essentielle à la Société. Si c'est sur ce principe qu'il préfère le Gouvernement Monarchique aux autres, il a raison; puisqu'un Monarque sortant ordinairement de sa sphère, & en pouvoir de satisfaire son ambition particulière, arme ses Peuples quand il lui plaît & les emploie à ses desseins, aux dépens de leur liberté, de leurs biens & de leur vie. Ne sont-ce pas des peuples heureux, & leur sort

n'est-il pas digne d'envie ? Au reste il me paroît qu'il auroit dû mettre les Sciences, la Littérature parmi les parties essentielles à la Société, puisqu'elles sont très propres à contribuer à la félicité des Peuples. Je ne croi pas que personne ne les croie pour le moins aussi nécessaires que le métier de la Guerre. Or comment peuvent-elles fleurir dans un Etat Monarchique, où personne n'a la liberté de parler & d'écrire qu'en faveur de l'imposture & de la tyrannie ? La censure & la liberté y sont aux fers ; & si quelques Auteurs y écrivent, ce n'est que pour flatter les Grands, pour pallier leurs excès en tous genres, & plus malheureusement encore pour jeter la postérité dans l'erreur. Les honnêtes gens, les sages osent à peine penser. Ils se défient d'eux-mêmes en ce point, pour s'accoutumer à ne se fier à personne. Est-il rien de si dur à un homme d'honneur qu'une pareille contrainte ?

Quoique le titre de cet Ouvrage n'annonce que le parallèle des Romains & des François, on y trouve néanmoins & fort au long le parallèle de ces deux Peuples avec les Anglois. Ces derniers méritoient bien d'être annoncés au frontispice du Livre, puisqu'ils en occupent une partie considérable. Cependant il me paroît qu'il n'en donne pas une fort juste idée, quand il dit (a) *qu'il y a en Angleterre des Loix qui empêchent que le Prince, la Noblesse & les Communes ne s'unissent ; qu'il ne s'y fait point entre les divers ordres de l'Etat une circulation, qui ne*
leur

(a) Liv. I. pag. 84.

leur donneroit qu'une même vue; que l'intérêt personnel y doit dominer, & que les Sujets divisés entr'eux, ne sont plus attachés à leur Prince par les mêmes liens qui unissoient tous les Citoyens Romains, &c. Je me borne à ce petit extrait, parce que je suis déjà borné par mon dessein. Mais c'en est bien assez, pour que le Lecteur juge si cette description est juste, & si c'est la l'état de la Nation Angloise. Pour moi, je la trouve fort étrangère aux Peuples Britanniques; & je pense au contraire que les Rois sont ordinairement unis avec leur Parlement, qui partage avec eux la Souveraineté; que tous les Ordres de l'Etat ont une même vue, & qu'ils sont liés ensemble par des liens si forts, que quelque division qu'il paroisse entr'eux, on éprouve quand on les attaque les funestes effets de leur étroite union. Ces partis opposés, qu'on voit dans la Grande-Bretagne, contribuent extrêmement à sa liberté. Ils s'épient, pour ainsi dire, les uns les autres, pour arrêter les premières démarches qu'on voudroit faire pour usurper la Tirannie; & s'ils ont des correspondances au dehors, ce n'est jamais qu'en vue de connoître les ennemis de leur félicité, afin de se mettre à même de les empêcher de la troubler, & même de les prévenir. S'il est donc vrai que les Romains jouissoient en paix de leur liberté, parce que chaque Citoyen étoit en partie Législateur, pourquoi l'Auteur veut-il, que les Anglois n'aient pas le même avantage, puisque chaque Anglois est également en partie Législateur ou par lui-même, ou par son Député? Et c'est justement

l'inquiétude & le soupçon continuels, que l'Auteur attribue à cette Nation, qui la rend active & vigilante pour la conservation de son heureuse liberté. Je ne vois pas même qu'il ait raison de faire couler de cette source des orbes & des partis, qui, selon lui, ont souvent détruit la sûreté publique en Angleterre. Il me semble, au contraire, qu'il n'en peut naître que de grands avantages, le maintien & l'avancement de la félicité des Peuples, qui tous de concert s'opposent à tous ceux du dedans & du dehors, qui voudroient lui donner atteinte.

Sous prétexte de mettre ensuite les Anglois en parallèle avec les François, il récapitule presque toute l'Histoire d'Angleterre. C'est sortir, ce me semble, de son sujet. D'ailleurs, je ne saurois lui passer qu'il attribue à des qualités odieuses la gloire que leur a produite leur valeur. Voici comme il en parle. *Soit, dit-il (a), que l'Empire Romain n'eût plus l'art d'affermir son joug dans la Grande-Bretagne ou que les Bretons plus féroces que les autres Peuples, portaissent dans ce tempérament farouche & cruel, que leur reprochent les Anciens, un obstacle à la corruption & aux délices Romaines ; soit enfin que leur Paix n'offrit rien qui tentât l'avidité du Vainqueur, ils recouvrèrent leur liberté. Pourquoi ne pas accorder à leur valeur, ce qu'aucun ancien ni aucun moderne ne leur refuse point ?*

Rien n'est plus judicieux que ce qu'il écrit ensuite au sujet des Papes ou de la Cour de Rome.

me. Le Catholique Romain & le Protestant en voient du même oeil toute la justesse. Il rappelle au Lecteur les voies qu'ont de tout tems prises les Papes pour relever en faveur de Rome Chrétienne le destin de l'ancienne Rome. On y voit, des Bulles, des Indulgences, des Croisades, des Foudres, des Carreaux, & quantité d'autres moïens par où ils se flattoient de soumettre à leur Empire tous les Souverains du monde. Ils commençoient assez bien; l'un s'érigeoit en juge des différends des Princes; l'autre renversoit les Rois du Trône, qu'ils donnoient de leur propre autorité à qui il leur plaisoit, ou du moins au premier occupant; celui-ci prétendoit disposer des Couronnes, celui-là excommunioit les Rois & mettoit leur Roiaume en interdit; il y en a eu qui se sont faits proclamer solennellement Souverains temporels & spirituels de tout le Monde: & bien a servi à l'Europe & peut-être à l'Asie, que parmi un grand nombre de Princes lâches & effeminés, il se soit trouvé des *Philippe-le-Bel*, des *Charles-Quint*, des *Henri VIII*, des *Elisabeth*, des *Louis XIV*, & quelques autres Souverains, qui ont mis des bornes assez resserrées à leur ambition. Aussi les Princes d'aujourd'hui se tiennent-ils en garde contre l'artifice des Papes qui ne cherchent qu'à faire naître des divisions, pour pêcher en eau trouble. Ce n'est pas en vain que toutes les ruses qui sortent de leur Cabinet sont données sous l'Anneau du Pêcheur.

On ne peut qu'être charmé des beaux & justes parallèles qu'on trouve dans cet Ouvrage, Ceux

Ceux qui ont quelque teinture de l'Histoire ne sauroient se dispenser de les adopter. Celui de l'Amiral de *Coligni* & de *François de Lorraine*, Duc de *Guise*, seroit satisfaisant pour le Lecteur, si la nature de ce petit Ouvrage me permettoit de le donner ici. En voici néanmoins quelques lambeaux. „ *Coligni*, dit cet éloquent Au-
 „ teur (a), étoit le plus grand Capitaine de son
 „ tems. Aussi courageux que le Duc de *Guise*,
 „ mais moins hardi, parce qu'il avoit toujours
 „ été moins heureux, il étoit plus propre à for-
 „ mer de grands projets, & plus sage dans le
 „ détail de l'exécution. *Guise* par un courage
 „ plus brillant & qui étonnoit ses ennemis, ra-
 „ menoit les conjonctures à son génie, & s'en
 „ rendoit pour ainsi dire le maître. *Coligni* leur
 „ obéissoit, mais en Capitaine qui leur étoit
 „ supérieur. . . . *Guise* plus heureux eut moins
 „ d'occasions de développer les ressources de son
 „ génie. Son ambition adroite & fondée en
 „ apparence, comme celle de *Pompée*, sur les in-
 „ térêts du même Prince qu'elle ruinoit en fei-
 „ gnant de le servir, se vit appuyée de son nom,
 „ jusqu'à ce qu'elle eut aquis assez de forces
 „ pour se soutenir par elle-même. *Coligni* moins
 „ coupable, quoiqu'il le parût davantage, fit,
 „ comme *César*, ouvertement la guerre à son
 „ Prince & à toute la France. *Guise* fut vain-
 „ cre & profiter de la victoire. *Coligni* perdit
 „ quatre Batailles, & fut toujours l'effroi de ses
 „ vainqueurs qu'il sembloit avoir vaincus. On
 „ igno-

„ ignore ce qu'auroit été le premier dans les
 „ malheurs qui accablèrent *Coligni*, mais il est
 „ aisé de conjecturer que celui-ci auroit paru
 „ encore plus grand, si la fortune lui avoit été
 „ aussi favorable. . . . On le vit rendre par ses
 „ Conseils le jeune courage du Prince de Na-
 „ varre plus redoutable, & le former à ces gran-
 „ des qualités qui en devoient faire un Roi bon,
 „ généreux, populaire & capable de gouverner
 „ l'Europe entière, après en avoir fait un Héros
 „ savant, terrible & clément dans les combats.
 „ L'union qu'il maintint entre les François &
 „ les Allemands de son Armée, que l'intérêt de
 „ la Religion seule ne lioit pas assez; la pruden-
 „ ce avec laquelle il sut tirer des secours d'An-
 „ gleterre, où tout n'étoit pas tranquille; son
 „ art à ébranler la lenteur des Princes d'Alle-
 „ magne, qui n'ayant pas tant de génie que lui,
 „ désespéroient plus aisément du salut des Pro-
 „ testans de France. . . . ce sont les chefs-d'œu-
 „ vre de sa politique. *Coligni* étoit honnête
 „ homme, *Guise* avoit le masque d'un plus grand
 „ nombre de vertus, mais toutes empoisonnées
 „ par son ambition”.

Dans l'exposé qu'il fait des désordres que
 causèrent en France les disputes de Religion, il
 n'y a aucune partialité. Il développe avec beau-
 coup de netteté les fautes irréparables que fit la
 Cour pour n'avoir pas aperçu le véritable des-
 sein des deux Partis. Il taxe d'exécution impie
 celle de la Saint Barthélemi, & celle du Duc de
Guise de désespérée; & , comme pour tout dire
 avec autant de brièveté que de justesse, il dit que
 le

le Fanatisme s'étoit emparé des esprits des deux Partis.

Je ne sai si cet Ouvrage ne seroit point plus agréable au Lecteur s'il étoit plus méthodique. L'ordre des tems n'est point gardé dans les parallèles qu'il fait des Empereurs Romains avec les Rois de France, ou du Gouvernement de ce Roiaume avec celui de cet Empire. Cette méthode soulageroit extrêmement le Lecteur pour la Chronologie Romaine & François. Dans le parallèle d'*Auguste* avec *Louis XIV.*, il fait fort au long le caractère de cet Empereur; il y dépeint ses vertus, sans taire ses vices; &, après avoir parlé fort au long du souverain degré de puissance où parvint cet Empereur, il a cru devoir se dispenser de faire le portrait de ce Roi. Il ne le compare donc à *Auguste* que parce qu'il eut, tout comme lui, assez de politique & d'autorité, pour se rendre le maître absolu de son Roiaume. D'un côté il l'en établit suprême Législateur, avec l'autorité d'accorder des Privilèges à tous les Ordres de l'Etat; & ailleurs il prétend que cette domination n'est point despotique, quoique le Souverain puisse selon lui ôter aux Peuples leurs Privilèges & leur Liberté. J'en donne ici la preuve, qui ne me paroît pas des plus claires. *Le Prince est, dit-il (a), le maître d'ôter aux Peuples leurs Privilèges & leur Liberté; mais ces avantages sont d'une telle nature, qu'ils empêchent réellement qu'il ne puisse le faire.* Il est néanmoins incontestable que s'il

est

(a) *Liv.* III. pag. 286.

est le maître de les ôter, il peut les ôter quand il lui plaît; &, tout ce qu'il pouvoit dire, c'est que ses intérêts ne le lui permettent pas. Ne seroit-ce point aussi ce qu'il veut dire ensuite. *S'il aime son Peuple, ajoute-t-il, il ne sera jamais tenté de l'opprimer. S'il est dur & méchant, non seulement sa puissance le rassurera & calmera ses passions mal-faisantes, mais la politique l'avertira encore de son devoir & de ses intérêts, & la crainte des suites de cette entreprise l'empêchera de le tenter.* Ce raisonnement ne prouve rien du tout; car combien de Princes n'aiment point leurs Sujets? Combien n'en a-t-on pas vu d'assez méchans pour agir contre la politique & l'humanité, sans qu'aucune crainte ait été capable de les retenir. L'Histoire fourmille de ces exemples, & ceux que nous avons vus & sentis effraieront la postérité. Je suis trop borné dans cet Extrait, pour m'étendre davantage sur ce paradoxe. Cependant il faut que je mette encore ce trait sous les yeux du Lecteur. *Les François, dit-il, ne se virent jamais opprimés, & leurs Rois n'eurent jamais occasion de se regarder comme des usurpateurs (a).* J'en appelle à l'Histoire ancienne & moderne, ainsi qu'au jugement des Lecteurs.

Voici encore une maxime qui paroît choquante. Il avance sans hésiter (b), *qu'un Prince, pour avoir un Etat sagement policé, doit bien se garder de vouloir étouffer dans ses Sujets cette force & ce courage de l'Âme, qui peut les porter,*
au

(a) *Ibid.* pag. 284.

(b) *Ibid.* pag. 287.

au crime ; en détruisant ces qualités , il feroit aussi disparoitre le principe des Vertus & des grandes actions. Il me paroît bien difficile de prouver que le Vice & la Vertu aient le même principe, & que le même courage porte également aux actions d'honneur & d'infamie.

L'Auteur remonte encore dans la Deuxième Partie à la naissance des Romains & des François, qu'il compare ensemble ; mais il ne considère chez ces deux Peuples, que le détail des affaires qu'ils ont eues avec leurs voisins. Il y parle de leurs Guerres, de leur Politique, des circonstances agréables ou fâcheuses où ils se sont trouvés , en un mot de tout ce qui a concouru plus immédiatement à les rendre supérieurs à leurs ennemis. Il ne s'écarte pas de sa méthode ; & comme dans la Première Partie il a tâché d'établir les vérités, qu'il dit être les plus certaines & les plus propres à assurer la tranquillité intérieure d'un Etat, il fait ses efforts dans la Seconde pour pénétrer les causes qui le rendent redoutable au dehors. On y lit le bon & le mauvais de la Police Militaire de ces deux Nations , & leur ignorance dans le métier de la Guerre. Cependant on trouve bientôt après (a) que l'éducation Militaire des Romains étoit belle & bonne, & qu'elle est nécessaire chez les Modernes.

Il fait sentir que les Romains regardoient le repos & l'oïfiveté, comme ses plus redoutables ennemis, & l'exercice continuel très nécessaire
pour

(a) Liv. IV. pag. 43.

pour faire les bons Soldats, qui s'énervent enfin & perdent leurs forces dans le repos. Il est certain que ce n'étoit pas à cet usage que manquoient les Romains, on voit avec plaisir dans plusieurs Historiens anciens quels travaux immenses on faisoit faire aux Armées Romaines, & qu'elles aquéroient des forces sous des poids qui sembloient devoir les accabler.

Ce Premier Livre de la Deuxième Partie roule presque tout entier sur la Science Militaire, que l'Auteur met beaucoup au dessus de la Politique, qu'il dit être moins nécessaire aux peuples, soit qu'ils aspirent à étendre leur réputation & leurs conquêtes, ou qu'ils veuillent seulement conserver leur Liberté. Il y parle peu de la Politique. Il met celle des Romains en parallèle avec celle des États modernes, & il en conclut que celle-ci a été ignorée de ces Conquérans qui se sont rendus les maîtres du Monde. Les progrès de la France n'y sont pas oubliés, non plus que la Science Militaire des François.

On trouve ensuite les Parallèles de la République Romaine & de la République de Carthage, celui des Anglois & des François, & une idée générale de la Guerre de la Grande Bretagne avec la France, par comparaison avec la seconde Guerre Punique. On y lit enfin le détail de la Guerre que les Romains portèrent dans la Grèce, & de celle que les François firent en Italie; & ces deux Guerres sont comparées ensemble, soit pour les pertes, ou pour les victoires. L'Auteur parlant de la conduite de *Charle-*

quint, cite les fautes qu'il fit, lui & ses Successeurs, contre la Politique & l'Art Militaire; & il y épiluche les obstacles qui ont empêché les Héros de la Maison d'Autriche de parvenir à la Monarchie universelle. Cet Ouvrage est terminé par la supposition que fait l'Auteur, que si les Romains renaissoient, & qu'ils fussent maîtres de toute l'Italie, ils auroient bien de la peine à agrandir leur Domaine d'un pouce de terre. Ne trouvant plus leurs voisins en division, il leur seroit bien difficile de les subjuguier.

Cet Ouvrage ne peut que faire, en toutes façons, beaucoup d'honneur à l'Auteur. Il est solide dans ses raisonnemens, juste & droit dans les conséquences des principes qu'il établit, & très judicieux dans les Parallèles qu'il fait. Son Stile est pur, correct & mâle; &, quoique son nom soit peut-être peu connu dans la République des Lettres, on ne risquera rien de l'y donner un rang. Il en feroit encore plus digne, si ce Livre étoit son coup d'essai.

Je ne sai à quelle fin le Libraire a ajouté à la fin du Second Tome, l'idée générale de deux Ouvrages qu'il débite. C'est une espèce d'Analyse de la Science Militaire, & de l'Histoire de Louis XIV. Si ces deux Ouvrages sont bons, & que les matières qu'ils renferment y soient traitées selon la dignité des sujets, ils sont assez recommandables par eux-mêmes: je crois qu'il suffisoit de les insérer dans le Catalogue des Livres nouveaux qui remplissent les neufs derniers feuillets.

ARTICLE IV.

DE LA CERTITUDE des CONNOISSANCES HUMAINES, ou Examen Philosophique des diverses Prérogatives de la Raison & de la Foi; avec un Parallèle entre l'une & l'autre: Traduit de l'Anglois, par F. A. D. L. V. A Londres, chez William Robinson, 1741. 8. pagg. 256, sans la Préface.

LA Théologie & la Philosophie se disputent l'Empire depuis longtems. Toutes deux prétendent à la Souveraineté. Divers Auteurs ont soutenu avec chaleur les intérêts de l'une & de l'autre. Il s'en est aussi trouvé plusieurs, qui ont voulu faire en cette occasion le personnage de Médiateurs, & qui ont prétendu moyenner quelque accord entre elles. Mais la plupart ont marqué trop de partialité, & ces prétendus Juges ou Arbitres ont rarement tenu la balance égale. „ La chose n'est pas étonnante après tout, „ dit notre Auteur, lorsque l'on considère qui „ étoient ceux qui se sont entremis de cet accord. C'ont été pour la plupart des Nourissans & des Elèves de la Sainte Théologie, „ Gens qui lui devoient leur rang, leur autorité, leurs revenus, ou leurs pensions. Quelle „ merveille qu'ils aient combattu pour les intérêts de leur chère Reine & Maitresse, & qu'ils „ aient

„ aient élevé son autorité le plus haut qu'ils ont
 „ pu !”.

Si l'on y prend garde , il ne sauroit y avoir dans le Monde aucune Autorité , à laquelle on est obligé d'aquiescer , dont la validité ne doive être examinée au Tribunal de la Raison. En effet , si l'on disputoit à la Raison le droit d'examiner les Autorités & de décider , quand nous devons nous y soumettre ou non , il s'ensuivroit que toutes les Autorités sont également bonnes , & que chacun n'a qu'à déférer à celle qu'il lui plaît. Pour sentir encore mieux la force de ce raisonnement , on n'a qu'à faire attention à ce qui se passe tous les jours dans le monde. Le Juif , le Chrétien , & le Mahométan , fondent chacun leur Système de Religion sur une Autorité particulière. Dans cette diversité de sentimens , que dois je faire ? „ Faut-il que je demeure en suspens , sans embrasser aucune Religion ,
 „ ou suis-je obligé d'en embrasser une ? Si l'on
 „ veut que j'en choisisse quelque'une de toutes
 „ celles qui sont dans le monde , je dois ou consulter ma Raison sur ce choix , ou embrasser
 „ la première venue , ou celle dans laquelle j'ai
 „ été élevé par mes parens , ou enfin celle qui
 „ est la plus accréditée parmi ceux avec qui je
 „ vis , & dans le país ou je me trouve. Belle
 „ demande , me répondra-t-on ! Et qui doute
 „ que ce choix n'appartienne à la Raison. Mais
 „ on m'accorde alors ce que je veux , & on
 „ convient que je ne dois embrasser une Religion qu'après l'avoir murement examinée , &
 „ que lorsque ma Raison me dicte , que les preu-

„ ves ,

« ves, qui en établissent la vérité, sont soli-
« des ».

Celui qui en agit autrement, dit un grand Philophe (a) de notre siècle, a beau voir quelquefois la Vérité, il n'est dans le bon chemin que par hazard, & je ne sai si le bonheur de cet accident excusera l'irrégularité de sa conduite. Ce qu'il y a de certain, au moins, c'est qu'il est comptable de toutes les fautes où il s'engage ; au lieu que celui qui fait usage de la Lumière & des Facultés que Dieu lui a données, & qui s'applique sincèrement à découvrir la Vérité, peut avoir cette satisfaction en faisant son Devoir, comme Créature raisonnable, qu'encore qu'il vint à ne pas rencontrer la Vérité, sa recherche ne laissera pas d'être récompensée. Car celui-là règle toujours bien son assentiment & le place comme il doit, lorsqu'en quelque cas, ou sur quelque matière que ce soit, il croit ou refuse de croire, selon que sa Raison l'y conduit. Celui qui fait autrement pèche contre ses propres Lumières, & abuse de ses Facultés, qui ne lui ont été données pour aucune autre fin que pour chercher & suivre la plus claire évidence, & la plus grande probabilité.

„ Dieu nous a créés raisonnables avant que
„ de nous rendre Chrétiens. La Révélation
„ suppose que nous sommes doués de Raison,
„ & que nous en faisons usage. Car pourquoi,
„ sans cela, Dieu auroit-il accompagné la Reli-
„ gion,

(a) Locke. Essai Philosophique sur l'Entendement Humain. Liv. IV. Ch. XVII.

„ gion, qu'il nous a révélée, de tant de preuves
 „ & de tant de Caractères, qui en montrent
 „ l'origine céleste ? Il est donc évident que
 „ tous les coups par lesquels on s'efforce de
 „ terrasser la Raison, retombent sur la Religion
 „ & sur la Morale; &, si heureusement ce n'é-
 „ toient des coups en l'air, ils renverseroient
 „ tous les principes de la Vertu”.

Tout l'Ouvrage est partagé en XXI Chapitres. Nous marquerons les Titres de quelques-uns des principaux, & nous en donnerons le précis.

Chap. I. Ce qu'on entend par le mot de Raison. Si nous avons quelques connoissances certaines ? Réfutation des Pyrrhoniens.

La Raison est cette Faculté de notre Ame, qui, par le moyen des idées qu'elle a des choses, & en comparant ces idées ensemble discerne le vrai d'avec le faux, soit que nous examinions ce qui nous est connu par nos sens, ou par le témoignage d'autrui, ou bien enfin par les seules lumières de notre Entendement. „ Mais
 „ quand on parle de la Raison par opposition à
 „ la Foi, on prend ce mot dans un sens moins
 „ étendu. C'est bien la même Faculté, mais
 „ restreinte, entant qu'elle prononce sur des pro-
 „ positions, dont nous pouvons découvrir la
 „ vérité ou la fausseté par les sens ou par l'En-
 „ tendement, sans avoir besoin de recourir à
 „ l'Autorité”.

Il y a donc chez les Hommes trois sortes de connoissances, qui ont chacune leur évidence & leur certitude particulière; & que les Parti-
 sans

sans du Doute universel, connus sous le nom de *Pyrrhéoniens*, sont des Gens, qui admettent bien des choses, qui se rendent à plusieurs Vérités, lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes, & qui, en cas de besoin, feroient une Confession de Foi.

Chap. II. De la Foi en général. Ce qu'elle a de commun avec la Science & l'Opinion, & en quoi elle en diffère.

La Foi, en général, est une persuasion fondée, non sur l'évidence de l'objet, ni sur des raisons vraisemblables, prises de la nature même de la chose, mais sur un témoignage rendu par une ou plusieurs Personnes, qu'on estime assez éclairées pour ne se pas tromper, & assez sincères pour dire ce qu'elles savent.

La Science est une persuasion fondée sur des raisons évidentes par elles-mêmes; & elle diffère de l'Intelligence, c'est-à-dire, de la connaissance que nous avons des premiers principes, en ce que ces premiers principes sont évidens par eux-mêmes, au-lieu que l'objet de la Science n'est évident que par la liaison nécessaire qu'on apperçoit entre cet objet & les premiers Principes.

Enfin l'Opinion est une persuasion fondée seulement sur des raisons vraisemblables, qui déterminent pourtant l'Esprit; mais qui ne le déterminent pas si absolument, qu'il juge le contraire impossible, desorte qu'il lui reste toujours quelque crainte de se tromper.

Il paroît par ces Définitions, que la Foi a deux choses, qui lui sont communes avec la

Science & l'Opinion; l'une, qu'elle prononcé déterminément sur la vérité ou la fausseté de son objet; & l'autre, qu'elle est toujours l'effet d'un raisonnement tacite tantôt plus confus, tantôt plus distinct. C'est ce qui se remarque dans tous les Actes particuliers de Foi, même de celle qu'on nomme Divine. „ Je voudrois „ savoir, par exemple, si les morts ressuscite- „ ront? Je consulte ma Raison, qui ne peut „ m'apprendre là-dessus rien de positif. Elle „ me dit seulement que la chose dépendant de „ la volonté libre de Dieu, on ne peut savoir „ ce qui en est que par la Révélation. Je cher- „ che donc si Dieu s'est révélé aux Hommes, „ & en particulier s'il leur a appris que les morts „ ressusciteront. Lorsqu'après avoir bien exa- „ miné ces deux choses, j'en trouve les preu- „ ves assez fortes, pour en inférer que Dieu a „ manifesté sa volonté aux Hommes, & qu'il „ leur a enseigné en particulier que les morts „ ressusciteront un jour, je reçois cette propo- „ sition comme véritable, mais c'est en consé- „ quence de ce Raisonnement : *Tout ce que Dieu dit est véritable: il a révélé que les morts ressusciteront; donc les morts doivent ressusciter un jour.*

Le *Chapitre III* traite de la nature & des fondemens de la Foi Divine, qui n'est autre qu'une Foi fondée sur le témoignage de Dieu. Pour qu'elle ait lieu, il faut:

1. Que Dieu se soit manifesté, ou immédiatement, ou par le ministère des Anges, ou par quelque autre moyen.

2. Il faut que la Révélation, par laquelle Dieu s'est manifesté, soit parvenue jusqu'à nous. Car *la Foi est de l'Onie*, & en général, passe dans notre Ame par le ministère de quelqu'un de nos sens.

3. Il faut que nous comprenions le sens de ce que Dieu nous dit. Si nous n'entendons pas le sens des termes, qui expriment telle ou telle Proposition, nous pouvons bien croire en général, que ces termes contiennent quelque Vérité, mais ne sachant quelle elle est, nous ne pouvons pas l'embrasser en particulier.

4. Il faut que nous ayions des preuves suffisantes que cette Doctrine, qu'on nous propose comme révélée de Dieu, vient réellement de lui.

5. Il faut qu'une pareille Doctrine n'ait rien de contraire aux Attributs de Dieu.

Enfin, il est nécessaire que nous soyons persuadés qu'il est absolument impossible que Dieu nous trompe. Ces idées sont bien différentes de celles que quelques personnes se forment sur ce même sujet. „ Mais, *dit notre Auteur*, on „ a tort de craindre, qu'en résolvant la Foi en „ quelque chose d'évident, on ne ruine sa nature, & qu'on ne la métamorphose en science. Bien loin de-là: Si on ne lui donne pour „ fondement une évidence de témoignage, „ ou la métamorphose en une sorte de crédulité”.

Chap. IV. Du degré précis d'Evidence que doivent avoir les preuves de la Révélation? Il y a trois sortes d'Evidences. L'Evidence Métaphy-

sique, l'Evidence Physique, & l'Evidence Morale, dont la dernière, quoique moins lumineuse que les deux autres, suffit cependant pour nous assurer de la Révélation, & pour servir de fondement à notre Foi. Elle est même plus propre à cela qu'aucune autre Evidence, à cause qu'elle est seule capable de faire impression sur toutes sortes d'Esprits, au-lieu qu'il y en a peu qui soient en état de comprendre des Démonstrations Métaphysiques ou Mathématiques. D'où il s'ensuit, qu'il étoit de la Sagesse de Dieu de donner une Evidence Morale aux Vérités révélées, la Foi étant un devoir qu'il exige, non seulement des Savans & des Philosophes, mais en général de tous les Hommes, sans en excepter les simples & les ignorans.

Chap. V. Qu'il n'est pas nécessaire que les preuves de la Révélation aient le plus haut degré d'Evidence Morale. Il auroit pu leur donner ce degré, sans doute, s'il l'avoit jugé à propos. Par exemple, il auroit pu laisser le Corps de Notre Sauveur quelques heures de plus dans le Tombeau, & obliger Hérode, Pilate, Caïphe, & tout le grand Sanhedrin à venir être les Spectateurs & les Témoins de la Résurrection de *Jésus-Christ*. Pareillement, il auroit pu dispenser les choses de manière que notre Sauveur eût été élevé au Ciel, non de la montagne des Oliviers, mais d'une des places les plus fréquentées de *Jérusalem*, ou même du Parvis du Temple, pendant que tout le Peuple y étoit assemblé: mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas suivi cette voye, qui, à la première vue, paroît si raisonnable?

Mr.

Mr. Arnaud & Mr. Nicole en rendent cette Raison. Dieu n'a point voulu que les Vérités de La Foi fussent proposées aux Hommes avec tant d'évidence, qu'il n'y restât un grand nombre de nuages, propres à aveugler les Esprits superbes, à servir de pièges aux Esprits impies, & à humilier sous ces ténèbres salutaires ceux mêmes, qui le cherchent sincèrement. Comme cette solution a quelque chose de révoltant, & que peu de Gens s'accommoderoient de ces pièges qu'on veut que Dieu tende aux Hommes, notre Auteur fait une autre réponse infiniment meilleure.

„ Dieu n'a pas voulu donner aux Vérités de la
 „ Religion le plus haut degré d'Evidence Mo-
 „ rale, parce que son dessein n'est pas de se fai-
 „ re connoître aux Hommes, malgré eux, ni de
 „ les forcer, pour ainsi dire, à se soumettre à
 „ la Religion qu'il a daigné leur prescrire. Il
 „ veut que le Culte, qu'ils lui rendent, soit vo-
 „ lontaire, & que leur acquiescement aux Vé-
 „ rités qu'il a révélées, soit un fruit de leur at-
 „ tention, de leur examen, & de leur amour
 „ pour la Vérité. C'est pourquoi il s'est ma-
 „ nifesté aux Hommes, non de la manière qu'il
 „ plait aux Incrédules de s'imaginer qu'il auroit
 „ dû faire, mais de la manière que sa Sagesse
 „ infinie a jugé la plus convenable pour les fins
 „ qu'il se proposoit. Si Jésus-Christ s'étoit mon-
 „ tré publiquement dans Jérusalem après sa Ré-
 „ surrection, s'il étoit monté au Ciel en pré-
 „ sence de tout le Peuple de cette grande Vil-
 „ le, la Foi se seroit changée en vue. Or ce
 „ n'est pas de la manière que la Sagesse divine
 „ juge

„ juge à propos de nous conduire pendant cette
 „ vic. Il suffit que *Jésus-Christ* & les Apôtres
 „ aient guéri un nombre infini de malades, &
 „ ressuscité plusieurs morts. Cela étoit néces-
 „ saire pour prouver la Divinité de leur Mis-
 „ sion; mais aussi n'en falloit-il pas davantage,
 „ parce qu'il ne s'agissoit pas de mettre les Hom-
 „ mes dans la nécessité absolue de croire, mal-
 „ gré qu'ils en eussent; mais seulement de leur
 „ donner des preuves, qui pussent leur persua-
 „ der suffisamment la vérité de cette Doctri-
 „ ne, après qu'ils auroient fait un bon usage
 „ de leur Faculté de raisonner”.

Cette réponse est très bonne; cependant il semble qu'on puisse encore y ajouter deux considérations.

1. Les Vices & les Passions, poussés à un certain point, tiendroient bon contre l'Evidence Morale portée même au degré le plus éminent: ainsi l'avantage, qu'on pourroit se promettre de cette Evidence, ne seroit peut-être pas si grand qu'on se l'imagine. Les *Pharisiens*, témoins oculaires de quelques-uns des Miracles de *Jésus-Christ*, s'y sont-ils rendus? Et l'on peut dire, à cet égard, ce que notre Sauveur disoit de *Moïse* & des Prophètes. Ils ont les *Evangelistes* & les Apôtres; s'ils n'ajoutent pas foi à leur Témoignage, ils ne croiront pas, quand même ils verroient un mort sortir du Tombeau & monter ensuite vers le Ciel.

2. A moins qu'on ne suppose une suite constante de Miracles pour tous les Lieux & pour tous les Temps (ce qui renverse l'idée que nous
 avons

avons des Miracles , dont un des caractères est de ne pas arriver à tout moment), à moins dis-je de faire cette supposition, le plus haut degré d'Evidence Morale, dans les exemples en question, n'auroit pu avoir lieu que pour les Habitans de Jérusalem. L'Eglise Chrétienne n'auroit plus eu le même avantage dans la suite. Comme cependant les fondemens sur lesquels notre Foi est appuyée, ont toute la solidité que nous pouvons raisonnablement souhaiter, il s'ensuit, que ce qui suffit pour nous, devoit suffire, à plus forte raison, pour les Habitans de Jérusalem, qui d'ailleurs avoient le privilège d'être les Contemporains de notre Sauveur, & les Témoins de plusieurs de ses Miracles.

Chap. VI & VII. L'Auteur prouve très bien dans ces Chapitres , d'abord la probabilité & ensuite la vérité d'une Révélation. Les Incrédulés ne conçoivent pas, à ce qu'ils disent, que Dieu , qui est infiniment élevé au dessus des Hommes, les ait honorés de quelque Révélation particulière. Mais quelle que puisse être la petitesse des Hommes , elle n'a pas empêché que Dieu ne disposât les organes de leur Corps avec un art infini , qu'il ne joignât à ce Corps une Ame raisonnable; &, ce qui prouve une continuité de soins, qu'il ne les conserve & ne veille toujours sur eux par sa providence. Pourquoi donc cette même petitesse empêcheroit-elle, qu'il ne prît garde à leurs actions, & ne s'intéressât à leur Culte ? „ On ne peut nier du „ moins qu'il ne soit à souhaiter que la chose „ fût ainsi; car il est aisé de comprendre que „ si

„ si l'Intelligence , que l'Homme a reçue de
 „ Dieu , a besoin de quelque secours pour se
 „ développer, de quelque Instruction venant du
 „ dehors , aucune ne pourroit lui être aussi a-
 „ vantageuse, que celle qui lui seroit dispensée
 „ par l'Auteur même de son Etre. Ainsi voi-
 „ la déjà la possibilité, & même l'utilité d'une
 „ Révélation reconnue. Mais c'est du Fait dont
 „ il s'agit". Ce Fait est démontré ensuite par
 notre Auteur, & les preuves en sont mises dans
 un nouveau jour.

Chap. VIII, IX & X. Mais cette Révéla-
 tion , que Dieu a accordée aux Hommes, est-
 elle claire & à la portée des Esprits les plus sim-
 ples ? Doivent-ils voir de leurs propres yeux dans
 la Parole de Dieu les choses qu'ils sont obligés
 de croire ? Et ne feroient-ils pas mieux de s'en
 rapporter à la bonne foi de ceux qui prétendent
 avoir la vue meilleure qu'eux, & qui, à ce qu'ils
 affurent, y ont regardé ? On sait quelle Commu-
 nion cet Article regarde particulièrement. Car,
 pour dire le vrai, il y a bien peu de Commu-
 nions, qui, dans leur première origine, n'aient
 été pour la voye de l'Examen , à laquelle peu à
 peu, sans qu'on sache bien comment, celle de
 l'Autorité a été substituée.

On ne nie pas que les Partisans de l'Autorité
 ne puissent alléguer, en faveur de leur Système,
 quelques Argumens spécieux, dont voici les deux
 principaux.

1. Si chaque Chrétien est juge de ce qu'il
 doit croire, ils seront tous, en fait de croyance,
 non seulement différens les uns des autres mais
 aussi

aussi d'eux-mêmes ils changeront de Religion aussi souvent que d'habits, &c.

Rép. L'inconstance est certainement une imperfection ; mais la crainte de tomber dans ce défaut ne doit pas nous obliger à adopter aveuglément toutes les opinions, qui règnent dans la Société où nous sommes nés.

2. Si chaque Chrétien est juge de ce qu'il doit croire, il en naîtra autant de Religions qu'il y a de Chrétiens au monde ; ce qui produira par tout une confusion & un desordre incompatibles avec le repos, & même avec la conservation de la Société Civile.

Rép. La Philosophie ancienne étoit partagée en plusieurs Sectes, qui différoient sur les points les plus importants, tels que sont, *la Liberté des Actions humaines, l'Immortalité & la Spiritualité de l'Ame, l'existence & la nature des Dieux, le soin qu'ils prennent du Gouvernement de l'Univers, &c.* Cependant cette diversité d'opinions sur des matières si importantes, ne causa jamais aucun trouble dans la Grèce. Il en étoit de même à l'égard de la Religion des Anciens. Rome avoit dans son sein plus de six cens sortes de Religions & de Cultes différens. Et cependant cette diversité de Culte ne causa point de troubles. Pourquoi cela ? *C'est que chacun étoit assez équitable pour accorder aux autres la même Liberté, dont il étoit bien aise de jouir lui-même.*

„ Mais si l'esprit de Persécution avoit régné
 „ parmi eux, s'ils s'étoient réciproquement con-
 „ damnés aux Fagots, s'ils s'étoient jettés les
 „ uns

„ uns les autres dans de noirs Cachots, on au-
 „ roit vu parmi eux les mêmes excès, que l'*Al-*
 „ *lemagne*, la *France*, les *Pais-Bas*, & l'*An-*
 „ *gleterre*, connoissent par une triste expérien-
 „ ce, n'ayant été que trop longtems les affreux
 „ théâtres des sanglantes Tragédies, qui se sont
 „ jouées pour ce sujet”.

Mais en voila assez. Le reste, que nos Lecteurs pourront trouver dans l'Ouvrage, est écrit dans le même esprit & avec le même génie.

ARTICLE V.

HISTOIRE des REVOLUTIONS arrivées dans l'EMPIRE ROMAIN, tant dans l'Etat que dans l'Eglise, depuis CONSTANTIN LE GRAND jusqu'à la Paix de MUNSTER. Par Mr. B***. En deux Tomes 8. Pagg. 845 pour le premier Tome, & 631 pour le second. A Londres, chez Philippe Changuion, 1742.

C'Est une chose étonnante que dans le Siècle éclairé où nous vivons on ôse présenter au Public un Ouvrage de la nature de celui-ci. Le Titre que l'on voit ici est une pure supercherie. L'Auteur de cette production est un visionnaire, qui s'est avisé d'appliquer les Prophéties de l'*Apocalypse* aux évènements survenus pendant le cours de la Réformation. Il y a quel-
 que

que lieu de croire que c'est un recueil de Sermons composés par quelque Ministre zélé, & ennemi juré des Catholiques Romains, qui a cru rendre un grand service à sa Religion par les traits qu'il lance contre l'Eglise Romaine, & en rappelant une infinité de faits qui la deshonnorent & en font voir tout le ridicule. N'avoit-il donc pas d'autres armes à employer contre la Croyances, les Abus & les Superstitions de cette Eglise?

Ce bon Ecclésiastique a fort mal pris son tems. Ces sortes de Commentaires sur l'Apocalypse ne sont plus aujourd'hui à la mode, surtout depuis qu'on a fait voir que presque tous leurs Auteurs ont été des fanatiques. Quel fruit prétend-on retirer de la publication d'un Livre où la Vérité ne peut être qu'obscurcie & enveloppée dans les ténèbres les plus épaisses? D'ailleurs les *Ouvrages sur ces Oracles de Saint Jean* sont, comme l'a judicieusement remarqué Mr. Bayle (a), *de l'huile au feu: ils ne servent qu'à irriter son Ennemi, qui n'est déjà que trop en colère, & à lui fournir cette excuse de ses persécutions, que pour prévenir sa ruine, il est obligé de travailler à celle des Protestans, qui ne cessent de prédire qu'il sera exterminé bientôt par l'épée des mêmes Princes qui ont autrefois adoré la Bête.* Si quelque chose peut énerver une telle excuse, c'est que ceux, qui ont en main l'Autorité souveraine parmi les Protestans, ne mesurent point leur conduite sur les Prédications, ni sur les exhortations de leurs Ecrivains.

Tom. XXVIII. Part. II. X Pour

(a) Dans son *Dictionnaire*, à l'Article *Braunhem*.

Pour faire voir que nous n'en imposons pas au Lecteur, & que cet Ouvrage qu'on nous donne sous le Titre pompeux de *Révolutions arrivées dans l'Empire Romain*, &c. n'est effectivement qu'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, nous transcrirois ici ce qu'on lit à la tête du premier Tome, où l'Auteur donne une idée claire & distincte de son plan & du but qu'il se propose. Voici ses paroles. „ Le célèbre Mr. *Abbadie*, „ Doyen de Killalow dans le Royaume d'Irlande, nous ayant donné une magnifique explication de cinq Chapitres de l'*Apocalypse*, savoir du cinquième jusqu'au neuvième inclusivement, & partie du quatorzième, nous a fait naître le dessein de suivre son plan. Nous espérons, avec l'aide de Dieu, de faire voir l'accomplissement de la plus grande partie des évènements qui sont prédits dans l'*Apocalypse* jusqu'à nos jours. Nous souhaiterions avoir les mêmes talens dont cet homme illustre étoit orné, pour pouvoir traiter un sujet si relevé & si grand. Mais plus nous nous examinons, plus nous reconnoissons notre faiblesse, & plus nous ressentons la perte qu'a fait le Monde Chrétien par la mort d'un si grand homme. On voit clairement par ses Ouvrages, que l'*Apocalypse* contient l'Histoire énigmatique & anticipée des diverses Révolutions qui sont survenues à l'Empire Romain, sur-tout par rapport à la Religion. Les Révolutions qui arrivèrent au Royaume de Bohême dans le XV Siècle, & la Réformation qui se fit au commencement du XVI „ étant

„ étant des évènements des plus importans , &
 „ qui intéressent le plus la Religion , trouvent
 „ aussi leur place dans le dixième & onzième
 „ Chapitres de cette Révélation. Mais comme
 „ Mr. *Abbadie* ne les a point expliqués , nous
 „ avons résolu de le faire , & de continuer par-
 „ là son Ouvrage. Au reste nous ne sommes
 „ pas assez vains, pour prétendre entrer en com-
 „ paraison avec lui. Nous confessons de bon-
 „ ne foi notre insuffisance & notre incapacité,
 „ & nous lui cédon volontiers la gloire de nous
 „ avoir guidé en tout ce qu'il y peut avoir de
 „ bon dans nos réflexions. Comme nous n'a-
 „ vons d'autre dessein que de manifester la gloi-
 „ re de notre Créateur , & que nous savons très
 „ bien qu'il plaît souvent à sa profonde sagesse
 „ d'employer de foibles instrumens pour avan-
 „ cer son règne , afin que l'ouvrage en tourne
 „ d'autant plus à son honneur, nous avons cru
 „ que nous étions obligés de communiquer au
 „ Public les observations que nous avons faites
 „ sur ce sujet. Nous tâcherons d'en donner la
 „ plus juste explication qu'il nous sera possible,
 „ en attendant qu'il plaise à la divine Providen-
 „ ce de susciter un second *Abbadie* , qui nous
 „ en donne un meilleur *Commentaire*. Ce Grand-
 „ homme a fini son Ouvrage par l'explication de
 „ la *Sixième Trompe* , qui prédit & marque
 „ d'une manière bien précise l'établissement &
 „ les progrès de l'Empire Ottoman : Empire
 „ suscité par la divine Sagesse pour punir les
 „ Chrétiens , à cause de la multitude de leurs
 „ crimes, commis contre sa très Sainte Majesté ;

„ soit en niant la Divinité de son cher Fils son
 „ unique ; soit en se révoltant contre lui , se
 „ soumettant à l'Antechrist Romain , l'impie &
 „ sacrilège Usurpateur de ses droits & de sa gloi-
 „ re , qui leur a fait embrasser le culte de la
 „ Créature pour rejeter celui du Créateur, *Dieu*
 „ *béni éternellement* ; soit par des mœurs toutes
 „ Payennes , semblables à la Doctrine dont ils
 „ faisoient profession. Enfin , c'est une chose
 „ certaine , que cet Empire a été un puissant
 „ instrument dans la main de Dieu , pour la pu-
 „ nition des Chrétiens rebelles & idolâtres. Or ,
 „ comme les évènements , qui sont arrivés dans
 „ le Royaume de Bohême , sont de même date
 „ que les progrès de ce formidable Empire , le
 „ St. Esprit les prédit tous d'une suite , comme
 „ nous le faisons voir par les Remarques sui-
 „ vantes”.

Voilà le plan de notre Auteur. Nous laissons
 à juger au Lecteur de la difficulté de la tâche
 qu'il s'est imposée. Quel dur morceau à digé-
 rer pour un Homme sage , qui ne donne pas im-
 prudemment dans les travers & les égaremens de
 l'Esprit humain ! Quelque bizarre que soit le
 projet de cet Auteur , & quelque rebutant que
 soit le sujet & la matière de ses discussions , nous
 ne laisserons pas cependant d'entreprendre d'en
 donner quelque idée , uniquement dans la vue
 de faire connoître au Lecteur ce qu'il doit en
 penser. Le Public est en droit d'exiger cela d'un
 Journaliste , autrement il pourroit avoir lieu de
 craindre qu'on ne lui en imposât.

Notre Théologien entre en matière par l'ex-
 plica-

plication du *Chapitre X de l'Apocalypse*, qui lui tient lieu de Texte pour son premier Discours, & qu'il applique aux troubles de Religion survenus dans le Royaume de Bohême. Pour rendre son explication plus sensible, il donne d'abord l'histoire de l'état de ce Royaume, avant & après la mort de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague*, qui furent brûlés au Concile de Constance en 1415. Pour trouver la véritable origine des *Frères de Bohême*, il remonte jusqu'aux *Vaudois*, que la persécution de France obligea de se retirer en Allemagne. A peine y furent-ils passés, que Frédéric II tâcha de les en chasser, en les déclarant ennemis de l'Empire, confisquant leurs biens, deshéritant leurs enfans, & privant des Dignités ceux qui les favorisoient, & leur Postérité jusqu'à la seconde Génération. Enfin, il condamna à une prison perpétuelle ceux qui abjuroient leurs erreurs, & fit brûler vifs ceux qui avoient le courage de persévérer. Cette persécution n'ayant pas eu tout l'effet dont on s'étoit flatté, le Pape fit agir contre eux l'Inquisition en 1230, & donna cette Charge à *Conrad de Marburg*, qui employa contre eux l'Epreuve du Fer chaud, qu'on avoit empruntée des Payens.

Les Vaudois répandus & dispersés dans la plus grande partie de l'Allemagne, passèrent en Bohême où ils furent aussi connus sous le nom de *Picards*, & ils y étoient en grand nombre quand *Wiclef* parut. *Jean Hus* fut un de ceux qui lut les Ouvrages de ce Docteur avec le plus d'application, & qui admira le plus son savoir & sa piété.

piété. Après la mort il se forma deux différens Partis, sous le nom de *Calixtins* & de *Thaborites*. Quoiqu'ils eussent des sentimens différens, ils ne laissèrent pas de s'unir ensemble pour leur conservation commune, sous le titre général de *Bobémiens*. La perfidie avec laquelle le Concile de Constance en avoit agi à l'égard de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague*, fit prendre les armes à la Noblesse de Bohême & de Moravie, qui les regardoit comme de saints hommes. Il y eut d'abord d'horribles séditions à Prague, où l'on n'épargna ni parenté, ni âge, ni sexe, ni dignité. Les Catholiques y souffrirent le plus, parce que leur Parti étoit le plus faible.

Nous n'entrerons pas dans le détail des événemens de cette cruelle guerre de Religion, qui dura 25 ou 30 ans, & durant laquelle il se donna douze ou quinze Batailles, & un nombre infini de Combats. Pour juger de l'état où elle réduisit les pauvres *Thaborites*, il suffit de rapporter ce qu'en dit *André Sylvius*, qui les avoit vus lui-même dans leur camp. „ Cette popu-
 „ lace, dit-il, étoit en desordre & rustique,
 „ quoiqu'elle voulût paroître honnête. Ils étoient
 „ tout nus, n'ayant rien que des chemises; les
 „ autres étoient vêtus de peaux; quelques-uns
 „ avoient des chevaux sans selle; d'autres sans
 „ bride, & les autres n'avoient point d'éperons.
 „ Les uns avoient une jambe bottée, & l'autre
 „ toute nue; d'autres avoient perdu un œil, ou
 „ n'avoient plus qu'une main; &, pour me ser-
 „ vir des paroles du Poëte, c'étoit une chose
 „ affreuse à voir:

*Populataque tempora raptis
Auribus, & trumeas inbonesto vulnere nares.*

Illes marchotent sans ordre, n'observoient aucune bienséance dans leurs discours, & nous reçurent avec la rusticité de Païsans. Ils nous firent pourtant des présens, & nous donnèrent du poisson, du vin, & de la bière.

Notre Auteur, après avoir exposé en abrégé l'histoire de cette guerre, passe à l'application qu'il fait du Chapitre X de l'*Apocalypse* aux évènements qu'il a raportés. Il n'est pas concevable comment un homme, qui n'est pas entièrement fou, a pu se convaincre de la chose du monde la plus ridicule, & comment il a pu se former des idées si bisarres. Il n'y a presque point de chimère pareille à la sienne, & on ne peut guère la mettre en parallèle qu'avec les Fables & les fictions des Poètes. Cependant il débite son Système avec un air de confiance qui ne permet pas de douter qu'il ne soit bien convaincu de la vérité de ce qu'il avance. *Je m'assure*, dit-il, *que cette Histoire vient de répandre un grand jour pour l'explication du Chapitre que nous traitons, & que ceux qui entendent le Langage symbolique du St. Esprit, pourront facilement comprendre par cette relation, la plupart des figures dont notre Chapitre est composé. Mais comme ce n'est pas pour eux seuls que nous avons entrepris cet Ouvrage, nous nous flatons que l'explication que nous en allons donner, avec l'aide de Dieu, contentera tous Lecteurs qui aiment la Vérité, & qui la cherchent de bonne foi.*

Venons au fait, & hâtons-nous de faire part au Lecteur d'une si belle & si importante découverte. Ce *fort Ange descendant du Ciel*, *environné d'une nuée*, en la tête duquel étoit l'*arc céleste*, & dont la face étoit comme le *Soleil*, & les pieds comme des *colonnes de feu*, n'est autre chose, à ce que prétend notre Auteur, que le *Peuple Bobémien*.

La preuve qu'il en donne, est directe, & ne souffre aucune difficulté. Pour en faire voir toute la force, nous la rapporterons en son entier. La voici. „ Ce Peuple, *dit-il*, ou cet „ Ange est du même tems que les progrès de „ l'Empire Turc, qui est le *fixième* Ange, le „ *fixième* de ceux à qui les Trompettes sont „ données. Cet Ange se trouve ici entre le „ *fixième* & le *septième* Ange, il est en quelque manière l'avant-coureur, le précurseur du „ *Peuple Réformé*, qui est désigné ici sous le „ nom du *septième* Ange. Cet autre *fort Ange*, ou le *Peuple Bobémien*, est donc ici à sa „ place, l'Histoire ne nous fournissant aucun „ autre événement qui la remplisse si bien, ni „ qui puisse convenir aux caractères de cet autre *fort Ange*. Par conséquent il est certain „ que c'est ce Peuple, & ce Peuple uniquement, qui nous est représenté par cet Ange „ dont il est fait ici mention.

Il n'est presque pas besoin de faire sentir la force de cet Argument. C'est un Syllogisme *en forme*, & dont les termes n'ont besoin d'aucune explication. *L'Empire Turc est le fixième Ange ; le Peuple Réformé est le septième ; donc le*

le Peuple Bobémien est cet autre fort Ange en question. Quelque Incrédule pourroit demander à l'Auteur des preuves des deux premières Propositions de son Raisonnement, on pourroit exiger de lui qu'il fît voir clairement, que l'*Empire Turc est le sixième Ange, & le Peuple Réformé le septième*; mais comme il suppose ces deux choses comme démontrées & hors de doute, il se croit fondé à tirer cette conclusion, qu'il regarde comme une vérité incontestable, *donc le Peuple Bobémien est cet autre Ange fort en question.*

Autre Preuve de cette grande Vérité. Tous les Ministres de Dieu, continue notre Auteur, portent à juste droit le titre de *fort Ange*, on ne sauroit le refuser au *Peuple Bobémien*, si l'on considère d'un côté le nombre & la nature de ses ennemis, & de l'autre l'état de ce même Peuple, & malgré cela la grandeur & le nombre de ses victoires. Il a pour adversaires le Pape & son Siège, qui sont intéressés à sa perte. Nous voyons cette orgueilleuse Puissance qui l'attaque dans l'endroit le plus sensible, qui met tout en usage pour l'exterminer & pour le détruire entièrement. Elle tonne, elle publie des Croisades religieuses contre ces saints Serviteurs du Dieu souverain, elle anime tous ses adhérens à leur destruction, à leur perte, & ses Suppôts sont presque toute l'Europe Chrétienne. Le Portugal même, quoiqu'aux extrémités de l'Europe, envoie des Troupes contre eux, pour témoigner son zèle dans cette occasion. L'Empereur *Sigismond* leur Roi, & leur impitoyable

ennemi, assemble toutes ses forces, qui, jointes à celles des Princes voisins, & aux Volontaires qui accourent de tous les endroits de l'Europe pour servir dans une guerre qu'ils regardent comme sainte, forment des Armées non seulement très nombreuses, mais aussi bien disciplinées. Pour résister à des Puissances si formidables, ce pauvre Peuple n'a que lui-même & la faveur de son Dieu pour soutien. Point d'Alliés, point d'Amis. Il n'y a personne qui s'intéresse pour lui, ni qui soutienne sa bonne cause. Tout le monde est contre lui, & il est seul contre tout le monde. D'abord, pour se défendre, il ramasse ses forces, mais qui sont fort inférieures à celles de son Ennemi, sans Places fortes, sans Cavalerie; avec une Infanterie mal disciplinée, qui n'est qu'une troupe de Païsans ramassés. Il ne laisse pas d'attaquer ses adversaires, quoique bien munis de tous ces avantages; mais, malgré la supériorité de leur nombre, de leur bonne discipline, & de leur Cavalerie, il remporte une entière victoire sur eux; il gagne sur les Ennemis douze ou quinze grandes Batailles, sans compter un grand nombre de moindres combats; s'empare de toutes les Forteresses, & les chasse du Pais.

Doutera-t-on après cela que le Peuple Bohémien ne soit le fort Ange de l'Apocalypse? Notre Auteur n'en doute nullement. *Toutes ces actions, dit-il, font voir avec combien de justesse le titre de fort Ange, de puissant Ministre de Dieu, est donné à ce Peuple, & de quelle manière il a rempli les caractères que cette épithète présente à l'esprit.*

Pasprit. Ces sortes de preuves sont admirables & excellentes dans la bouche d'un Orateur, qui parle avec action & véhémence, sur-tout lorsqu'il a une fois échauffé l'imagination de ses Auditeurs. Quant aux Philosophes, ils ne sont pas en état, avec leur phlegme, de saisir & de comprendre tout ce qu'il y a de beau, de grand, de sublime & de solide dans ces sortes de Raisonnemens.

On peut juger par ce petit échantillon avec quelle justesse notre Théologien applique le reste du Chapitre X de l'*Apocalypse* aux braves *Thaborites* & aux *Calixtins*. Mais voici encore quelques autres traits non moins curieux que les précédens, qui ne contribueront pas peu à faire connoître cet Ouvrage & la grande sagacité de son Auteur.

1. Il est dit au premier Verset de ce Chapitre que l'*Arc céleste étoit en la Tête du fort Ange*. Suivant la judicieuse remarque de notre Auteur, les *Thaborites* sont désignés par cette *Tête*, par distinction des parties inférieures qui désignoit les *Calixtins*, sur lesquels l'*Arc céleste* ne s'étendoit pas, parce que leur Réforme étoit très incomplète.

2. Et sa face étoit comme le Soleil. On ne pouvoit mieux, dit l'Auteur, dépeindre le célèbre *Zisca*, & les deux *Procopes*, Généraux de ce Peuple. En effet, puisque les *Thaborites* sont désignés par la *Tête*, pouvoit-on désigner autrement *Zisca* leur Général, que par la *Face*, qui est à proprement parler un diminutif de la *Tête*, & la partie principale qui répond, & qui gouverne tout.

3. Et

3. *Et ses pieds étoient comme des colonnes de Feu.* Le Feu dont il est ici question, est le feu de la division qui se mit parmi le Peuple Bohémien. La chose a paru si évidente à l'Auteur, qu'il a cru pouvoir se dispenser d'en donner aucune preuve. Mais par qui ce Feu fut-il allumé? Il fut allumé, dit notre Auteur, *par les Députés du Concile de Bâle, qui trouvoient le secret de détacher les Calixtins des Thaborites, de leur faire prendre les armes les uns contre les autres, & de se détruire par-là eux-mêmes, ce qu'aucune force étrangère n'avoit jamais pu faire auparavant.*

4. *Et mit son pied droit sur la Mer & le gauche sur la Terre.* Le Pied droit de l'Ange représente les Thaborites, qui faisoient profession du pur Evangile; mais son Pied gauche désigne les Calixtins, qui n'avoient quitté la Religion Romaine qu'à regret, toujours prêts à s'y joindre, à la persuasion de leurs Chefs, qui croyoient y trouver leur avantage temporel.

5. *Et cria à haute voix, comme quand un Lion rugit; &, quand il eut crié, les sept Tonnerres proférèrent leur voix.* Ces sept Tonnerres sont les sept premiers grands Réformateurs, savoir, Luther, Zuingle, Calvin, Melancton, Bucér, Oecolampade & Farel. Cette application paroît fort juste; car, comme le remarque très bien notre Auteur, *jamais voix n'éclata plus, & ne fit de plus grands effets que la leur dans le Monde Chrétien. Elle arracha une grande partie de l'Empire de la grande Prostituée, de la nouvelle Babylone, & commença à rétablir le règne de Jésus-Christ, qui seul est le véritable maître.* On au-
roit

roit pu raier de cette liste *Melanchton*, qui étoit une homme doux, tranquille, ne respirant que la paix, & qui déplorait les malheurs de son siècle. Il n'eût pas été difficile à l'Auteur d'en substituer quelque autre en sa place pour faire le nombre de sept.

Ce Commentaire sur l'*Apocalypse* pourra contenter ceux d'entre les Réformés qui aiment la nouveauté, en fait d'explications & de tours ingénieux. Quant aux Catholiques Romains, leur sort est déplorable, & ils sont à plaindre, si l'Auteur a rencontré juste, puisque le Pape leur Chef n'est autre chose que l'*Antechrist*, & leur Eglise *la grande Paillarde*, sur le front duquel il y a un nom écrit : *Mystère la grande Babilone, la Mère des paillardises & des abominations de la Terre.*

Pour faire voir la justesse de l'*Emblème*, l'Auteur récapitule en peu de mots tout ce qu'il avoit avancé dans son Commentaire. *Cette justesse paroît, dit-il, en ce que tous les Caractères symboliques conviennent, & décrivent si parfaitement tous les évènements qui sont arrivés dans ce tems-là au Peuple Bohémien, qu'ils ne conviennent qu'à lui seul, & ne sauroient convenir à aucun autre sujet que l'Histoire nous fournisse; & par cette même raison notre explication est claire & évidente.* En effet, si tout ce que dit l'Apotre dans ce Chapitre ne peut être appliqué qu'à ce Peuple, peut-on dire que l'Auteur n'ait pas raison, & son Hypothèse ne se trouve-t-elle pas vérifiée en tous ses points?

On trouve à la fin de l'*Emblème* une courte
Action

Action de grâces qui trahit l'Auteur , & fait voir qu'il nous donne des Sermons pour une Histoire. „ C'est ici, *dit-il*, le triomphe de la „ Providence & de la Religion, qui doit com- „ fondre pour jamais tous les ennemis de la Vé- „ rité; car il n'appartient qu'à l'Auteur des évè- „ nemens, de les prédire dans un si grand éloi- „ gnement, avec tant de justesse & une si gran- „ de précision; de façon qu'on ne sauroit y mé- „ connoître sa profonde sagesse, & s'empêcher „ de lui rendre les hommages qui lui en sont „ dus. Ceci doit ravir tout esprit attentif, & „ pénétrer de joie, de surprise & d'admiration „ tout à la fois. Rendons donc à Dieu nos très „ humbles actions de grâces, de ce que par sa „ clarté nous voyons clair; & que nos cœurs „ pénétrés d'une vive reconnoissance pour tant „ de grâces magnifiques, lui donnent ses plus „ tendres affections, & s'attachent, sur toutes „ choses, à exalter & à magnifier son nom très „ saint & à jamais glorieux. *Amen*”. On ren- „ contre encore en divers autres endroits de l'Ou- „ vrage des morceaux de Sermons dans ce goût- „ là, & qui sentent tout-à-fait le stile d'un Prédi- „ cateur zélé & bien convaincu de la vérité de ce „ qu'il avance.

Mais passons, avec l'Auteur, au *Chapitre XI* de l'*Apocalypse*, où le *St. Esprit* nous donne l'*histoire de la Réformation qui se fit au commen- „ cement du XVI Siècle*. Nous serons fort court, „ parce que Mr. B*** ne changeant ni de plan, „ ni de stile, on pourra juger de ses explications, „ en partie par le peu que nous en dirons, & en „ partie

partie par ce que nous avons déjà raporté du *Peuple Bohémien*.

L'explication de ce Chapitre est précédée d'un *Discours Préliminaire*, à l'aide duquel on pourra se former une idée claire & distincte de ce que notre Auteur se propose d'éclaircir dans son *Commentaire*. Après avoir transcrit le Chapitre en question, qu'il dit être un des plus beaux, des plus intéressans, & un des plus difficiles de l'*Apocalypse*, il fait voir qu'il est absolument nécessaire de bien remarquer tous les Symboles qui le composent, & qui sont magnifiques, en grand nombre, & parfaitement bien suivis. *Tout signifie*, dit-il, *dans une Révélation remplie d'un si grand sens, jusqu'au silence même, qui n'est pas gardé sans mystère. Tout y est grand, noble & élevé, & par conséquent très digne de son divin Auteur.*

Vous voyez qu'il dit que ces Symboles sont en grand nombre. A combien croyez-vous qu'il les fait monter ? A soixante-huit. Mais, dira-t-on, faut-il donc expliquer tous ces Symboles pour avoir le véritable sens des paroles de l'Apôtre ? N'en doutez pas. Vous en trouverez l'abrégé à la page 159, & suiv. & c'est à la suite de cette effrayante Liste que l'Auteur nous l'apprend en ces termes : *Voilà, dit-il, soixante-huit Caractères Symboliques que nous avons extraits de notre Chapitre, & qu'il faut expliquer entièrement, si l'on veut être assuré d'en avoir trouvé la véritable clé ; car, à moins de cela, on ne peut se flatter d'y rien comprendre. C'est à quoi nous allons travailler, moyennant la grace de*

de Dieu & son assistance. On doit juger par-là que cet Auteur doit être un homme d'un grand courage. Quelles terribles difficultés n'a-t-il pas effectivement à surmonter pour venir heureusement à bout de son entreprise, difficultés d'autant plus grandes que ce qui est contenu dans le Chapitre XI de l'*Apocalypse* est fort obscur, & peut être interprété d'une infinité de manières différentes. Voici quelques exemples des explications qu'il en donne.

Mais après ces trois jours-là & demi, l'Esprit de vie venant de Dieu entra en eux, & ils se tinrent sur leurs piés. Suivant notre Auteur, tous ceux qui se sont mêlés d'expliquer ce passage n'y ont rien compris, & ce qu'ils en ont dit n'est guère moins obscur que le Texte même. Pour l'éclaircir il entre dans un long détail qui, bien loin de répandre du jour sur cette matière, l'obscurcit encore davantage. Je remarquerai seulement, qu'après avoir indiqué le tems de la mort des *deux Témoins*, dont il est parlé auparavant, il dit „ que le tems auquel l'*Esprit de vie*
 „ *venant de Dieu entra dans les Témoins*, sera
 „ justement le 1 d'Avril 1552: car c'est préci-
 „ sément ce même jour que les Protestans agi-
 „ rent; c'est alors proprement qu'ils déclarèrent
 „ la guerre à la *Bête qui monte de l'Abîme*, par
 „ les courses qu'ils firent, & par l'attaque d'Aug-
 „ bourg; c'est alors qu'ils publièrent leurs Ma-
 „ nifestes. Enfin c'est dans ce tems, & dans
 „ ce tems véritablement, qu'ils se tinrent sur
 „ leurs piés, qu'ils montrèrent de la vigueur, &
 „ se mirent en état de recouvrer leur Religion
 „ &

„ & leurs libertés perdues, & travaillèrent à se
 „ délivrer du dur esclavage sous lequel ils gémiss-
 „ soient. On peut très bien dire que non seu-
 „ lement l'*Esprit de vie venant de Dieu* entra
 „ dans les Protestans, les anima, les conduisit,
 „ les délivra de leur captivité, & fit prospérer
 „ toutes leurs entreprises, ce que nous verrons
 „ encore mieux par la suite; mais on peut dire
 „ aussi qu'un Esprit d'étourdissement venant de
 „ Dieu entra dans leurs Adversaires, qui con-
 „ fondit tous leurs desseins, & qui les rendit
 „ absolument incapables de prendre de justes
 „ mesures. Ceci paroitra manifestement, quand
 „ nous aurons considéré la conduite de *Charle-*
 „ *quint*, & celle de ses Conseillers". Pour a-
 „ bréger, nous passerons le morceau d'Histoire qui
 „ suit, pour venir à l'explication du passage que
 „ voici.

*Et une grande crainte saisit ceux qui les avoient
 vus.* Il n'y a nul doute, suivant notre Auteur,
 que ceci ne regarde *Charlequint*, qu'il venoit de
 nommer fort modestement, *maitre passé en fait
 de fourberies.* „ Nous avons déjà vu, dit-il, a-
 „ vec quelle précipitation *Charlequint* & son
 „ frère *Ferdinand* s'enfuirent d'Inspruck, après
 „ avoir reçu avis de la prise du Fort d'Ereberg;
 „ que l'Empereur ne sachant ce qu'il faisoit,
 „ avoit mis son baudrier sans épée, & que la
 „ Goute l'empêchant d'aller à cheval, il s'étoit
 „ mis en litière, avoit pris le chemin de Tren-
 „ te, & s'étoit fait porter à la clarté des flam-
 „ beaux, dans la petite ville de Villach dans la
 „ Carinthie, accompagné de son frère *Ferdinand*,
Tom. XXVIII. Part. II. Y „ du

„ du Cardinal de Trente, & de quelques autres
 „ de ses meilleurs amis.

Après cela ils entendirent une grande Voix du Ciel, leur disant, montez ici. „ Cette grande
 „ Voix du Ciel, dit notre Auteur, ne se peut
 „ entendre que du *Traité de Passau*, fait entre
 „ l'Empereur *Charlequin* & *Maurice* Electeur
 „ de Saxe avec ses Alliés. Cette Voix est ap-
 „ pellée une *grande Voix*, aussi le fut-elle; car
 „ elle rétentit dans tout l'Univers. Ce fut alors
 „ que cette orgueilleuse Puissance qui avoit eu
 „ un Roi, un Pape, & plusieurs Princes Sou-
 „ verains dans ses prisons, fut obligée de s'a-
 „ baisser, jusqu'à recevoir la loi de ceux qu'elle
 „ croyoit lui être infiniment inférieurs. Non
 „ seulement par ce *Traité* l'Empereur fut obli-
 „ gé de mettre le Landgrave en liberté, mais
 „ encore d'établir par les Loix de l'Empire cer-
 „ te même Religion, qu'il avoit pris à tâche de
 „ détruire”. Pour faire mieux connoître la vé-
 „ rité de cette explication, & la rendre plus sen-
 „ sible, Mr. B*** joint ici un Extrait de ce fa-
 „ meux *Traité*.

Et en cette même heure-là, il se fit un grand Tremblement de Terre. L'Auteur ne veut pas qu'il soit ici question d'un *Tremblement de Terre* proprement dit, il prétend qu'il s'agit d'une grande *Révolution* qui augmenta considérablement la puissance des Protestans. Ne craignez pas qu'il se trouve embarrassé pour faire voir la vérité de cette explication, il saura bien lever une difficulté qui a partagé la plupart des autres Interprètes avant lui. Il fera comme ce bon Père
 Ca-

Capucin qui, aiant de la peine à concilier son Texte avec un Sermon qu'il avoit déjà fait sur un autre sujet, se prit à dire: *faciam bene te venire*. Pour démontrer qu'il s'agit effectivement ici d'une grande Révolution, il rapporte d'abord plusieurs exemples tirés des Prophètes, qui semblent être favorables à son opinion.

Mais quelle est donc cette grande Révolution que l'Auteur a en vue? C'est celle qui arriva en Angleterre, & qui y fit tout d'un coup régner & dominer les Protestans. Elle „arriva par la „mort de leur Reine, qui, à cause de la gran- „de quantité de sang qu'elle avoit fait répandre „avec la dernière cruauté, en fut nommée la „*Sanguinaire Marie*. Cette mort mit sur le „Trône de cette belle Monarchie, qui est ici „appelée *la dixième partie de la grande Cité*, „parce qu'elle fait le dixième Royaume soumis „à l'obédience du Pontife Romain; cette mort, „dis-je, mit sur le Trône la Princesse *Eliza- „beth* la Sœur, Princesse Protestante, qui s'est „fait autant estimer & admirer par ses vertus „& sa clémence, que la Sœur s'étoit fait mé- „priser & détester par sa grande barbarie”.
Voilà l'explication de l'Emblème. C'est au Lec-
teur à juger de sa justesse.

Et la dixième partie de la Cité tomba, & là furent tués en ce Tremblement de Terre sept mille hommes en nombre (ou, comme porte l'Original, *sept mille noms d'hommes*). On doit bien s'at-
tendre que la Cité dont il est ici parlé, sera la
Cour de Rome, ou l'Empire Papal, représenté
sous le Symbole d'une Bête ayant sept Têtes &

dix Cornes. L'Auteur n'avoit garde d'appliquer ce passage à quelque autre sujet. La chose est trop sensible. Quant à cette *dixième partie de la Cité* qui tombe, on doit l'entendre du Royaume d'*Angleterre*, qui secoue pour toujours le joug de la *Bête*. Le témoignage de notre Auteur, & la justesse de l'Emblème ne permettent pas d'en douter. „ Nous avons vu, *dit-il*, cette grande Paillarde, la Mère des abominations de la Terre, s'enivrer du sang des Saints, & du sang des Martyrs de *Jésus*, par le ministre de la sanguinaire *Marie*. Ensuite nous la voyons haie, rendue désolée & nue par la Reine *Elizabeth*, qui mange sa chair & la brule au feu, en privant pour jamais le Souverain Pontife des revenus qui lui faisoient regarder l'Angleterre comme son Jardin de plaisir. Or que le Royaume d'Angleterre soit cette *dixième partie de la grande Cité*, qui tombe, ou se soustrait pour toujours de son obéissance, ce qui précède & ce qui suit le démontre d'une manière incontestable. Connoit-on dans le Monde aucun Royaume soumis au Pape, qui ait secoué son joug justement dans le tems que les Témoins montent au Ciel sur une nuée; ou, comme nous l'avons expliqué, exactement dans le tems que les ennemis des Protestans sont occupés à contempler leur heureuse situation, & leur établissement en Allemagne par les Loix de l'Empire.

Reste à savoir ce que l'on doit entendre par les *sept mille noms d'homme*. Il faut l'entendre,

dit

dit l'Auteur , de sept mille Ministres de la Religion Romaine , qui furent tués , qui moururent d'une mort civile pour la Religion qu'ils servoient auparavant , soit par leur conversion à la Religion Protestante , ou par la privation de leurs emplois & de leurs dignités. L'Auteur se fait ici une objection qui lui paroît considérable , & qui mérite d'être rapportée. La voici avec sa solution. Il n'y eut , dit-il , du tems de la Reine *Elizabeth* , que sept mille Ecclésiastiques Catholiques Romains qui furent démis de leurs charges , ou qui se convertirent dans toute l'Angleterre. Il sembleroit que ce nombre devoit être de beaucoup trop petit , parce que les Papistes ont , sans comparaison , un bien plus grand nombre d'Ecclésiastiques que n'en ont les Protestans ; & même aujourd'hui que toute l'Angleterre est toute Réformée , on y compte quinze mille personnes dans le Clergé Anglican seulement , sans compter les autres. D'où vient donc que le Texte du St. Esprit n'en marque que *sept mille* ? La raison en est bien sensible , pour peu qu'on y fasse attention , & cette même raison servira admirablement à vérifier l'application que nous faisons de cette Prophétie à l'Angleterre. Car il faut observer que *Marie* ayant succédé à son frère *Edouard* , & non pas à sa Religion , elle trouva le Pais presque entièrement destitué d'Ecclésiastiques de la Communion Romaine , son père *Henri VIII* ayant supprimé & détruit tous les Moines , & son frère *Edouard* tous les autres Ecclésiastiques Catholiques-Romains : tellement que le nombre de *sept mille* est le plus grand qu'on

qu'on lui puisse justement allouer dans son règne, qui ne dura que cinq ans, quatre mois & onze jours. Milord *Burnet*, Evêque de *Salisbury*, dans son *Histoire de la Réformation d'Angleterre*, rapporte que l'an 1558, qui fut le dernier de *Marie*, une fièvre intermittente & pestilentielle infecta les trois quarts de l'Angleterre; que les Prêtres en furent tellement attaqués, que l'on manqua en plusieurs endroits d'Ecclésiastiques pour faire les fonctions sacrées, que tout le Clergé du Royaume embrassa la Réformation, à la réserve de 14 Evêques, de 6 Doyens, de douze Archidiacres, de 15 Principaux de Collèges, de 50 Chanoines, & de 80 Curés. Ainsi l'évènement répond parfaitement bien à la Prophétie.

Il faut avouer qu'on ne pouvoit répondre d'une manière plus ingénieuse à l'objection proposée. L'Auteur se félicite d'une si heureuse découverte. Il paroît en être transporté de joie, & peu s'en faut qu'il n'entre à cette occasion dans une espèce d'extase. Aussi s'écrie-t-il avec un ravissement mêlé d'admiration : *O triomphe de la Providence ! O divine preuve de la vérité de la Religion Protestante ! Tout s'y trouve, tout y est dans la dernière justesse.*

Tout ce que nous venons de dire est tiré du premier Tome de l'Ouvrage dont nous donnons l'Extrait. Comme le second Tome est écrit dans le même goût, nous nous dispenserons de nous étendre davantage, puisque le Lecteur se trouve par-là en état de juger du mérite de cette production, qui l'emporte infiniment, en ce qu'elle

qu'elle a de rare & de singulier, sur toutes celles qui ont paru jusqu'à présent sur une matière si épineuse & si abstraite. Ce second Tome renferme l'*Histoire de la Réformation de Suisse*; celle de *Genève*; du *Royaume de Suède*; du *Royaume de Danemarck*; de la *Frise Orientale*; des *Pais-Bas*; de *Pologne* & de *France*. L'Auteur y expose en peu de mots les principaux évènements survenus pendant le cours de ces grandes Révolutions, & sur-tout ceux qui ont le plus de rapport à son sujet. On y trouve moins de *Caractères Symboliques* que dans le premier Tome.

Du reste le Stile de tout l'Ouvrage est fort pur, & châtié. L'Auteur y a étalé toutes les beautés de la Langue Française, il s'exprime presque par-tout avec beaucoup de force & d'énergie, & a l'art merveilleux de rassembler un grand nombre de faits en peu de mots. Il y a lieu de douter que ce soit ici son coup d'essai. Si cet homme d'esprit, (car on ne peut certainement pas lui refuser ce titre), se fût servi de ses matériaux pour nous donner une bonne *Histoire de la Réformation*, au-lieu de s'amuser comme il a fait, à travailler à des explications forcées, & à des Commentaires sur l'*Apocalypse*, nous sommes persuadés qu'il auroit rempli cette tâche avec honneur, & que son Ouvrage auroit été reçu du Public avec beaucoup d'avidité. Cependant un défaut essentiel que nous lui trouvons, c'est qu'il est trop partial. A l'entendre, les Catholiques-Romains ont toujours tort, tandis qu'il fait des Chefs des Réformés autant de Héros. Nous sommes bien éloignés de vouloir

justifier en aucune manière la conduite des premiers, nous avons en horreur leur barbarie & toutes les cruautés qu'ils ont exercées ; mais nous ne saurions, d'un autre côté, approuver tout ce qu'ont fait les Protestans dans le tems de ces horribles & funestes guerres de Religion, où les hommes s'égorgeoient pour l'amour de Dieu.

Nous avons dit au commencement de cet Extrait, que le Titre donné à cet Ouvrage, ne lui convenoit nullement ; & nous pensons que le Lecteur en portera le même jugement que nous. On auroit dû l'intituler : *Sermons sur l'Apocalypse, travestis en Histoire des Révolutions arrivées en Allemagne, en France, en Suisse, &c. pendant le cours de la Réformation ; publiés par un Ministre du St. Evangile, à qui Dieu a fait la grace de révéler des Vérités inconnues jusqu'à lui.*

ARTICLE VI.

DES ANTIQUITE'S DE LA NATION, & DE LA MONARCHIE FRANÇOISE. Par Mr. GILBERT CHARLES LE GENDRE, *Marquis de St. Aubin sur Loire, ci-devant Maître des Requêtes.* A Paris, chez Briasson, 1741, in 4. pagg. 856 en tout.

LEs Origines des Nations les plus célèbres, dit le savant Auteur de cet Ouvrage, de même que celles des Arts les plus utiles à la Société, sont demeurées pour la plupart inconnues. On

On les a comparées aux sources du Nil, cherchées inutilement pendant plusieurs Siècles. La comparaison est juste, & pour l'achever, il reste encore un trait à ajouter, qui est, que comme ces sources ont été à la fin trouvées, les connoissances, qui avoient échappé jusqu'à présent à nos recherches, peuvent se découvrir aussi :

„ Je n'avois, continue *Mr. de St. Aubin*,
„ pensé d'abord qu'à démêler quelques probabi-
„ lités dans l'Origine de la Nation Française :
„ mais j'ai été surpris de l'enchainement des
„ preuves les plus suivies, des preuves mêmes
„ qui subsistent de nos jours, avec l'Histoire sa-
„ crée & profane des tems les plus reculés &
„ avec les commencemens des récits de la Gé-
„ nèse concernant la dispersion des premiers
„ Peuples.

„ Pour remonter aussi haut, il a fallu surmon-
„ ter les difficultés que présentent des Etymo-
„ logies; agiter des questions de Géographie dé-
„ guisées par des noms corrompus; rassembler
„ des témoignages épars, qui n'offrent à la pré-
„ mière vue ni liaison, ni suite; rectifier des
„ erreurs de Chronologie, & démêler d'ancien-
„ nes Traditions des fables qui les défigurent.
„ Comme dans ces sortes d'Ouvrages, on doit
„ être en garde contre l'amour de la Patrie,
„ dont tout bon Citoyen sent quel est l'empire,
„ je demande qu'on n'ajoute foi qu'à ce qui
„ sera soutenu de preuves bien décisives”.

Tout l'Ouvrage est divisé en huit Chapitres, dont le premier est destiné à l'examen des principales opinions sur l'Origine des *François*. Ces

opinions, dont la discussion est précédée de l'Eloge des *François*, peuvent se réduire à fix, que nous ne ferons qu'indiquer.

On les a fait sortir de *Troye* en *Asie*. Outre une foule d'Auteurs, dont Mr. de St. *Aubin* marque les noms, lesquels ont soutenu ce sentiment, il se trouve autorisé par divers titres. On lit dans une Charte de *Dagobert* : *Ex nobilissimo & antique Trojanarum reliquiarum sanguine nati*. Une autre Charte de *Charles le Chauve* dit la même chose; & la Devise de *Louis XII*, *Ultus avos Troyæ*, est connue de tout le monde.

La seconde opinion suppose les *François* originaires de *Scythie*. *Goropius Becanus*, ayant trouvé dans *Hérodote* une Nation particulière des *Scythes*, appelés (a) les *Scythes Francs*, qui habitoient avant la prise de *Troye*, les Pais situés à l'embouchure du *Tanaïs*, a prétendu que ces *Scythes Francs* ont été les véritables Ancêtres des *François*.

Le troisième sentiment, qui fait sortir les *François* de la *Pannonie*, se trouve dans *Grégoire de Tours*, & a été adopté par plusieurs Modernes. „ Mais le plus grand nombre des Auteurs „ croient les *François* originaires d'*Allemagne*, „ & c'est la quatrième opinion. Il n'est pas „ douteux que la Nation *Françoise* ne soit sortie de la *Germanie* immédiatement avant que „ de faire la conquête des *Gaules*. Ce que cette opinion a de particulier, c'est de regarder „ les *François* comme un Peuple qui n'avoit pas „ une

(a) Ζευτέων τὴν Ἑλευσίαν. Herodot. Melpom.

„ une origine différente de celle des premiers
 „ Habitans de la *Germanie* : car en général tous
 „ les Peuples ont été transplantés , & sont ve-
 „ nus des plaines de *Sennaar* dans la Mésopota-
 „ mie”.

On demande quel País de la *Germanie*, étoit
 habité par les *François*. A quoi, après quelques
 Remarques Préliminaires, notre savant Auteur
 répond , que toute la difficulté sur ce sujet est
 levée par une Carte Géographique de l'Empire
 Romain. „ Cette Carte, connue sous le nom
 „ de (a) Carte de *Peutinger* , & qui contient
 „ les routes militaires de l'Empire Romain, a-
 „ vec quelques País limitrophes occupés par
 „ d'autres Nations, est regardée comme un Ou-
 „ vrage de la fin du quatrième siècle , ou du
 „ commencement du cinquième. Il est certain
 „ au moins qu'elle est antérieure à l'irruption des
 „ Barbares dans les Provinces de l'Empire, puis-
 „ qu'elle ne fait aucune mention des changemens
 „ que cette irruption causa dans les routes mili-
 „ taires. Toute l'étendue de le Rive Orientale
 „ du *Rhin*, depuis la hauteur de *Cologne* jusque
 „ bien au dessous de *Nimegue*, y est inscrit en
 „ gros Caractères du nom de FRANCE”.

La

(a) Cette Carte de *Peutinger* est imprimée avec l'Itinéraire d'*Antonin*, à la suite de la Géographie de *Ptolémée*, de l'Edition de *Bertius Beverus*. Elle a été citée sous le nom de *Tabula Theodosiana*, par quelques Auteurs, qui l'ont crue faite sous l'Empire de *Theodose*, & sous le nom de *Tabula Augustana*, parce que l'original en a appartenu à *Peutinger*, & que la première Edition en a été procurée par *Velser*, tous deux d'*Augsbourg*.

La cinquième opinion regarde l'établissement des *François* dans les *Gaules*, comme un retour dans leur ancienne Patrie; & la dernière enfin, les fait sortir de *Scandinavie*.

Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de rapporter en détail toutes les raisons sur lesquelles ces différentes opinions sont appuyées par leurs partisans. Mr. de St. Aubin se déclare pour le second sentiment, & tâche de prouver que „les *François* étant sortis des deux *Phrygies*, „qui furent les berceaux de la Nation, sous „les Fondateurs *Gomer* & *Ascénar*, traversèrent „le *Pont Euxin*, & s'établirent sur les bords du „*Tanaïs*, & des Marais *Méotides*; qu'ils revinrent par leurs Navigations sur les mêmes „Mers, faire des incursions dans l'*Ionie* & dans „l'*Eolide*; que contraints par une irruption des „*Scythes* Nomades de quitter leur second séjour des Marais *Méotides*, ils s'emparèrent de „la *Lydie*; mais qu'*Halyattes*, Père de *Cræsus*, „ayant repris sur eux la Ville de *Sardes*, dont „ils n'avoient pu occuper la Citadelle, les „*François*, poursuivis par les deux Nations, „qui étoient alors les plus puissantes en *Asie*, „les *Scythes* Nomades, & les *Lydiens*, & accoutumés à naviger sur le *Pont Euxin*, s'embarquèrent sur cette Mer, & remontant le „*Danube* par ses Embouchures, fixèrent leur „demeure dans la *Pannonie* inférieure, entre „le *Danube* & la *Save*; qu'après une longue „suite de siècles, une Nation *Scythique* se jeta „sur la *Pannonie*; que la Peste y suivit les ravages de la Guerre; que, d'un autre côté, les „hosti-

„ hostilités de l'Empereur *Maximin*, aiant ren-
 „ du la *Germanie* déserte, les *François* se déter-
 „ minèrent, par le concours de toutes ces cir-
 „ constances, à quitter les bords du *Danube* &
 „ de la *Save* pour ceux du *Rhin*; qu'ils se trans-
 „ portèrent aux environs des Embouchures de
 „ ce dernier Fleuve, & sur la Rive droite de
 „ l'ancien séjour de la célèbre Nation des *Si-*
 „ *cambres*, où la Carte de *Peutinger* marque
 „ l'établissement des *François*”. Ceux qui sou-
 haiteront de voir les preuves de ces différentes
 assertions, pourront consulter l'Ouvrage même.
 Le second Chapitre contient le débarquement
 des *Amazones* sur les rivages des Marais *Méoti-*
des, où les *François*, suivant notre Auteur, fai-
 soient leur séjour avant la prise de *Troye*.

La Fable & l'Histoire, aussi-bien que les Vo-
 yageurs, dont les Récits tiennent souvent une
 espèce de milieu entre l'Histoire & la Fable,
 font mention de plusieurs Nations d'*Amazones*.
 Celles, dont les *François* d'aujourd'hui descen-
 dent, habitoient les rivages du *Thermodon*, d'où
 elles furent transplantées dans la *Sarmatie* sur les
 Bords des Marais *Méotides*. Les *Grecs*, au ra-
 port d'*Hérodote*, aiant été combattre les *Ama-*
xones sur les rivages du *Thermodon*, ramenèrent
 plusieurs prisonniers sur trois de leurs Vaisseaux:
 mais ces fières captives sçurent s'emparer des
 Armes des *Grecs*, & les tuèrent tous: „ Alors
 „ (a) les *Amazones*, qui ne savoient manier
 „ que leurs Chevaux & leurs Armes, & non
 „ un

„ un Gouvernait ou des Cordages, restèrent à
 „ la merci des vents & des vagues du *Pont-*
 „ *Euxin*. Le vent les jeta dans les Marais
 „ *Métides*, où elles échouèrent au Cap qui fai-
 „ soit partie du Territoire des *Scythes* surnom-
 „ més Libres, c'est-à-dire, au Cap *François*, à
 „ la pointe de la *Chersonnèse Taurique*, du côté
 „ des Marais *Métides*. Après avoir fait leur
 „ débarquement avec beaucoup de peine, com-
 „ me on peut juger, elles eurent à combattre
 „ les Habitans du Pais”. Quelques-unes d'el-
 „ les aiant été tuées dans une rencontre, les *Fran-*
 „ *çois*, en les dépouillant, s'aperçurent qu'ils a-
 „ voient combattu contre des Femmes. Aussitôt
 „ ils furent animés de l'envie de plaire, & résolu-
 „ rent de faire de leur côté tout ce qu'ils verroient
 „ faire à leurs ennemis. „ Lorsque les *Amazo-*
 „ *nes* décampoient, ils alloient toujours camper
 „ vis-à-vis d'elles. Tous les mouvemens que
 „ celles-ci faisoient dans leur Camp, elles les
 „ voyoient faire en même tems dans le Camp
 „ des *François*. Quelques *Amazones* s'écartè-
 „ rent, de jeunes hommes furent détachés pour
 „ les suivre. Enfin *Hérodote* décrit toute cette
 „ manœuvre de façon à faire entendre, que
 „ nos Ancêtres étoient aussi galans, que nos
 „ Ayeules étoient braves. Il y eut quelques *Con-*
 „ *férences*, & une suspension d'Armes aiant été
 „ réglée, le mariage la suivit de près.

Dans le troisième Chapitre l'Auteur recher-
 che l'histoire des *Lombards*, dont les Souve-
 rains ont donné commencement à la Maison de
 France, qui règne depuis neuf siècles. Il fixe
 le

le temps où ils sortirent de la *Scandinavie*, & les suivirent dans leurs différens séjours de la *Germanie*, de la *Pannonie* & de l'*Italie*.

L'origine des *Gaulois* forme la matière du Chapitre suivant. Notre Nation, dit Mr. de *St. Aubin* (a), est plus *Gauloise* que *Françoise*. Les *François* Conquérans furent toujours incomparablement moins nombreux dans les *Gaules*, que les Peuples qui en étoient originaires : & il y eut une telle abondance de sang *François* versé à la funeste Bataille de *Fontenay*, que ce qui en resta ne peut être qu'une très petite partie de la Nation, qui a continué de porter le nom de Nation *Françoise*.

„ L'origine des *Gaulois*, comme celle des „ autres Peuples, est obscure. Ils ne s'appellè- „ rent que tard *Gaulois* ou *Galates* : leur ancien „ nom étoit celui de *Celtes*, que les Etrangers „ leur donnoient, & qu'ils se donnoient eux- „ mêmes”. Il y a un grand nombre d'opinions différentes sur les Etymologies des noms de *Gaulois* & de *Celtes*, & pour nous borner simplement au premier de ces noms, il y en a qui croient que le nom de *Gaulois* ou de *Galates* est dérivé de *Galates* fils d'*Hercule*; d'autres sont de sentiment, qu'il vient de *Gala* fils de *Polyphème*, & de la Nymphé *Galatée*.

St. Jérôme dit, après *Lactance*, que les *Galates* ou *Gaulois* furent ainsi nommés du mot *Grec*, qui signifie (b) du Lait, parce qu'ils étoient plus blancs que les autres Peuples.

Mais

(a) Pag. 200. (b) *St. Hierome in Proem. Lib. 2. Comment. in Epist. ad Galat.*

Mais de toutes les Etymologies (car il y en a bien d'autres encore) celle, que Mr. de St. Aubin adopteroit, s'il en falloit choisir une, consiste à dériver le nom de *Gaulois* & de *Wallons*, du mot *Celtique*, *Wallen* ou *Gallen*, aller, voyager, changer de *domicile*.

Grotius, qui admet cette Etymologie, estime que le nom de *Gaulois* est, en Langue *Celtique*, l'abrégé du nom de *Wandales*, qui a le même sens. Et, suivant toutes les apparences, c'est delà aussi que vient le mot *Hollandois*, de *Wandelen*, qui signifie se promener.

On demande si la *Germanie* a été peuplée par les *Gaulois*, ou bien si ce sont les *Gaules*, qui ont reçu leurs premiers habitans de la *Germanie*. Mais comme la discussion de cette question exige qu'on remonte aux tems les plus reculés, & à la dispersion des Peuples, notre Auteur y employe le cinquième Chapitre tout entier. „ Il „ n'y a que l'Ecriture Sainte, dit-il (a), qui „ puisse nous instruire de la véritable origine „ des Peuples. Les *Grecs* & les autres Ecrivains „ profanes n'ont connu ni leurs propres An- „ tiquités, ni celles des autres Nations. Delà „ sont venues toutes ces Fables, ou d'Autocli- „ tones, c'est-à-dire, d'Hommes engendrés „ dans le Pais même, ou de Généalogies des „ Peuples rapportées aux Dieux. La seule His- „ toire de *Moïse* peut dissiper toutes ces chimè- „ res, & nous conduire à la vérité. La sim- „ plicité des Livres Saints ne domine pas moins „ sur

» sur la Science la plus profonde que l'Humi-
 » lité Chrétienne sur les Grandeurs de la Ter-
 » re”.

Plusieurs preuves font remonter l'origine
 des *Celtes*, jusqu'à *Japhet* & à *Gomer* son fils
 aîné. Et par *Celtes* il faut entendre presque tous
 les Peuples de l'*Europe*, & plus particulièrement
 les *Gaulois*, auxquels le nom de *Celtes* appartient
 primitivement.

» *Japet* (à ce nom on peut reconnoître ce-
 » lui de *Japhet*) est considéré dans les écrits
 » des Poètes & des Mythologues Grecs & Ra-
 » mats, comme le premier (a) Père du Genre
 » Humain. *Japhet* eut sept-fils, dont *Gomer* fut
 » l'aîné. Il a été prouvé ci-dessus (b), que
 » *Gomer* occupa la grande *Phrygie*, à laquelle il
 » donna son nom. L'Écriture appelle les trois
 » Fils de *Gomer*, *Ascénaz*, *Riphat* & *Thogor-*
 » *ma*. La *Phrygie Mineure*, la *Bithynie*, & la
 » *Troade* ont conservé longtems les traces du
 » séjour d'*Ascénaz*. *Bochart* prouve que *Riphat*
 » s'établit dans la *Paphlagonie*, Province de l'*A-*
 » *sie Mineure*, & *Thogorma* dans la *Cappadoce*.
 » On reconnoît dans ces établissemens voisins
 » les uns des autres, les Parrages d'une même
 » Famille. De ces Pais habités par les trois
 » Frères, sortirent tous les *Cimmériens* ou des-
 » cendans de *Gomer*, &c.”.

Mais

(a) *Audax Japeti genus. Horat.*

Pindare appelle tous les Hommes *Japetionides*.
 Olymp. IX.

(b) Pag 84, & suiv.

Mais, dira-t-on, comment prouverez-vous que le nom de *Cimmériens* est tiré de celui de *Gomer*. Pour établir cette Etymologie, Mr. de *St. Aubin* allègue divers Argumens, dont nous rapporterons les quatre premiers.

Premièrement, *Josèphe* dit en termes formels, que ceux, qui sont (a) appelés *Galates* par les Grecs, mais dont le vrai nom est celui de *Gomariens*, sont descendus de *Gomer*.

Secondement, ce sentiment s'accorde avec celui des anciens Géographes, parmi lesquels *Pomponius Mela* place les *Comariens* dans la *Haute Asie*, aux environs de la Mer Caspienne, de l'*Hyrcanie* & de la *Bactriane*; & *Ptolémée* marque leur Pais aux mêmes lieux, sur les bords du Fleuve *Jaxarte*, &c.

Troisièmement, *Comari*, parmi la plupart des Orientaux, est un nom propre, qui répond à celui de *Gomer*, parmi les Hébreux, parce que les Orientaux prononcent quelquefois le K comme le G.

Quatrièmement, la route tenue par les *Cimmériens* indique leur origine. Nous prenons de (b) *Josèphe* & de (c) *St. Jérôme*, que les descendans de *Japhet* occupèrent l'*Asie*, depuis les Monts *Taurus* & *Amanus* jusqu'au *Tangis*, & toute l'*Europe* jusqu'au détroit de *Gibraltar*. Parmi ces descendans de *Japhet*, nous trouvons dans les mêmes régions de l'*Asie*, trois Peuples, dont les noms ont

(a) *Antiq.* Lib. I. Cap. 6.

(b) *Idem.* *Ibid.*

(c) *S. Hieron.* in Quæst. Hebraic.

ont un raport très marqué à *Gomer* fils aîné
 de *Japhet*. La Famille de *Gomer* part de la
 Grande *Pbrygie*, pour aller peupler l'*Europe*.
Ascénax, son fils aîné, s'établit dans la *Pbrygie*,
Mineure, dans la *Bithynie*, dans la *Troade*, &
 remplit toute cette contrée des monumens de
 son nom. Ses Frères & leur postérité, sous
 le nom de *Cemariens*, s'étendent de proche
 en proche vers la *Haute Asie*, établissent des
 Colonies dans la *Bactriane*, la *Margiane*,
 l'*Hyrcanie*, entre le *Pont-Euxin* & la Mer
Caspienne. Une partie des Descendans d'*As-*
cénax, habitans de la *Troade*, s'embarquent
 sur l'*Hellepont*, & par leurs Navigations sur
 la *Méditerranée*, viennent peupler les Côtes
 Méridionales de la *Gaule* & l'*Italie*. Les au-
 tres Descendans d'*Ascénax*, habitans des ri-
 vages du *Pont-Euxin* dans la *Bithynie*, s'em-
 barquent sur cette Mer, & la traversent du
 Sud au Nord, s'établissent sur les Bords des
 Marais *Méotides*, à l'embouchure du *Tanaïs*.
 Les Descendans de *Gomer* donnent leur nom
 au *Bosphore Cimmérien*. *Strabon* dit, que les
Cimmériens furent très puissans aux environs
 du *Bosphore* qui porta leur nom. Une partie
 des autres *Cimmériens* débarqués dans les *Gau-*
les, y porta le nom de *Cimbres*; & ce Peu-
 ple, chassé de son Pais par les inondations de
 l'Océan, fut taillé en pièces par *Marius*; ce
 qui en resta chercha un azile, à l'extrémité
 de la *Germanie*, où il a encore donné son
 nom à la *Chersonnèse Cimbrique*. Tant de

„ rapports si marqués ne peuvent donner de vraies indications ”.

Au reste, comme on pourroit peut-être objecter, que le nom de *Cimmérien* n'est pas le même que celui de *Cimbre*, Mr. de *St. Aubin*, pour prouver que c'est un seul & même nom, allègue les Autorités de (a) *Possidonius*, contemporain de *Pompée* & de *Cicéron*, de (b) *Diodore de Sicile*, & de (c) *Plutarque*.

Dans le sixième Chapitre, notre Auteur discute la date & le point fixe du commencement de la Monarchie *Françoise*, des commencemens & des fins de chaque Règne depuis *Faramond*, premier Roi, jusqu'à *Clovis*; il examine quel Roi a combattu contre *Attila*; & s'attache à rectifier toute la Chronologie de ce premier siècle du Royaume de *France*: Chronologie, ajoute-t-il, jusqu'ici pleine d'obscurité & d'erreurs.

Le Chapitre suivant est destiné à combattre une opinion répandue depuis quelque tems dans les Livres de quatre ou de cinq Modernes, que les Royaumes ont été dans leurs commencemens, des dépendances de l'Empire Romain; que les Rois indistinctement s'honoroient du titre d'Officiers de l'Empire; que les Barbares s'établissoient sur les Terres de cet Empire par la permission des Officiers des Empereurs, & à condition de les servir; & qu'il n'y avoit de possessions légitimes que celles, qui étoient ratifiées par des concessions & des traités de la part des Empereurs. Pour réfuter ce sen-

(a) *Possid. ap. Strab. Lib. VII.*

(b) *Diod. Sic. Lib. V.*

(c) *Plutarch. in Mario.*

sentiment, Mr. de *St. Aubin* s'attache à démontrer, que les *François* se sont établis dans les *Gaules* par leurs conquêtes ; & qu'au-lieu de cette profonde vénération, dont on veut que les Barbares fussent alors remplis pour l'Empire, le nom *Romain* étoit tombé dans un extrême mépris. Cette discussion mène naturellement à une autre, que Mr. de *St. Aubin* n'avoit garde d'omettre., & qui regarde la comparaison des titres d'Empereur & de Roi. Ce dernier est non seulement plus ancien, ce qu'on n'a garde de contester, mais aussi plus relevé. *Du Tillet*, cité par notre Auteur, trouve même que le *Titre de Roi sonne meilleur & plus doux que celui d'Empereur.*

Mr. de *Fontenelle* a dit avec autant de justesse :

Ces mots plairoient toujours, n'eussent que le son.

Quoiqu'il en soit, voici quelques Argumens pour fonder cette préférence.

„ Les (a) Auteurs *Latins* donnoient sou-
 „ vent le titre de Rois aux Empereurs, aussi-
 „ bien que celui de Reines aux Impératrices,
 „ pour les flatter; comme *Plin* à l'Impératrice
 „ *Messaline* femme de *Claude*, & *Claudien* à
 „ l'Impératrice *Marie* femme d'*Honorius*. *Sul-*
 „ *pice Severe* appelle plus souvent Rois qu'Em-
 „ pereurs, *Constance*, *Valentinien* & *Maxime*. Il
 „ donne toujours à la Femme de celui-ci le ti-
 „ tre de Reine, de même qu'*Edace* à *Pulcherie*,

Z 3

„ &

» & le Comte *Marcellin* à *Eudocie*, femme de
 » *Théodose II*, qu'il appelle aussi Roi.

» L'Histoire & la première institution du
 » titre d'Empereurs nous font également con-
 » noître combien il est inférieur à celui de Roi,
 » qui est bien plus auguste. Le titre d'Em-
 » pereur, tandis que la République *Romaine*
 » subsista, étoit une qualité que les Soldats *Ro-*
 » *main*s déferoient à leurs Généraux, à l'occasion
 » de quelque avantage remporté sur l'ennemi.
 » *Cicéron* fut salué Empereur par l'Armée qu'il
 » commandoit, après qu'il eut mis en fuite
 » quelques Barbares dans son Gouvernement de
 » *Cilicie*. Sous les premiers Empereurs, la signi-
 » fication de ce titre ne fut point changée: il
 » ne donnoit aucune prééminence; *Auguste* &
 » *Tibère*, suivant l'ancienne coutume, ou per-
 » mirent que ce titre fût déferé par les Légions
 » à leurs Généraux, ou ils l'accordèrent eux-mê-
 » mes. Sur ces principes tirés de la véritable
 » constitution de l'Empire *Romain*, quelle
 » comparaison du titre d'Empereur à celui de
 » Roi!

Cependant le titre du huitième & dernier
 Chapitre est: *De la Prérégative Impériale de la*
Couronne de France. L'Auteur voudroit y éta-
 blir la Prééminence de ses Rois sur toutes les
 autres Puissances. Il avoue (a) ne pouvoir
 trop approfondir une matière si intéressante.
 » La question se réduit à savoir si tous les droits
 » de l'Empire *Romain* ont été inséparablement

» an-

„ annexés à la Couronne de *France* depuis trei-
 „ ze siècles. On ne peut en disconvenir, s'il
 „ est prouvé que *Clovis* ait été reconnu Empereur par *Anastase*, Empereur d'*Orient*; que
 „ le Monarque *François* ait commandé, en qua-
 „ lité d'Empereur, aux *Romains* des *Gaules*; qu'il
 „ ait transmis ce droit à ses Enfans, qui ayent
 „ porté comme lui, le titre & les ornemens
 „ Impériaux; que le même titre ait passé depuis
 „ *Clovis* jusqu'au Roi, par une possession per-
 „ pétuelle & non interrompue". Voila bien
 des assertions, comme on voit. Nous nous con-
 tenterons de rapporter les preuves de la première,
 qui sert de fondement à toutes les autres.

Ces preuves consistent en différens Témoi-
 gnages, qui peut-être se réduisent tous à celui
 de *Roricon*, qui écrivoit vers la fin du Règne de
Clovis, & dans le tems même de l'évènement
 dont il s'agit. Il rapporte, que *Clovis* ayant dé-
 fait & tué *Alaric II*, Roi des *Visigoths*, & vou-
 lant solemniser ce Triomphe, monta à cheval, re-
 vêtu d'Or & de Pourpre, & le front ceint du Dia-
 dème Royal; que par dévotion pour St. Martin,
 il répandit beaucoup d'Or & d'Argent dans la pla-
 ce, entre l'Eglise de ce Saint & la Ville de *Tours*:
 & que l'Empereur *Anastase*, pour marque d'une
 liaison singulière, le traita, non seulement de Roi
 ou de Consul, mais d'*Auguste*. Nous laissons au
 Lecteur à juger si les conséquences que Mr. de
St. Aubin tire de ces paroles, en sont bien dé-
 duites. En général son Ouvrage est bien écrit,
 & plein de savantes recherches; & s'il s'étoit
 trompé en quelques endroits, il faudroit se sou-
 venir,

venir , qu'il a été obligé de remonter à des tems fort reculés, & d'avoir recours à des Ety-mologies, dont on ne fait sincèrement cas, que quand elles nous sont favorables.

ARTICLE VII.

OUVRAGES de MORALE & de POLITIQUE, par Mr. l'Abbé de SAINT PIERRE, de l'Académie Francoise. Tom. XIV. Contenant *Discours sur l'Economie bienfaisante. Lettre sur la méthode des Extraits. Discours pour perfectionner l'Education dans les Pensions. Discours sur les Grands-hommes*, nouvelle Edition. *Thémistocle & Aristide, ou modèle pour perfectionner les Vies de Plutarque.* A Rotterdam, chez Jean Daniel Beman, 1740, in 8. pagg. 288.

C'Et Ouvrage, comme tous les autres que Mr. l'Abbé de *St. Pierre* à composés, est destiné à rendre les Hommes plus heureux & meilleurs. Le titre de ce XIV Tome indique les matières qui y sont traitées.

La première roule sur l'Economie bienfaisante; & voici la Définition, ou plutôt la Description que notre Auteur fait de ce qu'il appelle un Econome bienfaisant,

C'est un Homme qui suit la Raison dans ce qui regarde ses Revenus & sa Dépense; c'est-à-dire, qui fait ce que lui conseillent la Prudence,

la Justice & la Bienfaisance, tant pour son propre bonheur que pour celui de ses prochains.

„ L'Econome (a) ne hazarde point son nécessaire, ce seroit imprudence ; mais pour augmenter sa fortune , il hazarde ce dont il peut se passer, & c'est prudence. Tel est le Négociant sensé, le Laboureur prudent, qui hazarde lorsqu'il y a beaucoup à gagner & peu à perdre, & là où il y a beaucoup plus à parier pour le gain que pour la perte.

„ Augmenter sa Fortune par des moyens injustes, c'est une Economie imprudente, parce que les injustices sont punies dès cette vie, & dans la vie future.

„ Celui qui, avec son Economie, va jusqu'au bout de l'Année, sans rien devoir, mais sans aussi avoir fait aucun crédit à ses Débiteurs, ni aucune libéralité à des Familles malheureuses, n'est que juste, mais il n'est pas bienfaisant. Ainsi il ne mérite ni louange, ni aucune autre récompense, ni en ce monde, ni en l'autre". Mr. de St. Pierre voudroit qu'on employât la dixième partie de son revenu pour se procurer les avantages attachés à l'Economie bienfaisante : avantages, qui valent bien plus qu'ils ne coutent, puisqu'ils consistent dans une réputation avantageuse, dans des agrémens actuels, & dans l'espérance d'obtenir dans un monde à venir les récompenses que Dieu a promises à la Bénéfice. „ Cet Econome évite

„ aisément de petits Procès avec des personnes

Z 5

„ in-

„ injustes, en relachant par bienfaisance sur ce
 „ dixième quelque chose de ses droits, & rend
 „ ainsi sa vie douce. Il passera pour Homme
 „ de bon commerce, qui rend toujours plus
 „ qu'il ne reçoit, & sera toujours plus désiré
 „ que les autres, ce qui est d'un grand agrément
 „ journalier dans la vie.

„ Sa Réputation de juste & de bienfaisant
 „ lui rendra faciles des affaires que d'autres trou-
 „ vent très difficiles, & ce sont des plaisirs très
 „ sensibles. Il évite les dépenses de vanités,
 „ où l'on ne prouve aux autres que la grandeur
 „ de ses Revenus, & il se pique d'épargne par-
 „ ce qu'il veut avoir de quoi être bienfai-
 „ sant”.

La seconde Pièce, contenue dans ce Volume, a pour titre: *Lettre sur la Méthode des Extraits*. Cette Lettre est adressée à une Dame, qui s'occupoit à faire des Extraits de divers bons Auteurs. Mr. de St. Pierre loue cette occupation, & en fait sentir les avantages, qui sont, que par-là on dépend moins de la Société du grand monde, puisqu'on retrouve avec plaisir son Cabinet, & les belles pensées des plus grands Esprits; qu'à force de voir de beaux endroits, on se forme sans y penser le goût du beau, du grand, du plus estimable, & que l'on apperçoit bien plus facilement les défauts de justesse de plusieurs beaux morceaux, & les moyens de les rectifier. Après quoi il donne quelques directions (a) sur le choix, tant des Ouvrages, que
des

(a) Pag. 18.

des pensées mêmes, qu'on doit en extraire. La méthode de faire certains Extraits est suivie d'un plan d'Education chez des Maitres de pension.

„ La meilleure Education, dit (a) notre
 „ Auteur, seroit celle d'un excellent Collège,
 „ à cause de la grande Emulation, & des récom-
 „ penses honorables & fréquentes que reçoivent
 „ les Ecoliers, qui se distinguent en Vertu &
 „ en Talens. Mais jusqu'à ce qu'il y ait de tels
 „ Collèges, un Maitre de pension habile & ver-
 „ tueux, peut faire lui-même chez lui un ex-
 „ cellent Collège en petit, pour un petit nom-
 „ bre d'Enfans de Parens en état de bien payer
 „ d'excellens Précepteurs”.

Pour animer les Enfans à se surpasser les uns les autres en habileté & en vertu, Mr. de St. Pierre veut qu'on employe soigneusement l'amour de la Gloire. Dieu a, par bonté pour nous, attaché du plaisir à la distinction & aux louanges, comme une récompense due à ceux, qui font du bien aux autres, & par conséquent à tous les bienfaiteurs, à proportion de la grandeur & de l'étendue de leurs bienfaits.

„ Les Hommes (b) cherchent toute leur
 „ vie, presque en tout, cette sorte de plaisir, &
 „ faute de connoître la véritable Gloire, & la
 „ distinction la plus précieuse, qui consiste à
 „ procurer de grands bienfaits à plus de person-
 „ nes, ils s'amuse à chercher différentes dis-
 „ tinctions assez méprisables, qui ne procurent
 „ nuls bienfaits aux autres. Ce sont ces petites
 „ dis-

„ distinctions, qu'on appelle Glorioles, telle qu'est
 „ la magnificence dans les grands Equipages,
 „ dans les grands Palais, dans le grand Pouvoir,
 „ dans les grandes Richesses, lorsqu'elles sont
 „ mal employées. Delà il s'ensuit, que le prin-
 „ cipal de l'Education d'un Enfant consiste en
 „ deux points. Le premier, c'est de fortifier en
 „ lui, autant qu'on le peut, le goût pour le plaisir
 „ de la Gloire. Le second, c'est de lui enseigner
 „ par de fréquentes réflexions à distinguer la
 „ Gloire, qui est bienfaisante, de la Gloriole,
 „ qui ne l'est pas; à distinguer les louanges, qui
 „ viennent des personnes louables & estimables,
 „ des louanges, qui viennent des ignorans, qui
 „ courent avec la même ardeur après toutes les
 „ distinctions frivoles & non bienfaisantes, &
 „ qui ne connoissent pas par conséquent com-
 „ bien une action ou une qualité est plus ou
 „ moins louable ou estimable qu'une autre".

Le détail des règles, dont notre Auteur
 voudroit que l'observation fût prescrite aux En-
 fans, & le partage qu'il fait de leur tems, cha-
 que jour de la semaine, marquent autant de sa-
 gesse que de piété. Et ce que Mr. l'Abbé de
St. Pierre dit à cette occasion, seroit non seule-
 ment excellent dans un Collège, ou dans la mai-
 son d'un Maître de pension; mais contient aussi
 d'utiles directions pour tous les parens en géné-
 ral, dont la plupart n'ont pas la moindre idée de
 ce que c'est qu'Education. La dernière Pièce
 de ce Tome a pour titre : *Thémistocle & Aristi-
 de, ou Modèle pour perfectionner les Vies de Pla-
 tarque.*

„ *Plutarque* (a), en nous rassemblant les Tableaux des Hommes illustres des Grecs & des Romains, nous a tracé un plan pour nous inviter à rassembler les Tableaux des Hommes illustres des autres Nations, soit parmi nos anciens, soit parmi leurs successeurs & nos contemporains. Mais comme la Raison humaine s'est fort perfectionnée, en quinze ou seize siècles, nous pouvons rendre présentement le plan de son Ouvrage beaucoup plus agréable, & sur-tout beaucoup plus utile aux Lecteurs.

„ Cela m'a fait penser à tracer un nouveau plan, en écrivant d'une manière nouvelle la vie de quelques Hommes illustres de *Plutarque*; afin que les Philosophes politiques & moraux mes successeurs, puissent plus facilement, par ces sortes d'Histoires, & par cette méthode, procurer à leurs Concitoyens un beaucoup plus grand progrès dans la Morale & dans la Politique qu'on ne fait aujourd'hui, & c'est la méthode que *Plutarque* lui-même auroit suivie, s'il vivoit, & s'il écrivoit aujourd'hui pour nous". Ce qui intéresse le plus dans les Vies des Hommes illustres, c'est la peinture des Talens qu'ils avoient, & sur-tout des degrés d'utilité publique de ces Talens; celle des principaux desirs & des principales craintes, en un mot des principaux motifs de ces Hommes illustres dans leurs plus grandes entreprises; celle des moyens qu'ils ont imaginés & mis

mis en œuvre pour en venir à bout; celle des difficultés qu'ils ont trouvées dans leur chemin; celle des avantages qu'ils ont procurés à leur Patrie par leurs succès; & enfin, celle des sentimens d'admiration qu'ils ont excités, & des grandes joies que l'Homme illustre & ses parens ont senties par les marques d'admiration, & par les autres récompenses publiques.

C'est dans ce gout que notre Auteur voudroit qu'on composât les vies de quelques Grands-hommes, & c'est par voie d'essai, que Mr. l'Abbé de *St. Pierre* nous donne celles de *Thémistocle* & d'*Aristide*. Nous rapporterons quelques traits de l'une & de l'autre.

Vie de *Thémistocle*.

Les Parens de *Thémistocle* étoient pauvres, & n'avoient pu lui donner qu'une Education fort commune : mais un desir violent de surpasser ses Concitoyens, & un génie supérieur, suppléèrent à ce qui lui manqua du côté de l'Education.

L'ambition d'obtenir un jour les plus grands Emplois de la République, ne lui laissoit presque point de gout pour tout ce qui ne portoit pas droit vers ce but; ainsi, dans sa jeunesse, il négligea d'apprendre comme ceux de son âge à danser, à chanter, & à jouer des Instrumens, pour s'appliquer tout entier aux connoissances sérieuses, & aux affaires publiques.

Après la Bataille de *Marathon*, on célébroit dans *Athènes*, durant plusieurs jours, par des chants

chants & par des spectacles, l'habileté & la valeur de *Miltiade*. Ces grands applaudissemens publics augmentèrent tellement le desir qu'il avoit d'en recevoir autant un jour, qu'au-lieu de se réjouir comme les autres, on le voyoit sérieux & pensif. „ Il voyoit (a) par la constitution „ de la République que, tant que les *Athéniens* „ auroient des Généraux pour les Armées de „ terre, de la réputation de *Miltiade*, & que „ tant qu'ils regarderoient la Guerre de terre „ comme la seule importante, il n'arriveroit ja- „ mais à la première place du commande- „ ment.

„ Il voyoit d'ailleurs que ses Compatriotes „ étoient si éivrés de leur Victoire, qu'ils ne „ craindroient de longtems le Roi de *Perse*; & „ comme il ne pouvoit pas alors mettre en œu- „ vre la crainte de ce formidable voisin, pour „ leur inspirer de bâtir des Vaisseaux de Guerre, „ & de se fortifier sur la Mer, il s'avisa de ré- „ veiller de tems en tems l'ancienne jalousie „ que les *Athéniens* avoient conservée contre la „ République d'*Egine*, à l'occasion de sa belle „ Marine, dont la réputation donnoit aux *Egi- „ nètes* l'audace de disputer de rang avec *Athè- „ nes* dans les Cérémonies générales de la Grè- „ ce.”

Le prix de la valeur & de la bonne condui- te, dans la Bataille de *Salamine*, lui fut adjugé par tous les *Grecs*.

Chaque Capitaine étoit obligé de déclarer
par

par un billet, pris sur l'Autel, les deux qui avoient marqué le plus de bravoure dans l'engagement ; & ce qu'il y eut de remarquable en cette occasion , est que chacun des Capitaines se donna le premier rang , avouant que le second étoit dû à *Thémistocle*. Les *Lacédémoniens*, l'ayant mené à *Sparte*, donnèrent à leur Général *Euribiade* le prix de la valeur , & à *Thémistocle* celui de la conduite & de la sagesse. Ils firent aussi présent à ce dernier du plus beau char, qui fût dans la Ville, & à son départ ils le firent accompagner jusqu'au chemin des Montagnes qui mène à *Athènes*, par trois cens jeunes hommes des premières Familles de *Lacédémone*.

„ On (a) raconte qu'aux Jeux Olympiques
 „ de toute la Grèce , qui furent célébrés après
 „ la fameuse Bataille de *Salamine* , fitôt que
 „ *Thémistocle* eut paru dans le *Stade*, toute l'Assemblée des Spectateurs ne se soucia plus de
 „ regarder les combattans. Elle eut tout le jour
 „ les yeux attachés sur sa personne en se le montrant les uns aux autres & aux Etrangers, avec
 „ des battemens de mains , & avec toutes les
 „ marques d'une admiration extraordinaire, dont
 „ il fut si ravi qu'il avoua à ses Amis, que ce
 „ jour-là il recueilloit avec usure le fruit de tous
 „ les travaux qu'il avoit entrepris pour le salut
 „ de la Grèce.

„ Mais ces grands applaudissemens publics,
 „ en lui causant une grande joie , lui causèrent
 „ aussi une grande présomption. Il se crut alors
 „ beau-

„ beaucoup plus estimable qu'il n'étoit, & com-
 „ mença à ne pas assez estimer les autres. La
 „ Victoire (a) de *Salamine* n'avoit pas ajouté
 „ plus de degrés à ses Talens & à ses Vertus
 „ qu'à ceux d'*Aristide*, & à ceux des autres Ca-
 „ pitaines, qui y avoient combattu". Elle a-
 „ voit donné un nouveau lustre à sa personne,
 „ sans augmenter pour cela son mérite réel, ni son
 „ zèle pour sa Patrie. Mais les honneurs publics
 „ & le respect, qu'on lui témoignoit, étant beau-
 „ coup plus grands que ceux, qu'il avoit coutume
 „ de recevoir, lui avoient persuadé que son mérite
 „ avoit augmenté à proportion de sa Fortune.
 „ Il auroit été fort estimable de conserver de la
 „ modestie dans cette occasion, mais faute de
 „ cette modération, qui sied si bien aux Grands-
 „ hommes, il ne parut qu'un Homme du com-
 „ mun, qui se laissoit enivrer des succès dont
 „ il devoit la plus grande partie à la Fortune.
 „ Ainsi comme il n'étoit pas grand de tous les
 „ côtés, on commença à mépriser ses manières
 „ présomptueuses, puis à le craindre, & enfin
 „ à le haïr; & le Peuple, qui passe aisément
 „ d'une extrémité à l'autre, n'eut pas plus de
 „ peine à le bannir présomptueux, qu'il avoit eu
 „ de plaisir à lui applaudir victorieux".

A l'occasion d'un songe extraordinaire que
 fit *Ibémistocle*, & que *Plutarque* regarde comme
 une Révélation de la part de la Déesse *Cybèle*,
 notre Auteur observe, que si nous sommes sur-
 pris qu'un Homme aussi sensé aît eu une pareille

Tom. XXVIII. Part. II. A a idée,

idée, il y'a 1500 ans (a), *notre surprise cessera, quand nous ferons réflexion à la crédulité des Enfans, & combien lentement la Raison humaine s'éloigne de l'enfance, sur-tout durant les guerres; & Dieu veuille, ajoute-t-il, que dans 1500 ans on ne nous fasse pas encore quelque reproche semblable sur nos Histoires merveilleuses; & sur notre excessive crédulité.*

A la Vie de *Thémistocle*, qui est la moitié plus longue dans *Plutarque*, Mr. l'Abbé de *St. Pierre* ajoute quelques Réflexions sur le Caractère de cet Illustre *Athénien*.

„ *Thémistocle* (b) avoit une belle physionomie, & un air majestueux, qui contribuèrent beaucoup à rendre son Eloquence plus persuasive, & cette Eloquence servit beaucoup à sa grande fortune dans un Pais où le moyen principal de faire une grande fortune, étoit l'Art de bien parler en public, & de proposer avec succès des Réglemens utiles à la République. Il se souvenoit encore plus de *paraître* habile à un haut point que de l'être en effet, parce que l'habileté ne contribue à la grande fortune qu'autant que l'on paroît habile: Ainsi son principal but n'étoit rien de plus élevé que celui qu'avoient les Hommes du commun.

„ Il cherchoit par-tout le plaisir de la distinction, & la gloire bruiante, il vouloit, comme les Enfans, faire plus de bruit que les autres, & n'avoit pas assez d'attention à choisir
„ entre

entre les distinctions celles qui sont les plus précieuses. Il prenoit souvent la Gloriole pour le vraie Gloire ; ainsi il préféroit, par exemple, le plaisir de la magnificence qui fait plus de bruit, au plaisir de la libéralité, qui en fait moins. Il n'estimoit pas assez le plaisir de l'Economie, quand elle est pratiquée pour avoir l'honneur & le plaisir d'assister des Familles malheureuses.

Vie d'*Aristide*.

Le surnom de *Juste*, qui a été donné à *Aristide*, ne signifie pas seulement, qu'il connoissoit mieux qu'un autre les règles de la Justice, & qu'il la rendoit exactement à qui elle étoit due, mais emporte encore, au moins dans *Plutarque*, une idée de Bénéficence. Les particularités suivantes prouveront que ce mot doit être pris dans un sens si étendu.

Un jour aiant fait un Projet pour le proposer au Peuple, il trouva quelque opposition dans le Conseil, mais vit pourtant que le Projet alloit être approuvé à la pluralité des voix de la multitude ; ainsi dans l'instant que le Président de l'Assemblée alloit demander le consentement du Peuple, *Aristide* remarquant que l'opinion contraire à la sienne, étoit mieux fondée, se leva & déclara hautement qu'il renonçoit à son Projet, le croyant moins utile à la République. Il en apporta les raisons & son dernier-avis fut suivi.

„ Ce qu'on trouvoit (a) d'admirable en lui,
 „ c'étoit sa constance, son égalité & sa fermeté
 „ dans les faveurs & dans les disgraces impré-
 „ vues, qui arrivent à ceux qui se mêlent du
 „ Gouvernement. Il conservoit par-tout sa tran-
 „ quillité & sa douceur ordinaires, persuadé que
 „ celui, qui vise au mérite national le plus pré-
 „ cieux, doit se livrer à sa Patrie en bon Ci-
 „ toyen, & la servir gratuitement, lors même
 „ qu'elle n'a que de l'ingratitude pour les ser-
 „ vices passés, ou du mépris pour les services
 „ futurs.

„ Delà vint que le jour qu'on joua la pièce
 „ d'*Eschile* intitulée: *Les sept Chefs contre Thè-
 „ bes*, lorsque l'Auteur récitoit ces Vers que le
 „ Poète a faits à la louange d'*Amplurais*: Il ne
 „ se soucioit pas de paroître Homme de bien, mais
 „ il veut l'être véritablement, tout le monde en
 „ même tems jeta les yeux sur *Aristide*, com-
 „ me sur celui de l'Assemblée à qui cette gran-
 „ de louange convenoit le plus; or quel mo-
 „ ment de joie pour celui qui aime la véritable
 „ Gloire, & qui ne cherche de distinction que
 „ celle que donne la Vertu bienfaisante!

Quoique pauvre & d'une naissance peu dis-
 tinguée, il obtint le surnom de *Juste*: surnom
 très Royal & très divin, dit *Plutarque*, mais
 que jusqu'ici aucun des Rois, ni des Tyrans n'a
 ambitionné: Ils ont mieux aimé être appelés
 Preneurs de Villes, foudres de Guerre & Victo-
 rieux: Quelques-uns même ont pris plaisir à se
 voir

voir donner les noms d'Aigle & de Vautour, préférant ainsi des titres, qui marquent une puissance, mêlée plus ou moins d'injustice, à des titres véritablement glorieux, qui rendent témoignage à la supériorité de la Vertu.

„ *Thémistocle* (a) aiant dit un jour au Peuple dans une Assemblée, qu'il avoit formé un dessein, qui seroit très utile & très salutaire à la République; mais qu'il étoit d'une telle importance qu'il devoit être tenu secret, le Peuple lui ordonna de le communiquer à *Aristide* seul, qui l'examineroit: *Thémistocle* s'ouvrit donc à *Aristide*, & lui dit, qu'il avoit pensé qu'on devoit bruler tous les Vaisseaux des autres Grecs, & que par ce moyen les *Athéniens* se rendroient les maîtres de la Grèce.

„ *Aristide*, aiant entendu ce Projet, rentra dans l'Assemblée, & dit aux *Athéniens*: Le dessein que m'a communiqué *Thémistocle* est le plus utile, qu'on puisse jamais vous proposer, mais il est en même tems le plus injuste. Sur son rapport les *Athéniens* ordonnèrent à *Thémistocle* de renoncer à son Projet, tant ce Peuple aimoit la Justice, & tant *Aristide* avoit aquis son estime & sa confiance par son grand sens, & par son amour pour le Bien public & pour la Vertu”.

Nous ne rapporterons plus qu'un seul trait, mais des plus remarquables.

Pour qu'une taxe imposée à toutes les Villes

A a 3

Gre-

Grecques, fût proportionnée aux Revenus de chacune, *Aristide* fut chargé par tous les Grecs d'examiner les Terres & les Revenus des Alliés, & d'imposer ensuite à chaque République ce qu'elle devoit payer, selon ses forces.

„ *Aristide* revêtu de cette grande Autorité,
 „ qui le rendoit comme maître de toute la Grè-
 „ ce, n'en abusa point. Il y entra pauvre, &
 „ n'en sortit que pauvre. Il fit cette imposi-
 „ tion, non seulement avec beaucoup de desin-
 „ téressement & de justice, mais aussi avec
 „ beaucoup d'humanité & d'égalité, sans fouler
 „ personne, de manière que, comme les An-
 „ ciens ont loué le siècle de *Saturne* pour l'E-
 „ quité & la Justice, qui y regnoient, les Al-
 „ liés des *Athéniens* vantèrent sur-tout & célé-
 „ brèrent cette imposition d'*Aristide*, en appel-
 „ lant ce Subside (premier & dernier du nom)
 „ le bonheur de la Grèce”.

En voila assez pour donner une idée des Pièces contenues dans ce Volume. Mr. l'Abbé de *St. Pierre* y soutient toujours le caractère d'Homme vertueux & éclairé. Il aime le Genre Humain, & mérite par cela même d'en être aimé.

ARTICLE VIII.

DISCOURS Historiques, Critiques & Politiques
 sur TACITE, traduits de l'Anglois de Mr.
 TH. GORDON. Par Mr. D. S. L. Deux
 To-

Tomes in 12. Tome I. pagg. 434. Tome II. pagg. 492, sans compter l'*Avertissement*, la *Préface*, & les *Tables des Discours*. A *Amsterdam*, chez *François Changuon*, 1742.

TOut Ouvrage, où il est question de rendre les Hommes heureux, ne peut jamais être que très intéressant. Il s'agit dans celui-ci de réprimer la Tirannie des Grands, & d'empêcher que le plus foible ne soit opprimé par le plus fort. On y passe en revue les bons & les mauvais Gouvernemens des États, la conduite des bons & des méchans Princes, d'où dépend le bonheur ou le malheur des Peuples. Celui qui en est l'Auteur, est un homme élevé au milieu d'une Nation extrêmement jalouse de ses Privilèges & de ses Droits, qui semble ne respirer que la Liberté, & qui crie hautement à l'oppression lorsqu'elle se voit lésée dans la moindre de ses Prérogatives. C'est chez cette Nation que ceux qui aiment la Liberté, & par conséquent la félicité du Genre humain, doivent aller chercher leurs Défenseurs. Il n'est pas besoin de faire remarquer qu'une production aussi curieuse, aussi importante que celle-ci, & qui intéresse généralement tous les Hommes, mérite d'être mise dans un beau jour, & qu'on entre, sur les principales questions qu'on y agit, dans un détail un peu circonstancié, & qui en donne une juste idée à ceux qui feront la lecture de cet Extrait. Je commencerai par exposer le Plan de l'Auteur.

Les deux Tomes de cet Ouvrage sont divisés

en plusieurs *Discours*, & chaque *Discours* en plusieurs *Sections*. Le premier Tome contient neuf *Discours*, & le second en contient douze. Voici les Sujets qui y sont traités. Les *Discours* du premier Tome roulent sur les matières suivantes. I. *Du Caractère personnel de TACITE, & de celui de ses Ouvrages*. II. *Sur JULES CESAR*. III. *Sur OCTAVE, nommé dans la suite AUGUSTE-CESAR*. IV. *Sur le Gouvernement libre, & sur le Gouvernement arbitraire; en particulier sur celui des Empereurs Romains*. V. *De l'ancienne Loi de Majestato, étendue & pervertie par les Empereurs*. VI. *Des Accusations & des Délateurs sous le règne des Empereurs*. VII. *De l'avilissement universel des esprits, & de la Flatterie qui accompagne le Pouvoir sans bornes*. VIII. *Sur l'esprit des Cours*. IX. *Sur les Armées & les Conquêtes*. Telles sont les matières générales des *Discours* du premier Tome. Les Sujets traités dans les *Discours* du second Tome, sont: I. *Des Empereurs qui font le sujet de l'Histoire de Tacite, de leurs Ministres, de leurs infortunes, & des causes de leur chute*. II. *De la concurrence qui se forme entre les Ministres d'un Prince, & de leur corruption. Mauvais effet de l'indolence dans un Prince*. III. *De l'Economie des Finances*. IV. *Des Souverains*. V. *Continuation du même Sujet*. VI. *De la Superstition des Princes*. VII. *Des Ministres*. VIII. *Continuation du même Sujet*. IX. *Du Peuple*. X. *Continuation du même Sujet*. XI. *De la Noblesse*. XII. *Des Instructions publiques, des Pasteurs & Prédicateurs*.

Sans

Sans m'arrêter à l'*Avertissement* de l'Editeur, qui ne nous apprend pas grand' chose, ni à la *Préface* de l'Auteur, où l'on expose les avantages & le bonheur inestimable de la Liberté, je passerai tout d'un coup au corps même de l'Ouvrage, pour donner une idée de cequ'il contient de plus remarquable. Il est juste de commencer par faire connoître le Héros de la Pièce, je veux dire TACITE, que Mr. GORDON a pris pour modèle, & sur les Ouvrages de qui il s'est réglé dans ses *Discours*. J'abrégèrai cette matière autant qu'il me sera possible.

TACITE étoit le plus grand Orateur, le meilleur Politique & le plus habile Historien de son tems. Il passa par toutes les Charges les plus considérables de l'Etat. Il fut Edile, Préteur, Consul. Après avoir aquis une profonde connoissance des hommes & des affaires, il voulut transmettre à la Postérité les fruits de sa longue expérience & de ses réflexions. Il avoit tous les talens nécessaires pour écrire l'excellente Histoire qu'il nous a laissée. Il avoit beaucoup vu, beaucoup pensé, & avoit le talent d'exprimer ses pensées avec beaucoup de force & de vivacité. Son Style nerveux est plein de sentimens élevés. Sa probité est consommée. Il aimoit sincèrement sa Patrie, étoit zélé pour la Liberté publique, & pour la prospérité de l'Etat, & par conséquent ennemi juré des Tirans & des Suppôts de la Tirannie. Il avoit en horreur la fourberie & l'injustice. Il a tout le gout & toute la politesse qu'on acquiert dans le commerce du grand monde: rien ne coule de sa plume que de

noble, d'intéressant, & d'une exacte bienfaisance. Plein d'esprit, on ne voit point qu'il affecte d'en montrer: son caractère est la gravité, la majesté & l'élévation. On peut voir par un grand nombre de passages, tirés de son Histoire & cités par notre Auteur (a), combien il excelloit dans ses descriptions. Mais entre les grandes qualités que l'on remarque dans cet Historien, on voit sur-tout briller son amour pour le Genre humain, pour la liberté du Gouvernement, & pour la Vertu tant en public qu'en particulier. Son Livre est un excellent tableau de la laideur & des horreurs de la Tirannie; de l'opprobre & de l'infamie; de la servitude & de l'esprit rampant; des charmes de la Vertu & de la Liberté; de l'énormité du Vice & de l'Adulation. Sa joie se déploie dans les tems heureux, dans la Liberté publique, & sous les bons règnes: il aime à leur donner des louanges, tels étoient ceux de *Nerva* & de *Trajan*, deux Empereurs pleins de vertu; *rara temporum felicitate, ubi sentire que velis, & que sentias dicere licet.*

La brièveté de son Stile a quelque chose d'admirable. Il fait éclater les idées, & laisse ensuite agir l'imagination. On remarque qu'à mesure qu'il avançoit en âge, son Stile devenoit plus exact & concis: celui de son *Histoire* est plus abondant & plus fleuri que celui de ses *Annales*. Ses Ouvrages ne sont pas faits pour toute sorte de Lecteurs: il n'y a que ceux qui sont au timon de l'Etat, ou qui ont des Emplois publics, qui

(a) Pag. 6, & suiv.

qui soient capables de les entendre. On lui reproche aujourd'hui d'être obscur. Notre Auteur se justifie de cette accusation. *Il est surprenant, dit-il, qu'aucun des Anciens, qui ont fait mention de lui, n'ait parlé de l'obscurité de son Stile. Il a cela de commun avec les autres Auteurs Classiques. On ne peut pas dire qu'il ait donné plus d'embaras aux Commentateurs, qu'Horace, Cicéron, Pline, Salluste, &c. Son Latin est véritablement pur & Classique. Si ses Ecrits n'étoient pas obscurs pour les gens d'esprit de son Siècle, comme on a lieu de le supposer, n'est-ce pas une imprudente présomption aux Modernes de regarder son obscurité comme un défaut.*

Un autre défaut qu'on reproche encore à *Tacite*, c'est d'outrer la finesse & la subtilité; de faire des actions de ses principaux personnages, les plus innocentes & les plus spécieuses, le résultat d'un mauvais dessein & d'un méchant cœur; d'attribuer à la ruse & à la politique, ce qui n'étoit souvent que l'effet de la passion & d'un penchant naturel. Cette imputation est sans fondement. *Tacite* décrit les affaires & les hommes tels qu'ils sont; les actions des Particuliers conformes à leur caractère, leur situation & leurs vues: il représente les délibérations comme partant des sources, qui vraisemblablement ont dû les produire. C'est ainsi que notre Auteur justifie *Tacite* sur ce point; & pour faire voir que cette justification est bien fondée, il examine (a) son Histoire du règne de *Tibère*,
qui

(a) Voyez la pag. 35, & *suiv.*

qui a donné lieu principalement à cette censure.

On prétend que *Tacite* a donné une fausse idée des Juifs & des Chrétiens, & qu'il n'avoit aucune Religion. C'est encore sur cela que Mr. *Gordon* entreprend de le justifier, & voici tout ce qu'il allègue de meilleur en sa faveur. A l'égard des Juifs, *Tacite* suivoit les traditions & les récits qui en couroient parmi les Romains : il raporte les différentes relations qu'on en avoit, il n'y ajoute rien du sien, & n'y donne aucun mauvais tour. *Les Juifs n'avoient ni compassion ni charité pour les Payens & les Incirconcis. Persuadés que le Tout-puissant n'aimoit que leur Nation, ils s'imaginoient qu'il avoit en horreur toutes les autres ; aussi détestoient-ils le reste du Genre-humain. Ce que Tacite dit d'eux n'est que trop vrai, adversus omnes alios hostile odium. Ils avoient aussi un soin continuel de dérober leurs Mystères aux yeux des Payens, qui n'étoient pas blâmables d'ignorer ce qu'il ne leur étoit pas permis de savoir.* Je ne vois pas que Mr. *Gordon* justifie suffisamment *Tacite* par cette réponse. En supposant, tant que l'on voudra, que les Juifs haïssoient les Payens, & n'avoient pour eux aucune charité, *Tacite* étoit-il pour cela fondé à en donner une fausse idée ? Est-il permis à un Historien de rapporter les faux bruits que l'on fait courir au desavantage d'une Nation, sans faire remarquer ou qu'ils sont effectivement faux, ou du moins qu'ils sont incertains ?

Tacite n'est pas mieux justifié à l'égard de l'accusation qu'il a formée contre les Chrétiens.

Il est certain, dit Mr. Gordon, qu'à l'égard de l'Evangile, il ignoroit absolument ce qui en étoit; autrement il n'auroit pas donné un portrait aussi odieux de ceux qui en faisoient profession: d'autant mieux qu'il n'y a point d'apparence que les Chrétiens d'alors eussent dégénéré au point de faire des-bonneur à la Religion Chrétienne. Ceci ne mérite certainement pas d'être regardé comme une *Justification*. Est-il permis à un honnête homme de dénigrer une Religion que l'on ne connoit pas? Pour justifier Tacite, il faudroit prouver que les Chrétiens de son tems, du moins ceux qu'il connoissoit, étoient tels qu'il les dépeint. Le fait est possible, mais on ne sauroit en rien dire de certain.

Le peu de cas que faisoit Tacite de la Religion dominante n'est pas regardé comme une tache par Mr. Gordon. *Je ne saurois le blâmer*, dit-il, *quand je considère les absurdités qui la composoient. C'étoit un Culte rendu à des Divinités folles & impures, par des Sacrifices & des Cérémonies vaines & ridicules; & ces Dieux étoient le fruit de l'imposture & de l'illusion.* Il prétend, & il n'est pas le seul de ce sentiment, que les Grands-hommes parmi les Romains, qui, ou n'avoient aucune idée de la Religion, ou en avoient une toute opposée à celle qui prévaloit, n'avoient d'égard pour la Religion, qu'entant qu'elle est incorporée avec l'Etat & utile à ses fins. Ce prétendu défaut dans Tacite n'empêchoit pas que sa Morale ne fût pure & intègre, pleine d'affection pour la Société humaine, animée par toutes les passions louables, & éclairée par tous les principes d'honneur

neur & de vertu. C'est une censure inexorable de l'injustice, du vice, & de la lâcheté de toute espèce & de toute condition. C'est une leçon continuelle de prudence & de vertu.

Tant de vertus héroïques rassemblées dans un seul homme, qui faisoit si peu de cas de la Religion de ses Pères, donne lieu de croire à Mr. Gordon, qu'un Etat peut être gouverné par des hommes qui ne sont d'aucune Religion, d'aucune Secte, guidés uniquement par les lumières de la Raison & d'une bonne Morale. Voilà Mr. Gordon entièrement dans les idées de Mr. Bayle, qui a soutenu & défendu ce sentiment, contre lequel se sont soulevés plusieurs Théologiens, comme si on donnoit par-là atteinte à la vraie Religion. Mr. Gordon donne ici, pour exemple, le Gouvernement de la Chine, dont il parle en ces termes : „ Les Mandarins qui sont la No-
 „ blesse du Païs, les gens de Lettres, & ceux
 „ qui occupent les Magistratures, n'ont aucune
 „ Religion. Le Bien public est le principe in-
 „ variable de leur Gouvernement, & la prospé-
 „ rité de l'Etat leur étude principale: ils se dis-
 „ tinguent d'ailleurs par leur politesse, & par
 „ leur vertu. Les Bonzes ou Prêtres, au con-
 „ traire, qui se piquent d'une dévotion extraor-
 „ dinaire, sont vicieux, d'une avarice sordide,
 „ lâches & dépourvus de toute bonne qualité
 „ avantageuse au Public ou à eux-mêmes”.

Il cite un second exemple qui fait le contraste du premier. C'est celui qu'il tire des Etats du Pape, le centre de la Religion Romaine, où tout est gouverné par les gens d'Eglise. „ On
 „ de-

„devroit-on, *dit-il*, voir plus de marques d'o-
„pulence, de douceur dans le Gouvernement,
„d'abondance & de félicité générale, s'il étoit
„vrai que le Gouvernement des Prêtres & des
„Dévots pût procurer le Bien public. Mais il
„présente un spectacle très différent & bien
„triste. On voit des Païs naturellement ferti-
„les abandonnés, les peuples ignorans, pare-
„seux, mourans de faim, & portant toutes les
„marques du poids de l'oppression & de la mi-
„sère. N'est-ce pas là matière à réflexion, quand
„on voit qu'une Eglise corrompue par les ri-
„chesses & un pouvoir excessif, est mille fois
„pire que s'il n'y en avoit point du tout? Que
„les seules lumières de la Nature & de la Rai-
„son sont sans comparaison plus profitables à la
„prosperité temporelle de la Société humaine,
„qu'une Religion ou Eglise qui ne cherche que
„le lucre & ses propres avantages”!

Ces exemples sont frappans, ils paroissent sans réplique, & on ne voit pas qu'on puisse y rien opposer de solide. Cependant avec quel acharnement & quelle espèce de fureur n'a-t-on pas attaqué, sur cet article, Mr. Bayle, l'homme du monde le plus dégagé des préjugés de l'enfance & de l'éducation? Si ce grand Philosophe vivoit aujourd'hui, il seroit ravi de voir son sentiment défendu par un aussi habile homme que Mr. Gordon.

Tout ce que je viens de rapporter est tiré du premier *Discours*, qui concerne uniquement *Tacite* & ses Ouvrages. Je passe même sous silence quelques *Sections*, qui contiennent les
Sujets

Sujets suivans, que je me contenterai d'indiquer.

1. *Tacite injustement censuré par Mr. Bayle (a): combien le premier entendoit & observoit exactement les Loix de l'Histoire.* 2. *Critique impertinente de Boccacini, & de quelques autres sur Tacite.* 3. *Des divers Commentateurs & Traducteurs de Tacite.* 4. *Essai sur les Langues modernes, principalement sur la Langue Angloise.* 5. *Essai sur l'état présent de la Langue Angloise avec un précis de cet Ouvrage.*

Je ne dirai que peu de choses du second *Discours*, qui regarde CÉSAR, pour avoir lieu de m'étendre un peu plus sur d'autres matières plus générales. Mr. Gordon examine d'abord dans ce *Discours*, pourquoi le nom de César, est moins odieux que celui de Catilina, dont tout le monde déteste la Conspiration. *Cependant*, dit-il, *ce que Catilina avoit seulement tenté, César l'exécuta: avoit-il de plus grandes qualités que Catilina? Il étoit beaucoup plus méchant, & capable de commettre de plus grands desordres.* Quelle est donc la source de cette prévention? La voici, suivant notre Auteur. „ *Catilina succom-*
 „ *ba, & on l'a regardé comme un Traître:*
 „ *l'injustice de César fut triomphante, & son*
 „ *nom a triomphé de même. Les siècles sui-*
 „ *vans ont continué à le regarder avec respect*
 „ *par la force de l'habitude, & d'une superstition*
 „ *qui*

(a) C'est au sujet de sa prévention pour le *Gouvernement arbitraire*, prévention que notre Auteur appelle *étrange & dénaturée*. Du reste Mr. Gordon semble faire un cas tout particulier de ce Philosophe, dont il loue le *savoir immense, la pénétration, & la bonne foi.*

„ qui gobe tout & n'examine rien. Lorsque
 „ l'opinion du Peuple a consacré un homme ou
 „ un nom, toutes les actions de cet homme-
 „ là, criminelles & imprudentes, tout ce qui
 „ se fait sous ce nom ne manque pas d'être con-
 „ sacré de même”.

Je croirois presque que la raison pour laquelle on a tant admiré *César*, c'est que l'on juge presque toujours de la grande habileté d'un homme par l'heureux succès de ses entreprises, quoiqu'elles soient souvent très mal concertées, & qu'un simple hazard les ait fait réussir. Il avoit d'ailleurs de grandes qualités, de beaux talens, une habileté extraordinaire, beaucoup de jugement & d'expérience. Sa généreuse intrépidité, sa clémence à l'égard de ses ennemis, & le mépris qu'il faisoit de leurs injures, multiplioient le nombre de ses admirateurs & rendoient sa gloire immortelle. Notre Auteur croit que la générosité de *César*, & son naturel porté au pardon des injures, n'étoient pas un garant assuré que sa cruauté n'eût enfin éclaté contre les Particuliers. La raison qu'il en donne, c'est que *Rome & le Monde entier avoient été les théâtres & les témoins de sa cruauté générale, & qu'il se seroit accommodé à la nécessité, & à la jalousie qui accompagne le Pouvoir souverain. . . . La souveraine puissance rend ceux qui la possèdent, insolens, soupçonneux, & cruels.* On pourroit prouver le contraire de ce qu'avance ici Mr. Gordon, & cela par un grand nombre d'exemples; mais comme il se montre par-tout ennemi juré de cette *Souveraine Puissance*, qu'il n'envisage jamais que par

les mauvais côtés, il n'est pas surprenant qu'il ait parlé de la sorte.

Il y a encore quelques autres circonstances qui n'ont pas peu contribué à donner du relief à la renommée de *César*. Le respect superstitieux qu'on avoit pour lui, l'importance de ses Emplois & de ses Victoires, son Usurpation même, & particulièrement le genre de sa mort. Il fut assassiné, cela excita la compassion du Peuple, qui fit sur cela de grandes lamentations; d'où vint la fureur, & les calomnies contre ceux qui avoient tué le *Tyr*an. *Se chemise sanglante montrée à la Populace, avec une Harangue fort pathétique prononcée par Antoine au ressentiment la compassion & le courroux: Deux passions grossières, toujours conduites par le sentiment & jamais par la Raison.* Notre Auteur a raison. Le Peuple, & le Peuple s'étend bien loin, est une machine à laquelle on peut donner de furieux branles par des objets frappans. La vue d'un spectacle affreux, d'un événement tragique ne fait presque agir que les seuls ressorts de l'Imagination, & tient alors la Raison comme captive. Un Cerveau bien échauffé est une Machine ébranlée.

La mémoire de l'Empereur *Auguste*, dont parle notre Auteur dans son *Troisième Discours*, est encore moins ménagée que celle de *César*. Il en fait un portrait affreux, & le donne pour un fourbe & un monstre de cruauté & de barbarie. Il étale avec pompe tous ses défauts, & ne lui reconnoît presque aucune Vertu. Les Historiens & les Poètes, qui ont loué ce Prince, étoient

étoient des flatteurs arbez. L'animosité est ici trop marquée. D'où vient cette grande prévention? Je l'ai déjà dit, notre Auteur en veut partout au Gouvernement Monarchique, & sa haine ne réjaillit que trop souvent sur les Monarques mêmes. Qu'il est difficile que les hommes, même les plus sages & qui ont l'esprit le plus philosophique, puissent garder un juste milieu, & se tenir dans les bornes d'une parfaite impartialité!

Je doute fort que l'on doive juger d'*Auguste* par le portrait qu'en trace *Mr. Gordon*. Si ce qu'il en dit est vrai, il n'en dit pas tout ce qu'il en pourroit dire, puisqu'il passe sous silence ses vertus & ses belles qualités. Je laisse au Lecteur à juger de l'exactitude des traits de son pinceau, en exposant sous ses yeux le portrait qu'il fait de cet Empereur. Voici en quels termes il en parle (a). „ Pour venir au Caractère personnel
„ d'*Auguste*, il étoit plein de sens & d'adresse;
„ son courage moindre que son habileté, & cel-
„ le-ci moindre que son bonheur: sa fortune
„ étoit au dessous de sa renommée, à cause que
„ celle-ci étoit avant un fruit de la Flatterie que
„ de la Fortune qui l'avoit si fort secondé. Il
„ étoit plein d'artifices, d'un génie médiocre,
„ mais délié & sachant se servir de l'habileté des
„ autres pour parvenir à ses fins, très capable
„ de profiter des lumières de ceux qui en avoient
„ plus que lui. Ses projets étoient formés par
„ ses écumeurs, & ne partoient pas d'un plan

Bb 2

„ fait

„ fait de longue main. On ne peut pas dire
 „ qu'il maitrisât la Fortune, mais plutôt qu'elle
 „ le conduisoit. Dans le tems de la Républi-
 „ que, il n'auroit fait qu'une médiocre figure,
 „ & n'en auroit fait aucune, s'il se fût trouvé
 „ dans la situation de *Jules César*. Il n'y a au-
 „ cune apparence qu'il eût formé le dessein, &
 „ encore moins tenté de faire ce dont *César* vint
 „ à bout : il n'avoit pas la supériorité d'esprit,
 „ ni la réputation brillante de ce grand Guer-
 „ rier ; ni sa Libéralité sans bornes, ni son Elo-
 „ quence enchanteresse. Celle d'*Auguste* étoit
 „ aisée & coulante, comme il convient à un
 „ Prince, & d'un caractère différent de ce tor-
 „ rent d'Eloquence, de cette force d'Orateur
 „ nécessaire pour remuer & conduire l'esprit des
 „ Républicains. *Auguste* n'approchoit pas de ce
 „ talent de *Jules*, qui alloit du pair avec les Ora-
 „ teurs du premier rang. Je ne sai si les défauts
 „ du Dictateur n'avoient pas des charmes plus
 „ capables de gagner le peuple que les vertus
 „ d'*Auguste*. *César* se fraia le chemin du Trô-
 „ ne, *Auguste* trouva le chemin tout fait, &
 „ s'il se présentoit des difficultés, il étoit con-
 „ duit par des gens dont les lumières & le cou-
 „ rage étoient supérieurs aux siens ; *Auguste* re-
 „ connut ce qu'il leur devoit avec une ingrati-
 „ tude pleine de bassesse & de cruauté. Il fit
 „ plusieurs choses que le grand cœur de *César*
 „ auroit regardées trop au dessous de lui. Un
 „ grand esprit ne prend aucun plaisir à faire de
 „ mauvais tours pour de petits sujets, quoique
 „ pour causer de grands desordres il ne soit pas

„ toujours besoin d'un génie extraordinaire”. Quoiqu'il n'y ait rien dans ce portrait à la louange d'*Auguste*, que tout tende au contraire à l'avilir & à le noircir, je ne laisse pas d'en trouver les termes encore assez modérés, en comparaison des traits affreux & infamans que notre Auteur lance ailleurs (a) contre lui.

Mr. Gordon établit d'excellens Principes dans son IV *Discours* (b), où il traite du *Gouvernement libre* & du *Gouvernement arbitraire*. On devroit suivre & mettre en pratique tout ce qu'il avance sur cette importante matière, si les hommes étoient tels qu'ils devroient être. Mais vouloir réformer aujourd'hui sur son plan, la plupart des Gouvernemens Monarchiques, n'aboutiroit qu'à y jeter le desordre & la confusion. Que doit-on penser, par exemple, de ce Principe (c): *Résister aux abus du Gouvernement, c'est appuyer le Gouvernement*. Ce Principe, quoique vrai à certains égards, peut conduire tout droit à l'anarchie, & donner lieu aux plus grands maux. J'ose même dire que cette Doctrine prêchée & poussée un peu loin dans une République, seroit très dangereuse, & pourroit faire naître les plus affreux desordres. On m'avouera qu'il n'y a aucun Gouvernement, quelque bon qu'il soit, où il n'y ait des abus. Est-il donc beau, est-il utile de résister au Magistrat, sous prétexte de quelques abus, abus auxquels il n'est souvent pas facile

(a) Dans presque toutes les *Sections* du III *Discours*.

(b) Du I. Tome.

(c) *Ibid.* pag. 170.

elle de remédier sans causer de plus grands maux. Le Principe de Mr. Gordon n'est bon que lorsqu'un Prince ou le Magistrat anéantit toutes les Loix, & foule aux pieds toutes les règles de la Justice.

C'est dans ce même Discours que Mr. Gordon fait le portrait de quelques Princes, dont les uns ont été avides de l'Autorité sans bornes, tandis que les autres ont préféré un Gouvernement limité par les Loix. Jamais on n'a vu portrait plus affreux que celui qu'il fait d'un Souverain, qu'il ne nomme pas, mais qu'il fait trop connoître pour qu'on ignore sur qui tombent les violentes invectives. C'est de Louis XIV dont il parle, car il est fort inutile de cacher son nom. Voici ce qu'il en dit. „ Un autre Monarque
 „ de France, à qui l'on a donné le nom de
 „ Grand, aimoit extrêmement, & jouissoit en
 „ effet d'un pouvoir sans bornes: il n'avoit pas
 „ l'esprit grand, ni un génie proportionné à son
 „ ambition démesurée. Il avoit une certaine
 „ roideur opiniâtre, que ses flatteurs appelloient
 „ force d'esprit & fermeté, qui ne venoit que
 „ de son orgueil & de son obstination, qualités
 „ qu'on trouve dans les simples Femmeleries,
 „ & qui faisoient le caractère dominant de sa
 „ mère. Dans la Religion il étoit superstitieux,
 „ dans la Politique trompeur, soupçonneux &
 „ timide; dans le Gouvernement, insolent &
 „ tyrannique; possédé par ses Maîtresses, sous
 „ la tutèle de ses Confesseurs, la dupe de ses Mi-
 „ nistres; le fléau de ses Vassaux & de ses Su-
 „ jets; addonné par pure vanité à la guerre, sans
 „ avoir

2° avoir les talens d'un Guerrier ; ennemi mal-honnête, allié sans foi, & grand perturbateur du repos du monde , avec une habileté au dessous de la médiocre.

A-t-on jamais rien vu de plus violent, & peut-on se déchaîner à ce point contre un Monarque, en qui ses ennemis mêmes n'ont pu se dispenser de reconnoître un vrai mérite & de très grands talens? Louis XIV a eu ses défauts, & nous sommes fort éloignés d'entreprendre de justifier toutes ses démarches, & sur-tout la conduite qu'il a tenue à l'égard des Réformés, dont la plupart étoient de bons & de très fidèles Sujets. Mais on ne pourra disconvenir que ce Prince n'ait fait fleurir les Arts & les Sciences dans ses Etats. C'est à lui que la France est redevable de sa grande puissance, & de cette force que l'on doit regarder comme l'effet d'un bon & sage Gouvernement. Notre Auteur est un de ces Misantropes qui sont excessifs en tout, il ne voit rien de louable dans les Princes qu'il veut noircir, leur Religion est traitée de *Superstition*, & leur fermeté passe chez lui pour une *roideur opiniâtre*. On m'avouera qu'il y a de l'injustice dans ces sortes de jugemens. Quand on fait le portrait d'un homme, l'équité demande qu'en blâmant ses Vices, on fasse en même tems l'éloge de ses Vertus.

Mr. Gordon est mieux fondé à l'égard de ce qu'il avance dans son V Discours, touchant le premier Empereur qui embrassa le Christianisme, & qu'on appelle *Constantin le Grand*. Il dit de lui que dans son Gouvernement, à l'égard

des affaires civiles, il étoit avide, prodigue & oppresseur; qu'à l'égard de sa Famille, il étoit cruel & sanguinaire. Tout cela est conforme à ce que rapportent les Historiens, qui ont parlé de cet Empereur avec le plus d'impartialité. Un autre reproche que fait encore notre Auteur à cet Empereur, c'est d'avoir revêtu la Religion d'un esprit de politique & d'autorité, en jettant les fondemens d'une Tyrannie spirituelle; mettant l'Evêque de Rome & les autres grands Prélats en état d'exercer l'esprit de domination, qu'ils avoient eu bien de la peine à cacher jusqu'à ce tems-là: esprit qui a presque entièrement éteint celui de l'Evangile. Jamais démarche n'a eu de plus facheuses suites que celle-là. Rien n'étoit plus blâmable que de mettre entre les mains des Ecclésiastiques un pouvoir presque sans bornes, pouvoir dont ils ont presque toujours abusé, & qu'ils conserveroient encore aujourd'hui si des Princes plus éclairés que *Constantin* n'eussent mis des bornes à leur ambition. L'expérience n'a que trop fait voir, combien il est dangereux d'accorder trop de liberté aux Ecclésiastiques, de quelque Religion qu'ils soient.

On sera peut-être surpris de l'éloge magnifique que fait Mr. *Gordon* de l'Empereur *Julien*, que les Chrétiens ont surnommé l'*Apostat*, & contre lequel ils ont vomé mille injures atroces, uniquement parce qu'il n'étoit pas de leur Religion. Ce qu'il nous en apprend mérite d'être remarqué. „ *Julien*, à ce que prétend notre Auteur, „ étoit un Prince habile, doué de toutes les vertus & de toutes les perfections qui peuvent

„ omes

27 orner un simple Particulier, de même qu'une
 27 Tête couronnée. Il étoit brave, généreux,
 27 prudent, & humain, Guerrier, Philosophe,
 27 Politique, ami & père des Peuples.
 27 Si nous voulons rendre justice à *Julien*, lais-
 27 sant à part sa Religion, je doute que l'Histoire
 27 fasse mention d'aucun Prince qui l'ait sur-
 27 passé, & qu'on en trouve seulement trois qui
 27 l'aient égalé. C'est certainement un modèle
 27 pour les Souverains, malgré l'emportement
 27 & les calomnies de certains Ecrivains appa-
 27 remment animés d'un esprit alors très com-
 27 mun, esprit petit, superstitieux, & vindica-
 27 tif, esprit que la Religion de J. C. pleine de
 27 charité desavoue, & dont elle peut se passer.

Julien n'étoit cependant pas sans tache, com-
 me le reconnoit Mr. *Gordon*. Il en avoit deux
 considérables: il étoit superstitieux jusqu'à la foi-
 blesse, & avoit conçu contre les Chrétiens une
 aversion peu convenable à sa candeur & à son
 équité. A l'égard de cette aversion, notre Au-
 teur l'attribue principalement au procédé indigne
 des Chrétiens, qui en usèrent à son égard d'une
 manière malicieuse & outrageante: ils le calom-
 nièrent, firent des Libelles diffamatoires, & ex-
 citèrent même la Populace contre lui. La mo-
 dération singulière de ce Prince fut la Satyre la
 plus piquante qu'on pût faire contre les Auteurs
 de cette brutale conduite. Les Chrétiens de ce
 tems-là avoient déjà beaucoup dégénéré de l'es-
 prit des premiers siècles, qui ne respiroit que la
 paix, la douceur & la pureté: ils étoient deve-
 nus licentieux & turbulens. On les voyoit ani-

més par l'arrogance & l'ambition de leurs Evêques, qui employoient le secours des Armes & des Anathèmes pour s'emparer des Eglises opulentes. Ce n'étoit pas une chose rare à ces ambitieux de braver & de maltraiter de paroles les Empereurs, en leur présence même; de publier des investives contre eux; de troubler le repos public; d'exciter des tumultes & des séditions. C'étoient les meilleurs Courtisans du monde, lorsqu'on avoit leurs bonnes grâces, & les ennemis les plus implacables, quand on les avoit une fois desobligés. En falloit-il davantage pour jeter l'alarme dans l'esprit d'un Prince, & pour exciter le ressentiment du plus modéré?

Les deux Sujets qui m'ont paru les plus importants, & auxquels les hommes doivent prendre le plus d'intérêt, sont ceux que l'Auteur a placés à la fin du Premier Tome, & qui font les Sections V & VI du IX Discours. La Section V a pour titre : *Combien l'esprit de Conquête est vain, imprudent & pernicieux*. Le titre de la Section VI est : *Suite des réflexions sur l'imprudence de l'esprit de Conquête*. Voilà certainement une matière des plus intéressantes: voyons, en peu de mots, de quelle manière l'Auteur l'a traitée.

Un nombre prodigieux d'exemples ne prouve que trop la vérité de la Thèse proposée dans ces deux Sections; & c'est aussi par des exemples sensibles & remarquables que Mr. Gordon a entrepris de la prouver. Il fait voir d'abord que les Athéniens commencèrent la destruction de leur République par la Guerre insensée & ruineuse

neuve qu'ils portèrent en Sicile ; & que l'ambition de subjuguier un Peuple , qui ne leur avoit fait aucun tort , les exposa aux attaques des Lacédémoniens , à la révolte de leurs propres Sujets , à des troubles domestiques , & à une révolution dans leur Gouvernement. Les Lacédémoniens furent épris de la même funeste vanité , & leur imprudence eut la même destinée. Le Czar de Moscovie , en attaquant Charles XII Roi de Suède , éleva une tempête qui faillit à renverser son trône ; & ce dernier , en refusant des conditions de paix fort honorables , poussant son ressentiment & ses succès trop loin , apprit aux Moscovites cette bravoure & cette discipline qu'ils avoient jusqu'alors ignorées. Il eut la douleur de voir son Armée victorieuse mise en déroute par des Troupes qu'il méprisoit , se vit lui-même fugitif chez les Infidèles , & ses Provinces en proie à un ennemi , qui peu de tems avant que la fortune eût tourné le dos à ce jeune Guerrier , se fût estimé heureux d'en être quitte pour la moitié de ses propres Etats.

Entre autres exemples que cite encore Mr. Gordon , il fait mention d'un Monarque qu'il ne nomme pas , mais qu'il fait assez connoître par les traits violens qu'il lance contre lui. Ce Prince est le même , dont il avoit déjà fait ailleurs un affreux portrait (a) , & on verra d'abord par ce qu'il en rapporte ici que c'est Louis XIV qu'il a en vue. Voici en quels termes il parle de ce Souverain. „ Un Prince voisin de l'Angleterre
„ s'at-

(a) Ce portrait se trouve ci-dessus , pag. 396 , 397.

„ s'attachoit beaucoup à conquérir ; mais que
 „ gagnèrent son Peuple & son Royaume par ses
 „ Conquêtes ? Il les épuisa d'hommes & d'ar-
 „ gent, pour ajouter la servitude & l'infortune
 „ à leur pauvreté : c'étoit de leurs chaines & de
 „ leur misère qu'il tiroit sa gloire. Je ne sai par
 „ quelles raisons un Prince, qui réduit le Peu-
 „ ple, la Noblesse, enfin toutes les conditions
 „ de son Royaume au petit pied & à la misère,
 „ mérite le nom de *Grand*, à moins que ce ne
 „ soit par la grandeur des fléaux qu'il a attirés
 „ sur son Royaume & sur toute l'Europe. L'é-
 „ tat présent de cette Monarchie peut montrer
 „ quels avantages ce beau Pais doit à la gloire
 „ & aux victoires de son dernier Monarque.
 „ Sans ses guerres injustes & capricieuses, &
 „ les taxes accablantes qu'il imposoit à ses Su-
 „ jets, il n'est point de degré de félicité où la
 „ Nation n'eût pu s'élever par la bonté du ter-
 „ roir & du climat ; du nombre & de l'industrie
 „ des habitans ; de leurs Manufactures, & de
 „ l'heureuse situation du Pais. Tous ces avan-
 „ tages inestimables furent sacrifiés à l'ambition,
 „ & à la bigoterie d'un seul homme. Le peu
 „ de tems qu'il fallut à ce Royaume pour se re-
 „ lever, sous le doux Gouvernement de *Henri*
 „ *IV*, fait bien voir combien de ressources le
 „ Pais a en lui-même, & de quel bonheur il
 „ jouiroit sous une domination juste & modérée.
 „ Combien de millions ne payait-il pas ; dans
 „ quel heureux état ne se vit-il point après une
 „ Guerre aussi cruelle, & aussi ruineuse que
 „ celle de la Ligue, & après les deux règnes
 „ mal-

„ malheureux & prodigues de *Charles IX* & de
 „ *Henri III*? Mais à quoi servent ces avantages,
 „ quand un Edit d'une page, une fantaisie d'une
 „ minute peuvent faire évanouir toutes les ri-
 „ chesses & tout son bonheur?

Quand on parle sur ce ton aux François ad-
 mirateurs de *Louis XIV*, ils disent que ce Prin-
 ce n'a fait que se défendre contre une puissante
 Ligue qui s'étoit formée contre lui, & qu'il étoit
 engagé par honneur & par devoir à défendre ses
 Etats contre l'Europe entière, jalouse de sa gloire
 & de sa prospérité. Voici ce que dit sur ce su-
 jet, il y a plus de 50 ans; un Auteur fameux, &
 le plus beau génie de France (a), qui est encore
 aujourd'hui plein de vie. *Quand nous vîmes, il*
y a quelques années, s'élever l'orage que formoit
contre nous un esprit né pour en exciter, ambitieux
sans mesure, & cependant ambitieux avec condui-
te, enorgueilli par des crimes heureux; quand
nous vîmes entrer dans la Ligue jusqu'à des Prin-
ces, qui, malgré leur foiblesse, pouvoient être à
redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre
déjà redoutable, nous espérames, il est vrai, que
tant d'Ennemis viendroient se briser contre la
puissance de Louis; mais ne dissimulons pas que
l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle
fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuse
résistance. Apprenons que la résistance de Louis,
ce sont de nouvelles Conquêtes, il ne sait point
assurer ses Frontières sans les étendre, il ne défend
ses

(a) Mr. de Fontenelle dans le Discours qu'il adressa
 le 5 Mai 1691, à l'Académie Française, dont il venoit
 d'être fait Membre.

ses Etats qu'on les agrandissoit. Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maître de l'Europe, & l'Europe entière rallume une Guerre qui le réablit dans ses droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de sa modération. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui est ouvert.

Il reste donc à savoir qui a été l'agresseur, & si l'on doit mettre sur le compte de Louis XIV, ou de ses Ennemis, tous les maux qu'entraîna après elle cette longue & fâcheuse Guerre. Cette matière demanderoit une longue discussion. Peut-être y a-t-il eu de part & d'autre trop d'animosité. S'il n'est pas juste de s'en tenir aux seules raisons alléguées par les partisans de la France, pour disculper leur Héros, il y auroit d'un autre côté trop peu d'équité à adopter sans examen tout ce que les Ennemis de ce Prince ont publié contre lui, ou en faveur des Alliés. La prévention, la haine, l'esprit de parti aveuglent les hommes, & les empêchent de porter un jugement équitable.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que dans toutes ces grandes révolutions on ne trouve presque personne qui puisse être juge, parce qu'il n'y a presque personne qui ne prenne parti pour ou contre; & ce que nous disons ici de ces temps malheureux, peut être appliqué aux circonstances présentes, où l'Europe semble être menacée d'une nouvelle Guerre générale, & dont les suites ne peuvent que lui être fatales, de quelque côté que la Fortune se déclare. La Guerre est toujours un grand mal. parce que le pauvre

Pai-

Peuple est toujours malheureux, lors même que son Roi fait des Conquêtes & remporte des victoires. Que m'importe que mon Voisin se ronge sous les loix & sous la domination du Prince qui me gouverne & dont je suis Sujet, si, pour l'y forcer, on me dépouille de mon bien, & qu'on me réduise à la misère. Beau sujet de consolation ! la Victoire est à nous, mais j'y ai perdu un bras, & je suis ruiné pour toujours (a).

(a) On donnera ci-après la suite de cet Extrait, la dernière est trop importante pour se briser à un seul.

ARTICLE IX.

Johann Georg Keyser Mitglied der K. Gros-Britannischen Societät. Nouvelle Reise durch Teutschland, Böhmen, Ungarn, die Schweiz, Italien und Lothringen, worinn die merkwürdigste dieser Länder . . . durch die natürlichen, Gelehrte, und Politische Geschichte, Mechanic, Mahler, Bau, und Bildhauerkunst, Munten und Alterthümer erläutert wird.

C'est-à-dire :

VOYAGE nouveau d'Allemagne, de Babelme, de Hongrie, de Suisse, d'Italie & de Lorraine, où les choses les plus remarquables de ces différents Pats sont expliquées par le moyen de l'Histoire Naturelle, Littéraire, & Civile, de la Mécanique,

canique, de la Peinture, de l'Architecture Civile, de la Sculpture, des Médailles & des Antiquités. Par JEAN GEORGE KEYSER, Membre de la Société Royale de Londres. *Ha-novre*, chez les Héritiers de *Forster & Fils*. Tome I, 1740. pagg. 810, sans les Tables. Tome II, 1741. pagg. 1450, in *Quarto* avec Figures.

LA plupart des Etats de l'Europe fournissent depuis longtems un grand nombre de Sujets qui ont du gout pour les Voyages. C'est surtout d'Allemagne & d'Angleterre qu'on voit sortir toutes les années un essain de jeunes gens, qui vont parcourir les Provinces les plus polies de l'Europe ; & il y a déjà longtems, que l'on a mis cette fureur de voyager au rang des causes des plus grandes dépenses Nationales de ces deux Peuples.

Presque tous ces Voyageurs entreprennent leur courses sans utilité pour le Public, & avec beaucoup de perte pour eux-mêmes. Incapables d'observer, destitués de la connoissance des différens Arts, dont ils vont voir les modèles les plus parfaits, peu propres à se produire dans les Cours, ils ne voient que ce qu'il y a de moins remarquable, & l'écorce des choses. Mr. de *Muralis* dit agréablement, en parlant du commun des Voyageurs, qu'ils parcourent le monde, comme les Enfans feuilletent les Livres, uniquement pour y trouver des Estampes.

L'Auteur, dont nous allons donner l'Extrait, est d'un caractère bien différent. Il a vu le monde

monde du point de vue le plus naturel & le plus utile. Il a apporté de chez lui beaucoup de gout pour les Beaux Arts, & une idée juste du grand monde ; il a su se servir de ses yeux utilement, & pour lui-même, & pour ceux qui liront son Ouvrage.

Il a fait ces Voyages, & d'autres encore, dont il ne donnera peut-être jamais la description, en qualité de Gouverneur des deux jeunes Barons de *Bernstorff* & de *Gartau*, fils de la Gouvernante des Princesses de Hanovre, Dame de mérite, & fille de l'illustre Ministre d'Etat de ce nom.

L'ainé de ces Seigneurs est Conseiller de guerre, & aux Etats de Zelle. Le cadet vient d'assister à l'Election de *Charles VII*, en qualité de Ministre Plénipotentiaire du Roi de Danemarck, à la Diète de l'Empire. Mr. *Keyser* vit en qualité d'homme de confiance & de conseil avec l'ainé des Frères, tantôt à sa maison, & tantôt à sa terre de Gartau.

Ce fut en 1729, qu'il partit de Tubingue avec ses Elèves, dont il avoit dirigé les études. Il paroît assez par le Livre même, que les illustres parens des jeunes Barons leur procurèrent toutes les recommandations nécessaires, pour paroître avec dignité dans toutes les Cours, & pour se produire par-tout, où il convenoit de se produire.

Les vues de Mr. *Keyser* embrassent généralement tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur, l'état des Peuples, les Cours des Rois & des Princes, leurs caractères particuliers, qu'il éclaircit par une infinité de faits singuliers,

le produit de leurs Pais, les Palais, les Cabinets de curiosité de toute espèce, les Inscriptions, & ce qu'il y a de plus beau dans l'Histoire naturelle de chaque Pais. Il ne parle jamais que de ce qu'il a vu lui-même de ses propres yeux, ou de ce qu'il a puisé dans les sources les plus pures; & jamais il n'a orné le merveilleux aux dépens de la Vérité.

Le premier Volume contient la description de la Souabe, de la Bavière, du Tirol, de la Suisse & d'une partie de l'Italie. C'est principalement à celle-ci qu'il s'est attaché, & il a toutes les peines du monde à s'arracher de Rome. Les *Barnets*, les *Missens*, les *Addisons*, & tant d'autres Voyageurs n'ont pas épuisé ce beau Pais. Ils ont eu chacun leurs vues différentes, & ils n'ont guère poussé leur curiosité au delà; & même, généralement parlant, ils n'ont pas fait leur objet principal de l'Histoire politique du Pais, laquelle cependant est d'une utilité plus universelle, que les Antiquités ou les Beaux Arts mêmes.

Outre cela, ces Auteurs ont presque négligé la Cour de Savoie, qui joue à présent un rôle si considérable parmi les Puissances de l'Europe. Mr. *Keisler* a fait tout le contraire, il y a donné une attention toute particulière, & c'est précisément de cette partie de son Ouvrage que nous allons donner l'Extrait; aussi bien seroit-il impossible de le suivre par-tout.

L'Auteur commence par le caractère du Roi *Victor Amédée*. Il lui attribue cet air réservé & secret, si familier à sa Cour, & qu'elle a con-
tervé

servé sous le Roi régnant , tant dans les manières , que dans les Négociations. Il donne un détail de la grande Economie de ce Prince. Il faisoit venir , dit-il , toutes sortes d'Artisans , pour apprendre le prix le plus bas de chaque denrée , & il ne manquoit pas de se servir de ces lumières , ou pour réduire au simple nécessaire les pensions des Officiers , ou pour diminuer les accords faits avec les Pourvoyeurs de la Cour , ou pour rehausser les Fermes. Un jour , par exemple , il fit assembler tous les Meuniers de ses Etats , & le matin même la Ferme des Moulins de tout le Pais fut enchérie de 300000 Livres. Ceux qui connoissent la Cour de Sardaigne , conviendront de tout ce que l'Auteur dit là-dessus.

Cet esprit d'Economie n'empêcha pas ce Prince d'en user généreusement toutes les fois qu'il eut à récompenser la Vertu. L'Auteur en donne différens exemples. En voici un des plus beaux.

Un jour que le Prince de Piémont , qui est décédé avant son Père , & son Frère qui occupe aujourd'hui le Trône de Sardaigne , se promenoient en carosse le long du Pô , les Chevaux prirent le mors aux dents , & coururent au galop vers ce fleuve. Dans ce danger extrême le Baron de *Valaise* , Ecuier des Princes , prit un parti également noble & dangereux. Il donna des deux à son cheval , & le poussa au milieu des chevaux furieux , qui entraînoient les Princes. Il eut le bonheur de les arrêter , mais il y fut dangereusement blessé.

La Cour ne parut pas sensible à une action si belle, & le Baron, après une guérison très difficile, crut être assez récompensé de la gloire d'avoir sauvé la vie à ses Souverains. On blâmoit en secret une ingratitude si marquée, quand après quelque tems un Fief de 80000 à 100000 Livres fut réuni aux Domaines du Duc. Ce Prince le destina en secret à celui qui avoit sacrifié sa vie, pour sauver celle de ses fils, & le Prince de Piémont eut la noble hardiesse de représenter à son Père qu'il ne falloit pas faire la chose à demi, & qu'il étoit convenable de meubler la Terre, qui devoit faire la récompense d'un Sujet si fidèle. Le Duc consentit aux desirs de son fils, & le Baron de *Valaisé* fut agréablement surpris de se voir introduit par le Prince même, dans la possession d'un présent également digne & du service qu'il avoit rendu, & de celui qui le récompensoit, sans que l'attente eût diminué quelque chose du plaisir ; car la Famille Royale avoit exactement caché son dessein.

Les lumières supérieures du Roi *Victor* éclairèrent ses Peuples, même sur des sujets que la Politique des Prêtres couvre de ténèbres artificieuses, presque dans toute l'étendue de la domination de Rome. Le D. *Richa*, car c'est lui que l'Auteur désigne par D. R. eut la noble hardiesse de confondre une misérable que deux Jésuites disoient possédées, & il fut tirer des preuves de supposition si évidentes, que le Public même en fut convaincu. Le Roi fit plus, il ôta à un Ordre trop intrigant la direction de la

la Jeunesse , qui a été la véritable cause de leur grandeur , & il se soumit le Clergé à un point , qui n'a point d'exemple dans le Parti Catholique.

Dans ses vieux jours le Prince se laissa entraîner à la Superstition , & il alla jusqu'à chasser une partie de ses fidèles Vaudois.

Mais nous devons observer que l'on n'a compris dans l'Edit de 1730, dont l'Auteur parle, que les personnes, qui avoient été batisées par des Prêtres Catholiques, & qu'on considéroit comme des espèces de Relaps. Le reste de cette Nation, si respectable par ses souffrances, & par l'ancienne possession de la Vérité, n'a point été inquiété.

Les meilleurs Princes ont leurs défauts, & il y a des excès où ils tombent plutôt que les particuliers mêmes, par la facilité qu'ils trouvent à se satisfaire dans leurs passions. *Victor Amédée* n'étoit point du tout insensible à l'Amour, & l'Auteur en raconte des particularités remarquables; il alla un jour jusqu'à obliger la Duchesse à ôter de son cou un bijou, pour satisfaire une envie déraisonnable de sa Rivale. Le détail de cette passion est curieux. La Comtesse de *Vesvè*, c'est elle dont il s'agit, ne fut pas fidèle. Un soir le Duc entra dans son appartement, sans avoir averti, il y trouva un Lord, qui tête à tête avec la Dame ne s'attendoit pas à un troisième aussi dangereux. Le Prince généreux prit son Rival d'une main, & un flambeau de l'autre, & l'ayant fait sortir, le congédia, en lui disant, qu'il pouvoit

se vanter de s'être fait éclairer par le Duc de Savoie, jusqu'aux degrés, mais qu'il l'avertissoit de ne plus y retourner.

Le détail des revenus du Roi de Sardaigne est intéressant. L'Auteur les fait monter à 20 millions de livres de Piémont, qui en font 24, monnoie de France. La bonne économie, l'augmentation du Commerce des Soies de Piémont, & l'aquisition d'une partie du Milanez, peuvent encore les avoir augmentés. Les Soies, sur-tout, font un article des plus considérables. Bien des Païsans, dit notre Auteur, fournissent par an jusqu'à 100, ou 125 livres pèsant de Soie en Coques, somme très considérable, puisque cette Soie est très estimée, & se vend jusqu'à un Louis d'or la livre, quand elle est dans la perfection. L'Auteur joint ici un détail intéressant de cette Manufacture, si capable d'enrichir un Pais.

Pour le nombre des Troupes réglées, que l'Auteur fixe à 22000 hommes, & à 6000 hommes de Milices, nous croyons que ce Prince en entretient beaucoup plus, & même une fois davantage. On sait que le Roi de Sardaigne vient de donner 28 Bataillons & une vintaine d'Escadrons à la Reine de Hongrie, ce fait seul détruit ce que l'Auteur avance. L'Auteur ne compte qu'un Régiment Suisse, il y en a pour le moins trois qui sont aujourd'hui au service de cette Cour.

Victor, toujours ménager, toujours sage, réduit ses Troupes & ses Officiers à la paie la plus médiocre, & il ôta à ceux-ci tous ces pe-
tics

tits revenus, qui dans la plupart des services font un article capital, très contraire aux intérêts du Prince.

Mais, d'un autre côté, il anima la Noblesse à prendre parti dans les Troupes, en n'admettant à la Cour que des gens de service, & en honorant les moindres degrés militaires jusque dans les premiers Seigneurs de l'État.

Dans les pages suivantes l'Auteur fait voir, par un grand nombre d'exemples mémorables, combien l'attention d'un Prince éclairé a de pouvoir sur ses Sujets. Les Piémontois, à peine connus il y a un siècle, & qui avoient échoué contre de simples Milices Suisses, ont donné des preuves d'intrépidité égales à celles, qu'on admire chez les Romains. L'histoire de *Mica* suffit pour prouver ce que j'avance. Cet homme, simple Païsan & Mineur, travaillant au siège de Turin dans un souterrain, aperçut au dessus de sa tête les François occupés à s'établir dans une Galerie qu'ils avoient faite. Il prit sur le champ le parti de mourir pour sauver la place, fit retirer tous ses Camarades, les chargea de recommander sa Famille à la bonté de son Prince, & se fit sauter en l'air avec 200 Grénadiers François. Je ne sai si les *Decius* firent autant que ce Païsan, qui pouvoit se retirer sans honte, & qui ne devoit par s'intéresser au sort de sa Patrie, avec les mêmes sentimens qu'un Consul de Rome.

On aura peut-être un peu plus de peine à croire ce que l'Auteur dit dans sa Lettre XXXI. Là, après un détail de l'Académie de Turin,

où les Jésuites n'ont aucune part, il cite quantité d'exemples du peu de Religion de plusieurs Prélats & Savans d'Italie. Effectivement il est surprenant que des Italiens aient pu se laisser aller jusqu'à trahir des sentimens si opposés à leur fortune. Il parle aussi d'une espèce d'entretien sur la Controverse, entre l'Abbé *Machet* & Mr. *Pfaff*, alors Aumonier du Prince de *Wirttemberg*. Le Roi, qui s'y trouva, sortit, en disant, qu'il n'étoit pas Théologien, préjugé peu favorable pour le défenseur de son parti.

L'excellente mémoire du P. *Sacchieri* est un Phénomène remarquable dans l'histoire de l'Intelligence humaine. Il jouoit aux Echets avec trois personnes différentes, sans regarder aucun des trois jeux; &, pour choisir la pièce qu'il avoit à jouer, il lui suffisoit de savoir le pas & la pièce que son adversaire venoit de faire avancer. Ce jeu l'occupoit si peu, qu'il lui restoit assez de présence d'esprit pour entretenir agréablement la compagnie.

On apprend dans la Préface, d'après *Elias Camerarius*, qu'à cette épreuve assez surprenante d'elle-même, ce Père ajoutoit le merveilleux de résoudre, sur le champ, un problème de Géométrie. Quelle présence d'esprit, quelle vitesse, pour ainsi dire, ne faut-il pas dans une Ame, pour se porter si subitement d'un Ouvrage pénible à un autre, qui ne l'est pas moins, quoiqu'on ne lui donne que le nom de Jeu, & pour reprendre un moment après le fil d'une suite d'idées abstraites, qui sans ce fil ne seroient plus que ténèbre & que cahos! Oseroit-on dire, pour

expliquer ce Phénomène, qu'une Ame peut penser en même tems à deux choses d'une nature entièrement différente ? Ce seroit la rapprocher en quelque manière de la *Divinité*, qui se représente le détail de l'Univers dans un même instant.

L'Auteur fait voir dans le Chapitre XXXIV, combien la Noblesse est opprimée. On la taxe en tems de guerre jusqu'au sixième dénier des Terres appartenantes à sa juridiction, & au quatrième des Domaines sans juridiction : on l'a dépouillée du bien de ses Ayeux par une réunion des Domaines du Prince, si sévère, que pour conserver les Terres aliénées en quelque tems que ce soit, il fallut prouver, non seulement que le Fisc avoit reçu le payement de la Terre, mais que ce payement avoit été employé pour le bien de l'Etat, c'est-à-dire, qu'il étoit impossible de conserver une Terre, qui des Domaines du Prince eût passé à quelqu'un de ses Sujets.

On a interdit à la Noblesse tous les services étrangers, & on lui a ôté jusqu'à la permission de voyager. Enfin, si l'on ajoute à cela les capitations énormes, dont l'Auteur ne parle pas, & dont le Bétail, le Sujet, & le moindre des Décroteurs, même absent, est chargé, on ne pourra disconvenir que le Despotisme ne soit un très grand mal, même entre les mains d'un Prince qui ne manque pas de vertus. Qu'il est dangereux de confier un pouvoir absolu à un homme, qui rapporte tout à soi-même, & qui ne considère le reste des Créatures, que comme des

instrumens de sa félicité, ou comme des usurpateurs, qui l'empêchent d'en jouir.

Victor, le sage *Victor* lui-même, a inventé tous ces nouveaux droits ruineux pour son Peuple, & il ne lui a fallu qu'un petit Avocat, à ce que dit l'Auteur, pour donner une forme à des idées, que l'envie de s'agrandir lui suggéroit dans des nuits passées sans sommeil. Son Ministère est disculpé, chose rare dans l'Histoire, car ordinairement les Princes ne pensent qu'à leurs plaisirs, & les Ministres se chargent du soin de tourmenter les Peuples pour y fournir.

L'équité veut que nous trouvions à redire, à l'omission que fait l'Auteur, des soins extrêmes, que le Roi *Victor* s'est donnés, pour faire fleurir le Commerce & les Fabriques, & surtout celle de la Soie. Le détail des sages moyens, dont ce Prince éclairé s'est servi, l'auroit excusé auprès de la Postérité. S'il a chargé ses Peuples, il leur a fourni dequoi porter leur charge.

Nous laissons ici l'Auteur, qui continue le détail de ce qu'il a vu à Milan, à Florence, à Rome, &c. C'est une multitude d'Inscriptions, de Peintures, de Sculpture, de Palais & d'Antiquités, qu'il est impossible de suivre dans un Extrait. L'Auteur y parle toujours en Connoisseur, qui juge avec gout de ce qu'il voit. Nous le retrouverons dans le II Tome, à la Cour de Vienne, dont il fait un Portrait très intéressant, & nouveau peut-être pour la plupart de nos Lecteurs.

ARTICLE X.

LE NOUVEAU TESTAMENT de N. S. JESUS-CHRIST, traduit en François sur l'Original GREC, avec des Notes Littérales pour éclaircir le Texte : Par Mrs. BEAUSOBRE & LENFANT. Nouvelle Editton, faite sur un Exemplaire revu, corrigé & augmenté par les Auteurs. A Amsterdam, chez Pierre Humbert, 1741. II Tomes in 4. Tom. I. pagg. 805 en tout. Tom. II. pagg. 728.

Quand même cette nouvelle Edition du Nouveau Testament de *Berlin*, ne contiendrait précisément que ce qui est déjà dans la première, le Public auroit toujours obligation au Libraire d'avoir rimprimé un Ouvrage aussi excellent, & qui commençoit à devenir rare. A la vérité, il a paru en *Suisse* deux Editions de cet Ouvrage, faites l'une & l'autre sur celle de 1718. Mais ceux, qui voudront confronter ensemble ces deux contrefaçons & la première Edition, s'appercevront sans peine que celle-ci l'emporte sur les deux autres, tant par la netteté de l'Impression, que par la beauté du Papier.

Que si l'Edition de 1718 est préférable, à plus d'un égard, à celles de *Lausanne* & de *Bâle*, elle est à son tour, très inférieure à celle que nous venons d'annoncer.

» Les

„ Les Additions & les changemens, qui y
 „ ont été faits, font considérables. Quiconque
 „ se donnera la peine de les examiner trouvera
 „ que la Version a été retouchée & perfection-
 „ née en plusieurs endroits, & que quantité de
 „ choses ont été ajoutées, soit dans la Préface,
 „ soit dans les Notes. Tout cela est de la pro-
 „ pre main des illustres Auteurs, sans qu'on se
 „ soit ingéré de rien changer ou ajouter à leur
 „ travail, que ce qu'ils ont jugé à propos d'y
 „ ajouter ou d'y changer eux-mêmes. C'est ce
 „ qu'on est en état de faire voir à tous ceux,
 „ qui pourroient souhaiter de s'en éclaircir, en
 „ produisant les Manuscrits Originaux. On n'a
 „ aussi rien négligé pour rendre cette Edition
 „ recommandable, soit par la beauté de l'Im-
 „ pression, soit par l'exactitude de la Correction.
 „ A ce dernier égard, on a sur-tout eu soin que
 „ les Citations des *Textes* fussent justes, tant
 „ dans les *Notes* que dans les *Passages Parallè-*
 „ *les*, & l'on a profité pour cela des Corrections
 „ de plusieurs Gens de Lettres, qui avoient
 „ marqué dans leurs Exemplaires les fautes de la
 „ précédente Edition,

„ On trouvera le Texte de cette Nouvelle
 „ Edition d'un plus petit Caractère, & au con-
 „ traire le Caractère des Notes plus gros. Ce
 „ double changement a paru nécessaire, la diffé-
 „ rence des Caractères aiant été portée trop loin
 „ dans l'Edition de 1718.

Pour ce qui est de l'Ouvrage considéré en
 lui-même, tous les Savans conviennent qu'il est
 ce que nous avons de meilleur en ce genre. C'est
 de

de quoi on peut se convaincre par les considérations suivantes.

I. Ce n'est pas l'Ouvrage d'un seul Homme, mais de deux Savans du premier ordre. Car quoique Mrs. de *Beaufobre* & *Lenfant* aient partagé le travail entre eux, & que ce dernier ait eu pour sa part les quatre Evangiles, le Livre des Actes, les Epitres Catholiques & les Révélations de St. Jean, & que Monsieur de *Beaufobre* se soit chargé de toutes les Epitres de St. Paul, on peut dire néanmoins que chacun d'eux a rempli non seulement sa propre tâche, mais aussi en quelque façon, celle de l'autre : puisqu'ils ont toujours travaillé de concert, & qu'unis ensemble par des liens d'amitié & d'estime, ils se sont entrecommuniqués leurs idées. Un pareil concert, quand il a lieu entre deux Hommes de mérite, double non seulement la valeur du Livre qu'ils composent, mais en augmente l'excellence dans une beaucoup plus grande proportion, comme le savent tous ceux, qui, en travaillant à quelque Ouvrage, ont eu la docilité de profiter des avis d'un Ami sincère & éclairé.

II. Ce n'est pas un Ouvrage fait à la hâte. C'est le fruit d'un travail de plus de vingt ans, puisqu'il fut entrepris en 1696, & qu'il ne vit le jour qu'en 1718.

III. La Version a été faite immédiatement sur le Grec, & n'est pas, comme bien d'autres, une Traduction de Traduction.

IV. Une Préface générale, digne des plus grands Eloges, sert d'Introduction à tout l'Ouvrage.

vrage. Cette Introduction , qui contient plus de 230 pages, est divisée en deux Parties, dont la première renferme une Description de l'état du Genre-humain, & en particulier de la Nation *Judaïque*, dans le tems que notre Sauveur vint au monde. Les deux Pasteurs de *Berlin* y traitent: 1. Des Lieux sacrés, comme la Terre Sainte, *Jérusalem*, le Temple, le Parvis des Femmes, la Fontaine de *Siloé*, les Synagogues, &c. 2. Des Personnes sacrées, comme les Rois d'*Israël*, le Souverain Pontife, les Membres du grand Sanhedrin, &c. 3. Des Sectes des *Juifs*, comme les *Caraites*, les *Rabbanistes*, les *Hérodieus*, &c. 4. Des choses sacrées, comme les Sacrifices, proprement ainsi nommés, les Prémices, les Dîmes, les Vœux, le Nazaréat, &c. 5. Des Tems sacrés, comme les Années, les Mois, les Semaines, le Jour que N.S. célébra la Pâque, le Tems de la première Institution du Sabbat, le Jubilé, la Fête des Sorts, &c.

Dans la seconde Partie, qui n'est relative qu'au N. Testament, nos Auteurs s'attachent principalement à examiner: 1. Les preuves de la Divinité des Livres du N. Testament. 2. Le style du N. Testament & la Version des LXX. 3. La Chronologie du N. Testament, l'Année de la Naissance de Notre Seigneur, ce qui est arrivé dans l'Empire depuis la Naissance de Jésus-Christ jusqu'à son Ministère, le Caractère de *Pilate*, & l'Harmonie des IV Evangélistes. 4. La Géographie du N. Testament, entant qu'elle a raport à la *Judée*, à la *Samarie*, à la

Ga-

Galilée, à la Syrie, à la Palestine au delà du Jourdain, à la Décapole, &c. 5. Les Monnoyes des Hébreux, comme la Pite, le Quadrain, le Dénier, le Sicle, le Talent, &c. 6. Les Mesures des Juifs, comme le Pié, le Pouce, la Paume, la Coudée, le Chenix, l'Epha, &c. 5. Les Variantes ou diverses Leçons, l'usage de ces Leçons, la nécessité de les comparer ensemble, & les précautions qu'on doit prendre à ce sujet, &c. 6. Les Hérésies, qui s'élevèrent dans les tems Apostoliques, comme celles des Gnostiques, des Simonians, des Docteurs, des Nicolaites, des Nazaréens, des Corinthiens, des Ebionites, d'Hyménée, & de Philète, d'Alexandre & d'Hermogène, &c. Enfin, plusieurs Versions du Nouveau Testament. Nos savans Auteurs terminent cet Article par quelques Remarques sur leur propre Traduction. Nous nous contenterons d'en rapporter une seule, qui regarde les Hébraïsmes.

„ Il y a, disent-ils, deux sortes d'Hébraïsmes dans le Nouveau Testament. Il y en a que tout le monde entend, parce qu'on y est accoutumé; mais il y en a d'autres, qui ne seroient pas intelligibles, si on ne les expliquoit. On a laissé les premiers pour conserver à la Version un air original, qui est essentiel à une bonne Traduction. A l'égard des autres on leur a donné un air François, & on a marqué l'Hébraïsme dans la Note. Par exemple, comme il est assez ordinaire dans toutes les Langues, aussi-bien que dans l'Hébraïque, d'appeller les Disciples de quel-
„ qu'un

„ qu'un *ses Enfans*, on a laissé cette Phrase ou
 „ *Jésus-Christ* dit aux *Pharisiens*, par qui vos
 „ *Enfans* les chassent-ils? Matth. XII. 27. C'est
 „ ainsi qu'on a laissé, Matth. XI. 19. Les *En-*
 „ *fans de la Sageſſe*, pour les Amateurs & les
 „ Disciples de la Sageſſe. Mais comme il n'est
 „ pas si ordinaire d'appeller *Enfans de l'Epoux*,
 „ les *Paranymphes*, ou ceux qui accompagnent
 „ l'Epoux, on a changé la Phrase, & on en a
 „ averti dans la Note. Quoique par les *Enfans*
 „ du *Royaume*, il faille entendre proprement
 „ ceux à qui le Royaume est destiné, on a pour-
 „ tant conservé la Phrase, parce qu'elle n'est pas
 „ obscure. Tout de même les *Hébreux* disent
 „ *manger le pain*, pour dire, manger absolu-
 „ ment, & prendre son repas, Matth. XV. 2.
 „ On ne pourroit conserver cet Hébraïsme,
 „ sans laisser une équivoque dans l'esprit de ceux
 „ qui n'y sont pas accoutumés. Pour dire *le*
 „ *tranchant de l'Epée*, ils disent la bouche de
 „ l'épée, ce qui seroit inintelligible en Fran-
 „ çois. Ils se servent souvent du mot *Grec*,
 „ qui signifie *bois*, pour dire, *un arbre*; du mot
 „ *corne*, pour marquer une personne puissante
 „ & illustre dans une Famille; du mot *parole*,
 „ pour désigner une chose, ou une affaire; du
 „ mot *répondre*, pour commencer un Discours,
 „ sans que personne ait parlé auparavant. Il est
 „ clair que dans toutes ces occasions, & une
 „ infinité d'autres, il faut substituer d'autres
 „ Phrases à ces Hébraïsmes, & qu'il faut ex-
 „ primer la pensée de l'Auteur, & non ses pro-
 „ pres paroles".

Outre

Outre la Préface générale, cet Ouvrage contient un Abrégé de l'Histoire Evangélique, & autant de Préfaces particulières qu'il y a de Livres ou d'Epîtres dans le Nouveau Testament; sans compter une seconde Préface générale, qui est à la tête des Epîtres de St. *Paul*, dont l'ordre Chronologique est fixé avec toute la précision possible.

V. Le Texte sacré est éclairci par des Notes abrégées, mais si pleines de sens, que par leur moyen, on peut dans l'espace d'une heure profiter davantage, qu'on ne feroit pendant tout un jour, en consultant la plupart des autres Commentaires.

ARTICLE XI.

PAMELA, ou la Vertu récompensée; traduit de l'Anglois. in 8. pagg. 819, sans compter deux Préfaces & deux Lettres. A Londres, chez Thomas Woodward & Jean Osborn, 1741.

C'Est un Roman d'un gout extraordinaire. L'Auteur s'est avisé de mettre sans cesse en œuvre la plume de *Pamela*, pour apprendre à ses parens qu'elle étoit aimée de son Maître. Elle ne leur écrit pas moins de trente-deux Lettres pour leur répéter la même chose. Elles sont d'ailleurs si remplies de minucies qu'elles en sont ennuyeuses.

On voit dans cet Ouvrage le caractère d'une fille d'esprit & rusée, qui ne résiste à son Maître que pour aiguillonner davantage son amour. Il ne faut pas avoir un grand usage du monde, pour savoir qu'il y en a des milliers qui se servent du même stratagème. L'Auteur a beau donner *Paméla*, pour un modèle de Vertu, le Lecteur ne la regardera, je m'assure, que comme une copie de cent mille rusées, qui n'ont résisté aux attaques de leurs Amans, que pour en faire des Maris. Ce sont là les voies qu'ont prises tant de filles, qui ont fait des établissemens avantageux, & peu proportionnés à leur naissance & à leur bien. Ce Livre est très pernicieux, & je ne conseillerois pas à des filles qui aiment la Vertu de le lire. Les idées qu'il présente ne sont pas certainement des plus chastes.

Paméla se plaint mal à propos des persécutions de son Maître. Eh! qui l'empêchoit de s'en mettre à l'abri? Les combats qu'il lui livroit étoient vifs, à la vérité; mais elle ne pouvoit pas espérer de trouver la victoire dans sa résistance & dans ses conversations. La fuite est le seul moyen de l'obtenir. Que peut-on conclure de sa conduite, sinon qu'elle vouloit si fort aiguillonner la passion de son Maître, qu'il ne pût se défendre de l'épouser? On ne peut mieux jouer son rôle. Ce mélange de séduction & de résistance; tantôt des prières adressées à Dieu, tantôt des réflexions intéressées sur les vûes de son Amant; ici souhaiter qu'il en ait d'honnêtes, c'est-à-dire d'avantageuses pour elle; là le conjurer de ne pas la perdre, tandis qu'elle

qu'elle lui accorde des baisers, qu'elle a des tête-à-tête avec lui, qu'elle lui permet bien des familiarités; d'autrefois elle se jette à ses genoux, elle lui prend les mains & les baise, elle tombe en foiblesse, elle se pâme entre ses bras, tout cela n'étoient que des minauderies dont son Maître inexpérimenté ne pénétrait pas le but. Elle a la finesse de lui rapeller à tous momens la bassesse de sa naissance & sa pauvreté, & plus il l'entretient de sa fierté & de la distance qui se trouve entr'eux, plus elle étale ses attraits, plus elle lui résiste, pour l'engager à la surmonter, & à s'abaisser jusqu'à elle.

Une partie de ce Roman est contenue en trente-deux Lettres; le reste est un Journal, jour par jour; heure par heure. Cette méthode ne sauroit enlever les suffrages des personnes de bon gout. De plus, beaucoup de réflexions que fait cette jeune fille, sont très fort au dessus de son âge; il y en a d'autres très puériles. Il est fort plaisant, par exemple, qu'elle écrive à ses pères, que d'orénavant (a) elle traitera son Maître d'il & de lui, parce qu'il s'est entièrement deshonoré dans son esprit. Hé! comment? par un baiser qu'il lui a pris, & qu'elle s'est laissée prendre.

La XIV Lettre contient une conversation entre le Maître & la Femme de chambre de sa Maison, qui n'est pas naturelle. Elle seroit plus à propos s'il avoit eu le dessein d'en faire sa confidente. *Pamela*, qui l'écrit de fil en aiguille à

D d 2

ses

ses parens, fait voir qu'elle en favoit à cet âge; plus que les plus vieilles routières, & beaucoup plus qu'une fille vertueuse. Si elle a tant de vertu, pourquoi, pouyant pour le moins se retirer de la présence de son Maître, demeurera-t-elle à genoux, tandis qu'il se retire pour se promener de chambre en chambre? Tout cela n'est qu'artifice. Les baisers de son Maître ne lui causent point d'indignation, c'est pourquoi elle ne le fuit pas. Mais veut-il lui mettre la main au sein, elle sent des forces pour lui résister. Que peut-on en conclure, si ce n'est que cette fine Païfanne ne ragoutoit son Maître que pour l'amener à son but. L'application qu'elle se fait ensuite du sort de Lucrèce n'est certainement pas d'une innocente. Tous ces traits, ainsi que bien d'autres, dont tout cet Ouvrage est rempli, démentent l'Eloge qu'en fait un Particulier, dans une Lettre qu'il adresse à l'Editeur. Il *ôse assurer (a) qu'il sera regardé comme un Modèle dans son genre, & comme un Modèle qu'on n'a point encore eu jusqu'à présent.* Il se trompe beaucoup. On a vu des milliers de filles, avant *Paméla*, qui usant des mêmes ruses, sont entrées dans des lits nuptiaux, où elles n'auroient jamais aspiré, & dont elles ne sont redevables qu'à leur feinte Vertu.

Le Panégyriste de cet Ouvrage tombe dans un excès que personne ne lui pardonnera. Ne pouvoit-il pas le louer, sans mépriser tant d'autres Ouvrages, qui ont mérité une approbation générale, chez les Peuples mêmes à qui ils étoient

fort

fort étrangers. Je ne puis me dispenser de copier un lambeau de sa Lettre, ou l'on voit beaucoup de petitesse. *Tu pourras, dit-il, en parlant de cet Ouvrage, servir de modèle aux Ecrivains d'une Nation voisine, qui auront l'occasion maintenant de recevoir de bon Argent Sterling, à la place de la fausse Monnoie qui a eu si longtems cours parmi nous dans des Pièces, où l'on ne trouve que la légèreté de cette inconstante Nation....*

A quoi bon insulter tant de grands Ecrivains qui ont développé dans un grand nombre d'Ouvrages du même genre, les détours, les ruses, les stratagèmes, du Vice & du Libertinage, & qui ont en même tems exposé aux Lecteurs des Modèles de Vertu qui ont sçu les éviter; & s'il s'en trouve quelques-uns, où les artifices des Coquettes soient mis en un étalage brillant, ils n'ont pas prétendu les proposer à l'imitation. Ils se sont contentés de marquer les écueils où la Vertu fait souvent naufrage.

Quant à *Paméla*, on peut dire que son caractère est fort ambigu. On la voit tomber en foiblesse, se pâmer, avoir l'esprit & le corps accablés; le son des cloches est pour elle un son mortuaire, le cœur lui palpite, les yeux perdent la lumière; un baiser cause tous ces accidens, qui tiennent du funeste; & presque au même instant elle se répand en reproches; elle est pleine de résolution & de fermeté, & elle passe brusquement de la timidité à l'effronterie. Tout cela n'est point naturel. Il y a là beaucoup moins de Vertu que d'artifice. On n'y trouve pas même la plus légère ombre de Pudeur.

La distance que met *Pamela* entre elle & son Maître, est si souvent répétée, que plus on la lit, plus on voit l'absurdité des conséquences qu'on en tire fort mal à propos. Cette distance fut de tout tems facile à surmonter. L'Amour rapproche tout, & met par-tout une aimable & juste égalité. C'est ainsi que se trouve réparé le désordre des Loix & des passions rampantes, qui ont introduit dans le monde l'inégalité des Conditions & des Etats.

Outre le détail ennuyeux que fait *Pamela*, dans la XXIII Lettre, de la naissance & des belles qualités de quatre Dames qui la virent chez son Maître, on n'y voit qu'artifice, ruse, & des appas mille fois usés, dont elle se sert pour le captiver. L'affectation avec laquelle elle quitte *le haut état de Femme de chambre*, qui peut porter les nipes de sa Maîtresse, pour reprendre l'habit & l'équipage d'une Païsanne; les conversations fines & délicates qu'elle a avec son Maître; les questions qu'elle fait à la Gouvernante de la Maison, qu'elle fait dépositaire des alarmes de son cœur & de sa pudeur; tout cela prouve qu'elle portoit la vue à la main, & au lit de ce jeune Gentilhomme. On ne peut trouver en cela la plus petite Vertu; mais on y comprend beaucoup d'artifice & toute la finesse des Coquettes. La réflexion qu'elle fait, en quittant les habits de Femme de chambre, est tout-à-fait à contre-tems. *Quel plaisir*, dit-elle, *se voiant habillée à la Païsanne, de descendre d'un rang élevé, avec aisance, résignation & avec son innocence.* A ce propos ne pen-

penferoit-on pas que l'état de Femme de chambre est quelque chose de bien relevé ? C'est néanmoins l'état du monde le plus commun. Ne sent-on pas bien en cet endroit, l'impatience où elle est de paroître devant son Maître, sous ce nouvel habit, comme si elle en avoit reçu de nouveaux attraits ? Que pensera-t-on de la crainte qu'elle témoigne à son Amant de donner de l'amour au fils de Madame *Davers* ? C'étoit sans doute le meilleur moien d'aiguillonner le sien, en lui faisant entendre qu'elle n'aime que lui, & qu'elle seroit fâchée que quelque autre que lui prît de l'amour pour elle. C'est par-tout la conduite la plus intrigante, que tient le beau Sexe en pareilles occasions ; d'où je conclus que si le titre d'un Livre doit donner aux Lecteurs une idée de ce qu'il contient, l'Auteur en auroit donné un plus juste à son Ouvrage, en l'intitulant : *l'Affectation & le Déguisement récompensés*.

Quelque averti que soit *Paméla*, que son Maître veut l'avoir, de gré ou de force, elle ne quitte pas pour cela sa maison. Envain elle en forme plusieurs fois le dessein, ce ne sont que des délais continuels, sous des prétextes spécieux & ridicules. Elle est charmée de demeurer, dans l'espérance d'arriver tôt ou tard à son but. Elle est tremblante, moribonde, elle se jette à ses genoux, se couvre le visage, & elle se dévoile néanmoins dès qu'il se radoucit, se laisse prendre la main, lui permet de l'embrasser, ou du moins elle ne lui résiste pas, & elle se tient tranquille sur ses genoux.

La réflexion qu'elle fait ensuite (a) n'est pas certainement d'une Agnès, ni d'une jeune fille novice dans l'amoureux commerce. *Ab ! dit-elle, le bruit court qu'il se marie, il en est tems, autrement aucune honnête fille ne pourra demeurer chez lui.* Pourquoi donc n'en fortoit-elle pas, puisqu'elle le connoissoit vigoureux, passionné, tendre & dangereux ? Mais il paroît par sa conduite qu'elle vouloit profiter de ces dispositions ; charmée de satisfaire sa passion, s'il veut consentir à l'autoriser par les Loix. En voici, ce me semble, une preuve incontestable. Après que son Maître lui a proposé Mr. Williams pour Mari, il veut lui prendre un baiser, comme une récompense du soin qu'il veut prendre de son établissement, mais elle le repousse fièrement, & nullement à l'avantage de sa prétendue Vertu. *Puisque je dois, dit-elle, songer à Mr. Williams, ou à quelque autre, je vous prie de ne pas prendre ces libertés avec moi.* Elle vouloit lui faire sentir qu'elle en agiroit bien autrement s'il pensoit lui-même à s'engager. Ce seul trait donneroit une matière brillante & féconde à un ample Commentaire, qui ne seroit rien moins que favorable à la pudeur de cette Héroïne beaucoup plus intrigante que vertueuse.

Le détail qu'elle fait des plus équivoques circonstances de ses aventures ne sauroit être guère plus choquant. Se trouver avec son amant dans le même lit, se pâmer entre ses bras ; lui demander s'il n'a point abusé de sa foiblesse ; lui pro-

(a) Lettre XXVII. pag. 103.

promettre de l'écouter, s'il lui fait des propositions honnêtes; en être violentée, & néanmoins mettre la tête à la fenêtre pour admirer *sa parure, sa bonne mine, sa beauté* (a); trembler pour son innocence, qu'elle croit lui devoir être ravie dans vingt-quatre heures, & malgré cette crainte être assez tranquille pour pouvoir bien dormir la nuit qui doit précéder le moment de sa défloration; en vérité une sage fille n'est point de ce gout. Elle trouveroit un tel persécuteur plus affreux qu'un Diable. Je ne vois point de Livre plus utile aux Coquêtes & à ces fines mouches, qui savent si bien abuser de la sote foiblesse de leurs Amans.

Paméla est une fille habile, qui ne veut pas qu'il lui en coute un consentement formel. Ce n'est ni par vanité, ni par scrupule; mais l'ambition qu'elle fait voir dans toute son histoire d'aspirer à devenir l'Epouse de son Maître, est son unique mobile. En lui demandant pourquoi elle ne mange point, & si elle n'a point d'appétit, il lui donne un petit coup amoureux sur la joue, dont elle n'est point alarmée: il la traite de jolie enfant, elle rougit; mais elle avoue être bien aisé de le voir de si bonne humeur (b).

C'est ici (c) qu'elle développe clairement le dessein, qu'elle prétend bien cacher. Elle l'agace plus finement que jamais. Si j'étois, lui dit-elle, la plus grande Dame du Pais, au-lieu, de la pauvre & misérable *Paméla*, je voudrois.... je

D d 5 pour

(a) Pag. 313.

(b) Pag. 337.

(c) Pag. 349.

pourrois. . . . mais je ne saurois en dire davantage. C'est ce qui s'appelle tendre des pièges bien subtils à un Amant, ou peu expérimenté, ou furieusement obsédé de sa passion.

Encore ce petit trait qui prouve le naufrage de la Vertu. Lorsque son Maître lui demande, si elle croit qu'il lui soit possible de l'aimer préféablement à tout autre homme: ne m'ordonnez point, lui répond-elle, de vous dire combien je pourrois.... &, honteuse en aparence de lui laisser entrevoir les dispositions de son cœur, le feu lui monte au visage, & elle s'appuie amoureusement sur son épaule. O quelle pudeur! Elle raconte qu'il l'embrasse à l'instant avec une ardeur extrême, en lui disant de cacher son visage dans son sein, & que ses innocentes libertés le charment. Mais dites-moi, ajoute-t-il, combien.... quoi.... ces expressions, qui marquent une passion qui cherche à être satisfaite, ne l'alarment point. Mais continuant de l'aiguillonner, si vous voulez, lui dit-elle, être favorable à votre pauvre servante & l'épargner, je ne saurois en dire assez: sinon je suis perdue. . . . perdue sans ressource. Ne voila point une fille dans une tendre extrémité où la Vertu l'abandonne? Les mots d'*épargner*, de *perdue*, & tant d'autres expressions de cette nature, tout cela dénote une chasteté aux abois. Si le jeune homme ne profita pas du moment, la Vertu est uniquement de son côté. La conclusion de cet Ouvrage est que le Maître épousa sa Servante.

S'il falloit marquer toutes les circonstances qui ne prouvent rien moins que la Vertu de *Pamela*,

mêla, un Volume ne suffiroit pas. Tout Lecteur sensé aura meilleure idée de la probité du Maître, que de la Vertu de sa Servante. Au reste, outre que ce Livre doit être mis au rang des mauvais, si on le donne pour un Ouvrage où la Vertu est mise dans tout son jour, c'est que la méthode en est fort bizarre; & on doit être surpris que la Nation Angloise, dont le gout délicat est généralement reconnu, en ait fait un cas si extraordinaire.

ARTICLE XII.

HISTORIA JACOBITARUM, seu COPTORUM in ÆGYPTO, LIBYA, NUBIA, ÆTHIOPIA tota, & CYPRI Insulæ parte habitantium; Opera JOSEPHI ABUDACNI, seu BARBATI, nati Memphitis Ægypti Metropoli, cum Annotationibus JOANNIS NICOLAI, *Antiq. quondam in ACADEMIA TUBINGENSI Professoris celeberrimi.* Vulgavit nunc primùm ex Bibliotheca sua SIGEBERTUS HAVERCAMPUS. *Lugduni Batavorum, apud Joannem Hasebroek.*

C'est-à-dire :

HISTOIRE des JACOBITES ou COPHTES, répandus en EGYPTE, en LIBYE, en NUBIE, en ETHIOPIE, & dans une partie de l'Ile de CYPRE; par JOSEPH ABUDACNE, né à
Mém-

Memphis Capitale d'Egypte; avec des Notes de
JEAN NICOLAS, ci-devant Professeur célèbre dans l'Université de *Tubinge*. *Publiée par*
Mr. le Professeur HAVERCAMP. A Leide,
chez Jean Hasebroek, 1740. in 8. pagg. 217
 en tout.

MR. le Professeur *Havercamp*, nous apprend que cette Histoire des *Jacobites* a été imprimée à *Oxford* l'An 1675. Comme le Livre est petit, &c, par cela même, pourroit ne se plus trouver avec le tems; & que cependant il contient tout ce qu'il importe de savoir touchant les *Cophites*, on ne peut qu'avoir obligation au savant Editeur, qui, en conservant cet Ouvrage, le fait connoître en même tems à bien des Lecteurs.

Pour répandre quelque lumière sur cette partie de l'Histoire Ecclésiastique, Mr. *Jean Nicolas*, ci-devant Professeur à *Tubinge*, a enrichi l'Histoire en question d'un Commentaire de sa façon. Les dernières pages de ce Commentaire ont par malheur été déchirées, & l'on ne sait ce qu'elles sont devenues.

Tout l'Ouvrage est partagé en XXIII Chapitres, dont le (a) premier traite du nom des *Jacobites*. On demande d'après qui ils ont été appelés ainsi? Et notre Auteur se déclare pour le sentiment de ceux qui croient que les *Jacobites* tirent leur nom du Patriarche *Jacob*. A l'égard du nom de *Cophites*, il leur vient d'une fameuse Ville

Ville de la *Thébaïde*, apellée *Coptus* ou *Coptos*. Le Commentateur adopte ce dernier sentiment, mais rejette l'Etymologie, suivant laquelle les *Jacobites* tirent leur nom du Patriarche *Jacob*; la Secte, dont il s'agit, n'ayant commencé à paroître dans le monde, que vers le commencement du fixième Siècle de l'Ere Chrétienne.

Suivant *Abudacne*, les *Cophites* furent apellés à la connoissance de l'Evangile par le Ministère de l'Evangéliste St. *Marc*, qui prêcha la Foi en *Alexandrie*. Après que ce saint Homme eut reçu la Couronne du (a) Martyre, les *Cophites*, qui avoient embrassé sa Doctrine, la répandirent, à leur tour, en *Egypte*, en *Lybie*, en *Nubie*, &c. Pais, où ils habitent encore à présent.

Pour ce qui est de leur Gouvernement Ecclésiastique, ils ont un (b) Patriarche, qui est leur Chef spirituel. Ce Prélat, quand quelque *Cophite* abandonne sa Religion, pour embrasser celle des *Arméniens*, des *Grecs*, ou des *Catholiques Romains*, est en droit de le citer en Justice, & de le fraper d'Anathème, en cas qu'il refuse de rentrer dans le sein de son Eglise. Cependant il arrive rarement que le Patriarche se serve de ce Droit, de peur que celui, qui avoit préféré à sa propre Communion celle de quelque autre Secte Chrétienne, ne commette une faute bien plus considérable encore, en se faisant Mahométan.

Voici

(a) Chap. II. pag. 61.

(b) Chap. III. pag. 79.

Voici comment ce Patriarche est élu. Quand celui , qui gouvernoit l'Eglise est mort , les (a) Chanoines de la Cathédrale convoquent tous les Archevêques & Evêques *Coptes* , lesquels choisissent quelque Moine , qui ait passé une longue suite d'années dans des lieux déserts , où il a mortifié sa chair , par des austérités & par des jeûnes. Dès que l'Election est faite , on prend toutes les précautions possibles , pour que celui , qui est élu , n'en sache rien ; car s'il en étoit informé , il n'auroit rien de plus pressé que de s'enfuir. Ainsi on est obligé de le saisir par force , & quand on le tient , de le prier de vouloir bien être Patriarche. Le Moine pleure , demande d'être dispensé d'un Emploi si pénible , proteste que le fardeau est trop pesant pour lui , & s'en charge à la fin.

Les *Coptes* ont (b) certaines Cérémonies , qui leur sont particulières , & qu'ils observent religieusement par respect pour la mémoire de leurs Ancêtres , auxquels ils en attribuent l'Institution. Par exemple , la veille du Dimanche , ou de la Fête de quelque Saint , ils se rendent tous , Hommes & Femmes , à pieds nus dans le Temple , où ils passent la nuit , les Hommes dans un endroit , & les Femmes dans un autre , pour ne point donner de scandale. Ils observent aussi (c) quelques Loix cérémonielles , prescrites aux *Juifs* dans le Vieux Testament , s'abstenant de toucher un Corps mort , & de manger de quelque animal censé immonde.

Par

(a) Chap. IV. pag. 89.

(b) Pag. 114.

(c) Pag. 144.

Par rapport aux Sacremens , ils en admettent sept, comme dans l'Eglise *Romaine*. Mais ils (a) n'ont pas le même respect pour tous , ne se croiant pas autant astreints à l'observation de l'Extrême-onction & de la Confession auriculaire, qu'à celle des cinq autres Sacremens. Ils administrent la Confirmation en même tems que le Batême , & ne suivent aucun ordre dans la réception des Sacremens. Le jour qu'ils baptisent les Enfans , ils leur donnent aussi le Sacrement de l'Eucharistie sous les deux Espèces. Leurs Enfans mâles sont circoncis, huit jours après être venus au monde; mais le Commentateur croit, que c'est moins une Cérémonie de Religion que de Païs , c'est-à-dire , qu'ils ont plutôt en vue de se concilier par ce moien la bienveillance des Mahométans, sous la domination desquels ils vivent, que de remplir quelque engagement religieux.

En fait de Culte des Images & de Dévotion pour les Reliques des Saints, ils surpassent tous les Peuples de la Terre : c'est-à-dire , qu'ils poussent à ces égards la superstition bien plus loin encore que les *Catholiques Romains* mêmes: car non seulement ils allument des Cierges à leur honneur, mais quand quelque malheur vient de leur arriver, ou qu'ils sont menacés de quelque grand danger, ils se prosternent devant elles, & implorent leur secours, en pleurant & en se frappant la poitrine. Le reste de leurs pratiques Religieuses est dans le même gout que ce qu'on

qu'on vient de voir, c'est-à-dire, un mélange bizarre de Rites *Judaïques*, d'austerités ridicules, & de superstitions inexcusables.

ARTICLE XIII.

MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES, pour l'Année 1738 (a).

ON trouve parmi ces Mémoires de quoi contenter la curiosité de la plupart des Savans, & même d'une infinité de personnes qui, sans se piquer d'être savantes, ne laissent pas de lire avec avidité les belles découvertes, sur-tout lorsqu'elles peuvent être utiles & avantageuses à la Société. Nous allons donner l'Extrait de ceux qui sont le plus à la portée de tout le monde, & nous nous contenterons d'indiquer les autres.

Sur l'Etain.

Un de ces Mémoires, dont le Public peut retirer de grandes utilités, c'est celui que Mr. GEOFFROY a composé sur l'*Etain*; Métal qu'il a choisi pour en faire l'objet d'un travail suivi. Il ne donne à présent qu'un seul Mémoire sur
cette

(a) Nous avons donné l'Extrait de l'HISTOIRE dans le Tome XXVII, Part II, pagg. 326 de cette Bibliothèque, & nous eumes soin d'avertir alors que nous réservions l'Extrait des MEMOIRES pour un autre Volume,

cette matière, mais il en fait espérer d'autres qui serviront de continuation à celui-ci, & qui paroîtront sans doute dans les Volumes suivans.

Ce premier Mémoire sur l'Étain commence par un abrégé de l'histoire naturelle de cette substance métallique. L'Étain est le *Cassiteron* des Grecs, le *Plumbum album* des Romains, le *Stannum* des Modernes. On en trouve des Mines dans plusieurs États de l'Europe, en Saxe, en Misnie, en Bohême & dans la Hongrie. Il y en a aussi dans quelques endroits des Indes Orientales, comme au Royaume de Quiddai, entre Tanasferi & le Détroit de Malaca. Il s'en trouve quelques Mines en France, mais pauvres, & d'exploitation couteuse & difficile. Woodward nous apprend (a) qu'il n'y a point de País qui en fournisse de si beau, ni en si grande quantité, que la Province de Cornouaille en Angleterre. C'est, selon lui, la seule production de cette Isle, qu'on envoiât dans les autres País avant que les Romains y eussent fait des descentes. Les habitans en faisoient commerce avec les Phéniciens depuis l'antiquité la plus reculée. Ils l'envoyoient dans des Bateaux faits d'Osier & couverts de Peaux, à l'Isle de Wight, & delà aux Côtes de la Gaule les plus voisines. On le conduisoit ensuite par terre jusqu'à Marseille, où les Phéniciens venoient l'acheter, & le transportoient dans tous les lieux de leur commerce.

On

(a) *Distribution méthodique des Fossiles*, pag. 337 de l'Edit. Franç.

On compte six sortes de Marcaissites d'Etain, la pâle, la blanche, la grise, la brune, la rouge & la noire. Cette dernière est la plus riche & la meilleure. Il est rare de trouver des morceaux d'Etain pur & naturel, comme on en trouve d'Or ou d'Argent dans quelques Mines du Mexique, du Pérou & du Potosi, que les Espagnols appellent des *Pépites*. La principale marque extérieure des Mines d'Etain, en Angleterre, est la rencontre de quelques morceaux de pierre métallique, épars sur la terre, que les Anglois nomment *Shoad* ou *Squad*. D'ordinaire ils observent les rigoles, qu'un violent orage a laissées creuses le long des Berges des Rivières : s'ils y apperçoivent quelque lit de terre, qui soit d'une couleur différente de celle du terrain plus élevé de la Berge, ils y cherchent quelques fragmens de Mine; &, lorsqu'il y en trouvent, ils examinent avec le niveau quelle est la pente la plus rapide des lieux voisins de ces rigoles, presque assurés que c'est là que l'eau a entraîné ces fragmens : ils s'y transportent, & fouillent au plus bas de ces Coteaux.

La Mine d'Etain est quelquefois poreuse, comme des Os qui seroient presque entièrement calcinés. Pour avoir une connoissance suffisante du genre & de la richesse de la Mine qu'on a découverte, on la met en poudre fine, & on la lave dans une petite Nacelle ou Gondole, comme on lave les Pailletes d'Or des Rivières aurifères : on fait ensuite un essai de la partie métallique qui reste après que toute la matière terreuse en a été emportée par l'eau. Plus le *Shoad*,
ou

ou pierre métallique, mêlée sans liaison avec la terre ordinaire, se trouve profondément dans la Montagne, plus le filon, qu'on nomme le *Load*, est prêt à découvrir : il y a aussi de ces fortes de filons qui se trouvent à fleur de terre. Ordinairement la veine, ou le filon principal, commence à l'Est & court à l'Ouest; rarement a-t-il une direction opposée, il est presque toujours incliné, & l'on trouve qu'il s'enfonce de plus en plus, à mesure qu'on le suit en fouillant: il s'en rencontre même qui descendent presque perpendiculairement, & souvent depuis quarante jusqu'à soixante & quatre-vingt brasses, surtout lorsque la Mine est riche.

Lorsque les Ouvriers ont fouillé un peu avant, ils sont obligés de se donner de l'air par des Ventouses ou Canaux quarrés perpendiculaires au Canal qu'ils ont creusé, sans cela ils n'y pourroient tenir leurs Lampes allumées, & courroient risque d'être étouffés eux-mêmes par des vapeurs sulfureuses & souvent arsénicales, qui sortent subitement des cavités naturelles qu'on rencontre souvent dans les Mines, & qui les surprennent. Près de la veine ou filon se trouve presque toujours une espèce de *Fluor*, qu'on nomme *Sparr*, & qui souvent l'enveloppe: elle est commune à la plupart des Mines, & *Beccher* la regarde comme leur matrice. C'est dans ce *Sparr* qu'on rencontre les pierres connues sous le nom de *Diamans de Cornouaille*. La Mine se détache par les moiens ordinaires décrits par tous les Métallurgistes. Les principaux Outils sont un Pic, une Pioche de fer faite en

forme de Marteau, & un Outil affermé d'acier, formé comme un Perçoir de Maréchal, que les Ouvriers enfoncent avec un des bouts de leur Pioche, pour éclater le filon.

On peut voir dans le Mémoire de Mr. *Geoffroy* de quelle manière les Ouvriers préparent l'Etain, jusqu'à ce qu'on en forme de petits Lingots, qu'on nomme *Slabs* ou *Saumons*: les gros s'appellent des *Bloes*. L'Officier, préposé par le Roi, marque ces Saumons d'un Lion rampant, & reçoit le droit dû à Sa Majesté, qui étoit autrefois de quatre Schellings pour cent livres d'Etain. Ces Saumons sont plus ou moins fins, suivant les endroits d'où l'on en coupe pour en faire des épreuves: le dessus ou la crème est très douce, & si pliante qu'on ne la peut travailler seule, on est obligé d'y mêler du Cuivre, dont elle peut porter jusqu'à trois livres sur cent, & quelquefois jusqu'à cinq livres. Le milieu du Saumon est plus dur, & ne peut porter que deux livres de Cuivre, & le fond est si aigre qu'il y faut joindre du Plomb pour le travailler.

L'Etain ne sort point d'Angleterre dans sa pureté naturelle, ou tel qu'il a coulé du fourneau: il y a des défenses très rigoureuses de le transporter dans les Païs étrangers avant qu'il ait reçu l'alliage du Plomb porté par la Loi. Malgré ces défenses, les curieux trouvent moyen d'en avoir dans sa plus grande pureté. Il est ordinairement formé en Larmes longues, desquelles plusieurs sont réunies par une espèce de pédicule ou attache commune, dont ces longues Larmes se séparent aisément. C'est à cet Etain que Mr.

Geoffroy

Geoffroy donne le nom d'*Etain vierge* dans son *Mémoire*, & il lui sert, pour ainsi dire, d'*Eta-lon*, pour déterminer la pureté de tous les autres Etains qu'il examine. Ce qu'on appelle communément *Etain fin* dans le Commerce, est déjà allié de Plomb. Il y a des Etains qui sont gras, & pour les dégraisser, les Ouvriers y ajoutent du Zinc. D'autres y mêlent de la limaille d'Epingles; & d'autres enfin, pour le travailler, ajoutent à celui qui est déjà allié de Cuivre, du Bismuth ou Etain de glace, pour donner plus de blanc, plus de corps, & plus de brillant à leurs ouvrages. A l'égard du Régule d'Antimoine, on n'en mêle plus qu'en petite quantité dans la Vaisselle, parce qu'il la rend trop cassante. On voit, par tous ces alliages, combien il est difficile de trouver de l'Etain en Lingot qui soit pur. Voila en abrégé tout ce qui concerne la préparation de ce Métal, quant à l'usage économique.

Le reste de ce *Mémoire* contient les recherches chimiques faites par *Mr. Geoffroy* pour examiner, à l'aide d'une petite quantité d'*Etain vierge* qui lui étoit heureusement tombée entre les mains, toutes les différentes sortes d'Etain qu'il pourroit recouvrer. C'est à celui-là qu'il les compare tous, par rapport aux alliages. Ces recherches, & celles qu'il se propose de faire dans la suite, seront d'un grand secours pour connoître les Etains les plus purs, & ceux où il y a une plus grande quantité de matières étrangères. Le Public ne peut que retirer de grands avantages d'un travail de cette nature.

*Sur l'augmentation de la force & de la durée du
Bois de Service.*

Un autre Mémoire extrêmement curieux, & qui peut être d'une utilité considérable à la Société, c'est celui de Mr. de BUFFON, dans lequel il propose un *moien facile d'augmenter la solidité, la force & la durée du Bois de Service.* Ce moien consiste à écorcer l'Arbre du haut en bas, dans le tems de la sève, & à le laisser sécher entièrement sur pié avant que de l'abattre. Ce que *Vitrave* & *Evelin* nous disent sur cette matière, mérite quelque attention. Le premier nous apprend dans son *Architecture* „ qu'avant „ d'abattre les Arbres, il faut les cerner par le „ pié jusques dans le cœur du bois, & les laisser ainsi sécher sur pié, après quoi ils sont „ bien meilleurs pour le service, auquel on peut „ même les employer tout de suite”. Le second rapporte, dans son *Histoire naturelle* „ qu'autour de Staffort en Angleterre on écorce les „ gros Arbres sur pié, dans le tems de la sève, „ qu'on les laisse sécher jusqu'à l'hiver suivant, „ qu'on les coupe alors; qu'ils ne laissent pas „ de vivre sans écorce, que le bois en devient „ bien plus dur, & qu'on se sert de l'aubier „ comme du cœur.

Cette belle découverte méritoit bien toute l'attention des Physiciens & sur-tout des Architectes: cependant ils ont négligé les uns & les autres d'en profiter. La crainte de contrevenir à l'Ordonnance des Eaux & Forêts a pu donner lieu

lieu à cette négligence. Il est défendu, sous peine de grosses amendes, d'écorcer aucun arbre, & de le laisser sécher sur pié. Mr. de Buffon n'auroit pu lui-même s'assurer de la vérité de ces faits, si Mr. le Comte de Maurepas, qui a dans son Département la Marine & l'Académie des Sciences, ne lui eût procuré la liberté de faire ses expériences sans avoir à craindre de les payer trop cher.

Sans entrer dans le détail de toutes ces expériences, nous nous contenterons de donner ici le résultat de quelques-unes de celles qui ont été faites sur le bois écorcé & non écorcé. On pourra juger par-là des grands avantages qu'on peut retirer de ce travail.

Une Solive, tirée du corps d'un Arbre écorcé, pesoit 242 livres; elle rompit sous 7 mille 940 livres. Celle d'un Arbre en écorce, qu'on lui compara, pesoit 234 livres; elle rompit sous 7 mille 320 livres.

La Poutre d'un second Arbre écorcé pesoit 249 livres; elle plia plus que la première, & rompit sous la charge de 8 mille 362 livres. Celle d'un Arbre en écorce, qu'on lui compara, pesoit 236 livres; elle rompit sous 7 mille 385 livres.

La Poutre d'un Arbre écorcé, & laissé aux injures du tems, pesoit 258 livres; elle plia encore plus que la seconde, & ne rompit que sous 8 mille 926 livres. Celle d'un Arbre en écorce, qu'on lui compara, pesoit 239 livres, & rompit sous 7 mille 420 livres.

La Poutre d'un Arbre à tête légère, que

Mr. de Buffon avoit toujours jugé le meilleur, se trouva peser 263 livres, & porta, avant que de rompre, 9 mille 46 livres. L'Arbre, qu'on lui compara, pesoit 238 livres, & rompit sous 7 mille 500 livres.

Une autre expérience très avantageuse au bois écorcé, prouve que le bois du dessus de la tige d'un Arbre écorcé, même avec des défauts assez considérables, est plus pesant & plus fort que le bois tiré du pié d'un autre Arbre non écorcé, qui d'ailleurs n'avoit aucun défaut. Mais ce qui suit est encore plus favorable. De l'aubier d'un Arbre écorcé on tira plusieurs Barreaux de 3 pieds de longueur sur un pouce d'équarrissage, entre lesquels on en choisit cinq des plus parfaits pour les rompre. Le premier pesoit 23 onces $\frac{1}{2}$, & rompit sous 287 livres. Le second pesoit 23 onces $\frac{4}{12}$, & rompit sous 291 livres $\frac{1}{2}$. Le troisième pesoit 23 onces $\frac{1}{2}$, & rompit sous 275 livres. Le quatrième pesoit 23 onces $\frac{3}{12}$, & rompit sous 291 livres. Le cinquième pesoit 23 onces $\frac{1}{12}$, & rompit sous 291 livres $\frac{1}{2}$. Le poids moien est, à peu-près 23 onces $\frac{1}{12}$, & la charge moienne à peu-près 287 livres. Ayant fait les mêmes épreuves sur plusieurs Barreaux d'aubier d'un des Chênes en écorce, le poids moien se trouva de 23 onces $\frac{1}{12}$, & la charge moienne de 248 livres; & ensuite ayant fait aussi la même chose sur plusieurs Barreaux du cœur du même Chêne en écorce, le poids moien se trouva de 25 onces $\frac{1}{12}$, & la charge moienne de 256 livres.

Tout cela prouve que l'aubier du Bois écorcé est

est non seulement plus fort que l'aubier ordinaire, mais même beaucoup plus que le cœur du Chêne, quoiqu'il soit moins pesant que ce dernier. Les expériences qu'on vient de rapporter & un grand nombre d'autres qu'on trouvera dans notre Auteur, ne laissent donc aucun lieu de douter de la vérité du fait qu'il veut établir, savoir, que le Bois des Arbres écorcés & séchés sur pié, est plus dur, plus solide, plus pesant, & plus fort que le Bois des Arbres abatus dans leur écorce, & que par conséquent il est aussi plus durable,

Il reste une belle question à examiner. On demande quelle est la cause physique de solidité & de force dans le bois écorcé sur pié? Cette cause n'est pas difficile à deviner. On sait que les Arbres augmentent en grosseur par des couches additionnelles de nouveau Bois, lesquelles se forment à toutes les sèves entre l'écorce & le Bois ancien. Les Arbres écorcés ne forment point de ces nouvelles couches, & quoiqu'ils vivent après l'écorcement, ils ne peuvent grossir. La substance destinée à former le nouveau Bois se trouve donc arrêtée, & doit se fixer dans tous les vuides de l'aubier & du cœur même de l'Arbre, ce qui augmente nécessairement sa solidité, & doit par conséquent augmenter sa force, puisque, suivant notre Auteur, le Bois le plus pesant est aussi le plus fort. Cette explication n'a pas besoin d'être plus détaillée; & nous croyons avoir donné de cet excellent Mémoire une idée suffisante de ce qu'il contient d'essentiel. Les Physiciens, & les Architectes ne peuvent se

dispenser de recourir à la Pièce même, où ils trouveront de plus longs détails, & de quoi contenter leur curiosité. Ces sortes de matières engagent d'elles-mêmes à les étudier & à les approfondir, tant par les agrémens qu'elles procurent, que par les utilités & les grands avantages qu'on en retire.

Du Quinquina.

Les vertus admirables du *Quinquina* pour la guérison de diverses maladies, & sur-tout des Fièvres intermittentes, sont connues depuis longtems; mais l'Arbre, dont on tire cet excellent remède, n'a jamais été bien connu des Européens, parce que ceux qui nous en ont donné des descriptions, n'ont guère travaillé que sur des Mémoires & des relations peu exactes. Mr. de la CONDAMINE, qui a eu le courage d'entreprendre le voiage du Pérou avec d'autres Académiciens, a envoyé à l'Académie l'histoire & la description de cet Arbre, qu'il a examiné lui-même, après s'être transporté exprès sur les lieux où il croît naturellement, & d'où on le transporte dans presque toutes les parties du Monde. Aiant jugé nécessaire, pour les affaires de la Compagnie, de se rendre de *Quito* à *Lima*, il partit de cette première Place le 18 de Janvier 1737, & se détourna de son chemin pour avoir occasion de passer par *Loxa*, où il devoit observer l'Arbre du Quinquina.

Loxa ou *Loja* est une petite Ville fondée en 1546 par *Mercadillo*, l'un des Capitaines de

Gen-

Gonzale Pizarre, dans un vallon assez agréable, sur la rivière de *Catamayo*. Les deux hauteurs méridiennes du Soleil que *Mr. de la Condamine* y observa le 3 & le 4 Février 1737, conspirent à la placer par les 4 degrés & presque une minute de Latitude méridionale, c'est-à-dire, à près de 70 lieues plus Sud que *Quito* : il la juge à peu-près sous le même Méridien, à environ 80 lieues de la Côte du Pérou, & l'élevation de son sol à peu-près moienne entre celle des montagnes qui forment la grande cordelière des Andes & les vallées de la Côte. Le Mercure qu'il observa à près de 28 pouces de hauteur au niveau de la Mer à Panama, à 8 degrés de latitude Nord, à Manta par un degré, & au Callao, Port de Lima par 12 degrés de latitude Sud, & sur les plus hautes montagnes accessibles des environs de *Quito*, à 15 pouces, se soutenoit à Loxa le 3 de Février 1737, à 21 pouces 8 lignes; d'où on peut conclurre, par la comparaison des diverses expériences qu'il fit à des hauteurs connues, que le niveau de Loxa au dessus de la Mer, est d'environ 800 toises. Le climat y est fort doux, & les chaleurs, quoique fort grandes, n'y sont pas excessives.

C'est aux environs de cette ville que se recueille le *Quinquina*. Le meilleur, du moins le plus renommé, croît sur la montagne de *Cajamarca*, à deux lieues & demie environ au Sud de Loxa. C'est delà qu'a été tiré le premier qui fut apporté en Europe. Il n'y a pas quinze ans que les Commerçans se munissoient d'un Certificat par devant Notaire, pour faire voir que
le

le Quinquina qu'ils achetoient étoit de Cajanuma. C'est sur cette montagne que Mr. de la Condamine se transporta le 3 de Février, & il passa la nuit sur le sommet, dans l'habitation d'un homme du pais qui y fait sa demeure, pour être plus à portée des Arbres du Quinquina, la recolte de leur écorce faisant son occupation ordinaire & son unique commerce. En chemin, sur le lieu & au retour, il eut le loisir d'examiner plusieurs de ces Arbres, & d'ébaucher sur le lieu même un dessein d'une branche avec les feuilles, les fleurs & les graines, qui s'y rencontrent en même tems dans toutes les saisons de l'année. Il en raporta le lendemain à Loxa plusieurs branches fleuries, qui lui servirent à mettre au net son dessein, & à le colorier d'après nature, tel qu'il le joint à son Mémoire.

On distingue communément trois Espèces de Quinquina, quoique quelques-uns en comptent jusqu'à quatre; le blanc, le jaune & le rouge. Le jaune & le rouge n'ont aucune différence remarquable dans la fleur, dans la feuille, dans le fruit, ni même dans l'écorce extérieurement; mais lorsqu'on y met le couteau, on reconnoit le jaune à son écorce, qui est moins haute en couleur & plus tendre. Ces deux Espèces croissent à côté l'une de l'autre, & on recueille indifféremment leur écorce. L'une & l'autre écorce est également brune en dessus, & c'est la marque qui passe pour la plus sûre de la bonté du Quinquina : on demande de plus qu'elle soit rude par dessus, avec des brisures, & cassante.

Le

Le Quinquina blanc a la feuille un peu rude, plus ronde, & moins lisse que celle des deux autres. Sa fleur est aussi plus blanche, sa graine plus grosse, & son écorce extérieurement blanchâtre. Il croît ordinairement sur le plus haut de la montagne, & on ne le trouve jamais confondu avec le jaune & le rouge, qui croissent plus ordinairement à mi-côte dans les creux & les gorges, & dans les endroits les plus couverts. L'Arbre du Quinquina ne se trouve jamais dans les plaines, il pousse droit, & s'élève au-dessus des Arbres voisins dont il est entouré. Il y en a de plus gros que le corps d'un homme, les moiens ont huit à neuf pouces de diamètre.

Pour dépouiller l'Arbre du Quinquina, on se sert d'un couteau ordinaire, dont on tient la lame à deux mains : l'Ouvrier entame l'écorce à la plus grande hauteur où il peut atteindre, & pesant dessus il le conduit le plus bas qu'il peut. La grande consommation qui a été faite de ces Arbres, est cause qu'on n'en trouve presque plus aujourd'hui que de jeunes, qui ne sont que de la grosseur du bras, & qui n'ont que douze à quinze pieds de hauteur. Tous les gros Arbres qu'on a dépouillés sont morts. Cette opération fait aussi mourir les jeunes, mais non le plus grand nombre.

On préféroit autrefois les plus grosses écorces, mais on donne aujourd'hui la préférence aux plus fines. Il y a lieu de croire que la difficulté de bien sécher les grosses écorces, a contribué à les décréditer. L'arbre doit être dépouillé dans un
tems

tems sec ; & l'écorce , après avoir été ôtée , doit être exposée au Soleil plusieurs jours , & ne doit être emballée , pour se bien conserver , que lorsqu'elle a perdu toute son humidité.

Les feuilles de cet Arbre sont lisses & d'un beau verd , leur contour est uni & en forme de fer de Lance , arrondi par le bas , & se terminant en pointe. Leur mesure moyenne est d'un pouce & demi ou deux pouces de large , sur deux & demi à trois pouces de long : elles sont traversées dans leur longueur d'une côte arrondie par dessous , & d'un rouge foncé & brillant , sur-tout dans la moitié voisine de la queue ; cette couleur se communique souvent à la feuille entière dans sa maturité. Chaque rameau du sommet de l'Arbre finit par un ou plusieurs bouquets de fleurs , qui ressemblent , avant que d'être écloses , par leur figure & leur couleur bleu-cendré , à celles de la Lavande. Les boutons , en s'ouvrant , changent de couleur. La fleur est à peu près de la même grandeur & de la même forme que celle de la Jacinte. La fleur étant passée , le calice se renfle dans son milieu en forme d'Olive , il grossit & se change en un fruit à deux loges , il devient plus court & plus rond en se séchant , & s'ouvre enfin de bas en haut en deux demi-coques séparées par une cloison & doublées d'une pellicule jaunâtre , lisse & mince , d'où il s'échape presque aussitôt des semences roussâtres , applaties & comme feuilletées , dont plusieurs n'ont pas demi-ligne de diamètre. Ces semences ressemblent en petit à celles de l'Orme. On trouvera dans le

Mé-

Mémoire de notre Auteur une plus ample description des feuilles, des fleurs, du fruit & des semences de cet Arbre.

Les vertus de l'écorce du Quinquina, quoique reconnues & éprouvées dans tout le Canton de Loxa, furent longtems ignorées du reste du monde. Ce remède ne sortit de son obscurité qu'à l'occasion d'une Fièvre tierce opiniâtre, dont la Comtesse de *Chincho*, Vicereine du Pérou, ne pouvoit guérir depuis plusieurs mois. *Sebastien Badur* (a) raporte le fait, mais sans date. Mr. de la *Condamine* a découvert cette époque, qu'il fixe en 1638, un an avant la fin de la Viceroyauté du Comte de *Chincho*, qui acheva son Gouvernement le 17 Décembre 1639. Ce trait d'histoire est assez connu, mais comme notre Auteur le raporte avec quelques circonstances nouvelles, nous le joindrons ici, afin qu'on puisse le comparer avec tant de relations différentes que divers Auteurs ont publiées sur ce sujet.

Le *Corrégidor* de *Loxa*, créature du Comte de *Chincho*, informé de l'opiniâtreté de la Fièvre de la Vicereine, qu'aucun remède ne pouvoit domter, envoya au Viceroi son Patron de l'écorce de Quinquina, en l'assurant par écrit qu'il répondoit de la guérison de la Comtesse, si on lui donnoit ce Fébrifuge. Le *Corrégidor* fut aussitôt appelé à Lima, pour régler lui-même la dose & la préparation; & , après quelques expériences faites sur d'autres malades, la

Vi-

(a) *Lib. I. Cap. II.*

Vicereine prit le remède & guérit. Aussitôt elle fit venir de Loxa une quantité de la même écorce (a). Elle distribua elle-même le remède à tous ceux qui en avoient besoin , & il commença alors à être connu sous le nom de *Poudre de la Comtesse*. Quelques mois après elle se débarassa de ce soin , en remettant ce qui lui en restoit aux Pères Jésuites , qui continuèrent à le débiter *gratis* , & il prit alors le nom de *Poudre des Jésuites* , qu'il a longtems porté en Amérique & en Europe. Peu de tems après les Jésuites de Lima en envoyèrent par l'occasion du Procureur Général de la Province du Pérou , qui passoit à Rome , au Cardinal de *Lugo* de la même Société , au Palais duquel ils le distribuèrent d'abord *gratis* , & ensuite à l'Apoticairerie du Collège Romain , avec le même succès qu'à Lima , & sous le même nom , ou sous celui de *Poudre du Cardinal* , *gratis* aux pauvres , & au poids de l'argent aux autres pour payer les fraix du transport , ce qui continuoit encore à la fin de l'autre siècle. On ajoute que ce même Procureur de la Société , passant par la France pour se rendre à Rome , guérit de la Fièvre avec le Quinquina , *Louis XIV.* alors Dauphin.

En 1640 , le Comte & la Comtesse de *Chinchon* étant retournés en Espagne , leur Médecin le Docteur *Juan de Vega* , qui les y avoit suivis & qui avoit apporté une provision de Quinquina , le vendoit à Séville à cent Réaux la livre.

Ce

(a) *Badus* dit que ce fut à la sollicitation de la ville de Lima , qui lui fit à ce sujet une Députation.

Ce remède perdit beaucoup de sa réputation, lorsque les habitans de Loxa ne pouvant plus en fournir autant qu'on leur en demandoit, mêlèrent différentes écorces dans les envois qu'ils firent aux Foires de Panama, dans le tems des Gallions. A peine en vouloit-on donner alors une demi-Piastre de la livre, au lieu qu'on en donnoit auparavant 4 & 6 Piastrs (a) à Panama, & 12 à Séville. En 1690, plusieurs milliers pesant restèrent à Picera & sur la plage de Payta, qui est le Port le plus voisin de Loxa, sans que personne voulût les embarquer, ce qui a commencé la ruine de Loxa, qui est aujourd'hui aussi pauvre, qu'il étoit autrefois opulent, dans le tems que son commerce florissoit.

Les écorces qu'on mêle avec le Quinquina, pour en augmenter le poids & le volume, sont l'*Alizier* & la *Cucharilla*. La première a le gout plus stiptique, & la couleur plus rouge en dedans & plus blanche en dehors. La seconde vient d'un Arbre commun dans le país, qui n'a d'autre ressemblance avec le Quinquina que par son écorce. Il y a lieu de croire que cette écorce de la *Cucharilla* est la même que nous connoissons sous le nom de *Chacril* (b). Pour prévenir cette fraude, on visite aujourd'hui chaque ballot à Payta, où s'embarque pour Panama la plus

(a) La Piastre vaut 8 Réaux, & répond à 5 livres quelques sous, monnoie de France d'aujourd'hui.

(b) Il en est fait mention dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*. An. 1719.

plus grande partie du Quinquina qui passe en Europe. C'est de quoi Mr. de la Condamine a été témoin. Tout cela n'empêche pas que les acheteurs ne soient encore trompés.

Loxa n'est pas le seul endroit où se trouve le Quinquina. Il y en a à *Ayavaca*, aux environs de *Rio Bamba*, de *Cuença*, & dans les montagnes de *Jaën*. Ce dernier a mauvais renom, & on prétend qu'il est de l'Espèce du blanc dont nous avons parlé ci-dessus. Le nom de *Quinquina* est Américain, mais l'écorce qui porte ce nom en Europe, n'est connue au Pérou ni à *Loxa* même, que sous le nom de *Cortéxa* ou *Cascara de Loxa*, ou plus ordinairement *Cascavilla*. Il y a un autre Arbre fort célèbre & connu dans diverses Provinces de l'Amérique Méridionale, sous le nom de *Quina Quina*, & dans la Province de *Maynas* sur les bords du *Maranon*, sous le nom de *Tatché*. On se sert de ses semences, nommées par les Espagnols *Pepitas de Quina Quina*, pour faire des fumigations, qu'on prétend être salutaires & confortatives. Du reste la racine de cet Arbre, appelé de tout tems *Quina Quina* par les Naturels, & depuis par les Espagnols, passoit pour un excellent Fébrifuge avant la découverte de l'Arbre de *Loxa*. Les Jésuites de la *Paz* ou *Cbnquiaho* l'envoyoient à Rome, sous son vrai nom de *Quina Quina*, où l'on s'en servoit contre les Fièvres intermittentes. L'écorce de *Loxa* aiant passé en Europe & à Rome par la même voie, le nouveau Fébrifuge a été confondu avec l'ancien; & celui de *Loxa* aiant prévalu, a retenu le nom du

du premier, qui est aujourd'hui presque entièrement oublié. *Badus* (a) a confondu ces deux Arbres, faute d'avoir eu connoissance de l'ancien.

Mr. de la Condamine doit la plupart des éclaircissemens historiques précédens à un Manuscrit Espagnol, presque entièrement oublié & égaré dans l'Apoticairerie du Collège des Jésuites de *St. Paul* de Lima, lequel lui a été indiqué par le P. *Bertrand Herbert*, Jésuite François en cette même Ville. Ce Manuscrit, dont il n'y a que le Titre & l'Avertissement qui soient en Latin, est intitulé: *De Cortice Quina Quina & de Loxa, et si diversorum Arborum uniformis virtutis*. Il paroît par une citation, qui se trouve dans le corps de l'Ouvrage, que l'Auteur écrivoit en 1696, & la fin est datée de 1699. Son Auteur est le Docteur *Don Diego de Herrera*, mort en 1712 ou 1713, âgé de près de 100 ans. Comme il avoit couru tout le Pérou, il peut passer pour témoin oculaire des faits qu'il rapporte. Son Manuscrit n'est qu'une partie d'un plus grand Ouvrage, qui avoit pour Titre: *Circa materias Peruanas, scilicet de Thermis, de Aquis, de Morbis endemiis, regionalibus, &c.*

On peut juger, par ce que nous venons d'extraitre, de l'excellence du Mémoire de Mr. de la Condamine, qui contient un grand nombre de faits & de particularités inconnues jusqu'à présent; & tout ce qu'il rapporte mérite d'autant plus l'estime & l'attention du Public, qu'il n'a-

Ff 2

vance

(a) Bad, Anast. Corr. Per. Cap. I.

vance rien que de bien avéré. On n'ôsoit presque ajouter foi aux Auteurs qui ont écrit avant lui sur cette matière : tout ce qu'il établit est un bon fondement qui ne court pas risque d'être ébranlé.

Des Monstres.

Difons un mot de deux autres Mémoires, où l'on agite une matière des plus difficiles à éclaircir, & sur laquelle on a publié un grand nombre de Systèmes, dont les plus vraisemblables ne laissent pas d'être sujets à de très grandes difficultés. On examine dans ces deux Mémoires, *quelle est la Cause immédiate des Monstres* ; & c'est à Mr. LEMERY que nous sommes redevables des nouvelles lumières répandues sur un sujet si curieux, & qui a donné tant d'exercice aux Physiciens qui ont voulu avant lui pénétrer les secretes démarches & les routes que suit ici la Nature. On pourra juger de l'utilité de ses recherches par l'Extrait que nous allons donner de ses deux Mémoires.

Depuis qu'on a découvert que tous les Animaux viennent d'Oeufs, & que toutes leurs parties étant contenues dans leurs enveloppes n'ont besoin que de développement pour se faire voir sous leur forme naturelle, on a réduit tous les différens Systèmes sur les Monstres à deux, qui renferment à la fois toutes les causes possibles & différentes de cette formation.

Mr. Lemery examine dans le premier de ses Mémoires celui que feu Mr. du Verney avoit don-

Donné dans le Tome des *Mémoires de l'Académie* de l'année 1706; & dans son second Mémoire, il examine & réfute les raisons qu'on a coutume d'alléguer en plusieurs cas en faveur du Systême des Oeufs originairement monstrueux, & contre celui des causes accidentelles pour la formation d'un grand nombre de Monstres. Ces deux Mémoires seront suivis de deux autres, dans l'un desquels, qui sera le troisième, notre Auteur donnera la suite des éclaircissemens qu'il a à exposer sur la cause des Monstres. Un fait singulier a donné lieu au quatrième & dernier Mémoire, dans lequel Mr. *Lemery* nous fait espérer qu'on trouvera une idée nouvelle, plus complète & plus exacte qu'on ne l'a eue jusques ici, de ce qui fait le caractère essentiel des Monstres, de la nature de leurs causes, & de l'effet particulier de ces causes à l'égard des Fœtus qui se sont trouvés, & se trouvent malheureusement à leur rencontre.

Quoique les deux sentimens sur la cause des Monstres aient pour base le Systême de la Génération des Animaux par les Oeufs, l'un des deux n'en suppose que d'une sorte, & l'autre en suppose de deux. Suivant le dernier, il y a des Germes essentiellement monstrueux, comme il y en a de naturels; les parties monstrueuses y sont en petit, comme les naturelles sont dans le leur, & les unes & les autres n'ont besoin que d'un développement produit par les mêmes causes, pour paroître telles qu'on les voit ensuite. Suivant le premier sentiment, qui n'admet qu'une sorte d'Oeufs, toutes les parties qu'ils con-

tiennent sont originairement selon l'ordre naturel, & elles ne deviennent monstrueuses qu'après coup & par une espèce de hazard, c'est-à-dire, par le concours fortuit de causes accidentelles, qui trouvent d'autant plus de facilité à agir sur le Germe de l'Oeuf, que ce Germe n'est qu'une espèce de glaire, dont toutes les parties molles, délicates & flexibles, reçoivent & prennent très facilement toutes les impressions extraordinaires qui leur arrivent.

Le Monstre, dont *Mr. du Verney* donna la description en 1706, étoit composé de deux enfans mâles joints ensemble par la partie inférieure du ventre, apellée Hypogastre. Toutes leurs autres parties externes & internes étoient semblables à celles des autres enfans, depuis la tête jusqu'à l'endroit de la jonction, où se trouvoient celles qui étoient extraordinaires & monstrueuses, & qui l'étoient souverainement. *Mr. du Verney* conclut de l'examen de ces parties, qu'elles ne sont point l'Ouvrage du hazard; mais que tout est d'un dessein conduit par une intelligence libre, toute-puissante, qui a réellement voulu produire un Monstre tel que celui-ci. Il prétend que l'inspection de ce Monstre fait voir la richesse de la mécanique du Créateur.

Tel est le sentiment de *Mr. du Verney*. Voyons ce que pense sur cela *Mr. Lemery*. Justement tout le contraire de son adversaire. Il prétend en effet, que puisque ce Monstre est formé de deux enfans bien distincts, il y a lieu de croire que deux Germes naturellement séparés, se sont rencontrés dans la matrice, & qu'ils se
sont

sont unis , à la faveur de la mollesse & de la flexibilité de leurs parties, qui se sont par-là mutuellement pénétrées & confondues.

Ce que l'on remarque souvent dans les Végétaux sert de fondement au raisonnement de Mr. *Lemery*. Deux pommes, deux poires, deux cerises jointes ensemble, sont des Monstres. Doit-on croire que ces fruits étoient tels dans leur première origine, ou qu'ils étoient originellement distincts? On est porté à croire que la proximité & le contact les ont unis. Les Greffes rendent cette idée fort vraisemblable, puisqu'elles s'unissent à l'arbre auquel on les applique, & qu'elles ne sont plus dans la suite qu'un même corps avec lui.

On voit tous les jours des exemples de pareilles unions, qui se font d'elles-mêmes & par la même mécanique. Entre une infinité d'exemples qu'on pourroit alléguer, en voici un qui est tout-à-fait remarquable. Il s'est fait dans le Bois de Boulogne une union si intime de deux Chênes, qu'on lui a donné le nom de Mariage. Cette union s'est faite par le moien d'une branche, partie de chacun de ces deux Arbres, & le hazard a voulu que les deux branches parvenues à une certaine grandeur, se soient rencontrées & pénétrées, de manière qu'elles se sont parfaitement unies & qu'elles restent telles. Pourquoi ne se feroit-il pas de semblables unions entre les parties de deux Foetus, sur-tout lorsqu'ils ne sont encore que des Germes tout récemment tombés dans la Matrice?

Mais ce qui prouve que l'union des deux

Fœtus du Monstre de Mr. *du Verney* est un pur effet du hazard , c'est qu'à l'endroit de leur jonction Mr. *du Verney* a reconnu & distingué une couture qu'il a eu soin d'insérer dans la première figure de son Monstre , & par laquelle il déclare que les Jumeaux paroissent joints ensemble. N'est-on donc pas fondé à croire que cette cicatrice suppose une solution de continuité, & ensuite une réunion par les sucs nourriciers parvenus à l'extrémité des parties coupées?

Autre raison qui confirme cette idée. L'endroit de la jonction des deux Fœtus de Mr. *du Verney* , est le seul qui contienne des parties monstrueuses : par-tout ailleurs les parties conservent leur état naturel. Pourquoi cela ? C'est que l'endroit de cette jonction est le seul dont les parties ayent été exposées à l'effort de la pression , tandis que cette pression ne s'est pas fait sentir ailleurs.

Joignez à toutes ces raisons qu'on ne voit dans le Monstre dont il s'agit, que bouleversement, desordre, dérangement, confusion, exécutions manquées ; & c'est ce que prouve très bien Mr. *Lemery* par la considération des parties monstrueuses. Tout cela doit-il être imputé à l'Auteur de la Nature , & ne vaut-il pas mieux l'attribuer à l'action fortuite & immédiate de quelque cause accidentelle?

C'est par-là que finit le premier Mémoire de Mr. *Lemery*. Nous avons extrêmement abrégé les preuves qu'il allègue en faveur de son sentiment, parce que nous avons cru qu'il suffisoit d'ex-

d'exposer le fonds de ses raisons , sans nous engager dans de longs détails qui nous auroient fait passer les bornes d'un Extrait. On n'ignore pas qu'un Journaliste laisse toujours beaucoup à deviner ; & c'est peut-être quelquefois de sa part une espèce d'artifice pour exciter davantage la curiosité du Public.

Nous avons marqué ci-dessus le but que Mr. *Lemery* se propose dans son Second Mémoire, ainsi il ne nous reste maintenant qu'à exposer ce qu'il contient de plus remarquable. Ce sont des faits sur lesquels il s'appuie , & dont il tire des preuves , soit pour prouver son sentiment , ou pour réfuter le Systême de ses adversaires. Il avoit donné en 1724 la description d'un Monstre, qui avoit deux Têtes & deux Cous, un seul Corps, deux Bras , deux Mains, deux Jambes & deux Pieds. La dissection fit aussi découvrir bien des faits singuliers dans la Poitrine, dans le Bas-ventre & dans le Squelete de ce Monstre ; & comme chacun de ces faits lui parurent s'accorder parfaitement avec l'action des causes accidentelles , il ne balança pas à attribuer à ces causes la formation de ce Monstre. Mr. *du Verney* , qui pensoit encore alors comme il avoit fait en 1706 , se récria sur ce sentiment , & promit de le réfuter. La mort le prévint , & ce qu'il n'avoit pas fait , Mr. *Winslow* , qui étoit dans les mêmes idées que lui , l'exécuta depuis dans deux Mémoires publiés, l'un en 1733, l'autre en 1734.

La plupart des difficultés , qu'on propose contre le sentiment de Mr. *Lemery* , ne forment

qu'une seule & même objection , qui se réduit à ceci. On a beau examiner avec soin & avec attention la structure intérieure d'un certain nombre de Monstres , on ne sauroit concevoir que cette structure monstrueuse puisse être l'effet des causes accidentelles, ni qu'on puisse jamais en rendre raison en détail par le Systême des accidens. Voilà l'objection, d'où l'on tire cette conséquence: Donc les parties monstrueuses sont originairement dans le Fœtus, & ne deviennent point telles par accident. Ceux qui adoptent ce sentiment ne laissent pas de convenir que la mécanique intérieure de certaines parties monstrueuses s'explique très naturellement par les causes accidentelles; mais comme ils prétendent que la structure des autres parties ne sauroit être expliquée de la même manière, ils soutiennent qu'il y a moins d'inconvénient à admettre ce Systême des Germes originairement monstrueux, qu'à attribuer leur structure extraordinaire à de purs accidens.

Il faut avouer que cette objection paroît bien foible. Doit-on rejeter la réalité d'une cause par rapport à certains effets, parce qu'on ne peut pas d'abord rendre raison de quelques-uns de ces effets, tandis que les autres s'expliquent tout naturellement, en supposant toujours la même cause? On ne nie pas que certains remèdes ne guérissent certaines maladies, quoiqu'on ne sache pas encore bien de quelle manière ces remèdes agissent, ni comment se fait la guérison de ces maladies. Appliquez cela au cas présent. On vous accorde, si vous le voulez, qu'on ne

con-

conçoit pas comment les causes accidentelles ont pu donner lieu à la formation d'un grand nombre de parties monstrueuses ; mais puisqu'il y a une infinité de cas qui prouvent & démontrent que ces causes ont produit de pareils effets, est-on en droit de les rejeter par cette seule raison qu'on n'est pas instruit de la manière dont elles ont agi ? Notre Auteur entre sur tout cela dans des détails très curieux ; & si les preuves qu'il allègue ne peuvent encore être regardées sur le pié de démonstrations, elles ont du moins un certain degré de force qui rend son *Système* beaucoup plus plausible que celui de ses adversaires.

Mr. *Lemery* rend en effet raison de quelque chose , & satisfait en partie son Lecteur. Ses adversaires, au contraire , n'ont aucune preuve directe pour prouver leur Hypothèse , & ne se défendent que par les objections qu'ils forment contre le sentiment opposé. Vous m'avouerez que ces derniers ont une assez mauvaise cause à soutenir ; car ils n'ont point d'armes défensives, ils n'en ont que d'offensives. Leur demandez-vous de prouver leur thèse ; ils vous donnent pour preuves des objections contre la vôtre : il semble qu'ils ne veulent pas se défendre, ils veulent seulement vous attaquer. Il faudra voir ce que Mr. *Winslow* aura à repliquer dans la suite, c'est un redoutable adversaire , & s'il revient à la charge il y aura plaisir de le voir aux prises avec Mr. *Lemery*. Je veux bien parier d'avance qu'aucun de ces deux Messieurs ne changera de sentiment. Que deviendrait alors le point d'honneur ?

Sur

Sur l'action d'une Balle de Mousquet qui peut percer un Corps solide, sans le mouvoir sensiblement.

Mr. Camus propose & examine dans les Mémoires de l'Académie un Phénomène de Mécanique assez surprenant. Voici ce que c'est. Une porte que l'on peut facilement faire tourner sur ses gonds, en la poussant du bout du doigt, ne paroît pas être mue par une balle de Mousquet, qui la frappe avec une force assez grande pour la percer entièrement. Il arrive même que plus la vitesse de la balle est grande, & moins cette porte peut acquérir de vitesse.

Mr. de la Hire fait mention de deux semblables phénomènes dans la 90 Proposition de sa Mécanique, où il fait l'examen de la Percussion.

„ L'effort, dit-il, avec lequel un marteau frappe un clou avec une médiocre force, le fait
 „ entrer dans un morceau de bois, ce qu'un
 „ poids immense ne pourroit pas faire, étant
 „ posé sur le clou; de même que les coups du
 „ Mouton avec lequel on enfonce les Pilotis,
 „ ce qu'il seroit impossible de faire par l'effort
 „ de la seule Pésanteur.

Suivant Mr. Camus l'examen que fait Mr. de la Hire, de ces Phénomènes, & d'un autre encore qu'il expose dans la 117 Proposition de sa Mécanique, touchant l'expérience d'un Bâton cassé sur deux Verres, ne contient que des idées générales, sans applications aux Phénomènes de la Percussion qu'il entreprend d'examiner.

Mr.

Mr. *Camus* explique ces Problèmes, auxquels il ajoute deux expériences qu'on fait tous les jours, & que voici : 1. Que l'on mette une Carte sur le bout du doigt, & un Ecu sur la Carte, de manière que le bout du doigt réponde assez exactement sous le milieu de l'Ecu ; en frappant le tranchant de la Carte, d'une chiquenaude, la Carte glissera entre l'Ecu & le doigt, & l'Ecu restera sur le bout du doigt. 2. Que l'on mette une Serviette bien roulée dans un Verre, & une Pièce de Monnoie sur le haut de la Serviette, elle sortira du Verre sans le renverser, se dérobera de dessous la Pièce, & la Pièce tombera dans le Verre. On voit dans cette dernière expérience que le Bâton fait plier la Serviette dans son milieu, que les deux bouts de la Serviette roulée se rapprochent, que le bout inférieur s'élève & sort du Verre, & que le bout supérieur s'abaisse, & que tout cela se fait avant que les deux bouts puissent être emportés horizontalement. Ce rapprochement des deux bouts de la Serviette se fait pour obéir à son ploïement, qui est le premier effet de la Percussion, laquelle ne peut pas donner tout d'un coup à toute la Serviette une vitesse aussi grande que celle qu'elle donne à son milieu, & c'est en cela que cette expérience a quelque rapport à celle de la Balle qui perce une Porte sans lui communiquer de vitesse sensible.

Mr. *Camus* s'en tient à l'explication de cette expérience, & n'entreprend que la Solution du Problème de la Balle de Mousquet. Comme il emploie, pour cet effet, la voie de Calcul Algébrique

gébrique & Analitique, nous nous contenterons, pour rendre la solution de ce Problème plus intelligible, de le considérer, avec Mr. de Fontenelle, par le Physique qui y entre nécessairement. *La Physique*, dit-il, *fait mieux voir pourquoi & comment une chose est, & le Calcul jusqu'où elle s'étend, & quelles en peuvent être les variations.*

„ Il nous paroît, dit Mr. de Fontenelle, que
 „ toute la solution de la question présente dé-
 „ pend d'un principe un peu paradoxé, mais
 „ établi dans les *Elémens de la Géométrie de l'In-*
 „ *fini*, c'est que nulle impulsion, quelque cour-
 „ te, quelque instantanée qu'elle paroisse, ne se
 „ fait en un tems infiniment petit ; tout effet
 „ demande un tems fini. Il en faut donc un
 „ pour pousser la Porte avec la main, quelque
 „ peu que ce soit. Puisque ce tems est fini, un
 „ autre tems peut être plus court, & celui-là
 „ ne suffiroit pas pour pousser la Porte. Or le
 „ tems pendant lequel une Balle, que sa vitesse
 „ rend capable de percer la Porte, fera, si l'on
 „ veut, une ligne de chemin, est prodigieuse-
 „ ment court, & il peut fort aisément l'être
 „ plus que le tems nécessaire pour pousser la
 „ Porte de la quantité d'une ligne. Donc la
 „ Balle, à cause de sa grande vitesse, ne poussera
 „ point la Porte, & à cause de cette même vi-
 „ tesse la percera.

Dès que la Balle a pénétré le moins du monde dans l'épaisseur de la Porte, elle perd toujours de sa vitesse par l'action de percer, & elle en peut perdre au point qu'elle n'aura plus que celle
qui

qui n'étant plus trop grande, ne fera que pousser. Si cela arrive précisément lorsque l'épaisseur de la Porte a été entièrement traversée, la Balle, qui a toujours percé jusques-là, pousse dans ce dernier moment ; & ce sera le même cas, que si la Balle, mue d'une certaine vitesse déterminée, avoit choqué un corps en repos d'une certaine masse. L'effet suivra les loix du choc des Corps parfaitement durs ou sans ressort. Si la Balle n'a pas la force de traverser toute l'épaisseur de la Porte, elle pousse, en cessant de percer, & pousse d'autant plus qu'il lui reste encore plus de vitesse primitive ; car, quoiqu'arrêtée dans l'action de percer, elle se meut encore, parce qu'elle suit le Porte poussée qui lui cède. Il est clair que si la Balle traverse toute l'épaisseur, & va au-delà, elle ne pousse point, & est d'autant plus éloignée de le pouvoir, qu'elle a eu primitivement une plus grande vitesse.

Voilà quelque chose de clair & de précis. Mr. de Fontenelle a l'art de saisir d'abord le point d'une difficulté, de la développer & de l'expliquer d'une manière ingénieuse. La Solution du Problème précédent ne pouvoit être exposée dans un plus beau jour, ni avec plus d'esprit & de sagacité.

Nous finirons notre Extrait par la liste des autres Mémoires dont nous n'avons rien dit. Il y a des Ouvrages, dont la grande multiplicité des Pièces qui y sont contenues, oblige un Journaliste à se borner à quelques-unes, à celles qui intéressent généralement le plus, ou qui sont le plus

plus à la portée de tout le monde. Il suffit dans ce cas d'exposer le titre des autres.

Ces Mémoires que nous avons omis, sont:
Troisième Partie des Recherches Physico-Mathématiques sur la Réflexion des Corps. Par Mr. DE MAIRAN. *Remarques & éclaircissements, par l'Anatomie comparée, sur plusieurs articles de la seconde Partie du Traité de BORELLI, de Motu Animalium, imprimé à Rome 1681.* Premier Mémoire. Par Mr. WINSLOW. *Sur le Cas irréductible du troisième degré.* Par Mr. NICOLE. *Sur la Propagation du Son.* Par Mr. CASSINI DE THURY. *Des Centres d'Oscillation dans les Milieux résistans.* Par Mr. CLAIRAUT. *Méthode pour déterminer, par observation, l'excentricité de la Terre, & celle des Planètes inférieures.* Par Mr. GRANDJEAN DE FOUCHY. *Manière de préparer les Extraits de certaines Plantes.* Par Mr. GEOFFROY. *Recherches sur la hauteur du Pole de Paris.* Par Mr. LE MONNIER le Fils. *Sur les Equations du troisième degré.* Par Mr. NICOLE. *Du Mouvement apparent des Etoiles fixes en Longitude.* Par Mr. CASSINI. *Sur du Sel de Glauber, trouvé dans le Vitriol sans addition de matière étrangère.* Par Mr. HELLOT. *Remarques sur la Jonction ou Confluent des Rivières.* Par Mr. PITOT. *Eclipses d'Aldebaran par la Lune, observées à Paris pendant l'année 1738.* Par Mr. LE MONNIER le Fils. *Des Variations que l'on observe dans la situation & dans le mouvement de diverses Etoiles fixes.* Par Mr. CASSINI. *Méthode de déterminer la Parallaxe du Soleil, par observation immédiate.* Par Mr. GODIN.

Sur

Sur le Solstice d'Été de l'année 1738. Par Mr. LE MONNIER le Fils. Observation de l'Eclipse du Soleil, du 15 Aout 1738. Par Mr. CASSINI. Observation de l'Eclipse partielle du Soleil, faite à Paris le 15 Aout 1738. Par Mr. GRANDJEAN DE FOUCHY. Observation de l'Eclipse du Soleil, faite à Paris le 15 Aout 1738. Par Mr. LE MONNIER le Fils. Observations du Thermomètre pendant l'année 1738, faites à Paris, à l'Île de France, à Pondichery & au Sénégal ; & la Comparaison de ces Observations. Par Mr. DE REAUMUR. Observations du Solstice d'Été de cette année 1738. Par Mr. CASSINI. Observations Météorologiques faites à l'Observatoire Royal pendant l'année 1738. Par Mr. CASSINI.

ARTICLE XIV.

Second MEMOIRE sur un ancien MANUSCRIT en Papier d'Égypte (a).

IL a déjà paru un petit Mémoire, dans ce Journal, sur ce MS. On a informé le Public qu'il contient quelques Sermons de St. *Augustin*, & qu'il est du VI Siècle, ou du commencement du VII. C'est le P. de *Montfaucon*, bon juge sur ces matières, qui en a ainsi marqué l'âge. Il en a fait mention dans divers de ses Ouvrages, &

(a) Voyez la *Biblioth. Raisonnée*. Tom. XXIV. pag. 227.

a donné un petit détail de la manière dont il a voit été acheté à Paris par un Etranger. Mais ce narré ne s'est pas trouvé tout-à-fait exact, & demandoit quelque éclaircissement. Le nom du nouvel Aquéreur y étoit sur-tout si fort défiguré, que ceux qui l'auroient cherché sur l'indication qu'il donnoit, auroient bien eu de la peine à le déterrer. Il a donc fallu rectifier cet article, & marquer où l'on devoit s'adresser pour voir une Pièce aussi digne de la curiosité des Gens de Lettres.

Il auroit été à souhaiter que le P. de Montfaucon, dans la Notice qu'il a donnée de ce MS. sur-tout dans la *Bibliothèque des Manuscrits* (a), eût dit un mot du lieu d'où celui-ci peut avoir été tiré. On a essayé, dans le Mémoire précédent, de suppléer à son silence sur cet article. Une conjecture qui a paru assez vraisemblable, c'est que ce MS. peut être venu de *Fleuri sur Loire*, ancien Monastère de Bénédictins, situé à quelques lieues d'Orléans. On sait qu'il fut pillé dans les guerres de Religion, & que les débris de la Bibliothèque, fort riche en anciens MSS. furent recueillis dans la suite par *Paul Pétau* Conseiller. C'est de cette Maison que le nouveau Possesseur l'a tiré.

Voici une nouvelle preuve en faveur de ce sentiment, & que *Cave* nous a fournie dans son *Histoire Littéraire*. Il nous apprend que ce que *Paul Pétau*, Père d'*Alexandre*, avoit de plus rare en MSS. étoit venu de cette Abbaye de *Fleuri*.

Quand

(a) Tom. II. pag. 1123.

Quand il est parvenu au V Siècle, il nous dit sur le Chapitre de *Gélase II*, que ce Pape avoit composé un Ouvrage dont le titre est *Codex Sacramentarius*, où l'on trouve les Formules usitées de son tems dans les Prières & dans les Sacramens. Ce Traité demeura presque inconnu, jusqu'à la dispersion de la Bibliothèque de *Fleury*, arrivée en 1562 dans les guerres de Religion. Un Particulier d'Orléans en ayant sauvé plusieurs débris, ils parvinrent la plus grande partie, dans la Bibliothèque de *Paul Pétiau*, au commencement du XVII Siècle. Le *Codex Sacramentarius* fut du nombre. Plusieurs années après, il fut communiqué au célèbre Père *Morin*, qui déclara que c'étoit le plus ancien MS. qu'il eût jamais manié, & qui lui donna 900 ans d'antiquité (a).

Le MS. sur le Papier d'Egypte paroît avoir essuyé les mêmes aventures, & par conséquent venir originairement du même lieu. Au reste, ces deux Frères qui doivent être sortis de *Fleury* en même tems, ont eu un sort bien différent, dans la suite. Le *Codex Sacramentarius* fut vendu avec bien d'autres, à la Reine *Abristine* de Suède, & se voit aujourd'hui dans la Bibliothèque du *Vatican*; & les Sermons de *St. Augustin* en papier d'Egypte, ont pris une route toute opposée. Ils sont venus à *Genève*, & ont été placés dans la Bibliothèque publique de cette Ville.

C'étoit là leur destination dans l'esprit de Mr.

G g 2

Lul.

(a) *Cave, Histor. Litterat*, pag. 299. Edit. Genevens.

Lullin, aujourd'hui Professeur d'Histoire Ecclésiastique, quand il fit cette précieuse acquisition. On l'avoit marqué dans le Mémoire précédent. La reconnoissance veut donc que nous apprenions au Public qu'il nous a fait ce présent, & cela beaucoup plutôt que nous ne devons l'espérer. Il a lui-même une belle Bibliothèque, assortie de plusieurs Livres rares & curieux. Il étoit naturel qu'il se fit honneur de celui-ci, lorsque les Savans qui voyagent vont visiter sa Bibliothèque. Mais ce n'est pas la seule occasion, où il nous a fait voir que l'intérêt particulier le touchoit beaucoup moins que le bien public.

Les Sermons que renferme ce MS. ne sont pas tous complets, & se ressentent un peu des ravages du tems. Il s'en est perdu quelques feuillets, mais ce qui reste est fort lisible & bien conservé. Les marges en sont seulement un peu éfilées, mais sans entamer l'écriture. Quoique ce MS. ne contienne presque que des Fragmens de Sermons, on pourroit peut-être tirer quelque usage de ce qui reste, pour rétablir quelques endroits du Texte de St. Augustin. Je n'en citerai qu'un exemple, tiré du Sermon 288 sur la Naissance de Jean Baptiste, *De Voce & Verbo*. „ Pour exprimer le mot de DIEU, dit ce Père „ de l'Eglise, il faut d'autres sons, suivant la „ Nation de celui à qui l'on parle. A un Latin, je dis *Deus*, & à un Grec Θεός. Si j'avois à faire à un Carthaginois, à un Hébreu, „ à un Egyptien, ou à un Indien, il faudroit „ encore varier le mot”. Il ajoute ensuite:

Quam

Quàm multas voces faceret PERSONARUM MUTATIONE *verbum cordis, sine ulla sui mutatione vel varietate* (a)! Dans notre MS. on lit PERSONORUM MUTATIONES; ce qui semble rendre le sens plus net. Au reste le Copiste de ce MS. paroît n'avoir point du tout su de Grec. Dans l'endroit que je viens de citer, il y a *Latino dico* DEUM, *Græco dico* Theon, qu'il a écrit en caractères Latins; mais il n'y a rien là de surprenant, si l'on fait attention au siècle où il vivoit.

Mr. Lullin ne s'en est pas tenu là. Il a encore fait présent à notre Bibliothèque publique d'une autre Pièce fort curieuse qu'il avoit tirée de la même source que ces Sermons de St. Augustin. C'est un MS. d'un genre fort singulier, puisqu'il n'est ni sur Papier, ni sur Velin, ni sur écorce d'Arbre, ni sur aucune autre matière des MSS. ordinaires. Sur quoi est-il donc? Sur des Planches de bois cirées, suivant un usage très ancien, & que l'on trouve déjà décrit dans *Homère*. Les Savans ont beaucoup parlé de ces Tablettes des Anciens, mais on doute qu'aucun d'eux en ait vu. Celles-ci sont peut-être uniques dans leur espèce. Il est vrai qu'elles ne sont pas d'un tems fort reculé; mais au moins elles sont dans le gout de celles de la plus haute antiquité, & peuvent en donner une juste idée. En voici la description. Sur un bois mince, de la grandeur d'un petit *Folio* assez étroit, & qui a un Cadre ou Bordure un peu plus épaisse que la

G g 3

Planche

(a) S. August. Sermones, Tom. V. pag. 1155. Edit. P. P. Benedic.

Planche même, on a mis de côté & d'autre, une couche de Cire noire. Elle étoit sans doute fort unie lorsqu'on l'eut étendue; mais aujourd'hui ce n'est plus cela. Le tems y a fait beaucoup de gerçures, & en a même enlevé quelques morceaux considérables. Voilà le fond sur quoi on avoit écrit, avec un style ou poinçon délié. Six de ces Tablettes, dont il paroît qu'il s'est perdu quelques-unes, furent reliées ensemble vers le milieu du siècle passé, & le Relieur mit ce titre au dos: *RATIONARIUM SEU COMPUTUM EXPENSARUM REGIÆ DOMUS PHILIPPI PULCHRI REG. FR.*

Ces Tablettes contiennent effectivement la dépense pendant un certain tems, de la Maison de *Philippe le Bel* Roi de France. Tous les articles sont couchés en mauvais Latin, suivant l'usage de ces tems-là. Un habile Homme de notre Ville n'a pas voulu s'en fier tout-à-fait à l'Étiquette mise au dos du Livre. Il a examiné ces Tablettes, & s'est familiarisé avec l'écriture, quoique fort difficile à lire, & chargée d'abréviations. Malgré ces obstacles, il a heureusement déchiffré tout ce qu'il reste d'entier. Il s'est convaincu que le titre est juste, & qu'il s'agit bien de la dépense de *Philippe le Bel*. Il est vrai qu'on ne l'y désigne jamais par son nom, & qu'on l'appelle simplement le Roi notre Seigneur, *Dominus Rex*. Mais il est fait mention de son Père *Philippe*, de son Frère *Charles*, & de deux de ses Fils, l'un qui s'appelloit *Philippe*, & l'autre *Charles*. Ceux qui ont étudié l'Histoire de France verront bientôt que cette parenté ne
peut

peut convenir qu'à *Philippe le Bel*. Il étoit Fils de *Philippe le Hardi*. On sait aussi qu'il étoit Frère de *Charles de Valois*, & Père de *Philippe le Long*, comme de *Charles le Bel*, qui lui succédèrent après la mort de leur Frère aîné *Louis le Hutin*, désigné en quelque endroit de ces Tablettes, par le titre de Roi de Navarre, qui lui fut donné en Octobre 1307.

L'année de ces Comptes n'est point marquée. Il a fallu aussi la reconnoître à certains indices. La date du jour est toujours marquée exactement, mais à la manière du Peuple de Paris, qui encore aujourd'hui la désigne par le voisinage de quelque Fête. On ne parle jamais du quatrième du mois dans ces Comptes; mais on marque le jour de la semaine qui a précédé ou suivi une Fête. *Donné tant à un tel*, dit-on, *un tel jour de la semaine, veille de la St. André*. Les Fêtes mobiles sur-tout, & quelques autres Caractères, ont fait reconnoître que ces Comptes regardent les six derniers mois de l'an 1308.

Pour donner un échantillon de ces Comptes, on trouve d'abord quelques articles qui regardent la Fauconerie, qui étoit fort à la mode dans ce tems-là. Tant, un tel jour, marque le Trésorier, *pro quodum Falcone presentato Regi*. L'article des Chevaux achetés revient fréquemment. Ils sont désignés par des noms différens, & le prix varie selon l'espèce. Tant pour un Cheval de bât, *Summarius*; tant pour un Rousin, *Roncinus*; tant pour un Palefroi, *Palefredus*; & tant pour un Cheval de Bataille, *magnus Equus*. Les Articles qui reviennent le plus sou-

vent font celui des Offrandes ou Aumones données à l'Eglise, & l'article du Jeu. *Pro Oblationibus & pro Ludo*. Quoique ce soient là des dépenses d'une nature bien différente, le Trésorier les fait toujours aller l'une avec l'autre dans ses Comptes. Voici comment l'article du Jeu est couché: *Pro Ludo die Nativitatis Domini apud Castrum novum super Ligerim xxx florenos Parisinos valentes xvii Libras*.

Il semble d'abord que le détail de la dépense domestique d'un Prince n'est pas quelque chose de fort intéressant pour la République des Lettres. Cependant je crois qu'un habile Homme pourroit tirer diverses lumières de ce MS.

Il semble, par exemple, que ce que l'on peut d'abord inférer de l'usage de ces Tablettes cirées, c'est que le Papier étoit encore bien rare sous *Philippe le Bel*. Autrement ce Trésorier auroit assurément préféré un de nos Livres pour y coucher ces Comptes, des Tablettes *in folio* étant beaucoup moins commodes. Six de ces Planches occupent plus de Volume que cent feuillets de papier; & ce Livre de Comptes devoit suivre le Roi dans tous ses Voyages qui étoient fort fréquens. Le Marquis *Maffei* croit que notre Papier n'est guère que de l'an 1300. Il est vrai que le Père *de Montfaucon* le faisoit un peu plus ancien. Quoiqu'il en soit, il paroît que sous *Philippe le Bel* le Papier n'étoit pas encore commun.

On peut encore remarquer dans ce Livre de Comptes des usages assez singuliers. On y trouve, par exemple, que quand le Roi voyageoit,

&

& qu'il s'arrêtoit dans quelque lieu où il y avoit des Couvens, il y envoioit la dime de ce qui se consumoit à sa Table. Cela se réduisoit en argent, & le Trésorier marquoit dans son Compte, *tant à tel Monastère pour la Dime du Pain & du Vin.* Du Cange en a dit un mot dans son *Glossaire*, mais d'une manière fort sèche. S'il avoit connu notre MS. il auroit pu beaucoup mieux remplir cet article. En général, la nouvelle Edition que l'on vient de donner de ce Livre, auroit beaucoup gagné, si les Religieux qui y ont travaillé avoient eu sous leur main ces anciens Comptes.

L'Histoire de France pourroit encore en tirer quelque éclaircissement. On y voit qu'en 1308 la Cour fut presque toujours ambulante, & la marche du Roi est presque marquée de jour en jour. Tout ce qui est écrit en forme de Journal est fort instructif. On y voit qu'en Juin & Juillet le Roi & sa Cour résidèrent à *Poitiers*. Il s'agissoit d'y conférer avec le Pape *Clément V*, sur l'abolition de l'Ordre des *Templiers*.

Ces Tablettes peuvent encore répandre quelque lumière sur la Géographie du moien âge. On y voit les noms latinisés de divers endroits, ce qui peut aussi aider à marquer l'étymologie des noms modernes. Je n'en citerai qu'un exemple. *Corneille* dans l'Article de *Fontainebleau* dit, que cette Maison Royale est ainsi nommée à cause de ses belles eaux, & donne pour nom Latin *Fons Bellaqueus*. On trouve la même chose dans *Piganiol de la Force*, & dans divers autres Auteurs. Mais *Fontainebleau* est constam-

ment appellé dans nos Comptes, *Fons Bliandi*, & dans d'autres Ecrivains contemporains, *Fons Bleaudi*. Le Père *Mabillon* croit que c'est le nom de l'ancien Seigneur du lieu; d'autres prétendent que *Bleaud* étoit le nom d'un Chien de Chasse du Roi, fort chéri de son Maître, & qui se noia dans cette fameuse Fontaine.

Ces Comptes renferment encore les noms de quantité de Familles distinguées dans le Royaume, dont plusieurs subsistent aujourd'hui, & qui avoient fourni des Officiers au Roi, & à la Couronne. On peut donc encore y trouver quelque secours pour dresser la Généalogie de ces Maisons.

Mais le principal usage que l'on peut faire de tout ce détail de la dépense du Prince, c'est pour connoître exactement la valeur des Monnoies de ce tems-là. On pourra le comparer avec ce qu'en a dit *Le Blanc* dans son excellent *Traité des Monnoies de France*. On fait que la valeur des Espèces n'a jamais tant varié que sous *Philippe le Bel*. Ce fut lui qui commença à leur donner un prix arbitraire. Il haussa la valeur des Monnoies & en affoiblit le Métal, ce qui causa un soulèvement dans le Roiaume. On voit dans nos Comptes la distinction de Monnoie *Foible*, & de Monnoie *Forte*. La foible ne valoit que le tiers de la bonne. Le Père *Daniel* a fort bien fait sentir dans la vie de ce Prince, les inconvéniens qu'il y a à changer ainsi la valeur des Monnoies. On est surpris qu'il ait osé parler si librement dans une Histoire publiée pendant que *Louis XIV* vivoit encore.

Enfin

Enfin ceux qui voudroient savoir le prix de la plupart des choses au commencement du XIV^e siècle, pourroient encore se satisfaire dans ce Journal. On y voit, par exemple, le prix des Chevaux de toutes les espèces. On y voit ce que le Roi payoit à la plupart de ses Domestiques. On alouoit à un Valet de pié deux sous six deniers par jour pour ses gages. Le Cuisinier avoit précisément le double.

Il nous est encore parvenu quelques Livres rares & curieux par le même canal, & de la même source que ces deux MSS. C'est la double Edition des *Offices de Cicéron*, faite à *Mainence* en 1465 & 1466. Mr. *Lullin* qui les avoit tirés de la Bibliothèque de *Péttau*, en a encore enrichi la nôtre. Ils sont sur de beau velin, & très bien conservés. Il y a lieu d'être surpris que dans un tems que les Livres imprimés étoient encore rares & fort chers, on ait imprimé le même Ouvrage deux années consécutives. Aussi presque tous ceux qui ont fait l'Histoire de l'Imprimerie, frappés de cette difficulté, ont insinué que ces deux Editions n'en faisoient qu'une, & que par une supercherie dont les Libraires s'étoient déjà avisé alors, on avoit seulement rafraîchi la date. On a prouvé le contraire dans la *Bibliothèque Raisonnée* (a). La cause de la méprise, c'est qu'il est très rare de voir ces deux Editions ensemble pour en faire la comparaison. Et c'est ce qui augmente considérablement le prix du présent que l'on nous a fait.

On

(a) Tom. XXV. pag. 272.

On a cru, pendant quelque tems, que ces *Offices de Cicéron* étoient la première production des Inventeurs de l'Imprimerie. *Ramus* l'a dit positivement (a), *Pasquier* a avancé la même chose dans le Chapitre de ses *Recherches*, où il parle de l'origine de l'Imprimerie (b). Il avoit un de ces Exemplaires dans sa Bibliothèque, & c'est précisément l'un des deux que l'on vient de nous donner. On y voit à la tête le nom d'*Estienne Pasquier*. Ceux qui se préviendroient encore pour l'identité des deux Éditions, pourront se convaincre du contraire en les collationnant, ce qui se pourra faire aisément aujourd'hui qu'on les trouve l'une & l'autre dans une Bibliothèque publique.

(a) In *Proemio Mathematicæ*. Lib. II.

(b) *Recherches de la France*, Liv. IX. Ch. 29. p. 256.

ARTICLE XV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

Q Uelque célèbres que soient les Bains & les Eaux de Barege pour les effets merveilleux qu'ils produisent, on n'avoit encore publié aucun Ouvrage sur leur sujet, les Médecins qui en ont parlé ne l'ont fait qu'en passant, ou par rapport à certains cas particuliers; ainsi on peut dire que *Mr. Meighan* est le premier qui ait traité à fond cette matière. *A Treatise of the Nature and powers of*

of Bareges's Baths and Waters, &c. C'est-à-dire : *Traité de la Nature & des Vertus des Bains & des Eaux de Barege, &c.* Par C. Meighan, Docteur en Médecine. In 8. Mr. Meighan nous donne d'abord une description de Barege, lieu situé au fond des Pyrénées dans le Comté de Bigorre; il traite ensuite de la Nature de ses Bains & de ses Eaux, de la cause de leur Chaleur, des Maladies qu'ils guérissent, de la manière de les prendre, &c. le tout fondé sur les Observations qu'il a faites lui-même sur les lieux.

Traité Mathématique sur le Bonheur, par Irénée Krantzovius. Ouvrage traduit de l'Allemand en Anglois, avec des Remarques, par A. B. & traduit de l'Anglois en François, avec une Lettre préliminaire, par le Traducteur François. In 8. pagg. 66. Le Traducteur nous apprend que *Krantzovius* est un nom supposé, & que son *Traité* n'a pas été traduit de l'Allemand, mais de l'Anglois. Il ajoute que cet Ecrit est purement Ironique, & que sous prétexte d'exposer & de démontrer le *Système des Libertins sur les moyens de se rendre heureux*, on y tourne en ridicule leurs principes & leur conduite. Dans cette vue il fait un *Système d'Indolence & de Moleste*, en quoi il suppose que les Libertins font consister leur souverain bien, & pour mieux donner le change, il suit gravement la méthode des Géomètres (a).

Mr. Sykes a publié un Discours sur la Crédibilité des Miracles: *A Brief Discourse concerning the Credibility of Miracles, &c.* C'est-à-dire : *Brief Discours sur la Crédibilité des Miracles & de la Révélation. Avec une Apostille pour répondre à l'Instruction pastorale de l'Evêque de Lichtfield à son Clergé.* In 8. En parlant des Miracles, Mr. Sykes n'ou-

(a) Voyez cette Bibliothèque, Tom. XX, pag. 471, 472.

n'oublie pas ceux de l'Abbé Paris qui ont fait tant de bruit, & il ne nie pas absolument les faits, quoiqu'il ne convienne point des conséquences qu'en on tire.

A l'égard de Mr. l'Eveque de *Lichfield*, ce Prélat l'avoit accusé d'avoir diminué ou avili les Miracles de Jésus-Christ, & les Prophéties qu'il a accomplies : sur quoi il a principalement en vue les possessions des Démoniaques, que Mr. *Sykes* regarde seulement comme des maladies ; l'Eclipse qui arriva à la mort de Jésus-Christ, où il ne reconnoit rien de surnaturel ; les Prophéties qui annoncent la venue du Messie qu'il réduit à celle de Daniel, &c.

A Brief Examination of Mr. Warburton's Divine Legation of Moses, &c. C'est-à-dire : *Court Examen de la Mission Divine de Moïse de Mr. Warburton* ; où la Théocratie Mosaïque, la Nature & le Caractère des Ecrivains Sacrés, l'Antiquité des Héros-Dieux, & un Etat futur & séparé de la Vie Animale, & de l'Action de l'Âme après la mort ; & d'autres Principes & sentimens de ce savant Ecrivain sont occasionnellement considérés & examinés. Adressé à l'Auteur. Par une Société de Gens de Lettres. In 8. Quoique l'Auteur de cet Ouvrage ne se nomme pas, bien des gens croient que c'est Mr. *Morgan*, si connu par son *Philosophe Moral*.

Voici encore un Adversaire de Mr. *Warburton*, qu'on dit être un Avocat nommé Mr. *Tillard*. *A Reply to Mr. Warburton's Appendix, &c.* C'est-à-dire : *Réponse à l'Appendix que Mr. Warburton a joint à son second Tome de la Mission divine de Moïse*. Avec un petit nombre d'Observations sur ses Ouvrages, & des Réflexions occasionnelles sur quelques sujets utiles. Dans la Préface Mr. *Tillard* nous

nous apprend que dans un Ouvrage qu'il a publié depuis peu, il avoit avancé que les plus grands Philosophes de l'Antiquité étoient réellement persuadés d'un Etat à venir de peines & de récompenses; ce qui avoit tellement déplu à Mr. *Warburton*, qu'il l'avoit accablé d'injures. Il le repousse ici vigoureusement, & en fait un portrait qui n'est nullement flatté. Il examine en même tems plusieurs choses qu'il a avancées, & s'attache particulièrement à réfuter le paradoxe qu'il a débité pour prouver la Mission divine de Moïse.

An Account of Conduct of the Dowager Dutchess of Marlborough, &c. C'est-à-dire : *Rélation de la Conduite de la Duchesse Douairière de Marlborough, depuis sa première entrée à la Cour jusqu'à l'année 1710. Contenus dans une Lettre écrite par elle-même à Mylord ***.* In 8. La Duchesse de Marlborough a joué un si grand rôle à la Cour d'Angleterre, que cet Ouvrage ne peut qu'être également curieux & intéressant. Il n'a pas laissé d'être critiqué dans quelques Brochures. *Remarks upon the Account, &c.* C'est-à-dire : *Remarques sur la Rélation de la Conduite d'une certaine Duchesse, contenues dans une Lettre écrite par un Membre du dernier Parlement de la Reine Anne, & adressées à un jeune Seigneur.* In 8. Voici une Réponse qu'on a faite à cette Brochure : *A full Vindication of the Dutchess Dowager of Marlborough, &c.* C'est-à-dire : *Défense de la Duchesse Douairière de Marlborough : tant par rapport à la Rélation qu'elle a publiée, qu'à l'égard de son Caractère en général : contre les Invections basses & malignes d'un Libelle intitulé : Remarques sur la Rélation, &c. Ou Lettre au Seigneur Auteur de ces Remarques.* In 8. On a publié quelques autres Ecrits contre la Duchesse, mais le plus considérable

fidérable, & qui passe de beaucoup la taille des Brochures, est intitulé: *The other side of the Question*, &c. C'est-à-dire: *L'autre côté de la Question: ou Tentative pour délivrer les Caractères des deux Sœurs Royales, la Reine Marie & la Reine Anne, d'entre les mains de la D..... D..... de.....*: Où tout ce qu'il y a de remarquable dans la Relation de cette Duchesse est exposé dans toute sa force, & réfuté de même; la conduite de plusieurs personnes de qualité est justifiée; & où l'on donne toutes les lumières nécessaires pour entendre l'Histoire de notre Cour depuis la Révolution, jusqu'au changement de Ministère en 1710. Par une Femme de Qualité. In 8.

Mr. Jebb a publié un Ouvrage posthume de Mr. Hody, qui est très curieux: *De Græcis illustribus Linguae Græcæ Litterarumque humaniorum instauratoribus, eorum Vitis, Scriptis, & Elogiis, Libri duo. E Codd. potissimum MSS. aliisque authenticis ejusdem Ævi Monumentis deprompsit Humphredis Hody S. T. P. haud ita pridem Regius Professor & Archidiaconus Oxoniensis. Præmittitur de Vita & Scriptis ipsius Humphredi Dissertatio. Authore S. Jebb M. D.* In 8.

Le Traité des Fluxions de Mr. Mac Laurin paroit enfin: *A Treatise of Fluxions*, &c. C'est-à-dire: *Traité des Fluxions divisé en deux Livres. Par Colin Mac Laurin, Maître ès Arts, Professeur en Mathématique dans l'Université d'Edinburgh, & Membre de la Société Royale.* In 4-2 voll.

Mr. Guthrie nous a donné une Traduction du Traité de l'Orateur par Cicéron: *M. T. Cicero de Oratore*, &c. C'est-à-dire: *Traité de l'Orateur de Cicéron, contenant trois Dialogues sur le Caractère & les qualités d'un Orateur. A quoi l'on a ajouté*

ajouté pour rendre cet Ouvrage plus utile aux Etudiants & à ceux qui lisent les Oeuvres de Cicéron en Original, une Explication des termes & des phrases de cet Auteur, disposées selon l'ordre Alphabétique. In 8.

C'est le même Mr. Guthrie qui nous donna il y a quelque tems une Traduction des Oraisons de Cicéron, où il traite si cavalierement les Traducteurs François (a).

On délivre aux Souscripteurs la nouvelle Edition de *Philon Juif: Philonis Judæi Opera quæ reperiri potuerunt omnia. Textum cum MSS. contulit, quàm plurima etiam à Codd. Vaticano, Mediceo, & Bodleiano, Scriptoribus item Vetustis, nec non Catenis Græcis ineditis adjecit, Interpretationemque emendavit, universa notis & observationibus illustravit* Thomas Mangey, S. T. P. Canonius Dunelmensis. In folio.

Un Anonyme nous a donné une nouvelle Histoire du Cardinal *Wolfey: The History of the Life and Times of Cardinal Wolfey, &c.* C'est-à-dire: *Histoire de la Vie du Cardinal Wolfey, premier Ministre de Henri VIII, &c.* Nous avons déjà une Vie de ce Cardinal, par le Dr. *Fiddes*, mais on y trouve plusieurs défauts, dit ce nouvel Auteur. 1. On n'y a pas fait entrer les affaires de l'Europe durant la Vie de ce Cardinal. 2. Il y manque plusieurs Mémoires touchant *Wolfey*, que *Fiddes* n'a pas connus, & dont on a profité. 3. Il y manque aussi des circonstances considérables, qui servent à faire connoître le véritable Caractère de *Wolfey*. Cet Ouvrage contiendra deux Volumes in 8. dont le premier vient de paroître.

La Chambre des Communes se propose de faire im-

(a) Voyez Tom. XXVI, pag. 471.

Tom. XXVIII. Part. II.

H h

imprimer ses *Journaux*, depuis le premier Parlement qu'elle a tenu jusqu'à présent : on compte que ce Recueil sera de 30 Volumes in folio.

Mr. *Ruffet* a publié une Métaphrase des Pseaumes de David en Vers Grecs. *Psalmorum Davidicorum Metaphrasis Græcis versibus contexta: cui accessit Paraphrasis Poetica Latina Georgii Buchananii. Cura R. Ruffet, A. M.* In 8.

Voici une petite Brochure où l'Auteur, qui paroît être de la Communion de ceux qu'on nomme *Quakers*, s'éloigne extrêmement des sentimens reçus: *The supernatural Incarnation of Jesus Christ proved to be false, &c.* C'est-à-dire: *Qu'il n'est point prouvé que l'Incarnation surnaturelle de Jésus-Christ est fautive, n'ayant aucun fondement ni dans les Prophètes, ni dans tout le Vieux Testament; & qu'elle est entièrement incompatible avec sa qualité de fils de David. Mais que c'est le principal appui & le soutien de tous les Dogmes absurdes tant des Papistes que des Protestans; au grand scandale & opprobre de la véritable Religion Chrétienne. Et que Notre Seigneur Jésus-Christ étoit le véritable fils de Joseph & de Marie.* Par E. Elwell. In 12. pagg. 48.

La Brochure suivante est d'un style bien différent: *A Letter to his Grace the Arch-Bishop of Canterbury, from a Member of Convocation.* C'est-à-dire: *Lettre à Mr. l'Archevêque de Cantorbéry, par un Membre de la Convocation.* In 8. pagg. 30. L'Auteur nous apprend qu'ayant été élu pour assister à la Convocation du Clergé, il eut le malheur de ne pouvoir pas se trouver à leurs premières Assemblées, où il auroit pu leur suggérer certaines matières qu'ils ont négligées, & qui consistoient principalement à prendre des mesures pour arrêter les progrès que l'Inerté & l'Hérésie font tous les

Avril, Mai & Juin, 1742. 483

les jours. Il y supplée en quelque manière par cette Lettre ; il marque les excès qu'on devoit supprimer, & les efforts qu'on devoit faire pour tâcher de ramener la pureté de la Foi : il indique ceux qu'on accuse d'en être les Corrupteurs, &, malgré leur élévation, il les traite avec une liberté qui passe les bornes de la bienfaisance.

ARTICLE XVI.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

J E N A.

Liste des Professeurs de l'Université de Jenâ.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs

Le Docteur *Ésaie Frédéric Weissenborn.*

Le Docteur *Jean George Walch.*

Le Docteur *Frédéric André Hallbauer.*

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *Thierry Herman Kemmerich.*

Jean Frédéric Hertel.

Jean George Estor.

Christien Gottlieb Bader.

Jean Caspar Heimbourg.

Jean Godefroi Schaumbourg.

Jean Rudolf Engau.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *Jean Adolff Wedel.*

Herman Frédéric Teichmeyer.

Simon Paul Hilscher.

George Erard Hamberger.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Jean Bernard Widebourg, Professeur
des Mathématiques.*

Messieurs *Jean Gottlieb Stalle*, Professeur en Politique.

Chrétien Gottlieb Buder, Professeur en Histoire.

George Erard Hamberger, Professeur en Physique.

Jean-Pierre Reusch, Professeur en Philosophie.

Jean Godefroi Tympe, Professeur pour l'Hébreu.

PROFESSEURS EXTRAORDINAIRES.

Messieurs *Emanuel-Chrétien Loeber*.

Charles-Frédéric Kaltschmid.

Jean-Chrétien Stock.

Jean-Justin Schierschmid.

Jean-Leonard Reekenberger.



H E L M S T A D.

Liste des Professeurs de l'Université de Helmstad.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs le Docteur *Jean-Laurent Mosheim*.

le Docteur *Christophe-Timothée Seidel*.

le Docteur *Henri-Jean Bytemeister*.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs le Docteur *Jean-Guillaume Goebel*.

le Docteur *François-Charles Conradi*.

le Docteur *Jean-Wolf Kipping*.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs le Docteur *Laurent Heister*.

le Docteur *Pierre Gericke*.

le Docteur *Jean-Frédéric Crell*.

PRO-

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Herman von der Hardt*. Il dit dans le Catalogue imprimé des Leçons de l'Université de Helmstad, qu'il pense aux Champs Elisées, dont il se croit fort proche.

Messieurs *Chrétien Breithaupt*, Professeur en Eloquence & en Poësie.

Rudolph-Antoine Fabricius, Professeur en Philosophie.

George-Godefroi Keufel, Professeur en Morale & en Politique.

Jean-Nicolas Frobesius, Professeur en Philosophie.

Julius-Charles Schlaeger, Professeur en Grec & en Hébreu.

Jean-Wolf Kipping, Professeur en Histoire.

Jean-Chrétien Blum, Adjoint de la Faculté Théologique.

TABLE DES ARTICLES.

- I. **H**ISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome, jusqu'à la Bataille d'Actium, par Mr. Rollin. Tome V. Pag. 243
- II. RECUEIL de divers Endroits de FLAVE JOSEPH, pour éclaircir quelques Passages du Nouveau Testament, par J. B. Ottius. 278
- III. PARALLELE des ROMAINS & des FRANÇOIS, par raport au Gouvernement, par Mr. BONNOT de MABLY. 289
- IV. De la CERTITUDE des CONNOISSANCES HUMAINES, &c. par F. A. D. L. V. 307
- V. HISTOIRE des REVOLUTIONS arrivées dans l'EMPIRE ROMAIN, par Mr. B***. 320

VI. Des ANTIQUITE'S de la NATION, & de la MONARCHIE FRANÇOISE, par Mr. GILBERT CHARLES LE GENDRE.	344.
VII. OUVRAGES de MORALE & de POLITIQUE, par Mr. l'Abbé de St. Pierre. Tom. XIV.	360
VIII. DISCOURS Historiques, Critiques & Politiques sur TACITE, par Mr. TH. GORDON.	374
IX. VOYAGE nouveau d'Allemagne, de Bobême, de Hongrie, de Suisse, d'Italie & de Lorraine, &c. par Mr. JEAN-GEORGE KEYSLER.	400
X. Le NOUVEAU TESTAMENT de N. S. JESUS-CHRIST, traduit en François sur l'Original Grec, &c. par Mrs. BEAUSOBRE & LENTANT.	411
XI. PAMELA, ou la VERTU RECOMPENSE'E.	417
XII. HISTOIRE des JACOBITES ou COPTES, &c. par JOSEPH ABUDACNE.	427
XIII. MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES, pour l'Année 1738.	432
XIV. Second MEMOIRE sur un ancien MANUSCRIT en Papier d'Égypte.	465
XV. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	476
XVI. NOUVELLES ACADEMIQUES.	483

TABLE DES MATIERES.

A.

A BUDACNE (Joseph). Extrait de son Histoire des Jacobites ou Coptes, &c.	427
Académie Royale des Sciences. Extrait de ses Mémoires, pour l'Année 1738.	432
Action. Ce que c'est qu'une Action juste. p. & une Action religieuse.	ibid.
Ambition. Jugement sur cette Passion.	88, 89
Amo. Sa différence d'avec l'Esprit.	142.
a, au premier instant de son existence, les principes	

TABLE DES MATIERES.

cipes du mouvement & de la vie, &c. 143. Son commerce avec le Corps. 144

Amé de l'Univers. Voyez *Dieu*.

Amis. Quelles sont les qualités que doivent avoir de bons Amis. 84

Amour-propre. Ce que c'est. 82

Annibal. Ses expéditions contre les Romains. 244.

Moyens qu'il mettoit en usage pour ébranler *Fa-*

blus. 246. Il va se porter près de Cannes. 256.

Il y remporte sur les Romains une victoire com-
plète. 259. S'il fit une faute en négligeant de

marcher droit à Rome après cette Victoire. *ibid.*

& suiv. Ses autres expéditions. 262, *& suiv.*

Si son séjour à Capoue fut funeste à son Armée.

263, *& suiv.* Il est battu devant Nole par *Mar-*

cellus. 268, 269. Il va se présenter devant Ro-

me. 273. & est obligé de se retirer. *ibid.*

Apocalypse. Jugement sur les Commentaires faits
sur ce Livre. 321

Aristide. Abrégé de sa Vie. 371

Armée. Causes de la ruine d'une Armée envoyée
dans un Pays lointain. 266, *& suiv.*

Arbén (Mr. de St.). Voyez *Gendre* (Mr. Gilbert
Charles Le).

Auguste (l'Empereur). Jugement qu'on en fait,
& critique de ce Jugement. 326, *& suiv.*

B.

BAYLIS. Ce qu'il dit des Commentaires sur l'*Apoc-*
calypse. 321

Beaufobre & Lenfant (Mrs.) Extrait de la Traduc-
tion de leur Nouveau Testament. 411. Eloge
de cette Traduction. *ibid.* & 413

Bois de Service. Extrait d'un Mémoire sur l'aug-
mentation de la force *& de la durée* de ce Bois.

438

Ruffin (Mr. de). Extrait d'un Mémoire de cet
Auteur. 438

T A B L E

C.

- C**AMUS (Mr.). Phénomène de Mécanique qu'il propose & examine. 460
- Cananéens.** Si l'ordre de détruire les sept Nations Cananéennes est incompatible avec l'idée que nous avons de Dieu. 15, & *suiv.*
- Capoue.** Siège de cette Place par les Romains. 272. qui s'en rendent maîtres. 275
- Carthaginois.** Progrès qu'ils font contre les Romains. 247
- Catilina.** Voyez *César.*
- Celtes.** Leur origine. 353
- César.** Pourquoi le nom de cet Empereur est moins odieux que celui de *Catilina.* 384
- Chrétiens** (les) étoient licentieux & turbulens sous le règne de l'Empereur *Julien.* 393, & *suiv.*
- Cicéron.** Extrait de sa Vie. 147
- Coligni.** Parallèle de l'Amiral de *Coligni* & de *François de Lorraine.* 300
- Condamine** (Mr. de la). Extrait d'un *Mémoire* de cet Auteur. 442
- Conquête.** Exemples qui font voir combien l'esprit de Conquête est pernicieux. 394, & *suiv.*
- Constantin le Grand.** Portrait de cet Empereur. 391, & *suiv.*
- Coptes.** Voyez *Jacobites.*
- Courayer** (Mr. Pierre François Le). Extrait de sa *Défense de la nouvelle Traduction de l'Histoire du Concile de Trente, &c.* 92. Jugement sur les Titres qu'il se donne, *ibid.* & *suiv.*

D.

- D**ANOIS. Extrait de l'*Histoire des Faits & des Monumens des Danois hors du Danemarck, &c.* 117. Si les Armées innombrables qui fondoient autrefois du Nord dans les Païs Méridionaux n'étoient composées que de Danois. 118, & *suiv.*

DES MATIERES.

- É suiv.* Pélerinages de plusieurs Rois de Da-
nemarc dans la Terre Sainte. 120. Leur des-
cente en Espagne, & ravages qu'ils y firent. 123.
Leurs autres expéditions. 124, *É suiv.*
Devoirs entre les Amis. 84. Entre les Opulens &
les Indigens. 85. Entre les Supérieurs & les
Inférieurs. *ibid.* *É suiv.*
Dieu. L'idée de la Religion suppose nécessaire-
ment celle de Dieu. 5. Ses Attributs. 8. Com-
ment on fait voir qu'il n'est point l'*Ame de l'U-*
nivers. 9
Droit Naturel. Extrait du Livre intitulé *Recher-*
che nouvelle de l'Origine É des Fondemens du
Droit de la Nature. 75

E.

- E**CONOME *bienfaisant.* Sa définition. 360
Education. Quelle est la meilleure. 363
Emile (Paul) est fait Consul. 255. Entretien
qu'il a avec *Fabius.* *ibid.* *É suiv.*
Entendement (l') humain n'a point d'idées innées.
144
Esprit. Voyez *Ame.*
Etain. Extrait d'un *Mémoire* sur ce Métal. 432
Eugène (le Prince). Son entreprise sur Toulon
regardée comme téméraire & très mal concer-
tée. 251, 252
Evrémont (Mr. de St.). Voyez *Passions.*
Extraits. Avantages des Extraits. 362

F.

- F**ABIUS est choisi pour s'opposer aux progrès
d'*Annibal.* 245. Sa prudence regardée com-
me une lâcheté. 246, 247, *É suiv.* Traité qu'il
fait avec *Annibal* au sujet du Cartel des Prison-
niers. 249. Jugement critique sur sa conduite.
250, 251

T A B L E

Art. Ce qu'elle a de commun avec la Science & l'Opinion, & en quoi elle en diffère. 311. Nature & fondemens de la Foi Divine. 312

Pontenella (Mr. de), cité. 357, 397

François. Extrait du *Parallèle des Romains & des François.* 289. Autre Extrait des *Antiquités de la Nation & de la Monarchie François.* 344

G.

GAULOIS. Leur origine. 351

Gendre (Mr. Gilbert Charles Le), Marquis de St. Aubin. Extrait de ses *Antiquités de la Nation & de la Monarchie François.* 344

Geoffroy (Mr.), Membre de l'Académie Royale des Sciences. Extrait de son premier *Mémoire* sur l'*Etain*, 432

Géographie. Extrait de *l'Art d'apprendre la Géographie sans Maître*, &c. 190

Gloire. Quelle est la véritable. 363

Glorioles. Ce que c'est. 364

Gordon (Mr. Tb.). Extrait de ses *Discours Historiques, Critiques & Politiques* sur Tacite. 374

Gouvernement. Jugement sur ce Principe; *Résister aux abus du Gouvernement, c'est appaier le Gouvernement.* 389

H.

HABITUDES. Les Hommes peuvent se former à certaines Habitudes, ou les perdre. 7

Hardouin. Extrait de son *Commentaire sur le Nouveau Testament.* 166

Havercamp (Mr. Sigebert). Ouvrage qu'il publie. 278

Herréra (Don Diego de). Ouvrage de cet Auteur. 451

Hieron II, Roi de Syracuse. Portrait magnifique de ce Prince. 269, & *suiv.* Ses soins pour augmenter la fertilité du País. 270. Présent qu'il fait aux Rhodiens après le tremblement de terre, qui

DES MATIERES.

- qui avoit ravagé leur Ile. 271.
Mire (Mr. de la). Examen qu'il fait de quelques phénomènes de Mécanique. 460
Homme. Quelle est la règle de ses Actions. 6. Ce que c'est qu'un *Homme de bien*. *ibid*. Dieu lui a donné des Facultés suffisantes, qui le rendent capable de découvrir ses devoirs, tant envers Dieu, qu'envers le prochain & envers soi-même. 13
Hommes Illustres. Nouvelle manière d'écrire leurs Vies. 365. Particularités qui intéressent le plus dans leurs Vies. *ibid*.

I.

JACOBITES ou *Coptes*. Leur Histoire. 427, & *suiv*.
Jai (le Père Le), Jésuite, court risque d'être jetté dans le Danube, & pourquoi. 28

Idées innées. Voyez *Entendement*.

Jésuites. Extrait de l'*Histoire des Religieux de la Compagnie de Jésus*. 18. Pourquoi le Pape accorda l'approbation de cet Ordre. 26. Difficultés qu'ils ont rencontrées pour s'établir en France, 29. Ils sont richement établis par-tout où ils ont été rejettés, & s'y maintiennent par une Politique que presque personne ne connoît. 30. N'ont négligé aucun des moyens qui pouvoient les conduire à leur fin. 32. Leurs intrigues pour se concilier la bienveillance de Pie IV. 35. Leurs conquêtes dans le nouveau Monde. *ibid*. Voyez *Ignace* (St).

Ignace (St.). Offres de service que lui fit le Démon, 24. Disgraces qu'il essuia. 25. Pourquoi il détruisit la communauté des Femmes de son Institut. 28. Voyez *Jésuites*.

Indigens. Voyez *Opulens*.

Josophe (Flave). Extrait du *Recueil de divers Endroites* de cet Auteur. 278. Témoinage que *Josophe* rend à *Jésus-Christ*. 282

Juifs.

T A B L E

Juifs. Ce qu'ils disoient, du tems de *St. Paul*, pour rendre odieuse la Doctrine de l'Evangile. 48. De quoi ils se glorifioient. 53

Julien surnommé l'*Apostat.* Eloge de cet Empereur. 392. Ses défauts. 393

K.

K EYSLER (*Jean George*). Extrait de son *Voyage d'Allemagne, de Bobême, de Hongrie, &c.* 399

L.

L EMERY (Mr.). Extrait de ses deux premiers Mémoires sur les Monstres. 452, & *suiv.*

Lenfant (Mr.). Voyez *Beaufobre.*

Loxa. Voyez *Loxa.*

Lorraine (*François de*). Voyez *Coligni.*

Louis XIV. Portrait affreux qu'on en fait, & critique de ce Portrait. 390, & *suiv.* Traits violens lancés contre ce Prince. 395, & *suiv.* Justifié. 397

Loxa ou *Loja.* Tems & par qui cette Ville a été fondée. 442. C'est aux environs de *Loxa* qu'elle se recueille le *Quinquina.* 443

M.

M ACHIAVEL. Extrait du Livre intitulé: *Machiavel Républicain défendu contre l'Anti-Machiavel, &c.* 200. Comment on tâche de le justifier. 203. Injustice que lui firent ses Concitoyens. 209. Justifié contre l'accusation d'Athéisme. 210

Manuscrit. Second Mémoire sur un ancien Manuscrit en Papier d'Egypte. 465

Marcellus. Victoire qu'il remporte devant *Nole* sur *Annibal.* 268, 269

Mariage. S'il peut avoir lieu entre des personnes de la même Famille & du même Sang. 83

Mécanique. Examen d'un phénomène de Mécanique assez surprenant. 460

Middleton (*Conyers*). Extrait de sa *Vie de Cicéron.* 147. Jugement sur cet Ouvrage. *ibid.*

Mi-

DES MATIERES.

Minucius (Q.) est fait Général de la Cavalerie Romaine. 245. Il blâme la conduite de *Fabius*. 246, 247, 248. Avantage qu'il remporte contre *Annibal*. 249. Il est défait. 253

Monstres. Extrait de deux *Mémoires* sur les *Monstres*. 452, & *suiv.*

Mort. Raisons qu'on peut donner de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort. 275, & *suiv.*

N.

NATURE (le Droit de la). Voyez *Droit Naturel*.

O.

OGIER le Danois. Faits qui le concernent. 122

Opulens. Devoirs entre les *Opulens* & les *Indigens*. 85

Ottius (J. B.). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 278

P.

PAMELA, ou la *Vertu récompensée*. Extrait de ce Roman. 417. Jugement qu'on en porte. 418, 427

Passions. Passage de Mr. de *St. Evremond*, qui fait voir que le Monde est le rendez-vous de toutes les *Passions*. 79

Paul (St.). Extrait d'un Commentaire sur son *Epître aux Romains*. 39. Causes particulières qui jettent quelque obscurité sur cette *Epître*. 42, & *suiv.*

Peutinger (la Carte de), regardée comme un Ouvrage de la fin du quatrième Siècle, ou du commencement du cinquième. 347

Philosophes Payens (les) ont tiré ce qu'ils ont écrit sur la Morale, de leur propre fond, par la voie du Raisonnement. 17, 18

Pier-

T A B L E

Piermont (Félicité Strube de). Extrait de *la Recherche nouvelle de l'Origine & des Fondemens du Droit de la Nature.* 75

Pierre (Mr. l'Abbé de St.) Extrait du Tome XIV de ses *Ouvrages de Morale & de Politique.* 360

Pontoppidanus (Eric). Extrait de son *Histoire des Faits & des Monumens des Danois hors du Danemarck, &c.* 117

Q.

QUINQUINA. Extrait d'un *Mémoire sur le Quinquina.* 442

R.

RAISON. Si les lumières de la Raison suffisent à l'Homme. 13. Auteur qui prétend que la Raison n'est pas en état de nous prescrire des Loix, ou des règles absolues & obligatoires, ni de fixer l'essence du juste & de l'injuste. 80. Prérogatives de la Raison & de la Foi. 307. Ce qu'on entend par ce mot. 310

Règne Animal. Extrait du Livre intitulé *Economie du Règne Animal, &c.* 124

Religion. Extrait de l'*Examen des Fondemens & de la Connexion de la Religion Naturelle & Révélée.* 3. Comment on fait voir que la Religion est une principe d'Actions justes. 11. Pourquoi on devroit apprendre aux Enfans à bien juger de tout & à raisonner juste, avant que de leur inculquer les Dogmes & les principes de la Religion de leurs Pères. 223, 226

Révélation. Preuve que la Révélation que nous avons, vient réellement de Dieu. 12. Son usage. *ibid & suiv.* Examen d'une Objection contre la Révélation. 15, & suiv.

Rallin (Mr.) Extrait du Tome V de son *Histoire Romaine.* 243. Sa mort. 244

Ro

DES MATIÈRES.

Romains. Extrait du *Parallèle des Romains & des Français*. 229. Et de l'*Histoire des Révolutions arrivées dans l'Empire Romain*, &c. 320
Rome (la Ville de), menacée par *Annibal*. 244.
 On la fortifie. 245

S.

SACCIERI (le P.). Particularité remarquable qui le concerne. 408

Savoie. Revenu du Duc de Savoie. 406. Ses Troupes. *ibid.* Combien la Noblesse de ce País est opprimée. 409

Soria (J. G. de), Professeur en Philosophie dans l'Université de Pise. Extrait de ses *Institutions de Philosophie*. 220

Stouvenon (Mr. van). Extrait de l'Ouvrage qu'il a publié sous ce Titre: *Les Autours des Fables Poétiques*, &c. 181

Sujet. Ce que c'est qu'un bon Sujet dans un Etat. 6

Supérieurs. Quels sont les devoirs entre les Supérieurs & les Inférieurs. 85, 86

Swedenborg (Emanuel). Extrait de son *Economie du Règne Animal*. 134

Sylas (Mr. Ashly). Extrait de son *Examen des Fondemens & de la Connexion de la Religion Naturelle & Révélée*. 3. Eloge de cet Ouvrage. *ibid.* & *suiv.*

T.

TACITE. Jugement sur cet Auteur & ses Ouvrages. 377, & *suiv.*

Tallard (le Maréchal de) ne dut le gain de la Bataille de Spire, qu'à une méprise qui auroit dû la lui faire perdre. 252

Testament. Extrait d'une nouvelle Traduction du *Nouveau Testament*. 411

Thémistocle. Abrégé de sa Vie. 366. Son Caractère. 370

Trente.

TABLE DES MATIERES.

Trente. Extrait de la *Défense de la Traduction de l'Histoire du Concile de Trente*, par Mr. Le Courayer. 92

Trinité (la) n'est point une notion absolument mystérieuse, quand on la considère telle qu'elle se trouve établie dans le N. T. 14

Turretin (J. Alphonse). Extrait de ses *Leçons Critiques, Théologiques, &c.* sur l'*Épître de St. Paul aux Romains.* 39. Jugement sur cet Ouvrage. *ibid.*

V.

*V*ALAISE (le Baron de). Belle action qu'il fit, & récompense qu'il en reçut de *Victor Amédée*, Roi de Sardaigne. 403, & *suiv.*

Varron (C. Terentius). Son extraction. 254, 255. Charges dont il est revêtu. *ibid.* Il prend la résolution de livrer bataille à *Annibal.* 257

Vaudois. Leur histoire. 325, & *suiv.*

Vérité (la) est la règle des Actions morales & des Actions physiques. 7

Verney (Mr. du). Examen de son sentiment sur les Monstres. 454, & *suiv.*

Vibius Virius se donne la mort. 274. Réflexions sur cette action héroïque. 275, & *suiv.*

Victor Amédée, Roi de Sardaigne. Caractère de ce Prince. 402, 403

Univers (l'Ame de). Voyez *Dieu.*

Voltaire (Mr. de). Jugement sur son caractère & ses Ouvrages. 202. Critique de son *Antima-chiavel.* 210, & *suiv.*

W.

*W*INSLow (Mr.). Son éloge. 127

FIN DE LA TABLE.

